6
N

8693

586883

Palat. XLIII 23

MEMOIRES

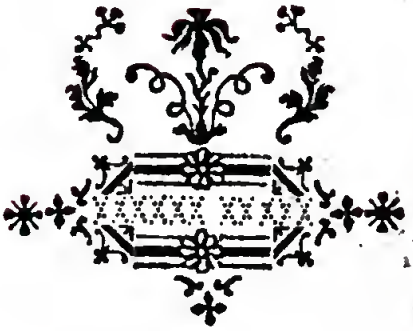
DE

MADEMOISELLE

DE

MONTPENSIER.

TOME SIXIEME.



A LONDRES,

M. DCC. XLVI.

MÉMOIRES DE MONTPENSIER.

TOUT le monde ſe divertiſſoit à Chambord, il y avoit tous les jours des Comédies & des Ballets, & aux autres heures on jouoit : je n'y jouai qu'une montre avec Meſdemoiſelles de la Valiére, de Monteſpan, & Monſieur de Lauzun qui ne regardoit point de mon côté. Un ruban de ma manchette ſe dénoua, je lui dis de vouloir me l'attacher ; il me répondit qu'il étoit trop mal adroit, & l'on trouva cela plaiſant :

j'étois étonnée que l'on ne prît pas garde qu'il avoit une grande affectation à ne me pas parler. Il nous vint des nouvelles que la fiévre avoit pris Monſieur le Dauphin, qui avoit été malade quelque tems avant qu'on allât à Chambord ; cela fit prendre la réſolution de s'en retourner. J'avois envie de ſortir de l'inquiétude que mon état me donnoit, j'attendis un ſoir le Roi chez la Reine, je lui dis, il me ſouvient que Votre Majeſté m'a dit qu'elle finiroit l'affaire de Monſieur, lorſqu'elle ſeroit de retour à Paris, je la ſupplie très-humblement de ne pas attendre qu'elle y ſoit arrivée, & de trouver bon que je lui diſe avant de partir d'ici que j'honore extrêmement Monſieur, que j'ai toute la reconnoiſſance imaginable de l'honneur que Votre Majeſté m'a fait de me vouloir marier avec lui, il y a mille raiſons qui me rendroient malheureuſe, je la ſupplie de tout mon cœur qu'il n'en ſoit plus parlé. Le Roi me répondit, vous voulez donc que je diſe à mon Frere que vous ne vous voulez jamais marier ? Non pas, Sire, mais que je ne

veux point me marier avec lui, que nous ſerons bien enſemble comme couſins germains, & que nous ne vivrions pas de même comme mari & femme. Le Roi me dit ; je lui dirai ce que vous ſouhaiterez : j'eus un très-grand plaiſir de voir qu'il ne s'en ſoucioit point. J'ai oublié de mettre que le jour que le Roi eut une très-grande converſation avec moi pour ce mariage, il me répéta pluſieurs fois, ne craignez pas le Chevalier de Lorraine, il ne reviendra jamais auprès de mon Frere, il y a plus d'une raiſon qui m'empêcheroit de le laiſſer revenir.

Le lendemain que j'eus fait au Roi le compliment que je viens de dire, il m'appella chez la Reine pour me dire qu'il avoit parlé à Monſieur, qu'il l'avoit extrêmement étonné, & qu'il avoit encore été plus ſurpris de ce que j'avois dit que ce ne ſeroit qu'avec condition que je ne me marierois jamais, que je croiſois par-là à entendre que je ne donnois pas l'excluſion à quelqu'autre ; qu'il lui avoit répondu qu'il y avoit des gens à la Cour qui étoient de vos amis, & qui n'é-

toient pas des ſiens, qui avoient rompu cette affaire. Il me dit, je n'ai pas eu la curioſité de lui demander qui ils étoient, parce que je ne veux faire d'affaires à perſonne: je penſe, me dit-il, qu'il boudera avec vous, je vous conſeille de n'y pas prendre garde. Je dis au Roi, je ne ſai à qui Monſieur en veut, je ſai bien que depuis la mort de Madame je n'ai parlé en particulier qu'à Rochefort & à l'Archevêque de Reims. Je fus tout le chemin pendant notre retour auprès de lui, il me faiſoit des mines, & me tenoit des diſcours d'enfant; je n'y faiſois de réponſe que celle de regarder le Roi & d'en ſourire avec lui. La Reine, qui aime que l'on ſe marie, étoit au déſeſpoir ſans ſonger que cette affaire ne m'étoit pas avantageuſe, par rapport à la perſonne & à l'humeur de Monſieur. Deux ou trois jours après que l'on fut arrivé à Saint Germain, l'on alla demeurer deux jours à Verſailles, où Monſieur de Lauzun ne s'approchoit point de moi non plus que ſur le chemin. Lorſque nous fumes retournés à S. Germain, je le vis ſur la

porte,

:e, je lui dis, comme je paſſois, j'ai ıpu l'affaire de Mr, ne voulez vous pas parler. il me ſemble que j'ai beaucoup ›us dire. Il me répondit d'une maniere :ieuſe, ce ſera quand vous voudrez. Je dis de ſe trouver le lendemain chez la ne, il fut ponctuel à me venir écouter heure que je lui avois marquée, je lui lis compte de tout ce que j'avois fait: ne répondit que, puiſque j'avois voulu ıpre l'affaire malgré toutes les grandeurs j'y trouvois, il louoit la conduite que ois tenue. Je lui dis tout ce que M. de ſieux m'avoit propoſé, & ce que je lui is répondu: je lui demandai s'il n'étoit tems de reprendre mon autre affaire, je l'avois fortement dans la tête, que ›is réſolue de ſuivre & d'exécuter les jets dont je lui avois parlé, que je me ıvois ſi occupée de cette affaire, que je pouvois douter que je n'y trouvaſſe mon os, que c'étoit l'affaire dans laquelle ıu vouloit que je fiſſe mon ſalut. Il répondoit que ce que je lui diſois nandoit quelque réfléxion, que puiſ-

qu'il vouloit prendre du tems pour ſonger à ce qu'il avoit à me conſeiller, je devois juger combien il me falloit examiner l'affaire avant de la terminer, qu'il ne pouvoit pas manquer à la bonne-foi qu'il m'avoit promiſe, qu'ainſi il étoit obligé de me dire de ne rien preſſer, que je ne devois pas faire confidence à ce quelqu'un, dont il ne ſçavoit pas le nom, que ce fût lui qui retardât ſon bonheur, que je lui ferois un ennemi, qu'il eſpéroit que je me donnerois un peu de patience, qu'un jour cet inconnu deviendroit ſon ami, parce qu'il verroit que les conſeils qu'il me donnoit auroient conduit ſon affaire au point qu'il la falloit faire venir pour réuſſir. Après m'avoir dit cela, il me répéta deux ou trois fois, tout ce que je vous conſeillerois du plus ou du moins que ce que je viens de vous dire, ſeroit inutile, je m'en vais vous laiſſer toute ſeule. Il me quitta ſans vouloir m'écouter davantage: je ſuis naturellement impatiente, je ſouffrois avec peine les longueurs d'une affaire, qui m'occupoit aſſez fortement pour troubler mon repos; je liai une autre con-

xſation avec Monſieur de Lauzun, je lui s qu'abſolument je voulois exécuter mon eſſein, & que j'avois pris celui de lui nom- ner la perſonne que j'avois choiſie. Il me épondit que je le faiſois trembler; il me liſoit, ſi par caprice je n'approuve pas votre goût, réſolue, & entêtée comme vous êtes, je vois bien que vous n'oſerez plus me voir, je ſuis trop intéreſſé à me conſerver l'honneur de vos bonnes graces, pour écouter une confidence qui me mettroit au hazard de les perdre, je n'en ferai rien, je vous ſuplie de tout mon cœur de ne me plus parler de cette affaire. Plus il ſe défendoit de vouloir s'entendre nommer, plus j'avois envie de le faire; comme il s'en alloit toujours lorſqu'il m'avoit préciſément répondu ce qu'il avoit à me dire, j'avoue que j'étois fort embaraſſée de lui dire moi-même, c'eſt vous. Un jeudi au ſoir je le trouvai chez la Reine, je lui dis, je ſuis déterminée malgré toutes vos raiſons de vous nommer l'homme que vous ſçavez: il me dit qu'il ne pouvoit plus ſe défendre de m'écouter; il me répondit ſérieuſement, vous me ferez

plaiſir d'attendre à demain. Je lui répondis que je n'en ferois rien, parce que les Vendredis m'étoient malheureux. Dans le moment que je voulus le nommer, la peine que je conçus que cela lui pourroit faire, augmenta mon embarras ; je lui dis, ſi j'avois une écritoire & du papier je vous écrirois le nom, je vous avoue que je n'ai pas la force de vous le dire : j'ai envie, lui dis-je, de ſoufler ſur le miroir, cela épaiſſira la glace, j'écrirai le nom en groſſes lettres, afin que vous le puiſſiez bien lire. Après nous être entretenus long-tems, il faiſoit toujours ſemblant de badiner, & moi je lui parlois bien ſérieuſement ſur l'envie que j'avois de lui dire, C'eſt vous ; il ſe trouva qu'il étoit minuit, je lui dis, il eſt Vendredi, je ne vous dirai plus rien. Le lendemain j'écrivis dans une feuille de papier ces mots : C'eſt vous, je le cachetai & le mis dans ma poche ; je le rencontrai chez la Reine, je lui dis, j'ai le nom dont eſt queſtion écrit dans ma poche & je ne veux pas vous le donner un Vendredi. Il me répondit, donnez-moi le papier, je vous pro-

mets de le mettre ſous mon chevet, pour ne le lire qu'après que minuit ſera ſonné; je m'aſſure, me dit-il, que vous ne douterez pas que je ne veille juſqu à ce que j'entende l'horloge, & que je n'attende avec impatience que l'heure ſoit venue, je m'en vais demain à Paris, d'où je ne reviendrai que tard. Je lui dis, vous vous tromperiez peut-être à l'heure, ainſi vous ne l'aurez que demain au ſoir. Je ne le vis que le Dimanche a la Meſſe, il vint l'après-dînée chez la Reine, il cauſa avec moi comme avec tous ceux qui étoient au cercle. Lorſque la Reine fut entrée dans ſon Prie-Dieu: je me trouvai ſeule avec lui auprès de la cheminée, je ſortis mon papier, je le lui montrois, & après je le remettois quelquefois dans ma poche, & d'autres fois dans mon manchon. Il me preſſa extrêmement de le lui donner, il me diſoit que le cœur lui battoit, qu'il croyoit que c'étoit un preſſentiment que je lui allois donner occaſion de rendre un méchant office à quelqu'un s'il déſaprouvoit mon choix & mes intentions. Cette matiere de converſation dura une

heure, nous nous trouvâmes auſſi embaraſſés l'un que l'autre : je lui dis, voilà le papier, je vous le donne, à condition que vous me ferez réponſe au bas de mon écriture, vous y trouverez aſſez de papier, parce que mon billet eſt court, vous me le rendrez ce ſoir chez la Reine, où nous parlerons enſemble. Je n'eus pas achevé cela, que la Reine ſortit pour aller aux Récolets, je la ſuivis, j'y priai Dieu de tout mon cœur, pour lui demander l'accompliſſement de mes deſſeins, mes diſtractions y furent grandes. Après être ſortie de l'Egliſe, nous allâmes chez Monſieur le Dauphin : la Reine s'aprocha du feu, je vis entrer Monſieur de Lauzun qui s'approcha de moi ſans oſer me parler, ni quaſi me regarder, ſon embarras augmenta le mien. Je me jettai à genoux pour me mieux chauffer, il étoit tout auprès de moi, je lui dis ſans le regarder, je ſuis toute tranſie de froid; il me répondit, je ſuis encore plus troublé de ce que j'ai vu, je ne ſuis pas aſſez ſot pour donner dans votre panneau, j'ai bien connu que vous vouliez vous divertir, & vous dé-

fendre par un tour extraordinaire de me dire le nom de ce quelqu'un : je n'aurai jamais, me dit-il, de curioſité, lorſque vous aurez la moindre répugnance à me faire quelque aveu. Je lui répondis, rien ne ſauroit être ſi sûr que les deux mots que je vous ai écrits, ni rien de ſi réſolu dans ma tête que l'éxecution de cette affaire. Il n'eut pas le tems de répliquer; on ne ſe trouva pas la force de ſoutenir une plus longue converſation.

Le ſoir après le ſouper du Roi, il ſe préſenta deux ou trois fois devant moi, & il n'eut pas le courage de m'aprocher, ni je ne ſçus trouver celui d'aller à lui, le hazard fit que nous nous trouvames aſſez près l'un de l'autre, je m'apuyai ſur lui pour me lever, il prit ce tems là pour me rendre mon papier, je le mis dans mon manchon La Reine alla un moment après chez Monſieur le Duc d'Anjou, pendant qu'elle s'y amuſoit j'allai dans le cabinet de la Maréchale de la Motte pour lire ſa réponſe; je ne doutois pas qu'il ne m'en eût fait une au bas de mes deux mots, je ne me ſouviens pas des termes, je ſai bien qu'il me diſoit

en peu de mots que ſon zéle & ſa fidélité étoient mal récompenſés, puiſque je lui avois écrit d'une maniere à l'empêcher de m'approcher, qu'il ne pouvoit avec raiſon croire cela, & ne pouvoit ſans l'avoir perdue ſe flatter que je lui euſſe parlé ſérieuſement, qu'ainſi il ne devoit ni n'oſoit me faire d'autre réponſe que celle de me dire qu'il ſeroit toujours dévoué à mes volontés, que je l'y trouverois toute ſa vie extrêmement ſoumis. Cette maniere de réponſe me parut fort prudente, il me diſoit d'un côté qu'il ne penſoit à rien moins qu'à cette affaire, & de l'autre il vouloit être ſoumis à toutes mes volontés, qui étoit proprement me dire qu'il feroit ce que je voudrois. Je voyois avec plaiſir que le profond reſpect qu'il me témoignoit, & toutes les meſures qu'il gardoit venoient du grand fonds d'amitié qu'il avoit pour moi. Deux ou trois jours devant que ceci ſe paſſât, j'avois écrit ſur une carte, Monſieur, Monſieur de Longueville, & Monſieur de Lauzun: comme je cauſois le ſoir chez Madame de Nogent, je lui montrai ces trois noms, & je lui

dis ; devinez lequel de ces trois hommes j'ai envie d'épouſer. Elle ne me fit autre réponſe que celle de ſe jetter à mes pieds,& me répéter qu'elle n'avoit que cela à me dire.

Le lendemain, qui étoit un Lundi, on alla à Verſailles : j'étois de bon matin à la porte de la Reine, Monſieur de Charôt & le Comte d'Ayen vinrent me parler. Je vis Monſieur de Lauzun contre le miroir, ſans qu'il fît nulle mine de vouloir s'approcher, je l'appellai & lui dis qu'il étoit bien ſauvage de s'éloigner d'une ſi bonne compagnie : il me répondit, je ſuis diſcret, je ne ſavois pas ſi vous n'aviez point des affaires avec ces Meſſieurs ; j'ai cru qu'il étoit de mon reſpect de ne vous point interrompre. Je fis tant de tours à droit & à gauche, que Charôt & le Comte d'Ayen s'en allerent : après avoir trouvé le ſecret de demeurer ſeule avec lui, je lui dis, ne parlerons nous pas enſemble à Verſailles ? Il me répondit, le moyen de parler aux Gens qui ſe moquent des autres. Je lui répliquai, c'eſt bien vous qui vous moquez de moi, vous voyez & vous ſavez encore mieux que

je vous ai parlé ſérieuſement : il me dit, il faut aller à la Meſſe, ſi nous entrions davantage en matiere, cela nous donneroit des diſtractions, cette affaire eſt d'une nature qui demande une grande application, il faut prier Dieu de bon cœur, vous avez à lui demander pardon d'avoir méſuſé de ma ſincérité, parce que vous vous moquez de moi, & je lui offrirai les reſſentimens de vengeance que j'en ai ; après cela il faut eſpérer que nos prieres nous auront ſi bien réunis, que nous en ſerons mieux enſemble toute notre vie.

Nous allâmes à Verſailles, où je demeurai un jour ſans le voir, je me promenois dans l'orangerie avec la Reine, Monſieur de Luxembourg s'approcha de moi, il regardoit mes ſouliers, & me dit, l'on pourroit dire de vous ſans vous offenſer, que vous êtes une Demoiſelle bien chauſſée, qui ſeroit toute propre à faire la fortune d'un Cadet de bonne Maiſon. Je lui répondis, n'en riez pas, & ne ſoyez pas étonné ſi vous me voyez un de ces jours en élever un : il me dit non, & au contraire j'en ſuis très-

aiſe, comme ancien Baron de la Nation Françoiſe, j'en aime la Nobleſſe. Nous contâmes quantité d'hiſtoires de cette nature, il m'expliqua qu'une de la Maiſon de Montmorenci du tems de Clovis étoit le premier Baron. Le ſoir je trouvai Monſieur de Lauzun qui cauſoit avec Dangeau chez la Reine, je me mis à parler avec eux, Monſieur de Lauzun & moi nous nous ſervîmes d'un jargon ſi peu ordinaire, que Dangeau me dit après, ſi je ne ſavois que vous n'avez aucun commerce particulier avec Monſieur de Lauzun, je vous croirois merveilleuſement bien enſemble, & tout autre que moi auroit imaginé que vous vous entendez, & que le tiers en étoit la dupe, je vous connois mieux que lui, j'admire comment il vous peut tenir tant de diſcours qui ne ſignifient rien. Le jour d'après ſur ce que Monſieur de Lauzun me témoignoit n'avoir aucune envie de m'approcher; je lui dis chez la Reine, le peu d'empreſſement que vous avez à me parler me fait de la peine, je n'en ſuis pas de même, parce que je meurs d'impatience de m'entretenir avec vous de

nos affaires: il me répondit que j'étois la maîtreſſe. Après avoir choiſi l'heure la plus commode, il ſe rendit chez la Reine dans le ſallon, où nous nous promenâmes près de trois heures devant que de nous parler: je lui dis, qui commencera le premier? il me répondit, c'eſt à vous à faire, où à commander: je lui dis, je vous ai expliqué les raiſons qui m'ont donné envie de me marier, je ſuis perſuadée que la plus véritable de toutes, c'eſt celle de l'eſtime que j'ai pour vous, & je vous ai dit aſſez ſouvent ſur des affaires qui vous paroiſſoient indifférentes qu'on n'eſtime pas long-tems ſans aimer; vous pourrez imaginer tout ce qu'il vous plaira là-deſſus, je veux de mon côté me perſuader que vous avez les mêmes ſentimens pour moi, ainſi j'ai raiſon de croire, que nous ſerons heureux enſemble. Il me répondit, je ne ſuis pas aſſez extravagant pour m'oſer flater d'une affaire qui ne peut être poſſible, puiſque vous voulez vous divertir, & que vous voulez que je vous réponde, il eſt de mon reſpect de le faire, je vais donc vous parler comme ſi je

croyois tout ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire. Seroit-il poſſible, me dit-il, que vous vouluſſiez épouſer un domeſtique de votre Couſin germain ? Afin que vous n'y ſoyez pas trompée, il n'y a rien au monde qui me fît quitter ma Charge, j'aime trop le Roi, & je ſuis ſi attaché d'inclination à ſa perſonne, qu'il n'y a aucune conſidération humaine qui pût m'en éloigner d'un moment ; je remplis tous mes devoirs auprès de lui avec tant de plaiſir, que je vous avoue ingénuement que ce ſera toujours ma premiere occupation : il n'eſt pas néceſſaire, me dit-il, que je vous proteſte que la gratitude que je dois avoir des honnêtetés que vous avez pour moi ſera toute ma vie la ſeconde. Il continuoit à me parler, je l'interrompis pour lui dire, quoi, vous ne ſongez pas que ce Couſin germain eſt mon maître auſſi bien que le vôtre : ainſi au lieu de trouver mauvais que vous ſoyez ſon domeſtique, je ne trouve rien de ſi glorieux pour vous, & afin que vous connoiſſiez que mes ſentimens là-deſſus ſont conformes aux vôtres, je vous di-

rai que je priſe ſi fort l'honneur d'être au Roi, que ſi vous n'aviez pas une charge, j'en acheterois une moindre pour vous la donner. Il me répondit, vous ne ſongez pas que je ne ſuis point Prince, qu'il vous en faudroit un, que je ne ſuis qu'un Gentilhomme d'aſſez bonne Nobleſſe, & ce n'eſt pas aſſez pour vous. Je lui dis, je ſuis contente, & vous avez tout ce qu'il faut pour que je puiſſe faire de vous le plus grand Seigneur du Royaume, j'ai des biens & des dignités à vous donner. Il me répondit, j'ai encore à vous avertir que lorſqu'on veut ſe marier il faut connoître l'humeur des Gens; perſonne ne ſauroit ſi bien voir nos bonnes & méchantes qualités que nous-mêmes, je vous dirai que j'aime peu à parler, & il me ſemble que vous aimez extrêmement la converſation, ainſi en cela je ne vous conviens point, je ſuis enfermé dans ma chambre trois ou quatre heures par jour, je n'y veux voir perſonne, pas même mon valet, je penſe que je le battrois s'il y entroit dans les momens que je veux être ſeul: le reſte des journées je rem-

plis mes devoirs auprès du Roi ; & j'y veux avoir une ſi grande aſſiduité à l'avenir, que je ne vois pas où je pourrois prendre le tems pour paſſer avec une femme, ſuppoſé que je me mariaſſe ; je penſe que vous ne voudriez pas un mari qui ne ſeroit pas dans vos plaiſirs, & qui ne vous divertiroit guéres, tout ce que j'aurois de bon pour vous au cas que vous fuſſiez d'humeur jalouſe, ſeroit le peu de raiſon que je vous donnerois de vous chagriner, parce que je hais autant les femmes que je les ai aimées autrefois, cela eſt ſi vrai que je ne compreus pas comment on eſt ſi fou que de s'y amuſer, je crois même que j'aurois toutes les peines du monde à m'y racoutumer : ſi je me mariois vous croiriez peut-être qu'à cauſe de l'élevation dans laquelle vous m'auriez mis & des grands biens que vous m'auriez donnés, je voudrois avoir une plus grande charge, ou être Gouverneur de Province, je me trouve d'un ſentiment oppoſé, & je ne veux jamais m'abſenter de la perſonne du Roi, tout Gouvernement ou tout autre emploi, qui me mettroit en état d'en

ſortir un jour, me ſeroit en horreur. Je lui dis, je ne peux pas me défendre de vous interrompre, pour vous dire que vous avez oublié que je vous ai dit qu'une moindre charge que la vôtre, pourvu qu'elle vous attachât auprès du Roi, ſeroit autant de mon goût que du vôtre. Il me répliqua, ſongez qu'un mariage n'eſt pas un engagement d'un jour, & qu'il eſt de votre ſageſſe de bien penſer à qui vous vous marierez; ſi vous voulez que je continue à me dépeindre pour ſoutenir la figure de votre converſation, je vous dirai que je ne ſai pas ſi les bizareries dont je viens de vous parler ne devoient pas vous déplaire, & je dois encore moins ſavoir ſi je n'ai point de défaut dans ma perſonne qui vous en donne du dégoût. Je lui dis, pour un homme qui ne parle guéres, vous en dites beaucoup aujourd'hui: afin de vous répondre en peu de mots, je vous apprendrai que vos manieres me ſont très-agréables, qu'à l'égard de votre perſonne je n'y trouve d'autre dégoût que celui qu'elle a trop plu à bien des Dames. Répondez-moi à votre

tour, lui dis-je, ne voyez-vous rien en moi qui vous déplaiſe, mon extérieur vous bleſſe-t-il? je crois n'avoir de défaut que celui des dents que je n'ai pas belles, ce défaut eſt attaché à notre race, & les réfléxions des foibleſſes qui me viendront de cette race vous doivent être moins déſagréables qu'à un autre; vous en aimez l'aîné, & ceux qui viennent des cadets comme vous le voyez bien n'ont pas d'indifférence pour vous. Il me dit, vous me parleriez dix ans de votre bonne volonté pour moi, que je ne vous répondrois rien, je vous ai conté mes défauts pour vous divertir, vous voulez que je me flatte qu'ils ne vous bleſſent point, je vous répons ſur le même ton de rai lerie, que je ne ſuis pas aſſez fou pour regarder tout ceci autrement que du ſens d'une fable. Je lui répondis d'un ton chagrin, j'avoue que vos incrédulités me mettent au déſeſpoir. Plus je voulois lui perſuader ma ſincérité, moins il la vouloit croire; il me diſoit toujours qu'il n'étoit ni viſionnaire ni chimérique; je crois que nous ſerions demeurés toute notre vie moi

à dire oui, lui à dire non, ſans que je me trouvai toute tranſie de froid qui me contraignit de m'aller chauffer. Mes filles, qui avoient toujours été à une fenêtre, faillirent à s'y geler, je ne doute pas qu'elles ne fuſſent bien fâchées contre lui & contre moi de leur avoir fait ſouffrir un ſi cruel froid. Lorſqu'il ſortit il ſe tourna gracieuſement de leur côté pour leur dire, Meſdemoiſelles, avez-vous chaud, il me ſemble qu'on brûle dans ce ſallon : je crois que ſa plaiſanterie ne leur fit guéres de plaiſir. Le ſoir après le ſouper de la Reine, il s'approcha de moi pour me dire, ſçavez-vous bien qu'il y a des momens que je cherche à me perſuader que tout ce que vous m'avez dit ne ſont point des illuſions, lorſque je puis me flater d'une de ces penſées, je me laiſſe aller à une joie qui me porteroit loin, ſi je ne rentrois en moi-même pour me dire cela ne peut être. Ainſi, dans un quart d'heure je me trouve le plus heureux du monde, & dans celui qui ſuit je me dis, juſqu'où va ton extravagance ? ne vois tu pas que tout ceci ne ſçauroit être vrai ? voilà

comme j'ai paſſé ma vie depuis le moment que je vous ai quittée, & dans cette incertitude, je ſuis venu vous demander une déciſion. Vous voyez, me dit-il, que le hazard ne m'a pas mené ici, ainſi dites-moi laquelle des deux épithétes me convient mieux, ſi je ſuis fou ou ſi je ſuis ſage; je crois pour vous empêcher de vous moquer de moi par une réponſe honnête, que la compaſſion que vous avez de mon état, m'attireroit qu'il vaut mieux que vous ne me répondiez point, & que j'aille d'une viſion à une chimere me faire tantôt le plus heureux homme qu'il y ait ſous le Ciel, & d'autres fois m'accabler de douleurs par mon bon ſens. Nous eûmes pendant quelques jours des converſations qui furent toutes ſur le même ton, dans l'une deſquelles je lui fis le plan de ma maiſon d'Eu; je lui expliquai la beauté de cette terre, le plaiſir qu'il y avoit de faire ajuſter une maiſon. Après m'avoir écoutée aſſez long-tems, il me dit qu'il comprenoit qu'une belle maiſon & de belles terres étoient d'agréables divertiſſemens : je n'ai

de plaiſir, me dit-il, que celui où mes ſoins ſont utiles pour le ſervice du Roi, ainſi ſi Eu étoit du côté de Giſors, où eſt une Brigade de ma Compagnie en garniſon, pour quelques ordres que j'ai à donner, je pourrois bien aller admirer votre maiſon, je mettrois des relais ſur le chemin pour revenir bien-tôt à mon devoir. Voilà comment il me parloit toujours ſur l'entêtement qu'il avoit pour tout ce qui l'approchoit ou l'éloignoit du Roi; je ſuis perſuadée que jamais homme n'en a tant aimé un autre, ni ſenti tant de tendreſſe qu'il en a pour lui. Il y avoit d'autres journées qu'il me paroiſſoit plus cruel, il me vouloit croire à ce qu'il diſoit au moins par complaiſance, s'il ne le pouvoit pas faire avec de la raiſon; il me diſoit dans toutes nos converſations qu'il n'étoit digne de l'honneur que je lui voulois faire, que par les conſeils qu'il me donnoit de penſer à ce que j'allois devenir, ſi j'avois matiere à me repentir de ce que j'aurois fait, que j'étois à tems d'y donner ordre, puiſqu'il n'y avoit rien de déterminé, &

que perſonne ne ſçauroit mes intentions ; que ſi les affaires étoient une fois exécutées, il ne ſeroit plus de ſaiſon d'y mettre d'autres ordres que celui de ſe tourmenter inutilement ; que devant que de parler au Roi de cette affaire, je devois faire de ſérieuſes réfléxions ſur ce qu'il me conſeilloit. Un jour qu'il me conſeilloit cela, je lui dis, eſt-ce que le Roi ne le ſçait pas ? il me jura que non. Lorſque le Roi paſſoit, ſi nous étions en converſation, il me diſoit, ſéparons-nous, parce que s'il nous voyoit enſemble il pourroit demander ce que nous diſons, il faudroit lui mentir, ni vous ni moi n'oſerions lui redire les contes que nous faiſons : je m'y trouverois encore plus embarraſſé que vous, me dit-il, parce que je ne lui ai jamais menti ſur rien, ainſi je ſerois au déſeſpoir d'être obligé de ne lui rien répondre s'il m'intergeoit ſur ce que nous faiſons ſi ſouvent enſemble. Je lui répondis, je n'ai rien à vous dire ſur le Roi, ſinon que je ſerois auſſi délicate que vous. Il étoit tellement occupé de la crainte de le manquer lorſ-

qu'il ſortiroit, qu'il m'en étoit incommode : je lui diſois quelquefois, s'il ſçavoit combien vous êtes peu enivré de votre fortune, & le mépris que vous en faites dans les moindres ſoins que vous auriez à me rendre d'un côté, ou aller jouer avec lui de l'autre, il vous en ſauroit gré, parce qu'il connoîtroit bien que vous ne négligez pas une modique affaire, lorſque vous ménagez mal un mariage auſſi avantageux que vous doit être le mien. Il me dit un jour, lorſque je veux me flatter que vos propoſitions ſont ſinceres, je m'interroge moi-même, par où j'ai pu m'attirer votre eſtime, je ne me trouve jamais de deux opinions là-deſſus ; je ſçai que tout ce qui peut vous avoir plu dans ma conduite & dans mon cœur, c'eſt le grand attachement que j'ai pour le Roi, le reſpect, & ſi je l'oſe dire, la véritable tendreſſe que j'ai pour ſa perſonne qui vous ont touchée, il n'y a rien de bon que cela, ni rien qui puiſſe vous faire un ſi ſenſible plaiſir, je crois ne pouvoir vous mieux faire ma cour que de prendre à tâche de la lui bien

faire, lorſque je ſuis aſſez ſimple pour me perſuader que tout ce que vous m'avez dit pourroit réuſſir, je projette d'employer tout ce que vous me donnerez au ſervice du Roi, & je ne ſouhaite du bien que pour cela. Je me laiſſe quelquefois aller à me dire, ſi cette affaire ſe faiſoit bien-tôt, j'aurois dequoi faire de la dépenſe pour mettre ma compagnie en bon état pour la revue qui ſe doit faire au mois de Mars, il me roule quelquefois dans la tête de monter les quatre Brigades, l'une de chevaux d'Eſpagne, l'autre de Barbes, la troiſiéme de Cravattes, & la quatriéme de beaux Coureurs de cent piſtoles piéce: je me figure auſſi que tous les Gardes ſeront bien avec de grands bufles, les manches chamarées d'or & d'argent. Il étoit ravi de voir que j'approuvois tout ce qu'il me diſoit, & que je voulois même enchérir au-deſſus de tout ce qu'il avoit envie de faire de dépenſes pour en faire ſa cour; il me faiſoit entendre qu'il ne pouvoit être touché de la fortune que je lui voulois faire que par rapport à tout ce qu'il venoit de me dire, & pour

m'y donner plus de goût, il me disoit, le Roi penseroit, ma cousine prend autant de plaisir à tout ce qu'il fait que lui-même. Je lui parlois aussi de celui qu'il auroit à l'armée ou dans les voyages, de voir mes armes & des fleurs de lys sur les couvertures de ses mulets, qu'il ne seroit pas comme Monsieur de Guise, qui avoit gardé ses livrées, qu'il me sembloit que les miennes ne lui feroient pas deshonneur. Après lui avoir parlé de tous ces projets, je revenois toujours à le prier d'approuver que j'écrivisse au Roi, pour lui dire que je me voulois marier, que je le suppliois très-humblement de le trouver bon, & de me laisser choisir une personne avec qui je pusse passer ma vie en repos. Il me remettoit toujours d'une journée à autre sans y vouloir consentir; à la fin après l'avoir extrêmement pressé & m'être fâchée contre lui des longueurs qu'il apportoit à une affaire qu'il devoit sçavoir me donner de l'inquiétude, j'écrivis ma Lettre avec tant de précipitation, de crainte qu'il ne changeât de sentiment, que je n'eus pas la patience

tience de prendre le tems qu'il m'auroit fallu pour en faire une copie, je crois même que je ne me donnai pas celui de la relire. J'avois fortement cette affaire à cœur, j'en ſuis toujours occupée, je me ſouviens à peu près de ce que contenoit ma Lettre, ainſi je vais en mettre ici ce qu'il y avoit de plus eſſentiel.

Votre Majeſté ſera ſurpriſe de la permiſſion que je veux lui demander d'approuver que je me marie. Je me trouve, SIRE, par ma naiſſance & par l'honneur que j'ai d'être votre Couſine germaine, tellement au-deſſus de tout le monde, qu'il me ſemble que je n'ai rien à deſirer que ce que je ſuis. Lorſqu'on ſe marie à des Etrangers, on ne connoît ni l'humeur ni le mérite des Gens avec qui on doit paſſer ſa vie; ainſi il eſt difficile de ſe pouvoir promettre une condition heureuſe, la mienne l'eſt beaucoup par l'honneur que j'ai d'être auprès de Votre Majeſté, celle que je veux prendre ne m'en éloignera point. Je dois donc celle de lui dire qu'il eſt ſi ordinaire d'être marié, que je

crois qu'on ne ſçauroit blâmer les Gens qui le veulent être. C'eſt, SIRE, ſur Monſieur de Lauzun que j'ai jetté les yeux, ſon mérite & l'attachement qu'il a pour Votre Majeſté, ſont ce qui m'a plu davantage, & ce qui a le plus contribué à ce choix. Votre Majeſté ſe ſouviendra combien j'ai déſaprouvé le mariage de ma Sœur, & n'aura pas ſans doute oublié tout ce que l'ambition m'a fait dire mal à propos là-deſſus : je la ſupplie très-humblement d'oublier tout ce que cette paſſion m'a fait dire & imaginer : & ſi elle penſe que ce ſoit une autre paſſion qui me fait parler à préſent d'une maniere différente, je la ſupplie de croire qu'elle eſt fondée ſur la raiſon, puiſqu'il y a long-tems que j'examine ce que je veux faire, & je n'en fais la propoſition à Votre Majeſté, qu'après avoir trouvé que Dieu me veut faire faire mon ſalut dans cet état, il me paroît que le repos de ma vie en dépend. Je demande à Votre Majeſté, comme la plus grande grace qu'elle me puiſſe jamais faire, de m'accorder cette permiſſion : l'honneur que M. *de Lauzun a d'être Capitaine des Gardes*

de ſon Corps ne le rend pas indigne de moi. Monſieur le Prince de Condé, qui fut tué à la bataille de Jarnac, étoit Colonel de l'Infanterie, devant que cette Charge fût en Office de la Couronne; il y a encore, SIRE, bien d'autres exemples, ſans parler de celui des femmes. Madame la Princeſſe de la Roche-ſur-Yon, femme d'un Prince du Sang, cadet de la branche de ma Mere, étoit Dame d'honneur de la Reine; & je ne ſçai ſi Votre Majeſté n'a pas ſçu que, lorſque Madame de Soiſſons penſa mourir, j'avois projetté de la ſupplier de trouver bon que je l'achetaſſe, en cas que Madame la Princeſſe de Carignan ne la prît pas. Je dis tout ceci à Votre Majeſté, pour lui marquer que plus on a de grandeurs, plus on eſt digne d'être vos domeſtiques; & comme toutes les charges de votre Maiſon honorent ceux qui les ont, je ſuis bien-aiſe que Monſieur de Lauzun en ait une.

Voilà à peu près comme étoit ma Lettre; hors qu'elle étoit plus longue, & qu'elle avoit des termes plus preſſans. Après l'avoir écrite, je l'envoyai à Monſieur de Lauzun, qui m'écrivit qu'il l'avoit trou-

vée dans le ſens qu'il la pouvoit déſirer : je ſuis bien fâchée d'avoir brûlé cette Lettre, il m'y donnoit ſon approbation avec des termes d'un ſi grand ſens, que j'ai raiſon d'être fâchée de la régularité que j'ai euë à jetter au feu toutes celles qu'il m'écrivoit. La plûpart étoient pleines d'exhortations qu'il me faiſoit pour me dire de penſer à ce que j'allois faire ; je n'étois pas fâchée alors de les bruler, ſi je les avois à préſent, elles me ſeroient d'une grande conſolation ; quoiqu'il écrive peu, & que ce ne ſoit pas ce qu'il fait le mieux, il ne laiſſe pas de s'exprimer d'un ton & d'un air ſingulier, que je me ferois un grand plaiſir de les pouvoir lire, ſi je les avois gardées.

Lorſque Monſieur de Lauzun m'eut envoyé ma Lettre, je la donnai à Bontems pour la donner au Roi, qui me fit une réponſe très-honnête. Il me diſoit qu'il avoit été un peu étonné, qu'il me prioit de ne rien faire légérement, d'y bien ſonger, & qu'il ne me vouloit gêner en rien, qu'il m'aimoit, qu'il me donneroit des marques de ſa tendreſſe lorſqu'il en trouveroit des

occaſions. J'ai oublié de marquer que j'avois mis à la fin de ma lettre, que je le priois de me faire réponſe ſur ce que je lui mandois ſans me parler de l'affaire, & que je commençaſſe la premiere; je lui écrivis dès que je reçus cette réponſe. Je reçus les Ambaſſadeurs de Hollande qui étoient nouvellement arrivés. J'avois dit à Monſieur de Lauzun que puiſqu'il me parloit tous les jours chez la Reine, il étoit ridicule qu'il ne vint pas chez moi au Luxembourg; averti de la foule que j'avois à cauſe de ces Ambaſſadeurs, il s'y rendit, il ſe tenoit derriere tout le monde. Quand j'eus reçu les complimens, & que les Ambaſſadeurs furent ſortis, je m'en allai auprès du feu; Monſieur de Lauzun & Monſieur de Longueville, qui étoient venus enſemble, s'en approcherent, j'entrai dans ma petite chambre, j'appellai le premier pour lui dire de la venir voir. Lorſque je fus ſeule avec lui, je lui montrai la réponſe du Roi, je lui témoignai être fâchée qu'il ne m'eût pas dit tout d'un coup qu'il approuvoit l'affaire: il me répondit, que vouliez-vous qu'il vous

mandât de plus obligeant, vous voulez une affaire qui ne vous convient point, il le connoît, il vous en dit ſon ſentiment, il vous prie d'y penſer, & au bout de cela il vous aſſure de ſon amitié, il me ſemble que vous devez être ſatisfaite qu'il ait voulu vous faire penſer à vous; & vous ſçavez bien, me dit-il, de quelle maniere je vous en ai parlé. Je voulus lui montrer mon cabinet, j'aurai le tems de le voir, il faut que je m'en aille, il n'eſt pas à propos que je faſſe un long ſéjour ici. Monſieur de Longueville venoit preſque tous les ſoirs chez la Reine, il me trouvoit ordinairement en converſation avec Monſieur de Lauzun, il n'oſoit nous interrompre, & lorſqu'il me quittoit, il alloit l'entretenir : ſi d'autres fois j'étois avec le premier, & que Monſieur de Lauzun entrât, après avoir demeuré un moment, il s'approchoit, & diſoit, je vous demande pardon ſi je vous interromps, j'ai à parler d'une affaire à Mademoiſelle, & je ſuis preſſé d'aller au jeu du Roi, je perdrois l'occaſion de lui rendre compte d'une commiſſion qu'on m'a donnée pour elle.

Le lendemain de la réponſe dont je viens de parler, le Roi prit médecine. J'allai dîner aux Thuilleries, & le regardai toute la journée ſans oſer lui dire un ſeul mot, j'affectai de parler à Monſieur de Lauzun devant lui, il nous regarda d'un air gracieux, il me ſembla que nous en devions être contens. Je lui demandai, lorſque je ſortis, s'il ne l'avoit pas remarqué; il me répondit, je ne ſçai qu'imaginer, il ne m'a pas dit un ſeul mot de votre lettre, & je n'oſerois lui en parler. Je lui répliquai, me voulez-vous toujours tromper, je ſuis aſſurée qu'il vous en a parlé, j'en ſuis ravie, je ne vous ſçai pas gré de m'en faire un myſtère: il ſe mit de méchante humeur, & continua de me proteſter que le Roi ne lui en avoit point parlé, & qu'il ne ſavoit s'il éprouveroit ce deſſein, qu'il y avoit des momens qu'il ne l'eſpéroit pas. Madame de Nogent venoit avec moi tous les ſoirs au Luxembourg, j'avois ſouvent oublié de dire bien des circonſtances à Monſieur de Lauzun, & je lui écrivois par elle, & le lendemain elle m'envoyoit ſa réponſe. Il avoit

gardé un ſi grand ſecret ſur cette affaire, qu'il n'en avoit pas même parlé à Monſieur de Guitri, quoiqu'ils fuſſent extrêmement amis, & preſque toujours enſemble ; j'avois un ſi grand ſoin de n'en rien dire à perſonne, que je me trouvois quelquefois inquiétée d'être avec quelqu'un qui en eût pu avoir quelque ſoupçon, & qu'on m'en parlât imprudemment : ainſi je voulois être ſeule, lorſque je ne pouvois être avec lui. J'étois plus aſſidue que jamais chez la Reine, & quand j'arrivois chez moi le ſoir, je ne parlois à aucun de mes domeſtiques, parce qu'ils m'étoient ſuſpects, pour éviter d'en être importunée, je me mettois au lit. Je diſois à Monſieur de Lauzun, ſi pas un de mes domeſtiques ne parle de vous avec le reſpect qu'ils vous doivent, je les chaſſerai & ferai maiſon neuve : il me répondit, cela ne ſeroit pas juſte, il faudra leur pardonner le premier mouvement, parce qu'ils auront raiſon d'être fâchés ; ceux qui vous ſerviront bien ſeront de mes amis par le ſoin que je vous prierai d'avoir d'eux, pour les autres vous leur donnerez congé à la fin de leur

quartier. Un jour au ſortir du ſermon il dit à mon Ecuyer, j'ai un mot à dire à Mademoiſelle : il me prit par la main pour m'apprendre tous bas que Guilloire avoit découvert notre affaire, & en avoit donné avis à Monſieur de Louvois ; je vous en dirai davantage, me dit-il : je ſuivois la Reine qui alloit aux Carmelites de la rue du Bouloir, il me répliqua, je vous reverrai au retour. Je ne ſaurois exprimer l'inquiétude que cela me donna, ni l'impatience que j'avois d'être mieux informée à notre retour de chez Monſieur d'Anjou, où la Reine alloit toujours lorſqu'elle revenoit de la ville. Il me dit, Guilloire eſt allé dire à Monſieur de Louvois qu'il ne ſçavoit pas ſi c'étoit avec la participation du Roi que Mademoiſelle ſe vouloit marier avec Monſieur de Lauzun, qu'il venoit l'en avertir pour qu'il y donnât ordre. Je lui répondis, ſi vous voulez je le chaſſerai tout-à-l'heure : il me dit, gardez-vous bien de le faire, je vous le dis afin que vous preniez des méſures de défiance. Je lui dis, il y a long-tems que je me défie de lui, & que je le connois mal habile, je n'ai rien

voulu changer dans mon domeſtique ni dans mes affaires, que celle-ci ne fût achevée, afin que vous puiſſiez prendre des gens à vous. Il me dit, il ne faut plus remettre à parler au Roi, je vous conſeille, me dit-il, de demeurer au coucher de la Reine, afin de prendre mieux votre tems; je lui répondis, ſi vous voulez me faire ma leçon vous me ferez un grand plaiſir. Si vous me croyez, me dit-il, vous lui direz, Sire, les plus courtes folies ſont les meilleures, je viens remercier Votre Majeſté des réfléxions qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire que je devois faire, & lui apprendre qu'elles m'ont fait changer de ſentiment, je ne penſe plus à cette affaire. Je lui répondis, quoi, vous voulez que je diſe cela au Roi? Je ne veux rien, me dit-il, ſi vous avez à lui parler, faites-le ſelon votre cœur, & non pas ſelon mon conſeil; je ne deſire pas, s'il vous plaît, que vous me faſſiez parler, lorſque vous lui parlerez. Le Roi joua cette nuit-là juſqu'à deux heures, la Reine ſe coucha, & me dit, il faut que vous ayez des affaires bien preſſées à dire au Roi de l'attendre ſi

tard : je lui dis, on doit parler demain dans ſon Conſeil d'une affaire qui m'eſt très-importante. Le Roi arriva, il me trouva dans la ruelle de la Reine, il me dit, vous voilà encore ici, ma couſine, vous ne ſçavez pas qu'il eſt deux heures : je lui répondis, j'ai à parler à Votre Majeſté ; il ſortit entre deux portes, & me dit, il faut que je m'appuye, j'ai des vapeurs. Je lui demandai s'il vouloit s'aſſeoir, il me dit, non, me voilà bien. Le cœur me battoit ſi violemment, que je lui répliquai deux ou trois fois, Sire, Sire ; je lui dis à la fin, je viens dire à Votre Majeſté que je ſuis toujours dans la réſolution de faire ce que je me ſuis donné l'honneur de lui écrire, plus j'examine cette affaire, plus je connois que je ne ſçaurois être heureuſe ſans la faire. Je lui dis, Sire, l'eſtime que Votre Majeſté a témoigné à Monſieur de Lauzun, lorſqu'elle lui a donné une charge auprès de ſa perſonne, a été le commencement de la mienne, j'ai de quoi l'élever plus qu'un Prince étranger ; l'honneur qu'il a d'être votre ſujet & votre domeſtique me le fait plus conſidérer qu'un des plus puiſ-

ſans Souverains de l'Europe, ce ſera Votre Majeſté qui l'élevera, & non pas moi, tout ce que j'ai en ma perſonne dépend d'elle ; ainſi je ne ferai rien pour lui, ce ſera Votre Majeſté qui fera ſa fortune & le repos de ma vie. Je n'aurois pas cru autrefois que cela ſe pût faire, tout change, je ne fais pourtant rien dans cette affaire contre mon honneur, ni contre ma conſcience ; dans tout ce qui arrive dans la vie, on y peut donner un bon & un mauvais tour, après que j'aurai l'approbation de votre Majeſté & que l'on ſongera à ma vie paſſée, & aux raiſons qui me déterminent à en vouloir mener une plus tranquille, je ne crois pas que l'on puiſſe donner de mauvaiſes interprétations à l'affaire que je veux faire, elle ne peut tout au plus bleſſer que ſon ambition, & j'en trouve une de mon goût de contribuer à l'élevation d'un homme qui a un cœur auſſi extraordinaire que l'eſt celui de Monſieur de Lauzun. Le Roi me répondit, après vous avoir tant vu blâmer le mariage de votre ſœur de Guiſe, j'avoue que je fus ſurpris en voyant votre lettre : ce n'eſt pas, dit-

il, que je ne trouve qu'il y ait de la différence entre un grand Seigneur de mon Royaume, comme ſera Monſieur de Lauzun, qui l'eſt déja par ſa naiſſance, & qui le deviendra encore davantage par tout ce que vous voulez faire pour lui, & un Prince étranger. Je lui répondis, nous en avons des exemples, les Grands d'Eſpagne ne l'ont jamais cédé aux Souverains par le cœur & par le mérite, & parce que Votre Majeſté voudra que je faſſe pour Monſieur de Lauzun, je crois qu'elle eſt perſuadée que les Grands d'Eſpagne, ni les Princes étrangers ne ſoutiendront pas mieux leurs dignités, qu'il fera celle qu'elle aura la bonté de lui donner. Il me dit, je ne ſçaurois vous mieux répondre ſur tout ce que vous me demandez, que de vous conſeiller de bien ſonger à cette affaire, avant que de la faire, ce ne ſont pas de celles que l'on doit faire légérement; je ne veux point vous donner de conſeil, on croiroit que ce ſeroit moi qui vous la ferois faire, vous êtes d'un âge à devoir ſçavoir ce qui vous convient; je ſerois fort fâché de vous contraindre en quoi

que ce ſoit, je ne voudrois pas pour rien du monde contribuer à la fortune de Monſieur de Lauzun, s'il y alloit d'un intérêt contraire au vôtre, ni lui nuire par l'oppoſition que j'apporterois à vos deſſeins : en quelque condition que vous ſoyez, je vous eſtimerai & vous aimerai toujours, vous ne me trouverez jamais changé ſur tout ce qui vous regardera, je ne vous conſeille, ni ne vous défends cette affaire, je vous prie d'y bien ſonger avant de la terminer. J'ai encore, me dit-il, un autre avis à vous donner; vous devez tenir votre deſſein ſecret, juſqu'à ce que vous ſoyez déterminée, bien des Gens s'en doutent, les Miniſtres m'en ont parlé, Monſieur de Lauzun a des ennemis, prenez là-deſſus vos meſures. Je lui répondis, Sire, ſi Votre Majeſté eſt pour nous, perſonne ne ſçauroit nous nuire. Je lui voulus baiſer les mains, il m'embraſſa tendrement, perſonne ne vit ni n'entendit notre converſation.

Deux jours après on alla à Verſailles, Madame de la Valliére dit à Madame de Nogent, chez la Reine, il faut ſe réjouir avec

vous de l'affaire de Monſieur votre frere; elle lui répondit qu'elle ne ſçavoit ce que c'étoit. Elle m'en rendit compte, je le contai à Monſieur de Lauzun, qui ſe fâcha contre Madame de Nogent : il me dit, je m'en vais renvoyer ma Sœur à Nogent, c'eſt une cauſeuſe, elle ne feroit que m'embaraſſer, & gâteroit toutes mes affaires par un zèle inconſidéré. Je lui répondis que je ne le voulois pas, il me dit qu'il le vouloit abſolument, & que je lui gâterois ſa Sœur, qui étoit ſur un pied dans ſa famille qu'on la craignoit, qu'il me prioit de le laiſſer faire : je lui répondis que pour cette fois-là je voulois être la maîtreſſe.

Bataille, qui étoit Officier dans ſa Compagnie, étoit un garçon fort attaché à lui, & en qui il prenoit beaucoup de confiance, j'avois une très-grande envie de le connoître, j'en avois ouï dire du bien à des Officiers des Gardes, qui venoient me faire leur Cour ; je ſçavois que Monſieur de Lauzun l'aimoit, je me l'étois fait montrer au voyage de Flandres, toutes les fois que je le rencontrois je le ſaluois, pour lui donner quel-

qu'envie de m'approcher, il faiſoit toujours ſemblant de croire que c'étoit à quelqu'autre perſonne que je m'adreſſois, & me faiſoit cependant de profondes révérences d'un côté, & ſe retiroit de l'autre, dont j'étois au déſeſpoir. Dans le tems que nous étions à Chambord, il ſervoit auprès du Roi; j'allois ſouvent de ma chambre dans celle de la Reine, je lui demandois toujours quelle heure il étoit, il voyoit bien que je ne le croyois inſtruit du mouvement de l'horloge, que par l'envie que j'avois de lui parler pour lui tenir d'autres diſcours : il connoiſſoit mon deſſein, & il faiſoit toujours ſemblant de ne s'en point appercevoir. Lorſque l'on fut de retour à Saint Germain & à Verſailles, toutes les fois que je le pouvois prendre derriere le Roi, je lui donnois mes gants & mon manchon à tenir pendant que je me mettois à table, il ſe reculoit, & deux fois il avoit donné la commiſſion à un des Officiers qui étoient en quartier ave lui, de me rendre mes gants & mon manchon. Je compris que Monſieur de Lauzun lui avoit fait la leçon, afin de me faire connoî-

tre ſans me rien dire que c'étoit par ſageſſe qu'il évitoit de ſe charger de l'un & de l'autre ; je compris ce langage, je ne l'approchai plus, & je jugeai dès lors qu'il n'étoit pas venu chez moi comme les autres, parce qu'on n'avoit pas jugé à propos qu'on le dût faire. Madame de Nogent me vint dire de la part de Monſieur de Lauzun qu'il me prioit de trouver bon, qu'après que notre affaire ſeroit faite, il gardât ſa chambre dans le Louvre, parce qu'il ne vouloit pas s'éloigner d'auprès du Roi : je lui dis qu'oui, & dès le ſoir même je lui demandai pourquoi il m'avoit fait faire ce compliment ; il me répondit, parce que je n'ai pas oſé vous le faire moi-même, ſi c'étoit un autre perſonne que vous, cette propoſition auroit un méchant air. Je ſçai, me dit-il, que vous deſirez que je continue à demeurer toujours auprès du Roi, vous ſçavez que je ſuis tous les ſoirs à ſon coucher, d'où je ne ſors qu'à deux heures, & que le matin il faut ſe lever à huit pour être à ſon lever ; le chemin qu'il y a des Thuilleries au Luxembourg ſeroit cauſe que je ne ſerois pas régulier à

mon devoir, ainſi je coucherai toujours au Louvre, & je vous viendrai voir aux heures du jour que je ne ſerai pas auprès du Roi, & tout le plus ſouvent que je le pourrai. Je lui répondis, vous ſçavez que je vais tous les jours aux Thuilleries, ainſi lorſque la Reine priera Dieu, je vous irai rendre viſite dans votre Chambre; il me répondit, cela ſeroit-il dans l'ordre, & n'y trouveroit-on pas à redire? Je lui dis que non, il avoit tellement peur de manquer en quoi que ce ſoit, qu'il me mettoit ſouvent en terme de décider. Dans le tems qu'on alla au dernier voyage de Verſailles, je le regardois jouer, le Roi rioit de voir combien je m'intéreſſois à ſon jeu : l'on m'y vint dire qu'on diſoit dans le monde, qu'il ſe feroit bien-tôt un acte extraordinaire; je répondis que ce pourroit être une Dame d'honneur, parce que Madame de Montauſier étoit morte, l'on me répliqua que c'étoit un mariage qui ſurprendroit tout le monde. Lorſque Monſieur de Lauzun fut hors du jeu, je lui rendis compte de ce que je venois d'apprendre, il en eut un très-grand chagrin. J'allai ce ſoir-là cauſer

avec Rochefort : je lui dis, il me ſemble que je ne ſuis plus ſi bien avec votre camarade, & que nos converſations ſe tournent d'une maniere plus ſérieuſe : il me répondit, je ne ſçai pas de quoi il vous parle, il me paroît que ce n'eſt plus de la mort. L'on me vint dire que la viande étoit portée, ainſi notre converſation finit.

Le lendemain l'on devoit retourner à Paris, à cauſe du Sermon, il me ſouvint le ſoir que j'avois oublié à lui parler de quelques circonſtances, je lui écrivis un billet, il vint dans ma chambre, il n'y étoit point venu depuis toutes nos affaires, & j'en fus ſurpriſe, & perſuadée qu'il avoit à me parler, je ne m'étois pas trompée. Nous traitâmes à fonds de tout ce que nous avions à faire, & prîmes la réſolution que Meſſieurs les Ducs de Crequi & de Montauſier, le Maréchal d'Albret & Monſieur de Guitri, iroient le lendemain trouver le Roi, pour le ſupplier de ma part de trouver bon que j'achevaſſe mon affaire. Il ſe paſſa tant de circonſtances dans ces momens-là, que je ne me ſouviens pas préciſement de ce que

ces Meſſieurs étoient chargés de dire au Roi ; je ſçai pourtant que lorſque la réſolution de les faire parler fut priſe, je dis à Monſieur de Lauzun, pourquoi n'allons-nous pas nous-mêmes faire cette affaire ? Il me dit qu'il étoit plus reſpectueux d'en uſer de cette maniere, que le Roi pouvoit trouver des difficultés, qu'il n'avoit pas voulu donner une réponſe poſitive & déciſive, que ces Meſſieurs entreroient en matiere avec lui, qu'ils pourroient lui citer des exemples, qu'il étoit à propos qu'ils euſſent le tems d'expliquer au Roi ma ſoumiſſion & la ſienne, qu'ils le ſupplieroient très-humblement, de ma part, de vouloir me permettre d'achever une affaire de laquelle dépendoit tout mon repos, qu'ils pourroient lui parler de moi & de lui, plus librement que nous ne pourrions faire nous-mêmes, qu'il falloit tout attendre de la bonté du Roi, & eſpérer qu'il l'accorderoit à la ſupplication que ces Meſſieurs feroient de ma part, ce qu'il n'avoit pas voulu faire dans ſa réponſe à ma lettre, & à la converſation que j'avois eue avec lui, qu'ils attendroient ce qu'ils au-

roient obtenu avec beaucoup d'impatience, que nous devions être ſoumis à ce que le Roi en réſoudroit, qu'il s'en alloit dîner chez Guitri, pour l'entretenir de cette affaire. Il me conta que la veille qu'il étoit chez Guitri, Grand Maître lui avoit dit qu'il n'étoit pas ſage de ne pas ſonger à ſe marier, qu'il étoit eſtimé du Roi, que tout change dans le monde, qu'il feroit bien de ſonger à un établiſſement, qu'il en trouveroit de conſidérables, qu'il ſçavoit bien qu'on lui parloit de bons partis ; qu'il s'étoit défendu de lui répondre, qu'il y avoit dit, j'ai la migraine. Que le Grand-Maître avoit eu envie d'entrer en matiere avec lui, parce qu'il avoit en tête de le marier avec Mademoiſelle de Roquelaure ſa niéce, que toute cette famille avoit tellement ſouhaité cette affaire, que Madame la Comteſſe du Lude, femme du Grand-Maître, n'avoit point d'enfans, qu'elle vouloit dès-à-préſent donner quarante-mille livres de rentes en belles terres, que l'Archevêque d'Alby ſon grand oncle, qui avoit de ſon côté quarante mille écus de rente en patrimoine & en bénéfi-

ces, avoit amaſſé beaucoup d'argent comptant, qu'il propoſoit de lui donner tout ce qu'il avoit, que Monſieur de Roquelaure lui vouloit donner en terres, ou en argent, une ſomme conſidérable. Qu'il étoit l'homme du monde le plus embaraſſé lorſqu'on lui parloit de ces ſortes d'affaires, parce qu'on ſe mocquoit de lui quand il ne répondoit rien, & qu'il ne pouvoit pas auſſi entrer en matiere de peur de tromper qui que ce ſoit. Qu'il venoit de faire une réponſe au Maréchal de Crequi, qui lui avoit propoſé le mariage de Mademoiſelle de Retz, qui étoit la plus riche héritiére du Royaume, pour laquelle il le croyoit fou, il lui avoit mandé qu'il ne ſe marieroit jamais, ou qu'il ſe marieroit mieux. Je ſuis perſuadé, me dit-il, & je trouve qu'il aura raiſon, que la tête m'a tourné, j'avois differé depuis trois mois à lui faire réponſe, il m'a preſſé de la part de Monſieur le Cardinal de Retz, je l'ai ſupplié de lui faire mille remercimens pour moi, & après cela je lui ai marqué que je lui pouvois dire entre nous deux que je trouverois mieux; qu'aura-t'il pu croire de

moi, ſinon que je ſuis fou, j'eſpére que dans quelques jours il me trouvera un homme fort ſage. Cette petite rélation me fait ſouvenir que Madame de Thianges ne m'avoit pas parlé de l'affaire de Monſieur de Longueville juſqu'à ce que j'aye rompu celle de Monſieur, elle recommença à m'en parler : je lui répondis que les mariages étoient faits dans le Ciel ; elle me diſoit que je faiſois bien de m'abandonner à la deſtinée, que quelquefois ceux qui s'étoient ſoutenus long-tems, trouvoient une pierre en leur chemin qui les faiſoit broncher ; que Dieu diſoit, aide-toi, je t'aiderai ; qu'elle alloit conſeiller à Monſieur de Longueville de ſe ſervir de ce prétexte, que ſes amis devoient agir, qu'elle deſiroit fort qu'il pût être cette pierre que je trouvois ſur mon chemin. Après avoir badiné une demi-heure ſur la deſtinée, elle me dit, vous ne ſçavez pas encore un autre mariage que j'ai dans la tête ; il y a, me dit-elle, long-tems que toute la Maiſon de Retz ſouhaiteroit marier leur héritiére avec Monſieur de Lauzun, il ne lui conviendroit pas mal,

elle a deux cens mille livres de rente, c'eſt un parfaitement honnête homme que j'aime fort, & comme il m'a paru que vous avez de l'eſtime pour lui, j'ai été bien-aiſe d'avoir une occaſion de vous dire ce que je penſe là-deſſus : vous devriez lui conſeiller de s'attacher à cette affaire, elle eſt ſi bonne, que, ſi Monſieur de Longueville ne penſoit à vous, il ſongeroit à cette Fille. Je lui répondis, je connois aſſez Monſieur de Lauzun, mais je ne ſuis pas de maniere avec lui pour lui donner conſeil ſur ce qu'il a à faire pour ſa fortune : il me ſemble, lui dis-je, qu'il a auſſi peu d'envie de ſe marier que moi. Lorſque j'eus dit à Monſieur de Lauzun cette converſation, il me répondit qu'il falloit qu'on eût quelque ſoupçon de ce qu'on voyoit que nous parlions ſi ſouvent enſemble, & qu'apparemment Monſieur de Longueville avoit appris qu'il y avoit long-tems qu'on lui offroit Mademoiſelle de Retz, & qu'il n'avoit rien à répondre. Il me ſouvient qu'un jour que je vis Monſieur de Longueville chez la Reine, il me dit, afin de faire diverſion, & qu'on

ne voye pas que vous ne parlez qu'à moi, allez l'entretenir : un moment après, me dit-il, je vous prie de n'en rien faire, il eſt jeune & ajuſté, & je ſuis vieux & négligé, ainſi il eſt à propos de prendre quelque précaution. Lorſqu'il s'échappoit à me tenir de pareils diſcours, il me faiſoit un grand plaiſir, parce qu'ordinairement il me répétoit qu'il étoit en doute ſi notre affaire ſe feroit : il me dit auſſi qu'un Aſtrologue chez Guitri, lui avoit prédit qu'il ſeroit bientôt un grand Seigneur par un mariage, cela me fit ſouvenir de la prédiction dont il m'avoit parlé. Je lui demandai ſi ce n'étoit pas Madame de Monaco qu'il ne m'avoit pas voulu nommer; il me répondit que non, que c'étoit une plus honnête perſonne : je le preſſai de me dire le nom; il me répondit que c'étoit la Reine de Portugal qui l'avoit voulu épouſer, & qu'il croyoit qu'elle ſeroit au déſeſpoir de notre mariage; je voulus le preſſer de m'en dire davantage, il me ſupplia de l'en diſpenſer. J'ai appris par d'autres gens que les deux ſœurs l'avoient aimé paſſionnement, & qu'elles ne ſe

trouvoient pas aſſez de bien pour faire ſa fortune ſi elles le partageoient, qu'elles avoient tiré au ſort, pour que l'une ſe fît Religieuſe, & que l'autre l'epouſât ; Mademoiſelle d'Aumale gagna, la propoſition lui fut faite, il n'en voulut point, & dit que le Roi ne l'approuveroit pas.

Devant que de revenir à l'endroit de ce que ces Meſſieurs dirent au Roi, je parlerai encore de quelques circonſtances, qui n'y ont pas tout à-fait du rapport, quoique tout y en ait, puiſque le même cœur, & la même tendreſſe qui me faiſoit agir dans ce tems-là, me ramenent plus vivement dans celui-ci tout ce qui fut fait. Et j'obſervois ſa conduite avec une application ſi ſinguliere, qu'il me ſouvient que le jour qu'il devoit partir de Verſailles pour Paris, Guitri, Vaubrun & Langle l'attendoient, il leur envoya dire de le venir trouver chez moi ; il me dit, ces Meſſieurs trouveront que j'en uſe un peu familiérement de leur donner un rendez-vous ici, il faut commencer d'y accoutumer les gens. Guitri lui dit

lorſqu'il entra, je ne vous aurois pas cherché chez Mademoiſelle, ni cru que vous y donnaſſiez vos audiences : Monſieur de Lauzun lui répondit en termes généraux, qu'il y avoit tems pour tout. Il envoya chercher le Nautre pour examiner le plan d'une Maiſon qu'ils devoient faire faire en commun, Guitri lui dit qu'ils ne devoient pas faire leurs affaires chez moi ; qu'il n'y ſongeoit pas ; il lui répondit, Mademoiſelle aime les bâtimens, elle ſera ravie de voir le projet du nôtre, & j'avois parlé avec elle des deux maiſons que nous faiſons faire, & comme il y aura un ſalon au milieu pour y manger, nous avions auſſi réglé les meubles d'un appartement. Comme je voulus regarder Monſieur de Lauzun là-deſſus, il ſe mit à rire, & moi auſſi : Guitri lui dit, je ne connois rien à tout ceci, ſinon que vous vous divertiſſez aux dépens de vos amis ; les deux autres Meſſieurs ne diſoient rien. Je dis à Guitri, Monſieur de Lauzun vous entretiendra à Paris, d'une affaire dont je l'ai chargé de vous informer. La Cour partit l'après-midi,

je ne vis Monſieur de Lauzun qu'un moment le ſoir chez la Reine, il me dit qu'il ne me verroit point le lendemain, parce qu'il ſeroit occupé au mariage de Monſieur le Duc de Nevers, qui devoit épouſer Mademoiſelle de Thianges : c'étoit lui qui avoit ménagé cette affaire, & comme Monſieur de Nevers eſt un homme extraordinaire dans ſes manieres, & que la fille avoit peu de bien, il avoit eu beſoin de tout ſon ſçavoir faire pour rompre ſes irréſolutions ; ceux qui le connoiſſoient diſoient qu'il s'étoit trouvé marié, lorſqu'il ne croyoit pas l'être. J'étois d'avis qu'il ne conclût cette affaire qu'après que la nôtre ſeroit achevée ; Madame de Monteſpan le preſſoit, & il ne falloit qu'un quart d'heure pour prendre Monſieur de Nevers, qui va & vient de Rome par fantaiſie, deux ou trois fois l'année, comme les autres gens vont ſe promener au Cours.

Le lendemain je ne vis encore qu'un moment Monſieur de Lauzun, c'étoit un Dimanche, Madame de Longueville vint au Sermon au Louvre, je la pris ſous les bras

pour la conduire à ſa place, tous les Gens qui avoient parlé de mon mariage avec ſon Fils, crurent cette affaire en bon état. Je vis Monſieur de Guitri dans la foule, je lui demandai, vous a-t-on parlé ſur la nouvelle du jour? Il me répondit vous a-t-on vue? Je lui dis qu'oui, que je n'avois pas eu le tems de rien demander. Après le ſermon la Reine alla aux Carmelites de la rue du Bouloir, Remecourt vint droit à moi, & tout hors de propos comme elle regardoit Madame de Nogent, elle me dit, je meurs d'envie de connoître Monſieur de Lauzun, tout le monde en dit tant de bien que je voudrois qu'il voulût être de mes amis, faites-moi faire connoiſſance avec lui: je crus qu'il ne lui fallut faire aucune réponſe, je ne fis pas ſemblant de l'entendre, je m'en allai d'un autre côté. Nous allâmes chez Monſieur d'Anjou, où Monſieur de Lauzun vint; lorſque je le vis, ſans faire aucune réfléxion je m'approchai de lui, & lui dis, ha! vous voilà, vous m'aviez dit que je ne vous verrois pas d'aujourd'hui: il fut fâché contre moi de ce que je n'a-

vois pas ſongé à ce que je diſois ; je lui dis , qu'importe qu'on devine aujourd'hui une affaire que tout le monde ſaura demain.

J'étois fort aſſidue au Louvre. Le jour que nous revinmes de Verſailles Madame d'Epernon me dit d'un ton aigre, qu'eſt-ce que vous voulez faire de vouloir vous tuer d'aller à la Cour ? pourquoi ne pas demeurer en repos chez vous ? Parce que je ſuis née pour n'en pas ſortir. Elle me dit, je ſuis ſurpriſe de votre réponſe, & ne la ſuis pas moins d'une ſotte nouvelle qu'on m'a dite dans la Ville , que vous alliez vous marier avec Monſieur de Longueville ; j'ai répondu, Mademoiſelle ſe marier à ſon âge ? je n'en crois rien , & encore à Monſieur de Longueville. Je lui dis, Madame, on ſe marie à tout âge , & il ne ſeroit pas extraordinaire que j'épouſaſſe Monſieur de Longueville : elle me répondit, vous me ſurprenez , & s'en alla aſſez mal contente de moi ; & je n'étois pas fort ſatisfaite de ces diſcours. Le lendemain Monſieur de Lauzun me dit d'al-

ler de bonne heure aux Tuilleries, que ces Meſſieurs devoient parler au Roi. Après que la Reine eut demeuré un moment au cercle, elle entra dans ſon cabinet, il me vint dire que ces Meſſieurs étoient avec le Roi, qu'il les avoit fait venir à ſon Conſeil, & qu'après qu'ils avoient été entrés, il avoit fait appeller Monſieur. Dans ce moment-là il me fallut ſuivre la Reine qui alloit aux Récolets; j'étois au Sermon, on me vint avertir que Monſieur de Montauzier me demandoit, j'allai au parloir; il me dit qu'il venoit me remercier de l'honneur que je lui avois fait, & me rendre compte de ce qu'ils avoient dit au Roi, qu'après les avoir écoutés il leur avoit répondu, que je lui avois déja parlé de cette affaire, qu'il m'avoit conſeillé comme un Pere auroit pu faire, que puiſque j'étois réſolue, il ne pouvoit pas ſe diſpenſer de conſentir; qu'après avoir permis à ma Sœur d'épouſer Monſieur de Guiſe, il ne devoit pas refuſer de me laiſſer épouſer Monſieur de Lauzun. Que là-deſſus Monſieur s'étoit fort emporté ſur la diſ-

ference des qualités ; que le Roi lui avoit dit qu'il n'en trouvoit aucune, que ſi par l'amitié qu'il avoit pour les Etrangers il en mettoit, il n'en faiſoit pas de même, qu'il étoit obligé de ſoutenir les Grandeurs de ſon Royaume. Que Monſieur lui avoit répondu, dites que vous êtes obligé de ſoutenir ce que vous avez fait, c'eſt vous qui voulez cette affaire ; que le Roi avoit parlé avec beaucoup de bonté & d'honnêteté de moi & de Monſieur de Lauzun, qu'il s'étoit auſſi fort étendu à faire l'éloge des Grands Seigneurs de France : que les Miniſtres n'avoient rien dit, qu'après que le Roi eut accordé l'affaire, il étoit venu m'en informer. Il me dit, voilà une affaire faite, je vous conſeille de ne la laiſſer traîner que le moins que vous pourrez, & ſi vous m'en croyez vous vous marierez cette nuit. Je lui répondis qu'il avoit raiſon, que je le priois de donner le même conſeil à Monſieur de Lauzun. Guitri vint un moment après qui me fit le même récit ; il me dit que Monſieur de Lauzun me prioit d'en parler à la Reine, lorſ-

que le Salut ſeroit fini ; elle entra dans une chambre, je lui dis que j'avois un mot à lui dire, je me jettai à ſes genoux. Je lui dis, je crois que Votre Majeſté ſera ſurpriſe de la réſolution que j'ai priſe de me marier : aſſurément, me dit-elle d'un ton aigre qu'elle me répéta deux ou trois fois, de quoi vous aviſez-vous, n'êtes vous pas heureuſe ? Je lui répondis, je ne ſuis pas la premiere, Madame, qui ſe ſoit mariée à mon âge, & Votre Majeſté trouve que les autres ſont bien de ſe marier, pourquoi voudroit-elle que je fuſſe la ſeule au monde qui ne ſe mariât pas. : Elle me demanda à qui, je lui répondis, à Monſieur de Lauzun : il n'eſt pas Prince, lui dis-je, & hors ceux du Sang, Madame, il n'y a pas un plus grand Seigneur dans le Royaume ; lorſque Votre Majeſté ſaura comment les Gens de ſa naiſſance vivent avec les Princes étrangers, elle verra qu'il ne leur céde en rien, & qu'ils n'ont de rang dans les cérémonies, que lorſque le Roi leur en veut donner par bonté. Elle me répondit ; je déſaprouve fort cela, ma

Couſine, & le Roi n'y conſentira jamais : je lui dis, pardonnez-moi, Madame, le Roi ne veut pas me contraindre, & cela eſt réſolu. Elle me répliqua, vous feriez bien mieux de ne vous pas marier, & de garder votre bien pour mon fils d'Anjou : je lui répondis, ha ! Madame, qu'eſt-ce que Votre Majeſté vient de me dire ? je ſuis honteuſe pour elle, & par reſpect je ne veux pas lui en dire davantage. Elle ſe leva, & moi auſſi, & nous nous en allâmes au Louvre chez Monſieur le Dauphin. Lorſque j'y arrivai, j'y vis Meſſieurs les Ducs de Montauſier & de Créqui, & Guitri ; je leur parlai de ce que j'avois fait avec la Reine, & de ce qu'elle m'avoit répondu, elle monta en chaiſe & moi en caroſſe pour aller rendre viſite à Monſieur de Nevers, qui étoit dans l'appartement de Madame de Monteſpan, je n'y arrêtai qu'un moment, le Maréchal d'Albert m'y rendit compte de ce qu'il avoit fait, Monſieur de Tambonneau en débitoit la nouvelle tout bas. J'allai chez la Reine, Madame d'Epernon étoit toujours avec moi, & je ne

lui disois rien. Je descendois de chez Madame de Montespan, je vis un Page de Monsieur de Lauzun, je lui dis, allez dire à votre Maître que je vais chez la Reine, que je le prie de m'y venir trouver. Lorsque j'entrai, j'y vis beaucoup de monde, je m'en allai à un coin où étoient Mesdames de Créqui, la Duchesse & la Maréchale : je ne voulois point parler à des Gens que je sçavois n'être pas des amis de Monsieur de Lauzun ni des miens, & ne voulois pas aussi dire l'affaire à Madame d'Epernon, qu'en présence de Monsieur de Lauzun, afin qu'elle ne pût me rien répondre de malhonnête devant lui. La Reine s'en alla chez Madame d'Anjou, elle me dit, je m'en vais, Mademoiselle ; je lui répondis, bon soir, ma Cousine. Je suivois la Reine, je vis Monsieur de Lauzun, qui me donna la main, je lui dis ce que la Reine m'avoit répondu, & ce que j'avois appris de Monsieur ; il me répondit, ni vous ni moi ne leur avons pas donné occasion d'en user comme ils font, il faut leur conserver le respect qu'on leur doit,

& ſçavoir gré au Roi de la bonté qu'il a eue de vous accorder la permiſſion de me rendre le plus grand Seigneur, & le plus heureux homme de ſon Royaume. Je lui dis ce que M. de Montauzier nous conſeilloit, il me répondit qu'il falloit qu'il allât remercier le Roi de la grâce particuliere qui le regardoit, qu'il joueroit avec lui à l'ordinaire, qu'il falloit lui laiſſer ordonner du tems qu'il voudroit que nous nous épouſaſſions. Il ne faut pas, me dit-il, que la tête me tourne; & c'eſt ici une occaſion que je dois ſoutenir avec beaucoup de modération, je ne veux pas même recevoir de viſites, & vous me ferez plaiſir de me dire l'heure que je pourrai avoir l'honneur de vous voir demain au Luxembourg, où il n'y eût pas de monde; je crois même, me dit-il, que vous ferez bien d'en voir peu. Je lui répondis que lui & moi ferions mal de ne pas agir comme font tous les autres dans les affaires de même nature. Je lui demandai, où eſt Madame de Nogent? Il me dit, elle eſt ſi tranſportée de joie qu'il eſt à propos qu'elle n'aille pas chez vous,

ſi quelqu'un de vos Gens lui parloit mal, elle auroit peine à le ſouffrir, ainſi je l'ai priée de s'en aller chez elle pour n'en ſortir de quelques jours : je lui dis que je l'allois envoyer chercher, il me répondit que très-ſurement elle ne viendroit point. Il s'en alla jouer avec le Roi, & moi j'allai au Luxembourg où beaucoup de monde m'attendoit, les uns ſembloient étonnés, & les autres fort aiſes ; Guilloire me parut comme une eſpece de fou, qui ne ſçavoit ce qu'il diſoit ni ce qu'il faiſoit, je vis bien que la tête lui avoit tourné, & que c'étoit un homme ſans jugement. Il entra une femme en cappe, qui vint ſe jetter à mes pieds, je ne ſçavois qui c'étoit, elle leva la tête, je vis que c'étoit Madame de Gêvres, qui me faiſoit un remercîment, diſoit-elle, comme ſi j'avois fait la fortune à ſon Fils : cette avanture me réjouit beaucoup, elle a de l'eſprit & fait un conte d'une maniere fort plaiſante, lorſqu'elle a quelque projet en tête. J'eus un monde infini tout ce ſoir-là, & le lendemain Monſieur de Lauzun y vint comme

les autres, il demeura un quart d'heure derriere tout le monde ſans que je l'apperçuſſe : lorſqu'on m'eut dit qu'il étoit là, j'allai à lui, il me fit la révérence la plus proſternée qu'il ait fait de ſa vie. Monſieur l'Archevêque de Reims, fils de Madame le Tellier, s'approcha pour me dire, me feriez-vous cette injure de choiſir quelque autre perſonne que moi pour vous marier ; je lui répondis, M. l'Archevêque de Paris a dit qu'il vouloit nous marier : nous le remerciâmes fort honnêtement, & lui laiſſâmes cependant imaginer que ce ſeroit lui qui feroit l'affaire, en cas que Monſieur l'Archevêque de Paris ne s'empreſſât pas. Madame Tambonneau qui étoit dans ma chambre s'approcha de Monſieur de Lauzun, pour lui dire, vous êtes un fripon, j'ai envie de vous battre : il s'écria Mademoiſelle, je vous prie de venir à mon ſecours. Je m'approchai, Madame Tambonneau me dit qu'elle me demandoit juſtice de ce qu'il y avoit trois ſemaines qu'à la Comédie avec Mademoiſelle de Ligni, elle avoit dit à Monſieur de Lauzun, don-

nez-moi une place pour cette Fille qui a 500000. écus de bien, un Cadet de Gaſcogne pourroit s'en accommoder. Je lui dis, voyez ce que le cœur vous dit là-deſſus : il me répondit d'un ton ſérieux qui voudroit de moi ? Je me plains de ſa méchante foi, & me veux venger de ce qu'il ſe moquoit de moi.

J'appris que la Reine avoit parlé au Roi avec beaucoup d'aigreur contre moi & contre Monſieur de Lauzun, qu'il s'en étoit mis en colere contr'elle, & qu'elle avoit pleuré toute la nuit. L'on me dit auſſi que Monſieur avoit querellé M. de Montauzier & M. de Bellefonds, parce qu'ils lui avoient dit que je faiſois bien d'élever un honnête homme, que le Roi avoit ſçu ſes emportemens, qu'il s'en étoit fâché. Le Maréchal de Bellefonds vint me voir, il ſe mit à genoux devant moi pour me remercier, diſoit-il, de l'honneur que je faiſois à toute la Nobleſſe du Royaume : il me dit qu'il étoit depuis quelques jours dans une eſpéce de froideur avec Monſieur de Lauzun, qu'il eſpéroit marquer combien

il vouloit mériter ſon amitié, qu'il me prieroit de la lui demander pour lui. Il étoit préſent, il lui fit beaucoup d'honnêtetés, & lui dit, puiſque Mademoiſelle répond pour moi, je n'ai rien à dire, ſinon que c'eſt un bon garant, & on doit croire que je ne lui manquerai jamais à quoi que ce ſoit. Monſieur de la Feuillade, qui avoit vécu avec M. de Lauzun de la même maniere que Monſieur de Bellefonds, me fit un ſemblable remerciment, & me pria de dire à M. de Lauzun de lui accorder ſes bonnes graces; ils ſe firent beaucoup d'amitiés l'un & l'autre, Monſieur de la Feuillade courut l'embraſſer. L'on me dit qu'au ſortir du Luxembourg il étoit allé chez le Roi, pour le remercier, diſoit-il, pour toute la Nobleſſe de ſon Royaume, que ce qu'il venoit de faire augmentoit le zèle qu'elle avoit pour ſon ſervice. Monſieur de Charôt, Capitaine des Gardes du Corps, entra dans ma chambre, & dit, je ne donnerois pas ma charge d'un million à ſi bon marché qu'hier, être le camarade du mari de Mademoiſelle, qui

pourroit avoir aſſez de bien pour acquérir cet honneur-là ? Il me fit beaucoup de contes, qui me réjouirent ; voilà de quelle maniere cette matinée ſe paſſa. Pendant que Monſieur de Charôt me faiſoit de ces ſortes de plaiſanteries ; Monſieur de Lauzun s'approcha de moi pour me dire, je ne ſuis pas ſurpris de voir que tout le monde le ſoit, lorſque je penſe que je ſerai le maître du Luxembourg, j'ai beſoin de toute ma raiſon pour m'empêcher de me tourner la tête. Je ne ſonge pas, me dit-il, peut-être que je ne le ſerois jamais, & quand même vous m'en auriez donné la direction, vous ſçavez bien que ce ſera toujours vous qui en ſerez la Maîtreſſe ; vous m'accorderez quelques audiences réglées pour vos affaires, je prendrai vos ordres, & j'aurai un grand ſoin de les faire éxécuter. Il vous faudra, dit-il, avoir des Dames que vous mettrez chez la Reine faire leur cour, vous les ferez dîner avec vous de tems en tems, vous donnerez quelques fêtes à la Reine, des comédies, des bals, & toutes ſortes de divertiſſemens,

tant que vous vous occuperez avec ſoin à divertir la Reine, & faire tout ce qui pourra plaire au Roi, je traiterai quelques Meſſieurs de mon côté, afin que chacun s'occupe, & qu'on ne vous ennuie point. Je lui dis, je veux bien remplir tous mes devoirs auprès de la Reine, & étudier ce qui la pourra divertir, & tout ce qui devra faire plaiſir au Roi; lorſqu'il ne ſera queſtion que de mes Dames, & vous de vos Meſſieurs, je me paſſerai très-bien de compagnie pour être ſeule avec vous. Il me dit qu'il ne me faiſoit cette propoſition que pour prévenir l'ennui que je pourrois avoir avec lui: je lui dis, ne vous y trompez pas, je chaſſerai tout le monde afin que je ſois ſeule avec vous; il me répondit d'un ton ſouriant, ſi vous ne me tenez le même diſcours encore une ſeconde fois, je ne le croirai point, dites donc, je vous en prie, qu'il ne vous ennuyera pas avec moi. Après que cette converſation fut finie il s'en alla, & moi j'allai chez la Reine; ceux qui étoient ſes amis me firent des complimens, pour les autres qui ne l'ai-

moient pas je ne m'en ſouciois guères : la Reine ne me regardoit ni ne me parloit. Monſieur de Montauzier envoya chercher Monſieur de Lauzun, pour l'avertir devant moi que Monſieur avoit dit au Roi que je diſois à tout le monde que je faiſois cette affaire pour lui déplaire, que c'étoit lui qui me l'avoit conſeillée : que le Roi en avoit été fâché, & ne ſçavoit ſi j'avois tenu ce diſcours. Je répondis à Monſieur de Montauzier qu'il me feroit un grand plaiſir d'entrer dans le Conſeil, pour ſupplier le Roi que je puſſe lui dire un mot. Il me fit appeller, je lui dis en préſence de ſes Miniſtres, Sire, il m'eſt revenu que Monſieur avoit dit à Votre Majeſté que c'étoit elle qui m'avoit conſeillé le mariage de Monſieur de Lauzun, je viens vous aſſurer que ceux qui ont fait ce conte à Monſieur, ſont des menteurs, il n'y a perſonne du monde qui osât me dire que j'aye parlé d'une affaire auſſi fauſſe que celle-là l'eſt ; ſi Votre Majeſté veut ſe faire nommer les Gens, elle verra que je lui ſçaurai faire connoître qu'ils ſont des im-

poſteurs. Sire, Monſieur de Lauzun eſt aſſez malheureux pour ne pas plaire à Monſieur, l'on aura pris plaiſir à l'aigrir contre lui; je puis encore dire une fois à Votre Majeſté & à Monſieur que l'affaire eſt d'autant plus inventée, que je puis lui proteſter que je n'ai parlé à qui que ce ſoit des raiſons pourquoi je me marie, ni pourquoi je ne me mariois pas. J'ai eſtimé Monſieur de Lauzun, comme j'ai eu l'honneur de le dire à Votre Majeſté, j'ai cru que je menerois une vie tranquille avec lui; devant que de vous demander votre approbation j'avois examiné tout ce qu'on en pourroit dire, je ne fais rien contre ma conſcience, ni contre ma gloire, c'eſt un parfaitement honnête homme, attaché de fidélité & de tendreſſe à votre perſonne, & qui m'a déconſeillé juſqu'à préſent cette affaire, lorſque j'ai voulu la lui faire entendre. Je dis encore une fois à Votre Majeſté que ce qu'on lui a dit, eſt un effet de l'averſion qu'on a contre lui, je n'ai à rendre compte de ma conduite qu'à elle ſeule, je ſçai de quelle maniere elle a eu

la bonté de me conſeiller, & combien de fois elle m'a fait l'honneur de me dire de penſer à ce que j'allois faire, j'y ai ſongé avec beaucoup d'application, & après avoir regardé le bien & le mal, j'ai chargé Meſſieurs les Ducs de Montauzier & de Crequi, & Monſieur le Maréchal d'Albert de ſupplier très-humblement Votre Majeſté d'approuver cette affaire; elle a cru qu'elle ne devoit pas me contraindre, nos ennemis en ont été fâchés, ils cherchent les moyens de me rendre de méchans offices dans ſon eſprit, ils ont imaginé qu'il falloit me faire parler. Votre Majeſté eſt juſte & pénétrante, elle ſçait bien qu'on ne lui a pas fait les mêmes peines ſur le mariage de ma Sœur, parce que Monſieur de Guiſe n'a ni aſſez d'eſprit, ni aſſez de mérite pour s'attirer des envieux; & ce ſont, dis-je, Sire, ceux qui ſentent leur peu de mérite, & qui en connoiſſent beaucoup à Monſieur de Lauzun, qui le voudroient empêcher d'être en état de pouvoir ſervir auſſi utilement Votre Majeſté que les ayeux de Monſieur de Guiſe ont deſſervi la Fran-

ce, & je crois qu'elle n'ignore pas, ſi Dieu n'y eût pas mis la main pour châtier leurs entrepriſes, qu'elle n'auroit pas le Royaume à l'heure qu'il eſt. Il eſt honteux que la race de ces Gens-là trouve de la protection, & que ma Sœur pour y entrer ait couté de l'argent à Votre Majeſté; & moi qui ai du bien, & qui ne lui demande rien, qui en veux donner à un homme qui n'en reçoit que pour l'employer à ſon ſervice, il faut qu'il trouve des perſécuteurs, & moi des Gens qui veulent gloſer ſur la conduite que je tiens, qui eſt, comme Votre Majeſté le ſçait, fort exemte de toutes ſortes de reproches. Je ſuis encore obligée de dire à Votre Majeſté qu'elle doit ſçavoir que tous les Princes étrangers, qui ſont établis en France, ont déſerté leurs pays, parce qu'ils y mouroient de faim, & qu'ils ont avec cela aſſez de vanité pour prétendre ne tenir leur grandeur que d'eux-mémes, ſans faire réfléxion que pour le plus puiſſant Souverain de l'Europe, qui eſt Monſieur de Lorraine, il ne vous faut qu'une Compagnie du Régimenr de vos

Gardes, pour le chaſſer des Etats ; & cependant ces petits Princes veulent tenir un rang à s'élever au-deſſus des plus grands Seigneurs de votre Royaume. Le Roi me répondit qu'il étoit perſuadé que je ne pouvois avoir dit ce qui étoit ſuppoſé, qu'il étoit content de moi, que puiſque je voulois me marier, je lui parlai très-longtemps, & les Miniſtres après le Conſeil dirent qu'on ne pouvoit mieux diſcuter mes raiſons, ni s'exprimer avec plus d'éloquence que je l'avois fait. Je dis au Roi ſur le chapitre de Monſieur de Lauzun que j'étois aſſez ſçavante dans l'hiſtoire, pour lui faire voir que de tout tems la maiſon de Caumont avoit été au-deſſus des Princes étrangers, qu'il ne me ſeroit pas honnête d'abuſer de ſa bonté, pour lui faire une longue narration, que je croyois même que cela ſiéroit mieux à une autre perſonne qu'à moi. Lorſque je fus ſortie, je dis à Monſieur de Lauzun ce que j'avois conté au Roi ; il me répondit que, s'il avoit eu la curioſité de me faire expliquer ſur ce que je voulois lui dire de la Mai-

ſon de Caumont, il étoit perſuadé qu'il m'auroit fort embaraſſée. Je lui dis que c'étoit l'endroit où je me ſerois trouvée la plus ſçavante, que je lui voulois apprendre, s'il ne le ſçavoit pas, qu'en l'année 1422. ſous Charles VI. Charles Duc de Lorraine, qui ne s'étoit pas encore élevé par les dépouilles des Evêchés de Metz, Toul & Verdun, étoit au ſervice du Roi pour commander 80. hommes d'armes, moyennant 300. livres par mois pour être à la ſuite du Duc d'Anjou Régent du Royaume: cela ſe voit dans un Régiſtre de la Chambre des Comptes. Que ſous Charles VII. Antoine de Lorraine Comte de Vaudemont, ayeul du Duc de Guiſe, ſervit avec 31. hommes d'armes & 31. archers; que dans le même tems Jean de Lorraine ſon fils ſervoit en qualité d'Ecuyer, qu'il étoit Capitaine de Grandville petite place en Normandie, ſous le Duc d'Alençon, Prince du Sang. Que les Seigneurs de Ville & de Grandcour & ceux de Floringe de la même Maiſon de Lorraine, ne tenoient rang que d'Ecuyers dans l'armée; ainſi que

les

Seigneurs de Saint Py, Hutin Seigneur d'Aumont, Bureau Seigneur de la Riviére, & plusieurs autres y étoient avec un titre dans la même considération que les Princes Lorrains, qui n'étoient pas pour lors en état de faire des traités de la force de celui que fit Jean Nompar de Caumont Seigneur de Lauzun, avec Jean de Bourbon Général des armées du Roi dans la Guienne en l'année 1404. cela se voit dans les titres de la Maison de Caumont, il y en a de 700. ans, il promettoit par ce Traité d'entrer dans le parti de la France avec ses terres, forteresses, & un certain nombre de troupes. Qu'outre cela je sçavois qu'il y avoit des titres anciens qui prouvöient que sa Maison, & plusieurs autres que je lui nommai, avoient des rangs en France avant que celle de Lorraine se fût élevée par la faveur de deux ou trois Rois. Monsieur de Lauzun me dit qu'il me trouvoit bien informée, que si je voulois lui apprendre où j'avois vu cela. & lui en faire recouvrer les livres & les papiers, il les mettroit au feu, qu'il ne comptoit pour rien

ce qu'avoient fait ſes Peres, qu'il faiſoit cas des Gens qui avoient un mérite, & qui ſçavoient ſe ſoutenir par eux-mêmes, ſans dire mon triſayeul étoit un grand Seigneur, & un homme de mérite : que c'étoit une honte à ceux qui avoient beſoin de ces ſortes de ſecours, pour s'attirer de la conſidération, & qu'il trouvoit qu'on avoit plus d'avantage d'être par ſoi-même, que d'avoir à dire les Gens de ma Maiſon ont été au-deſſus des autres. Il me répondit que j'avois parlé juſte de dire une chimere, qu'il me ſupplioit très-humblement de ne le pas regarder comme un homme chimérique, qu'il ſçavoit qu'il étoit né d'une aſſez bonne qualité, qu'il n'en vouloit point apprendre davantage. Je lui répondis qu'il avoit raiſon, que j'étois de ſon ſentiment, que je ne lui avois fait cette relation que comme inutile, que je me trouvois d'humeur à lui parler de tout ce que j'avois examiné avant que de me déterminer à l'épouſer ; je voulois lui apprendre qu'après m'être entêtée de ce deſſein, j'avois cherché tout ce qui me de-

voit perſuader ſon exécution ſans bleſſer ma gloire, que j'avois trouvé dans l'hiſtoire que des Filles & des Sœurs de Rois avoient été mariées à des particuliers moins grands Seigneurs que lui. Que ſelon Gregoire de Tours rapportée par Sainte Marthe, les Filles de Dagobert I. l'aînée nommée Adele avoit épouſé le Comte Herman, qui n'étoit pas un homme fort conſidérable : que la ſeconde nommée Rotelde avoit été mariée à Lederic premier Foreſtier de Flandres : que Landrale fille de Charles-Martel épouſa Sidromme de Haſbannin, elle fut mere de Godegrand Evêque de Metz & Chancelier de France : Berthe fille de Charlemagne épouſa Angilbert Gouverneur d'Abbeville, depuis Abbé de Saint Riquier : les filles de Louis le Jeune, la premiere épouſa le Comte de Champagne, & Alix ſa Sœur Thibaud Comte de Flandres : qu'Alix fille de Charles VII. avoit été mariée à Guillaume Comte de Ponthieu : qu'Iſabelle de France fille de Philippe le Long épouſa Gui Comte d'Albon : Catherine de France fille de Charles VI. ſe maria lorſqu'elle fut

veuve avec Owen Tudor Seigneur Gallois, qui n'étoit pas conſidérable par ſa naiſſance. Lorſque j'eus achevé de lui dire à peu près tous ces exemples ; il me répondit qu'apparemment j'avois trouvé du mérite à quelques unes des Dames qui avoient voulu ſe marier à leur fantaiſie, que je n'avois pris la réſolution de vouloir faire de même que pour imiter ce qui m'avoit paru extraordinaire, qu'il voyoit d'où lui venoit ſon bonheur. Après s'être diverti à me railler là-deſſus, il me dit, à propos de généalogies, il y a deux ou trois perſonnes qui m'ont perſécuté pour que je vouluſſe voir celle de ma Maiſon, je regarde tout cela comme une viſion : il m'étoit une fois, me dit-il, venu dans la penſée de vous envoyer ces Meſſieurs, afin que vous puiſſiez vous en divertir un moment : je vois bien par tout ce que vous venez de me dire que vous en ſçavez plus qu'eux, & je ſuis perſuadée que vous leur auriez donné de nouvelles leçons.

Tout ce qui ſe dit & tout ce qui ſe paſſa pendant trois jours ſur notre affaire, m'oc-

cupa ſi agréablement, que ſi je pouvois toujours y penſer ſans me ſouvenir du quatriéme, je ſerois trop heureuſe. Rochefort que j'avois trouvé, après avoir parlé au Roi, me dit qu'un homme en quartier ne pouvoit faire de viſites, que ſans cela il ſeroit couru chez moi, pour me dire qu'il m'honoroit encore plus qu'il n'avoit fait de ſa vie, qu'il me prioit de répondre à Monſieur de Lauzun qu'il n'y avoit perſonne qui fût ſi ſincérement ſon ſerviteur que lui. Il s'y trouva en tiers, ils ſe firent beaucoup d'honnêtetés, & eurent une eſpece d'éclairciſſement ſur ce qu'on les avoit voulu brouiller, à la fin duquel ils s'embraſſerent bien tendrement; Rochefort lui dit qu'il ne ſe plaignoit que de ce qu'il alloit épouſer une Demoiſelle de mauvaiſe vie, que cela lui devoit ôter les autres goûts qu'il pouvoit trouver dans l'affaire. Il nous demanda, quand vous mariez-vous? Nous lui répondîmes que nous n'en ſçavions rien: il nous dit, ſi vous m'en croyez, vous ne tarderez pas long-tems, & vous vous épouſerez plutôt aujourd'hui

que demain ; vous êtes heureux parce que vous êtes contens ; ainſi c'eſt la même raiſon qui vous doit obliger à ne rien négliger ; ſi vous vous pouviez voir tous deux, diſoit-il, dans un miroir, vous y verriez la peinture de la joie. Je lui répondis que j'aurois le dépit de m'en voir plus qu'à Monſieur de Lauzun ; il lui dit, quoi ! pardeſſus toutes les grandeurs l'on ne vous entretient que de douceurs ? Il lui répliqua, Mademoiſelle raille, croyez-moi, la tête ne m'a pas encore tourné dans une auſſi grande fortune que la mienne ; ainſi je ſçai que je ne lui dois répondre que par de profondes révérences.

La Reine ſortit avec une mine chagrine, & évitoit de me regarder, auſſi-bien que Madame de Guiſe qui la ſuivoit, toute la Maiſon de la Reine s'aſſembla & ne marcha plus qu'en corps pour traverſer notre affaire ; je m'en allai chez Monſieur d'Anjou, afin d'être ſéparée de toutes ces cabales. Lorſque je m'en allai le ſoir au logis de Monſieur de Lauzun, on lui fit ſçavoir de me venir trouver au Luxembourg : lorſ-

que j'y arrivai, Monſieur de Richelieu vint ſe jetter à mes pieds, & me dit que c'étoit le remerciment qu'il me devoit de ce que je faiſois la fortune du plus honnête homme du monde, & de celui qu'il aimoit le plus. Monſieur de Lauzun arriva un moment après; je dis à Madame de Thianges qui étoit avec moi, voilà la pierre que j'ai trouvée en mon chemin, pour laquelle vous m'aviez fait tant de prédictions; cela nous fit rire tous trois, elle lui dit: il faut nous réjouir, & aller en maſque; il répondit, il faut demander à Mademoiſelle ce qu'elle déſirera que je faſſe. Lorſque Madame de Thianges fut ſortie, je lui dis que j'avois appris que ma Belle-Mere avoit écrit au Roi pour s'oppoſer à notre mariage, que Monſieur le Prince & Monſieur le Duc étoient venus chez elle, & que Mademoiſelle de Guiſe ſe donnoit de grands mouvemens, qu'il falloit ſe marier au plutôt. Monſieur de Guitri nous dit, ne vous aviſez pas de vouloir épouſer dans la Chapelle de la Reine comme vous l'aviez réſolu: Monſieur de Lauzun répondit, Ma-

demoiſelle n'a qu'à commander, elle ſçait bien que je ferai tout ce qui lui plaira ; je lui répondis qu'il n'avoit qu'à dire lui-même ce que nous avions à faire, que nous avions trop de gens déchaînés contre nous pour nous amuſer à obſerver les formalités inutiles, qu'ainſi j'irois me marier où il voudroit. Guitri dit qu'il falloit aller trouver Monſieur de Montauzier, afin qu'il parlât le ſoir au Roi, pour le ſupplier de trouver bon que nous allaſſions nous marier en quelque maiſon de campagne. Pendant tout cela j'avois envoyé chercher Madame de Nogent inutilement, parce qu'elle ne vouloit pas venir. Guilloire voulut marquer le repentir des ſottiſes qu'il avoit dites & faites, il vint me demander pardon, & me ſupplier d'excuſer ce que ſon premier mouvement lui avoit fait faire, qu'il me demandoit la grace de le preſenter à Monſieur de Lauzun.

Le lendemain je m'éveillai tard, parce que je m'étois trouvée un peu mal la nuit, l'on me vint dire que Monſieur de Montauzier & Monſieur de Lauzun attendoient

dans mon antichambre, je ne voulus pas qu'ils me viſſent mal coeffée, je me fis accommoder avec beaucoup de précipitation pour les faire entrer. Monſieur de Montauzier me dit, je viens vous gronder, après avoir lavé la tête à Monſieur de Lauzun, qui m'a répondu que c'étoit vous qui étiez cauſe que votre affaire n'avançoit point. Je lui répondis qu'il avoit donc oublié que je lui avois dit de ſa part qu'il nous conſeilloit de nous marier dès Lundi, qu'il m'avoit répliqué que s'il le faiſoit, le Roi diroit qu'il étoit bien enyvré de ſa bonne fortune, & que j'étois une Demoiſelle bien preſſée de me marier, qu'il voyoit bien par ce que je lui diſois, que ce n'étoit pas moi qui avois déſiré la longueur, que j'avois toujours dit à Monſieur de Lauzun qu'il étoit plus habile que moi, qu'il regardât ce que nous avions à faire, que je ſuivois tout ce qu'il avoit décidé, que pour moi j'étois d'avis que lorſque nous aurions le conſentement du Roi, nous ne parlaſſions de l'affaire à perſonne qu'après avoir épouſé, que tout d'un coup l'on ver-

roit Monſieur & Madame de Montpenſier. Monſieur de Montauzier me dit que j'avois raiſon, qu'il n'y avoit que cela à faire. Pendant que nous parlions de cette maniere, Monſieur de Lauzun regardoit des tableaux de mignature dans la ruelle de mon lit, Monſieur de Montauzier s'approcha de lui pour ſe fâcher, & lui dit d'un ton de colere, voulez-vous faire garnir une maiſon de peintre, au lieu de ſonger à vous marier? voyons un peu, lui dit-il, les moyens qu'il faut prendre pour ne pas perdre de tems. Il lui répondit qu'il avoit prié Monſieur de Boucherat de ſe trouver-là, pour parler à mes Gens d'affaires, afin de dreſſer le contrat de mariage avec eux. Je lui répondis qu'il ne falloit pas s'arrêter à mes Domeſtiques, qu'il n'avoit qu'à faire faire le contrat par qui il voudroit, que rien n'étoit plus aiſé, puiſque je lui voulois donner tout mon bien. Et comme il m'avoit parlé de Monſieur de Lorme, qui eſt un très-honnête homme, habile & de ſes amis, je lui dis pourquoi il ne l'avoit pas fait venir pour faire l'affaire

par lui ſeul : il me répondit que c'étoit par la raiſon qu'il étoit trop de ſes amis, qu'il avoit choiſi Monſieur Boucherat, parce qu'on lui avoit dit qu'il avoit été mon arbitre, qu'il l'avoit regardé comme un homme à moi, qu'il étoit pénétré de ce que je voulois faire pour lui, qu'il ne ſe conſoleroit de ſa vie ſi on lui pouvoit reprocher que par lui ou par ſes amis il m'eût fait faire une action, dont je puiſſe me repentir ; qu'ainſi il ne vouloit pas que qui que ce ſoit de ceux qui s'intéreſſoient à ce qui le regardoit, ſe mêlaſſent de ſes affaires auprès de moi, que c'étoit pour cela même qu'il avoit empêché que Monſieur de Lorme ne vint. Je lui répondis que Monſieur Colbert lui avoit offert de faire ſes affaires, qu'il n'avoit qu'à le laiſſer faire : il me dit que Monſieur Colbert étoit un Miniſtre, que le monde ſe figuroit qu'il agiſſoit par les ordres de ſon Maître, que perſonne de chez moi ne lui étoit ſuſpect, qu'il deſiroit que je puſſe agir librement. Monſieur de Montauzier entendoit tout cela, & ne lui diſoit rien : je voyois un

grand désintéressement d'un côté, & des raisons de bon sens de l'autre ; quelqu'impatience que j'eusse de vouloir finir l'affaire, je ne pouvois condamner les égards qu'il venoit de m'expliquer. Monsieur de Montauzier nous demanda où est-ce que nous nous marierons : je lui dis, à Eu ou à Saint Fargeau, que c'étoit mon avis ; il me dit qu'il me supplioit de considérer que c'étoit à trois journées du Roi, qu'il voudroit bien ne s'en point éloigner, qu'il souhaiteroit, si je l'avois agréable, que ce fût en un lieu d'où il pût revenir le lendemain pour être auprès de lui. Après avoir rêvé un moment, il me dit si je n'avois point de répugnance pour Conflans, que c'étoit une jolie maison, que Monsieur de Richelieu la tenoit bien propre : comme je lui dis que je ne le connoissois point, & qu'il m'eut repliqué qu'il suffisoit qu'il fût de ses amis, Monsieur de Montauzier nous dit, à la fin vous vous querelleriez. Il répondit, nous sommes déja vieux, Mademoiselle est opiniâtre, & je ne suis pas docile, elle ni moi ne pouvons changer d'hu-

meur, nous ne voulons pas nous contraindre dans nos manieres ; & il eſt bon, dit il, que nous ſçachions chacun nos défauts, afin de n'avoir pas à nous reprocher que nous nous ſommes trompés l'un l'autre. La concluſion de cette converſation fut que nous irions nous marier à Conflans. Lorſque Monſieur de Montauzier fut ſorti, Monſieur de Lauzun me dit qu'il me demandoit pardon s'il avoit diſputé contre mes ſentimens, & il diſoit qu'il ſeroit inconſolable, ſi quelque autre perſonne que Monſieur de Montauzier l'avoit vu : je lui dis que nous avions bien d'autres affaires à nous occuper plutôt qu'à ce petit démêlé, qu'il ſe moquoit de moi de s'en vouloir faire une peine. Il s'en alla, & comme il ſortit, il me dit qu'il me prioit de vouloir faire dire le ſoir que j'étois ſortie, afin qu'il me pût voir avec plus de liberté ; un moment après il revint, il menoit Monſieur de Marſillac par la main, & me dit : voici un de mes bons amis ; je lui dis qu'il me faiſoit un plaiſir infini de commencer à faire les honneurs de ſon logis. Il me

vint un monde incroyable, Monſieur de Louvois avec les autres Miniſtres vinrent, qui ne me firent compliment qu'avec cérémonie, Monſieur Colbert me dit, Monſieur de Lauzun a beaucoup d'envieux, il y a de ſi méchantes Gens dans le monde, & l'on entend tenir de ſi terribles diſcours, que ſes amis doivent tout craindre pour lui : il me dit, ſur-tout mandez-lui de ne point ſortir ſeul, ſans lui dire que ce ſoit moi qui vous ai donné cet avis, & croyez-moi, me dit-il, je ne vous dis rien ſans fondement. Cela me donna beaucoup d'inquiétude, je lui écrivis un billet qu'il dut trouver fort tendre, parce que le ſujet & l'état où nous étions me donnoient occaſion de lui marquer que je ne ſerois pas inſenſible aux précautions qu'il prendroit. Le ſoir, pour me défaire du monde que j'avois, je ſortis en caroſſe, je fis un tour de jardin, & m'en revins, je fis dire à ma porte que j'étois à la Ville. Comme j'avois prié Monſieur de Lauzun de trouver bon que j'envoyaſſe chercher Madame de Nogent, elle arriva chez moi ; nous eumes

une grande joie de nous revoir. Le soir lorſque Monſieur de Lauzun fut venu, Monſieur de Boucherat arriva, je le fis entrer dans ma petite chambre avec mes Avocats : nous y entrâmes auſſi, & il ne voulut jamais s'approcher d'eux. Un de mes Avocats lui fit une demande, & le contrat de Monſeigneur ; il me dit cet homme ſe moque de moi, j'ai envie de m'en aller. Ils vinrent nous demander ſi nous ne voulions pas faire quelques avantages aux Enfans que nous aurions, s'il falloit leur donner quelque terre : il me dit, c'eſt à vous, Mademoiſelle, à répondre, vous ſçavez que je n'ai rien, c'eſt à vous à qui ces Meſſieurs parlent. Je les trouve bien hardis, me dit-il tout bas, de vous faire quelque propoſition pour vos Enfans ; avec qui veulent-ils que vous en faſſiez ? je vous ſupplie très-humblement de me le dire, je ſuis content du compliment qu'ils vous ont fait. L'on dreſſa une donation que je lui faiſois du Duché de Montpenſier & de la Souveraineté de Dombes, afin qu'il en pût prendre les qualités dans le contrat & la publi-

cation des bancs : nous laiſſâmes ces Gens faire ce que bon leur ſembleroit, & nous entrâmes dans mon cabinet avec Meſdames de Nogent, de Rambures, de Gêvres, Guitri & Lalliere ; je leur dis voilà Monſieur de Montpenſier que je vous préſente, je vous prie de ne le plus appeller que de ce nom-là. Madame de Rambures, qui conte fort plaiſamment, nous fit un conte ſur ce qu'elle avoit remarqué que dans la quantité de Filles & de Femmes qui étoient venues me faire compliment, celles qui avoient la réputation d'être les amies particulieres de Monſieur de Lauzun, s'étoient miſes à genoux pour me témoigner combien elles étoient ſenſibles à ce que je faiſois pour lui, que quelques-unes m'avoient dit, que vous êtes adorable, quelles graces n'a t-on pas à vous rendre ! & que ſans ſonger à ce que je leur répondois, je leur avois dit, je ſçai bien que vous l'aimez, continuez à le bien aimer, je vous en ſerai très-obligée ; qu'enfin, elles diſoient ce qu'elles vouloient cacher, & que je leur faiſois connoître que je ſçavois ce qu'elles n'avoient

oſé me dire, qu'il lui avoit ſemblé que la tête nous avoit tourné à toutes. Monſieur de Lauzun écoutoit cette plaiſanterie avec beaucoup d'impatience, qui lui fut extrêmement redoublée, lorſque Madame de Rambures nomma une de ces Dames, qui m'avoit dit, comme elle dînoit avec moi, qu'elle étoit ſa parente, qu'elle viendroit ſouvent me rendre ſes devoirs, qu'elle avoit été fort eſtomaquée lorſque je lui avois répondu, il ne faut pas qu'il s'attende que je lui envoie chercher de la compagnie pour le divertir, que cette bruſquerie avoit fait rire tout le monde. Nous rentrames dans la petite chambre, Monſieur de Lauzun s'approcha de moi pour me dire, il ſembloit que vous ne vouliez être jalouſe, ſçavez-vous bien, me dit-il, que cela ſeroit mal-honnête, il eſt bon de vous avertir qu'on y trouveroit à redire. Je lui répondis que c'étoit une queſtion à traiter, que s'il vouloit demeurer à ſouper il me feroit plaiſir, & que nous en parlerions à loiſir : il me répondit qu'il n'étoit pas ſi mal aviſé pour oſer prendre la liberté

de manger avec moi, que ſi notre affaire venoit à ſe rompre, il ſeroit inconſolable s'il avoit fait quelque action, dont je puſſe être blâmée : il ne me ſera pas reproché, me dit-il, que j'ai manqué de vous rendre tout le reſpect que je vous dois. Après avoir fini mille proteſtations de ſoumiſſion qu'il me fit là deſſus, nous arrêtames que nous irions nous marier le lendemain à Conflans : il s'en alla à huit heures, & à dix il m'envoya Baraille, qui m'apporta un billet de ſa part, par lequel il me mandoit que Monſieur de Richelieu lui avoit été dire que Madame ſa femme avoit quelques meſures à garder auprès de la Reine, qu'il ne pouvoit me prêter ſa maiſon, qu'il en étoit bien-aiſe, parce qu'il lui avoit paru que j'avois quelque répugnance à y aller, que Monſieur le Duc de Créqui lui avoit offert Eſſone, qu'il trouvoit cette maiſon trop éloignée. Je dis à Baraille qu'il y avoit encore de la difficulté qu'elle étoit dans le Diocèſe de Chartres, que la Maréchale de Créqui en avoit une à Charenton qui ſeroit notre affaire. Je fis écrire mes quali-

tés pour l'expédition des bancs ; il les emporta après que je l'eus entretenu quelque tems ; c'étoit la premiere fois que je l'avois vu chez moi, & comme Monſieur de Lauzun m'avoit dit qu'il viendroit loger au Luxembourg pour me tenir compagnie les ſoirs, j'étois bien aiſe de le faire demeurer quelque tems. Je me plaiſois extrêmement avec tous les Gens pour qui il avoit de l'amitié, & comme je ſçavois que Baraille l'aimoit tendrement, je pris un très-grand plaiſir de me faire parler de lui.

Le Jeudi je me levai de bon matin, Madame de Nogent me vint dire à dix heures qu'on n'avoit pas encore achevé le contrat, qu'il falloit de néceſſité remettre à nous marier au lendemain. Je lui dis qu'il falloit attendre au ſoir, parce que je ne voulois pas me marier un Vendredi. Ce retardement me donna un ſi ſenſible déplaiſir, qu'il me ſembla préjuger ce qui nous arriva. J'ai déja dit que Guilloire m'avoit ſuppliée de le preſenter à Monſieur de Lauzun, je le fis, il lui demanda encore plus de pardons qu'à moi, & le

ſupplia très-humblement de lui accorder l'honneur de ſes bonnes graces, qu'il ſerviroit avec plus de fidélité qu'homme du monde. I. lui dit, vous avez eu raiſon de déſaprouver ce que Mademoiſelle vouloit faire, & en cela vous lui avez donné des marques d'une véritable affection; qu'il me ſervît bien, qu'il l'exhortoit de s'attacher à me bien plaire, que c'étoit le ſeul ſervice qu'il lui demandoit, & l'unique auquel il pouvoit être ſenſible.

Le Jeudi au ſoir Monſieur de Lauzun vint au Luxembourg, il étoit aſſez négligé, ainſi qu'il l'eſt ordinairement : il étoit ſi occupé des déſagrémens qu'il trouvoit en ſon chemin, que le ſoin qu'il prenoit de me les cacher faiſoit qu'il ne penſoit guéres à s'ajuſter. Comme il ſe trouvoit beaucoup embarraſſé du monde que j'avois chez moi, il me dit qu'il me ſupplicit d'aller aux Carmelites, afin de renvoyer les importuns, qu'il m'attendroit : au lieu d'achever le chemin je m'en revins de la porte du jardin, j'avois une grande impatience de nous voir ſeuls. Lorſque j'entrai dans

ma chambre, je trouvai quelques Dames, qui comprirent qu'elles feroient bien de nous laiſſer parler d'affaires, nous nous mîmes à cauſer; je le voulus faire aſſéoir, il s'en défendit, & me ſupplia très-humblement de trouver bon qu'il me déſobéît en cela. Il me diſoit qu'il étoit toujours dans la crainte que je n'euſſe quelque repentir de ce que je faiſois, que peut-être à l'heure que je parlois, je ne voulois faire l'affaire, que parceque je l'avois déclarée, que comme c'étoit un engagement pour toute ma vie, il me demandoit en grace de paſſer pardeſſus toutes ſortes d'égards, & que le monde, au lieu de condamner mon repentir l'approuveroit extrêmement; qu'en ſon particulier il auroit au moins cette conſolation de ne m'être pas un ſujet de chagrin, & qu'il ſeroit juſqu'à ſon dernier moment pénétré de gratitude des bonnes intentions que j'avois eues pour lui. Il me répéta, ſi lorſque vous ſerez devant le Prêtre, il vous prend le moindre dégoût pour l'affaire, je vous ſupplie de tout mon cœur de la rompre. Je lui répondis, & moi

je vous conjure, Monſieur, de ne plus tenir ce langage, à moins que vous n'ayez vous-même envie de ne la pas faire, par le peu d'amitié que vous avez pour moi. Il me répondit, je ſuis tout comme je dois être, & je ne vous dis rien que je ne vous doive dire. Quoi ! lui dis-je, vous ne m'aimez point ? Il me répondit, c'eſt ce que je ne dirai point que lorſque je ſortirai de l'Egliſe, j'aimerois mieux être mort, que de vous avoir fait connoître avant ce tems, ce que j'ai dans le cœur pour vous. Nous réſolumes ce que nous avions à faire. Je devois aller le lendemain à confeſſe, & partir à quatre heures pour être à ſix à Charenton chez la Maréchale de Créqui, lui de ſon côté devoit ſe confeſſer aux Peres de la Doctrine Chrétienne : il me dit que Monſieur Colbert porteroit le contrat de mariage au Roi, à la Reine & à Monſieur le Dauphin, que pour Monſieur & mes autres parens il n'y falloit pas ſonger par le déchaînement dans lequel ils étoient. L'on nous redit quelques contes que l'Archevêque de Reims avoit faits, ainſi nous prîmes

réſolution que ce ne ſeroit pas lui qui nous marieroit, que nous prendrions le Curé de Charenton. Je lui dis, comme vous êtes un homme extraordinaire en tout, ſi vous m'en croyez, lorſque la Meſſe ſera finie, & que nous nous aurons épouſé, vous monterez en caroſſe, & vous vous en irez au coucher du Roi. Il ſe mit à rire, & ne voulut pas promettre de ſuivre ce conſeil. Après avoir cauſé très long-tems, il s'en alla, & je me mis à pleurer ſans ſçavoir pourquoi, il fut de ſon côté tout triſte, il ſembloit à nous voir que nous avions un preſſentiment de ce qui nous devoit arriver : toutes les Dames qui étoient-là ſe moquérent de nous; après qu'elles furent ſorties il n'y avoit que Madame de Nogent avec moi.

Sur les huit heures & demie l'on me vint dire qu'un Ordinaire du Roi demandoit à me parler, il me dit que le Roi lui avoit commandé de me dire de l'aller trouver; je lui demandai s'il jouoit, il me dit que non, qu'il étoit chez Madame de Monteſpan, qu'il avoit ordre de l'aller avertir de

l'heure que j'arriverois chez lui : je lui dis que j'allois monter en caroſſe. J'appellai Madame de Nogent pour lui dire que j'étois au déſeſpoir, qu'il falloit que mon affaire fût rompue ; elle me répondit toute troublée, ha ! où eſt Monſieur de Lauzun ? Je m'en allai ſans ſonger à rien, je paſſois à la croix du trahoir, l'Ordinaire qui m'avoit parlé me vint dire que le Roi me mandoit d'aller droit à ſa chambre, & de paſſer par la garderobe ; cette précaution me parut d'un méchant augure. Lorſque je fus arrivée, je laiſſai Madame de Nogent dans mon caroſſe ; quand je fus dans la garderobe du Roi, Rochefort me dit, attendez un moment ; je vis qu'il faiſoit entrer quelqu'un dans la chambre du Roi, qu'il ne vouloit pas que je viſſe, après cela il me dit d'entrer, on ferma la porte ſur moi. Je trouvai le Roi ſeul, qui me parut triſte ; il me dit, je ſuis au déſeſpoir de ce que j'ai à vous dire, l'on a établi dans le monde, me dit-il, que je vous ſacrifiois pour faire la fortune de Monſieur de Lauzun, cela me nuiroit dans les pays étrangers,

ainſi

ainſi je ne dois pas ſouffrir que cette affaire s'acheve : j'avoue que vous aurez raiſon de vous plaindre de moi, je comprens même que je ne dois pas trouver mauvais que vous vous emportiez. Je lui répondis, ah ! Sire, que me dites-vous, je ne crois pas que vous puiſſiez avoir la cruauté de m'empêcher de faire une affaire, à laquelle perſonne du monde que moi n'a aucune part. Je ſçai bien, lui dis-je, que je ne vous manquerai jamais de reſpect, & quand je le voudrois faire, je ſçais encore avec plus de certitude que Monſieur de Lauzun ne déſobéiroit pas pour ſa vie à vos ordres, ainſi vous trouverez dans ma ſoumiſſion & dans la ſienne une grande ſûreté. Je vous ſupplie très-humblement, lui dis-je, (& je me jettai à ſes pieds) de ne me pas défendre de l'épouſer ; j'ai déja dit à Votre Majeſté que je ne pouvois trouver de repos, ni faire mon ſalut, ſi je ne paſſois le reſte de ma vie avec un homme, qui m'inſpiroit tous les jours de nouvelles tendreſſes pour ſa perſonne. Je lui dis que je le ſupplios de me tuer plutôt que de me laiſſer

en l'état où il m'alloit mettre : je lui dis ; Votre Majeſté ſçait combien de Gens ſe ſont révoltés contre cette affaire par la ſeule averſion qu'ils avoient pour Monſieur de Lauzun, & par l'envie qu'ils ont d'avoir mon bien ; je lui ai déja fait connoître l'un & l'autre, elle ſe ſouvient de quelle maniere elle m'a voulu diſſuader de cette affaire : Monſieur de Lauzun s'y eſt plus oppoſé que perſonne, c'eſt moi ſeulequi ai ſoutenu contre votre ſentiment & contre le ſien, & que je le pouvois faire ſans bleſſer ma gloire. Il y a des exemples que des Sœurs & des Filles de Rois ont épouſé des particuliers, moins grands Seigneurs que Monſieur de Lauzun ; je lui en citai quelques-uns de ceux dont j'ai parlé, & lui dis, il a de la naiſſance & du mérite plus que n'avoient ces Gens-là, il ne ſera donc malheureux, Sire, que parce que V. M. l'a honoré de ſes bonnes graces. Si V. M. veut faire un tel établiſſement, elle ſeroit plus à plaindre que les perſonnes de qualité de ſon Royaume, qui aiment & ſervent les Gens qui ſont attachés à eux dans les oc-

caſions, où ils leur ſont utiles, & V. M. n'a aucune part à mon affaire ; voudroit-elle ſur des rélations inventées abîmer la fortune d'un homme, parce qu'il eſt plus attaché à ſa perſonne que les autres ? Je vous ſupplie, lui dis-je encore une fois, de me tuer plutôt que de me défendre d'épouſer Monſieur de Lauzun, qui de ſon côté ne ſeroit pas en ſureté, puiſque les mêmes Ennemis qui veulent détruire ſon élévation pourroient bien s'en prendre à ſa vie. Il me répondit de ne point me mettre en peine de lui, qu'il m'aſſuroit qu'on ne lui feroit rien. Je lui dis, quoi, une affaire où vous avez conſenti qui eſt prête à s'exécuter, ſur laquelle vous vous êtes laiſſé ſurprendre, & vous voudriez que je trouvaſſe après cela de la ſureté pour lui & pour moi ? cela ne ſe peut point. Je me jettai une ſeconde fois à ſes pieds, il ſe mit à genoux pour m'embraſſer, nous demeurâmes trois quarts d'heure les joues l'une contre l'autre ſans nous rien dire, il pleuroit d'un côté, & moi je fondois en larmes de l'autre. Il me dit ; pourquoi m'a-

vez-vous donné le tems de faire des réfléxions, il falloit vous hâter ? Je lui répondis, hélas ! Sire, V. M. n'a jamais manqué de parole à perſonne du monde, aurois-je pu croire qu'elle commenceroit par moi & par Monſieur de Lauzun, dans une occaſion où elle ne ſe peut faire que par une grande violence ? Je lui dis, Sire, ſi vous m'ôtez Monſieur de Lauzun, je ſuis trop heureuſe de mourir à vos pieds, je je n'ai jamais rien aimé que lui, il mérite ſi fort la tendreſſe que j'ai pour lui par la conduite qu'il a tenue avec moi, & par le fidéle attachement qu'il a pour votre perſonne, que je demande la vie à V. M. & la ſupplie de me laiſſer marier avec le plus honnête homme de ſon Royaume, & celui qui vous aime de meilleur cœur. Son élévation me faiſoit d'autant plus de plaiſir, que je ne lui ſouhaitois de diſtinction que dans les occaſions où il auroit été employé pour le ſervice de Votre Majeſté. Nous n'aurions eu, Sire, de diſpute que celle de ſçavoir lequel des deux vous aimeroit le plus tendrement, & vous voulez, Sire,

me l'ôter ? Je me mis à crier qu'il me tuât, que je lui pardonnerois ma mort plutôt que la ſéparation de tout ce que j'aimois au monde, qu'il me laiſſât vivre avec Monſieur de Lauzun, qu'il ne pouvoit m'en ſéparer ſans une grande dureté & ſans avoir à ſe reprocher devant Dieu de m'avoir fait une terrible violence. Dans ce moment là j'entendis du bruit du côté de la porte de la Reine ; je dis au Roi, à qui me ſacrifiez-vous ? Ne ſeroit-ce pas à Monſieur le Prince ? Seroit-il poſſible, lui dis-je, qu'après les obligations qu'il m'a, il voulût être ſpectateur de la plus vive douleur que j'aye jamais ſentie ? Si cela eſt, V. M. doit avoir horreur de ſon ingratitude, je lui ai ſauvé la vie, il veut m'arracher la mienne par la ſéparation d'un homme, qui n'a de défaut pour lui & pour tous ceux qui agiſſent aujourd'hui contre cette affaire, que celui de ne vouloir dépendre que de vous, & de vous avoir uniquement pour maître. Le Roi me répondit, ha ! ma Couſine, ne vous fâchez point, l'obéiſſance que vous aurez pour moi dans une occaſion auſſi

ſenſible que celle-ci l'eſt, me fera chercher les moyens d'adoucir votre douleur, par l'accord que je vous ferai de tout ce qui pourra vous faire plaiſir. Je lui répondis, rien ne m'en peut faire que mon mariage avec Monſieur de Lauzun, & je ne ſçai pas lui dis-je, ce que les Princes étrangers que vous avez cités diront de V. M. d'avoir donné ſa parole & de voir qu'on lui en fait manquer. Il me dit que l'on croyoit que je m'étois engagée trop légérement, qu'il m'avoit fait connoître le tort que je me faiſois. Je lui répliquai, ne vous y trompez pas, on y donnera une autre interprétation, & il ſera déſavantageux pour vos affaires d'avoir donné une parole à laquelle vous manquez: je demande pardon à Votre Majeſté, lui dis-je, ſi je ne puis m'empêcher de lui dire que tout ceci ſeroit honteux pour elle, je la ſupplie de ſe rendre aux raiſons qui la regardent, & d'être touchée de mes larmes. Il éleva ſa voix, de maniere qu'on lui entendit dire que les Rois devoient ſatisfaire le public: je lui dis, je vois bien que vous vous y ſacrifiez,

ceux qui vous font faire ceci ſe moqueront de vous. Il me répondit, il eſt tard, vous n'avez plus rien à me dire, & je ne changerai pas de ſentimens : il m'embraſſa & pleura. Je lui dis, vous pleurez de compaſſion, vous êtes le maître de mon repos, vous avez pitié de moi, & vous n'avez pas la force de refuſer aux autres le ſacrifice que vous leur en faites : ah ! Sire, Votre Majeſté me tue, & elle ſe fait elle-même le plus grand tort du monde. Je ſortis ſans regarder perſonne, pour courir chez moi y pleurer ſans ſpectateurs.

Un moment après que j'y fus arrivée, Meſſieurs de Montauzier, Créqui, Guitri, & Monſieur de Lauzun, entrérent dans ma chambre : lorſque je le vis, je me mis à crier de toute ma force que je ne me ſouciois plus de rien, que ſi je ne pouvois pas vivre avec lui je voulois mourir. Monſieur de Montauzier me dit, le Roi nous a commandé d'amener Monſieur de Lauzun pour vous remercier très-humblement de l'honneur que vous lui avez voulu faire, & pou

vous dire de ſa part qu'il eſt très-ſatisfait de vous & de lui ; qu'il a remarqué dans votre douleur & dans la ſienne une grande ſoumiſſion pour ſes ordres ; que cela l'obligera à vous donner des marques de ſon amitié ; qu'il auroit toujours pour vous la même conſidération qu'il a eue juſqu'ici : & qu'il agiroit pour Monſieur de Lauzun d'une maniere que j'aurois ſujet d'être fort contente. Je ne lui avois répondu juſques là que par mes larmes, & dans cet endroit je dis à Monſieur de Montauzier, il a beau faire, je ne ſerai jamais ſatisfaite s'il ne me donne Monſieur de Lauzun, je ne puis trouver de repos ſéparée d'avec lui ; je me tournai devers lui, & lui dis ; & vous, comment pouvez-vous vous accommoder de mon état ? & où trouverez-vous la force de ſoutenir le vôtre ? il me dit d'un grand ſens froid, ſi vous m'en croyez vous irez demain dîner avec le Roi, pour le remercier d'avoir rompu une affaire de laquelle vous vous ſeriez repentie dans quatre jours. Je lui répondis, je ne ſuivrai pas votre conſeil, je veux pleurer toute ma vie, & j'eſ-

pere qu'elle ſera aſſez courte, parce que je ne puis ſoutenir long-tems ma douleur. Je dis à ces Meſſieurs; vous voulez bien que je lui parle en particulier, je le menai à ma ruelle, où je le vis pleurer avec beaucoup de plaiſir, quoique je fuſſe perſuadée qu'il ſe ſoutenoit par la force de ſon eſprit, je ne laiſſois pas d'être fâchée de lui trouver trop de courage; il ne put jamais me dire un ſeul mot; à la fin je lui dis, quoi, je ne vous verrai plus, ſi cela eſt je mourrai de déſeſpoir. Comme il ne me répondit que par des larmes, nous retournâmes trouver ces Meſſieurs auſquels je ne dis pas un ſeul mot. Lorſqu'ils furent ſortis, je me mis au lit, où je reſtai vingt & quatre heures ſans parler, & ſans avoir quaſi aucune connoiſſance: quand on me nommoit Monſieur de Lauzun, je diſois, où eſt-il? & comme je ne voyois que ſes amis particuliers, je leur recommandois d'avoir ſoin de lui. Monſieur de Créqui me vint voir, & me dit que le Roi avoit réſolu de me rendre viſite, je le fis ſupplier de la remettre au lendemain. Lorſ-

qu'il fut arrivé, je le fis prier de ne laiſſer entrer perſonne avec lui, que Meſſieurs de Créqui & de Rochefort : lorſqu'il entra, je me mis à crier de toute ma force, il m'embraſſa, & tint fort long-tems ſa joue contre la mienne, je lui diſois, me pouvez-vous embraſſer ? vous faites comme les ſinges qui étouffent leurs enfans dans leurs careſſes. Il me dit qu'il me prioit de me conſoler, qu'il m'aſſuroit qu'il vivroit avec moi d'une maniere que tous mes Ennemis en ſeroient au déſeſpoir, qu'il approuvoit & eſtimoit ce que j'avois voulu faire, & qu'il étoit fâché que les bruits qu'il m'avoit dit avoir couru l'euſſent obligé d'en uſer comme il avoit fait. Je lui répondis que tout ce qui étoit dans le monde & la vie même m'étoient indifférens, que je ne voulois rien hors l'affaire en queſtion, que s'il ne me l'accordoit point, il auroit à répondre devant Dieu de m'avoir fait mourir. Il me dit qu'il feroit des actes admirables pour Monſieur de Lauzun ; je lui dis que j'en ſerois très-fâchée, que ce qu'il me diſoit, & les biens qu'il

me faiſoit eſpérer n'étoient que des paroles, & que les maux que je ſentois étoient réels & fort ſenſibles, que les mêmes Gens, qui lui avoient fait rétracter ſa parole, trouveroient bien le moyen de faire changer ſa bonne volonté, que pour moi je ne changerois jamais, & que, ſi je ne pouvois point lui parler inceſſamment de Monſieur de Lauzun, je le ſuppliois de ſe ſouvenir que je n'approcherois jamais de lui, & que je ne le regarderois de ma vie, que pour lui demander comme un bien qu'il m'avoit ôté, & qu'il étoit obligé en conſcience de me rendre. Je lui dis qu'on m'avoit aſſurée qu'il avoit dit que c'étoit une fantaiſie qui m'avoit priſe depuis trois jours, & qu'elle me paſſeroit de même: il appella Meſſieurs de Créqui & de Rochefort pour leur dire que cela étoit inventé à plaiſir. Lorſqu'il ſortit, je lui dis que je le ſuppliois d'être perſuadé que le reſpect que j'avois pour lui, & la tendreſſe que je ſentois pour M. de Lauzun, ne partiroient jamais de mon cœur.

Le Roi m'envoya dire par Monſieur de

Créqui que la Reine me vouloit venir voir, & que je lui fiſſe ſçavoir ſi la viſite de Monſieur me feroit de la peine, que s'il y venoit il ne me parleroit de rien. Lorſqu'il vint, j'étois ſur mon lit, il parla toujours de parfums, ſur leſquels je n'avois rien à lui répondre. Ma Belle-Mere & ma Sœur de Guiſe vouloient venir remplir un devoir extérieur, je ne voulus pas recevoir leur viſite. J'envoyai prier Madame de Monteſpan de me venir voir, je lui parlai pour qu'elle voulût bien ſe charger de repreſenter au Roi toutes les raiſons que je lui avois déja dites, elle me répondit très-honnêtement qu'elle le feroit. Madame la Ducheſſe de la Valliere étoit venue me voir pendant les trois premiers jours qu'on ſe réjouiſſoit du Mariage de Monſieur de Lauzun avec moi, elle m'avoit dit que mon procédé étoit digne d'une grande Princeſſe, qu'elle y étoit ſenſible & pour moi & pour Monſieur de Lauzun qui étoit de ſes amis : elle y revint lorſque l'affaire fut rompue, pour me dire que j'étois fort à plaindre, qu'après qu'une perſonne de ma

qualité avoit fait les pas que j'avois faits, elle n'avoit pas réuſſi, j'étois digne de pitié; que Monſieur de Lauzun n'étoit pas à regretter, parce que le Roi lui donneroit des dignités & du bien plus que je ne lui en aurois voulu donner, & que quand il ne ſe marieroit point, il n'en ſeroit que plus heureux. Ce diſcours me parut fort ſot, ainſi je n'y fis aucune réponſe. Madame de Longueville, quoique perſonne très-habile, fit un conte qui déplut au Roi; elle diſoit que ſi pour plaire au Roi j'avois voulu épouſer un homme qu'il aimoit, je devois chérir le fils de Monſieur Colbert, pour lui en faire encore mieux ma cour. Meſdames de Sévigni & de la Fayette & une autre perſonne, pour faire leur cour à Madame de Longueville, avoient trouvé que c'étoit un bon mot, & diſoient par tout que ma conduite étoit à condamner. Le Roi dit à Monſieur le Prince qu'il ſçavoit un très-mauvais gré à Madame ſa Sœur de le mêler dans ſes converſations; elle vint pour me voir dans le tems que je ne voyois perſonne, je lui fis refuſer la

porte, quelques Gens vouloient désaprouver mon procédé ; & le Roi dit que j'avois très-bien fait, que Madame de Longueville m'avoit désobligée dans son premier mouvement, que j'avois à son exemple suivi les injures. J'avoue pourtant que je lui devois pardonner la douleur qu'elle avoit de ce que j'avois préféré Monsieur de Lauzun à son Fils.

Le lendemain que le Roi m'eut parlé pour rompre mon mariage, Monsieur de Lauzun alla à six heures du matin chez Monsieur Boucherat, pour le prier de me rapporter la donation que je lui avois faite du Duché de Montpensier & de la Souveraineté de Dombes : son désintéressement étoit si grand, qu'il ne voulut pas même recevoir cette marque de mon amitié. Il trouva que Guilloire y avoit été à minuit pour la retirer de ma part, il ne m'en dit rien, & j'appris cette circonstance de Gens à qui Monsieur Boucherat l'avoit contée. Depuis le commencement jusqu'à la fin il porta de grandes longueurs à dresser le contrat, quoiqu'il n'y eût qu'à y mettre,

que je donnois généralement tout mon bien ſans en rien réſerver ; après lui avoir dit & redit que c'étoit-là mon intention, il ne laiſſa pas de me venir redemander s'il ne me laiſſeroit pas la maîtreſſe de quelques terres, ou d'une ſomme d'argent pour en pouvoir diſpoſer à ma mort. Je lui répondis que non, que je voulois tout remettre entre les mains de Monſieur de Lauzun, qui donneroit lui-même ce qu'il trouveroit à propos aux Gens pour qui j'aurois eu de l'amitié, & aux Domeſtiques qui m'auroient bien ſervie, que j'étois aſſurée qu'il s'en aquitteroit avec plus de régularité que moi. Enfin je lui déclarai que je voulois abſolument lui donner tout ce que j'avois. Quoique j'euſſe décidé & donné mes ordres de cette maniere, & que je les euſſe pluſieurs fois répétés à Monſieur Boucherat, il ne laiſſa pas d'envoyer un de s Gens de mon Conſeil, pour me dire de ſa part qu'il ſe croyoit obligé de m'avertir que je ne ſerois plus la maîtreſſe de rien quand je ſerois mariée, que j'y priſſe garde, que je devrois au moins me réſerver quelque bien,

quand ce ne ſeroit même que pour faire des diſpoſitions pieuſes. Je lui fis dire que c'étoit le meilleur ſervice que je puſſe rendre aux pauvres, parce que ſi j'étois libérale envers lui, Monſieur de Lauzun leur ſeroit prodigue, que je ſçavois qu'à un cœur fait comme le ſien, il y avoit plutôt à craindre le trop que le trop peu, & que je ne ſerois jamais mieux la maîtreſſe de mon bien que lorſque je lui aurois tout donné, que je le priois de dreſſer mon contrat ſur ce pied-là.

Je fus quelques jours à recevoir bien du monde, & comme je ne dormois, ne buvois ni ne mangeois preſque point, je devins fort maigre; toutes les fois que j'étois ſeule, ou que quelque ami particulier de Monſieur de Lauzun entroit, je me mettois à pleurer d'une maniere digne de compaſſion; quelquefois je me conſolois, & me diſois à moi-même qu'à tous les événemens de la vie il y avoit du remede hors la mort, qu'il falloit donc me conſerver, que ma ſoumiſſion, & celle de Monſieur de Lauzun pourroit toucher le

Roi, lorſqu'il ſeroit diſculpé dans le public du bruit que nos ennemis avoient établi qu'il m'avoit ſacrifiée pour récompenſer ſon favori, que la douleur que je ſentois, & celle que toute la France m'avoit vue étoit une marque viſible que c'étoit moi ſeule qui avois voulu cette affaire. Ces réfléxions ne me conſolerent point, elles m'ôterent ſeulement la penſée de vouloir mourir, par l'eſpérance dont je me flattois que le Roi m'accorderoit une ſeconde fois ce qu'il avoit déja conſenti une premiere. Jamais douleur n'a été pareille à la mienne, il n'y a que Dieu ſeul qui l'ait pu comprendre, perſonne du monde ne ſçauroit avoir rien ſenti de ſi douloureux, & comme il vouloit me faire revenir à lui par tout ce qu'il y avoit de plus pénible, toutes les circonſtances de mon affaire ſe tournerent d'une maniere que je ne pouvois regarder cela que comme un coup de la Providence ſur moi, & ce fut auſſi de ce côté-là que je voulus me fixer; il n'étoit pas encore tems, je n'avois pas aſſez ſouffert. Madame d'Epernon la Carmélite

m'écrivit une lettre pour me demander de mes nouvelles ; je lui fis une réponſe qu'elle avoit gardée quelque tems, afin de voir ce que je lui avois mandé, ainſi j'ai cru qu'il ſeroit aüſſi bon d'en mettre ici la copie que d'en parler ſeulement, parce que cela ne repreſenteroit pas au naturel l'état dans lequel j'étois.

Copie de la réponſe de Madame d'Epernon.

Je ſuis partie deux fois de ce lieu, pour vous aller dire que j'avois réſolu de me marier. J'étois perſuadée que vous ne déſaprouveriez pas que je fiſſe une action à laquelle il n'y alloit, ni de mon honneur ni de ma conſcience, & où il n'y avoit que l'ambition de bleſſée ; elle m'a ſi long-tems poſſédée, & elle m'a ſi maltraitée, que j'avois réſolu de l'abandonner pour chercher mon repos ; je le trouvois dans la condition que j'avois choiſie par le mérite de la perſonne dont tous ſes Ennemis ne peuvent diſconvenir. S'il avoit été connu de vous, je ſuis fort aſſurée

qu'il vous auroit plu ; il a la meilleure ame du monde, & le cœur le plus noble, il a ſçu toucher le mien. Le Roi avoit conſenti que je l'épouſaſſe, après avoir fait tout ſon poſſible pour m'en détourner, ſur l'attention qu'il fit combien ma réſolution étoit forte & priſe de long-tems ; il avoit pitié de ma foibleſſe, l'affaire avoit été juſqu'au point d'être faite, elle eſt finie de la maniere que vous voyez. Jugez par-là de ma juſte douleur, & priez Dieu qu'il me conſole. Vous pouvez juger de l'état ou je ſuis, & par combien d'endroits je ſuis bleſſée ; je me recommande à vos bonnes prieres, & à celle de la Mere Agnès. J'irai vous voir le plutôt que je pourrai ; dites-lui que je ſuis contente au dernier point de la maniere avec laquelle la Maréchale de Bellefonds en a uſé pour moi, je lui en ſerai obligée toute ma vie ; je ſuis au déſeſpoir d'avoir raiſon de ne devoir pas être de même pour Madame d'Epernon.

J'écrivis cette lettre dans les vingt & quatre heures de mon affliction, & c'eſt pour cela même que j'ai eu la curioſité de la vou-

loir voir, pour ſçavoir ce que j'avois mandé dans un moment, où je ne ſçavois preſque pas ce que je faiſois. Madame d'Epernon envoya ſçavoir comment je me portois, & me demander ſi j'aurois agréable qu'elle me vint voir, je croi que je lui répondis qu'oui. Lorſqu'elle me rendit ſa viſite, elle me dit que je lui faiſois pitié; je ne lui répondis rien, & je ſuis perſuadée que j'avois raiſon d'en avoir uſé ainſi: c'étoit la femme du monde que j'avois la plus ſervie, & dans des occaſions & des tems où elle n'avoit trouvé que moi d'amie, cependant elle m'avoit déſobligée d'une maniere étrange; elle n'avoit gardé aucune meſure, cela avoit été porté dans un tel excès, que ſi j'avois pu être ſenſible pour une autre affaire que la mienne, j'aurois été vivement touchée de ſon ingratitude. Les perſonnes qui m'ont manqué dans cette occaſion me reviennent ſouvent à l'eſprit, & j'ai beſoin de me ſervir du précepte de l'Evangile pour les regarder d'un ſang froid, & la plupart du tems ſi je les laiſſe dans une eſpéce d'indifférence, c'eſt parce que

je ſuis aſſez occupée de Monſieur de Lauzun, pour oublier le bien & le mal qu'on m'a fait : je ne ſens dans mon cœur à proprement parler que ſon état & ſes ſouffrances.

Monſieur de Lauzun m'envoya dire qu'il falloit que j'allaſſe à la Cour, que je faiſois mal de me tenir ſi long-tems éloignée du Roi. J'avois juſques-là raiſonné d'une autre maniere, je croyois qu'il étoit plus reſpectueux de ne me montrer pas devant lui, que ma douleur lui reprocheroit ce qu'il avoit fait contre moi : je lui avois dit dans les premiers mouvemens, que je m'en irois pour ne remettre jamais le pied à la Cour, il m'avoit fort exhorté de ne le pas faire. Après avoir bien conteſté, je pris la réſolution d'aller aux Tuilleries la veille de Noël : j'y arrivai comme le Roi alloit à la Meſſe, quand la Reine en fut revenue, elle me demanda comment je me portois. Lorſque je paſſai par l'endroit où le Roi m'avoit parlé, le ſouvenir de ce que j'avois appris dans cet endroit-là me ſaiſit tellement le cœur que je faillis à tomber.

Comme nous eûmes joint le Roi dans la galerie, au ſecond tour de la promenade que je fis avec lui, je me mis à pleurer d'une telle façon, que je fus contrainte de me mettre à une fenêtre, afin de ne pas donner la Comédie aux ſpectateurs. Après que le Roi eut fini ſon tour, il revint tout ſeul droit à moi pour me dire, je ſuis plus fâché que je ne ſçaurois vous le dire, votre état me fait une grande peine; je vois bien, me dit-il, que c'eſt moi qui ſuis cauſe de vos larmes, je ne les condamne point, je trouve que vous avez raiſon de pleurer: il me dit, je ne ſçai que vous dire; je vis avec plaiſir qu'il alloit preſque pleurer auſſi bien que moi. Comme je me trouve quelquefois trop ſenſible ſur ce que j'écris, cela me fait oublier de placer quelques événemens dans leur place; ainſi je n'ai pas marqué que lorſque le Roi me fit l'honneur de me venir voir, je lui avois demandé de quelle maniere il deſiroit que je vécuſſe avec Monſieur de Lauzun, qu'il me donneroit un mortel déplaiſir s'il me défendoit de le voir, que je ne laiſſerois

pas cependant d'exécuter ſes ordres là-deſſus, que je ne pourrois plus avoir de commerce qu'avec ſes amis, parce que tous les miens m'avoient déſobligés dans cette affaire; que s'il y avoit quelque démarche dans ma conduite qui lui pût déplaire, ou qui dût nuire à Monſieur de Lauzun, il me fît l'honneur de me preſcrire ce que j'avois à faire, qu'il me trouveroit une grande obéiſſance ſur tout ce qu'il m'ordonneroit. Il me répondit, je ne vous défens point de le voir, il ne doit jamais oublier l'honneur que vous lui avez voulu faire, il ſeroit à blâmer s'il n'en avoit une grande reconnoiſſance, & s'il n'avoit toute ſa vie un fidéle attachement pour vous. Vous ne pouvez, me dit-il, mieux faire que de prendre ſes avis dans toutes les affaires que vous aurez, vous ne ſçauriez, ajoûta-t-il, prendre conſeil d'un plus habile & d'un plus honnête homme que lui, je ne ſçaurois mieux vous expliquer mes intentions que par ce diſcours. Je lui dis, Sire, puiſque Votre Majeſté ne déſaprouve pas que je le regarde comme mon premier ami, je

ſuis trop heureuſe, je n'aurai de commerce qu'avec ſes parens, & ſes amis ſeront les miens : ſur-tout, Sire, ne changez point là-deſſus, comme vous avez fait ſur notre affaire. Je ſuis très-fâchée, lui dis-je, de vous faire ce reproche, Votre Majeſté ne ſçauroit condamner cette crainte, ſi elle veut bien ſe ſouvenir de l'état où les affaires ont été, & de celui où je les vois aujourd'hui.

Pour revenir à la galerie où j'ai commencé cette digreſſion, le Roi me dit, comme il alloit ſe mettre à table, votre ſanté ne vous permet-elle pas de venir demain avec nous à Verſailles ? Je lui répondis que je n'étois pas en état de le pouvoir ſuivre. Je fondois en larmes lorſque je traverſai ſon appartement, parce qu'il n'y avoit perſonne : je vis dans la ſale des Gardes quelques Officiers qui pleuroient lorſqu'ils me virent paſſer, & lorſque j'arrivai au Luxembourg il fallut me délaſſer & me jetter ſur un lit, je ne pouvois plus me ſoutenir. Monſieur de Lauzun vint le ſoir me rendre une viſite, il étoit très-

ajuſté

ajuſté & entra dans ma chambre avec un air gai: comme je n'avois avec moi que la Maréchale de Créqui & mes Filles, je me mis à crier lorſque je le vis, & mes larmes redoublerent ſi fort que l'on crut que j'allois étouffer. Il fit tout ce qu'il put pour ſoutenir ſa mine gaie, la force lui manqua, il ne put pas retenir quelques larmes: nous allâmes cauſer à une fenêtre, j'avoue que j'étois ravie de le voir. Lorſque la cruauté que l'on venoit d'avoir pour nous me paſſoit dans la tête, je devenois comme morte: je lui diſois que tout ce qui étoit dans la vie changeoit, que peut-être le Roi auroit pitié de moi, & qu'il me permettroit de l'épouſer; il me diſoit, quoi! pouvez-vous croire ni penſer à cela; il faut ſe perſuader qu'il ne changera jamais de ſentiment. Nous fûmes bien deux heures à cauſer: lorſqu'il s'en alla, je recommençai à pleurer plus violemment que je n'avois fait, je n'eus pas la force d'aller à la Meſſe de minuit, je ne me trouvois pas aſſez tranquille pour pouvoir faire mes dévotions. Il m'exhorta beaucoup à vouloir

prendre quelque quiétude, il me faiſoit des Sermons ſur l'abus du monde, qu'il falloit s'en détacher, que je ferois bien de me tourner du côté de Dieu, de me confeſſer & de communier dans l'intention de lui demander la grace de me faire profiter de ce qui venoit de m'arriver. Comme il me trouvoit inſenſible à ce qu'il me diſoit & que je me laiſſois aller à ma douleur, il me dit qu'il ne reviendroit plus chez moi ſi je continuois à m'affliger, que ſi je voulois qu'il y vint tous les jours je devois ceſſer de pleurer. J'allai paſſer les Fêtes de Noël dans des Couvens; j'allai aux Carmelites de la rue du Bouloir, auſquelles je me plaignois de la maniere dont la Reine avoit agi dans mon affaire; elles me parurent beaucoup honteuſes, & ne ſçavoient que me répondre, elles me diſoient qu'elles en étoient au déſeſpoir, & elles me firent de très-grandes amitiés. Deux jours après, je pris le deuil d'un enfant de Monſieur l'Electeur de Baviere, perſonne ne s'en étoit aviſé, & je ne le fis que pour n'avoir pas de couleur après moi. J'allai

aux Tuilleries attendre Leurs Majeſtés, qui revinrent de Verſailles ; le Roi me fit quelques honnêtetés, la Reine en vouloit faire de même : ils me demanderent de qui j'avois pris le deuil, je leur répondis que j'étois amie & parente de M. de Baviere.

Comme le premier jour de l'an, le Roi devoit aller aux Jeſuites de la ruë Saint Antoine, je me rendis aux Tuilleries pour y accompagner la Reine, j'arrivai dans le moment qu'on s'alloit mettre à table, le Roi me demanda ſi j'avois dîné, je lui répondis qu'oui. Comme les violons commencerent à jouer, je m'en allai avec Madame de Rambures dans la chambre de la Reine, afin de ne les point entendre : je n'y fus pas entrée que je vis venir Monſieur de Lauzun & Monſieur de Guitri, je pouſſai la porte & me mis à pleurer. Madame de Rambures lui fit une priere pour une perſonne qui avoit une affaire contre un de mes amis, je dis tout haut, je ne crois pas que Monſieur de Lauzun veuille ſe charger d'une affaire pour laquelle j'aurois un intérêt oppoſé, il me dit que j'avois raiſon. Mes lar-

mes rédoublerent, & je me mis à fuir de peur que l'on ne me vît pleurer : il me ſuivit, & me dit, ſi vous continuez ainſi cette vie je ne me trouverai jamais aux endroits où vous ſerez, & je demeurerai enfermé dans ma chambre : il n'eut pas achevé de me dire cela, que les larmes me vinrent aux yeux, de maniere qu'il fut obligé de s'en aller de ſon côté & de me laiſſer ſeule. Lorſque le Roi revint de dîner, je fis tout mon poſſible pour ne plus pleurer, les larmes m'étoient devenues ſi familieres, que je n'étois pas un moment ſans en verſer, & toutes les fois que je voyois Monſieur de Lauzun, je ne pouvois m'empêcher de crier.

Dans ce tems-là Sainte Gélais, qui avoit été Fille de la Reine, & qui s'étoit faite Carmelite, étoit morte dans le Couvent de la ruë du Bouloir ; afin que cela n'empêchât pas la Reine d'y aller, on ne lui avoit pas dit la maladie dont elle étoit morte, le Roi l'apprit, & pria la Reine de n'y plus aller. Il n'étoit pas poſſible d'excuſer une faute de cette nature ; la Reine y menoit ſouvent

Monſieur le Dauphin, il avoit été dans le hazard de prendre la petite vérole. Je ne fus pas fort fâchée qu'elles euſſent eu cette mortification, parce qu'on m'avoit dit que pour faire leur cour à Mademoiſelle de Guiſe, elles avoient agi contre moi dans mon affaire, quoiqu'elles m'euſſent bien fait des amitiés, & qu'elles euſſent même condamné ce que la Reine avoit fait.

Il y eut tout l'hyver des ballets, je n'en manquai pas un, afin de ſuivre la Reine pour faire mon devoir avec plus d'éclat, parce qu'elle ne m'y avoit pas obligée. Je me mettois à côté de ſa chaiſe avec mes coëffes baiſſées; afin de mieux pleurer, je n'avois point d'autre application que celle d'y attendre Monſieur de Lauzun qui y venoit ordinairement dans le tems qu'ils alloient finir; il ſe mettoit dans une loge vis-à-vis l'endroit où j'étois. Voilà comme étoient faits mes plaiſirs, je n'en trouvois à rien où il n'étoit pas, j'étois bien-aiſe lorſque je lui pouvois parler, & comme il me faiſoit la guerre ſur mes larmes, & qu'il me menaçoit de ne me plus approcher ſi je pleurois davantage,

l'envie que j'avois de le voir & la crainte de lui déplaire avoient un ſi grand pouvoir ſur moi, que je n'oſois pleurer devant lui. Le Roi propoſa d'aller paſſer trois jours à Vincennes, où il y auroit bal & comédie les ſoirs, qu'on iroit à la chaſſe, qu'on ſeroit dans les grands ajuſtemens le premier jour, le lendemain les habits de chaſſe, & le troiſiéme en maſques; cette ſorte d'habillement occupa beaucoup toutes les Dames & tous les Meſſieurs. Je ſuppliai très-humblement le Roi de me diſpenſer d'y aller, que je n'étois pas en état de gouter ces divertiſſemens: il me dit qu'il vouloit abſolument que j'y allaſſe, & qu'il me défendoit d'aller à Eu, où je lui avois dit que j'irois paſſer tout le tems que dureroient ces plaiſirs. Monſieur de Lauzun vint chez moi pour me faire prendre la réſolution de ſuivre les intentions du Roi, il me dit qu'il falloit que je paruſſe plus ajuſtée que les autres Dames, que l'on remarquoit que je me négligeois, que je devois faire comme j'avois accoutumé auparavant notre affaire. Je lui répondis qu'autrefois j'avois eu quel-

que envie de plaire à un petit homme, qu'on ne vouloit plus que je ſongeaſſe à lui : il me dit là-deſſus, à propos l'on m'a fait entendre que vous avez tenu de ſi jolis diſcours au Roi ſur cet homme, ſi vous vouliez me les apprendre, vous me feriez un très-grand plaiſir ; quoique je ne ſois pas perſuadé que tout ce que vous lui avez conté ſoit vrai, je ne laiſſerois pas d'être bien-aiſe de vous en voir faire la rélation. Il me tint mille diſcours badins & agréables là-deſſus, qui me faiſoient oublier ma douleur, & qui me la renouvelloient lorſque je ne fus plus avec lui, & je penſois au déplaiſir que je devois avoir de ne pouvoir paſſer toute ma vie avec une perſonne qui avoit plus de mérite & plus d'agrément que qui que ce ſoit que j'euſſe jamais vu, & un cœur bien au-deſſus des autres gens. Comme je faiſois toujours ce qu'il deſiroit, j'y allai & je fis comme les Dames qui avoient de la joie ; & je n'en avois que celle de le voir derriere tout le monde où il ſe mettoit avec des habits ſi négligés, que je ne pus m'empêcher de lui dire que j'avois été fâchée de l'air craſſeux

avec lequel il avoit paru, que ceux qui l'avoient vu comme cela auroient condamné mon gout, que pour me faire honneur, je le priois de ſe décraſſer. Il ſe mit à rire, & me dit que rien ne convenoit mieux à ſon état que de ne ſonger à s'habiller que contre le froid. Je danſois une courante avec le Duc de Villeroi, il me prit une telle envie de pleurer que je demeurai tout court au milieu de la ſalle ; le Roi ſe leva pour me venir chercher ; il mit ſon chapeau devant moi, afin que tout le monde ne pût pas voir mes larmes, il dit tout haut, ma couſine a des vapeurs. Monſieur de Lauzun voulut faire ſemblant de n'en rien voir, il parut cependant ſi embarraſſé de mon état que tout le monde le remarqua. Afin de faire comme les autres, le jour qu'on ſe maſqua il ſe montra un moment habillé en pélerin, & s'en alla ſans ſe faire connoître : après qu'il eût quitté cette ſorte d'habit, il vint auprès de Madame de Cruſſol qui étoit auprès de moi, je le vis derriere elle, & je cauſai beaucoup avec lui. Les Miniſtres conſeillerent au Roi d'écrire une Let-

tre à tous les Ambaſſadeurs qu'il avoit dans tous les païs étrangers, pour leur donner part des raiſons qu'il avoit eues de rompre mon affaire. Celui qui la propoſa, quoiqu'il lui fît mettre des honnêtetés pour Monſieur de Lauzun, ne laiſſa pas de voir qu'elle lui ſeroit déſavantageuſe, & ce n'étoit qu'à cette intention qu'elle fut envoyée, quoique celle du Roi ne fût que très-bonne. Dans les premiers jours que l'on me vit, des gens curieux me demanderent s'il y avoit long-tems que j'avois cette affaire dans la tête : je répondis, du voyage de Flandres, & qu'au Châtelet j'avois pris ma dernière réſolution ; je diſois cela, parce que Saint Hilaire m'avoit dit que Monſieur de Lauzun avoit conté à quelqu'un qu'il ne s'étoit apperçu de mes intentions qu'au Châtelet ; ainſi je voulus me conformer à ſa réponſe, quoiqu'il y eût plus long-tems que je m'y étois déterminée.

Il arriva une terrible avanture chez Monſieur le Prince. Madame ſa femme avoit toujours été mépriſée depuis la mort de Monſieur le Cardinal de Richelieu, les mau-

vais traitemens qu'on lui faiſoit, redoublerent après le mariage de Monſieur le Duc : elle étoit réduite à ne voir perſonne. Un jour un garçon qui avoit été ſon valet de pied, à qui elle avoit accoutumé de faire quelques largeſſes, entra dans ſa chambre pour lui demander de l'argent ; ſa demande fut accompagnée de manieres qui firent croire qu'il avoit envie d'en prendre ou de s'en faire donner. Un Gentilhomme qui ſortoit d'être Page de Monſieur le Duc, ſe querella avec l'autre, ſoit qu'il le regardât comme un voleur, ou qu'il fût fâché qu'il manquât de reſpect à Madame la Princeſſe, l'on n'en ſçut pas la raiſon : ils mirent l'épée à la main l'un contre l'autre, Madame la Princeſſe les voulut ſéparer, & elle reçut un coup d'épée. Le bruit que cela fit attira du monde, le valet de pied & le Gentilhomme ſe ſauverent. L'Abbé Lafné, ſur l'avis qu'on avoit donné que le premier s'étoit ſauvé dans le Luxembourg, me vint demander permiſſion de le laiſſer prendre, il ne s'y trouva point, & il fut pris dans la ville. On lui fit ſon procès, & lorſque Madame la

Princeſſe fut guérie, Monſieur le Prince la fit conduire à Châteauraux qui eſt une de ſes maiſons, elle y a été gardée très-long-tems en priſon, & à préſent on lui donne ſeulement la liberté de ſe promener dans la cour, toujours gardée par des gens que Monſieur le Prince tient auprès d'elle. Monſieur le Duc fut accuſé d'avoir conſeillé à Monſieur le Prince le traitement que recevoit Madame ſa mere, & il étoit bien-aiſe, à ce que l'on diſoit, d'avoir trouvé un prétexte de la mettre dans un lieu où elle feroit moins de dépenſe que dans le monde.

Guilloire avoit retiré, comme j'ai déja dit, la donation des mains de Monſieur Boucherat ſans mon ordre, & avoit témoigné de la joie de la rupture de mon affaire, & continuoit de tenir une conduite qui m'étoit déſagréable. Je propoſai pluſieurs fois à Monſieur de Lauzun s'il ne trouveroit pas à propos que je le miſſe dehors : comme j'ai déja dit, le Roi avoit approuvé que je le conſultaſſe ſur toutes mes affaires, ſouvent il me répondoit que j'avois raiſon de m'en vouloir défaire, & d'autres fois il avoit la

délicateſſe de ne pouvoir conſentir qu'un homme fût chaſſé de chez moi à cauſe de lui ; il me diſoit qu'il ne vouloit pas être l'auteur de la perte de la fortune de quelqu'un. Je lui dis que lorſque je l'avois pris, je m'étois engagée de lui donner une récompenſe, que je la lui donnerois, & qu'il n'auroit pas raiſon de ſe plaindre que je lui euſſe fait aucune injuſtice. Il dit que ce que je propoſois étoit raiſonnable, & qu'il ſeroit injuſte s'il s'oppoſoit plus long-tems à me laiſſer défaire d'un homme qui me déplaiſoit ; que cela lui faiſoit oublier ce qu'il m'avoit dit ſur la répugnance qu'il avoit eue d'être une occaſion de la perte de quelqu'un, que je ferois bien de parler de cette affaire à Monſieur de Montauzier pour prendre ſon avis ſi je m'en déférois, & pour regler la récompenſe que je pourrois lui donner. Je lui en parlai, dans le commencement. Monſieur de Montauzier me dit que Guilloire lui avoit toujours paru un bon homme, qu'il ne pouvoit me conſeiller, & quelques jours après il me dit qu'il l'avoit trouvé un peu traſſier, qu'il croyoit

que je ferois bien de le renvoyer.

Tous les gens que j'avois auprès de moi crurent que le Roi me défendroit de voir Monſieur de Lauzun après avoir rompu mon affaire, & que Madame de Nogent ne viendroit plus au Luxembourg comme elle avoit accoutumé : ainſi ils étoient bien ſurpris de voir que je ne changeois point de conduite. Ségrais, qui avoit toujours affectionné l'affaire de Monſieur de Longueville, rédoubla ſon eſpérance, & s'imaginoit que je changerois de réſolution, & qu'au lieu d'épouſer Monſieur de Lauzun je ne ferois pas de difficulté de me marier avec l'autre. Saint Germain, qui étoit mon Maître-d'Hôtel, s'étoit lié avec Madame d'Epernon, Madame de Rambures étoit dans leurs intérêts : ainſi toutes les perſonnes qui étoient de cette caballe alloient informer Madame de Puizieux de leurs intentions, & prenoient de ſes leçons. Brai, dont j'ai parlé dans mes Mémoires, arriva le ſoir de la rupture de mon affaire, il prit le parti d'un homme ſage, quoiqu'il eût été très-fâché que j'euſſe épouſé Monſieur de

Lauzun, il ne s'ouvrit à perſonne, & s'il a agi, ça été fort ſecrétement. Monſieur l'Archevêque de Paris qui étoit Perefix mourut, le Roi remplit cette place du plus digne ſujet de ſon Royaume, qui étoit Monſieur l'Archevêque de Rouen, de la Maiſon de Chanvalon ; c'eſt un homme d'un profond ſçavoir.

La Cour partit le premier jour de Carême pour aller à Verſailles, il y avoit eu un bal aux Tuilleries où Meſdames de Monteſpan & de la Valliére n'avoient point paru : l'on en démêla la raiſon le jour qu'on s'en alla, la derniere mécontente de l'autre alla ſe jetter dans le Couvent des filles de Sainte Marie de Chaillot ; le Roi y envoya Monſieur de Lauzun & Monſieur Colbert, le dernier la ramena avec lui. Le Roi & Madame de Monteſpan ne ceſſerent point de pleurer dans le caroſſe, j'en fis de même, quoique pour une raiſon bien différente. Quand Madame de la Valliére fut arrivée, les larmes finirent, tout le monde avoit approuvé ce qu'elle avoit fait, & on diſoit qu'elle en avoit uſé ſottement de revenir.

qu'elle devoit demeurer, ou au moins prendre quelques méſures, elle revint comme elle s'en étoit allée. Bien des gens diſoient que, quoique le Roi eût pleuré, il auroit été très-aiſe de s'en défaire dès ce tems-là: l'on parla bien différemment de cette rétraite, des motifs, & des gens que l'on accuſoit de la lui avoir conſeillée. Cette affaire m'étoit indifférente, je ne m'attachai point à en vouloir apprendre les particularités, outre que dans ces ſortes d'affaires chacun dit ſon ſentiment & fait ſon raiſonnement à ſa mode, ſans prétendre jamais dire ni trouver les véritables raiſons. Comme nous fumes retournés à Saint Germain, Monſieur l'Archevêque de Paris me vint voir, il avoit toujours été de mes amis, & l'étoit extrêmement de Monſieur de Lauzun; il me parloit ſouvent de la part qu'il avoit priſe à notre malheur. Dans cette viſite ſans ſonger à rien, il me dit, Guilloire n'eſt donc plus à vous. Je lui répondis que je ne l'avois pas encore renvoyé: il me répliqua qu'il admiroit ma patience de l'avoir gardé après ce qu'il me venoit de faire; je lui dis que je

ne ſçavois pas qu'il m'eût rien fait de nouveau ; il me répondit, je croyois que Monſieur de Lauzun vous eût informée de ce qu'il m'étoit venu dire. Je lui dis qu'au contraire il avoit des délicateſſes là-deſſus qui me faiſoient pitié ; un jour il approuvoit que je m'en défiſſe, & le lendemain il m'exhortoit de le garder, & ne vouloit pas être l'auteur de la perte d'un homme : il me dit, il faut que Monſieur de Lauzun ait un bon cœur. Cela me donna de la curioſité, je le priai de m'expliquer ce qu'il vouloit me dire ; il me répondit, vous connoiſſez Maſaumini, puiſque c'eſt un Gentilhomme du côté d'Eu, il vint me dire que Guilloire & Segrais l'avoient prié de le mener chez moi ; comme il n'y avoit pas long-tems, me dit-il, que j'étois Archevêque, je crus qu'ils vouloient me faire un compliment, ainſi je lui répondis que ce ſeroit quand il voudroit, il vint le lendemain avec eux, je reçus leur viſite dans mon lit. Après qu'ils m'eurent fait leurs complimens, Guilloire me dit, vous avez toujours eu tant de bonté pour Mademoiſelle, & pris tant d'intérêt à

tout ce qui la regarde, que je crois que vous voudrez bien continuer de lui dire vos ſentimens dans une occaſion qui eſt fort preſſante par l'état pitoyable où elle eſt. Je lui répondis qu'il s'étoit paſſé des affaires, & qu'il me ſembloit qu'on ne parloit plus de rien ; alors Guilloire me répondit, ah ! Monſeigneur que dites-vous, elle eſt plus entêtée de Monſieur de Lauzun qu'elle ne l'a jamais été ; ce ſeroit, me dit-il, une œuvre digne de vous, d'empêcher qu'elle ne vît plus cet homme. L'Archevêque continua à me dire qu'il avoit répondu que c'étoit au Roi à ordonner ce qu'il trouveroit à propos, & non pas à lui ; que là-deſſus Guilloire avoit repris qu'il le croyoit obligé en conſcience d'y mettre ordre ; qu'il lui avoit répliqué, vous qui êtes auprès de Mademoiſelle, pourquoi ne lui dites-vous point tous les cas de conſcience que vous me faites imaginer ? Que là-deſſus Segrais pour ſuppléer à la mémoire de Guilloire avoit dit, il y auroit, Monſeigneur, un expédient, qui ſeroit d'envoyer Monſieur de Lauzun Ambaſſadeur en Eſpagne ou en Angleterre,

ou bien commander les Troupes dans quelques Provinces : qu'il lui avoit répondu qu'il étoit mon très-humble ſerviteur en tout ce qui dépendroit de lui ; & que, ſi je lui faiſois l'honneur de le conſulter ſur ma conſcience, il me donneroit ſes avis avec plus de facilité que perſonne du monde, que c'étoit ſon métier, que pour ce qui regardoit ma conduite, il étoit perſuadé que je n'avois beſoin du ſecours de perſonne, parce que j'en ſçavois plus que ceux à qui je demanderois conſeil ; qu'à l'égard du Roi il ne ſe mêloit point de lui donner de ſemblables avis ; que Monſieur de Lauzun étoit de ſes amis, qu'il ſeroit très-fâché de lui rendre de mauvais offices ; qu'il ne vouloit pas juger de leurs intentions, qu'il ne pouvoit pas s'empêcher de leur dire qu'ils portoient leur zèle un peu trop loin, qu'ils allerent chez le Confeſſeur du Roi, parce qu'ils ne trouverent pas leur compte avec lui : qu'ils lui tinrent les mêmes diſcours, qu'un moment après leur converſation le Pere Ferrier l'étoit venu trouver pour lui dire qu'il en alloit parler au Roi & à Mon-

ſieur de Lauzun, afin qu'on démêlât l'intention de ces deux Meſſieurs ; que de ſon côté il en avoit uſé de même, qu'il avoit été avertir Monſieur de Lauzun, & dire au Roi la conduite & le zèle de ces deux perſonnages ; que le Roi les avoit extrêmement condamnés, qu'il ne doutoit point que je ne les chaſſaſſe, & que c'étoit pour cela même qu'il avoit été ſurpris que je ne l'euſſe pas fait. Je lui dis, vous auriez raiſon de me blâmer de ne les avoir pas mis hors de chez moi ; j'ai ſujet de me plaindre de Monſieur de Lauzun de ne m'avoir pas avertie : voilà, lui dis-je, la premiere nouvelle que j'en ai appriſe. J'écrivis à Guilloire de dire à Segrais de ſe retirer, que j'étois mécontente de lui. Le lendemain ils allerent tous deux chez Monſieur de Paris lui dire qu'il les avoit perdus ; Segrai lui dit, il n'y a encore que moi de chaſſé ; Monſieur Guilloire le ſera bien-tôt : il leur répondit qu'ils avoient parlé à d'autres gens qu'à lui, il m'écrivit un billet pour me prier de ne le pas nommer. La premiere fois que je vis Monſieur de Lauzun, après avoir ſçu

cette honnête conduite, je lui reprochai de m'avoir caché cette affaire ; il me répondit qu'il n'aimoit point à faire du mal, qu'ainſi il n'avoit pas voulu perdre ces Meſſieurs ; que s'il avoit contribué à les faire chaſſer, l'on diroit dans le monde qu'il faiſoit le maître chez moi, & qu'il y vouloit tout gouverner. Je lui dis, plût à Dieu que vous le vouluſſiez faire, je le ſouhaiterois avec paſſion, & mes affaires en iroient mieux. Vous voudriez donc, me dit-il, que je chaſſe vos vieux Domeſtiques, & je n'en aurois pas la force ; il eſt vrai que les deux dont il eſt queſtion vous ont traitée un peu cavaliérement, le Pere Ferriére vous en pourra dire des nouvelles ſi vous voulez l'envoyer chercher. Il me dit, vous voyez bien à préſent les raiſons pour leſquelles je n'oſois venir chez vous que rarement & en bonne compagnie. Monſieur de Montauzier, qui s'étoit mis dans la tête de ſervir Segrais, pria Monſieur de Paris de me dire qu'il ne lui avoit point parlé, que c'étoit Guilloire qui avoit tout fait. Je dis à Monſieur de Lauzun qu'ils étoient

également coupables, que Guilloire avoit peu d'eſprit ; qu'il n'avoit jamais inventé ce deſſein, que l'autre l'avoit projetté & le lui avoit fait éxécuter, que je ne garderois ni l'un ni l'autre, que je le conjurois de ſonger à me trouver un homme pour mettre à la place de Guilloire. Il me dit qu'il s'informeroit puiſque je lui en donnois la commiſſion. Deux jours après je lui demandai s'il m'avoit trouvé quelqu'un, il me dit, l'on m'en a nommé deux ou trois, & ce ſont des hommes qui ont eu des attachemens avec des Gens qui ne vous ſont pas agréables ; ainſi après avoir examiné celui qui vous ſeroit le plus propre, j'ai jetté les yeux ſur Rollinde : je ne le connois, me dit-il, que pour l'avoir vu travailler dans une affaire que Monſieur de Roquelaure avoit eue autrefois avec ſa maiſon, qu'il l'avoit accommodée avec tant d'équité qu'il l'en avoit toujours eſtimé, qu'il y avoit quelque tems qu'il avoit prié Monſieur de Roquelaure de trouver bon qu'il examinât les affaires qu'il avoit eues avec Monſieur ſon Frere, qu'il les avoit

reglées avec beaucoup d'habileté, que c'étoit un très-honnête homme qui prendroit un grand ſoin de mes affaires ; & que je ne pouvois les commettre entre les mains de perſonne qui eût plus de capacité ni un ſi grand ſçavoir faire que lui, qu'il étoit perſuadé que Monſieur de Roquelaure feroit bien de me le donner, lorſque je le lui demanderois. Je lui répondis qu'il me feroit plaiſir, que c'étoit juſtement l'homme qu'il me falloit, que j'avois toujours aimé Monſieur de Roquelaure, que j'étois ravie de le prendre de ſa main. Guilloire quelques jours après me dit, je ſçai que Monſieur de Lauzun vous veut donner Rollinde, c'eſt un très-honnête homme qui eſt très-habile, vous ferez bien, me dit-il, de le mettre à la place de Loſſandiére. Le lendemain il alla trouver Pertuis qu'il ſçavoit être des amis de Monſieur de Lauzun pour voir s'il ne pourroit point l'obliger de me parler pour lui ; quoiqu'il fît ſemblant de le diſſimuler, il voyoit bien que je prenois Rollinde pour le mettre à ſa place : jamais homme n'a fait tant de baſſeſſes & n'a été

ſi ſouple pour conſerver l'emploi qu'il avoit chez moi ; quoiqu'il pût faire, je ne le voulus pas garder. Le lendemain de Pâques Pertuis vint de la part de Monſieur de Lauzun me dire que le Roi lui avoit fait l'honneur de lui donner le Gouvernement de Berri qui venoit de vacquer ; il me manda auſſi que Monſieur de Roquelaure étoit à Saint Germain, que je l'envoyaſſe chercher pour lui demander Rollinde. Il vint chez moi comme je ſortois de table ; je lui dis qu'il avoit un homme, dont j'avois ouï dire beaucoup de bien pour ſa probité & ſa capacité, que j'avois un extrême beſoin d'avoir quelqu'un qui pût rétablir mes affaires, parce qu'elles étoient en déſordre par les mal-habiles Gens qui me les avoient faites, que je le priois de me le donner. Il me fit un diſcours d'une heure auquel je ne compris rien ; comme je le connoiſſois grand diſcoureur ſur la plus petite affaire, je le preſſai tant qu'il me promit de me l'amener le lendemain, ſans dire pourtant qu'il me le donneroit. Le ſoir je trouvai M. de Lauzun chez la Reine, à qui je

fis mon compliment ſur le Gouvernement que le Roi venoit de lui donner ; je m'approchai de lui, & dis tout bas, je ne ſerai jamais contente de ce que le Roi fait, que lorſqu'il m'aura donné à vous ; juſques-là, dis-je, je me trouverai inſenſible à toutes vos élévations. Il me répondit que mon ſouhait étoit trop obligeant, qu'il n'y pouvoit répondre que par une proſternation à mes genoux, & qu'il n'étoit pas dans un endroit pour l'oſer faire, qu'il me prioit pourtant d'être ſenſible à la bonté avec laquelle le Roi lui avoit donné ce Gouvernement.

Monſieur de Roquelaure m'amena Rollinde, ainſi qu'il me l'avoit promis ; je le fis demeurer avec moi, je lui parlai long-tems, & je fus fort contente de lui. Je le dis le lendemain à Monſieur de Lauzun, avec qui j'eus une longue converſation chez la Reine ; il me dit qu'il avoit parlé au Roi, qu'il m'avoit conſeillé de prendre Rollinde, qu'il avoit approuvé ce choix : cela me fit un ſenſible plaiſir, parce que j'ai toujours eu une extrême crainte de lui déplaire en quoi que

ce

ce fût. Beloi régla le payement de Guilloire, auquel je fis donner....., il s'en alla; ce qui donna un ſenſible déplaiſir à mes gens qui ne s'étoient ralliés avec lui que depuis mon affaire. Sœur Anne Marie Jeſus Carmelite, me parla de raccommoder Madame de Longueville avec moi, je ne voulus pas l'écouter; je le dis à Monſieur de Lauzun, qui me dit que je n'avois pas bien fait, que je n'avois aucun ſujet d'être fâchée contr'elle, parce qu'elle n'avoit condamné ce que j'avois voulu faire que par l'amitié qu'elle avoit pour moi, qu'il deſiroit avec paſſion que je fuſſe bien avec elle, afin que cela lui donnât occaſion de voir Monſieur de Longueville; qu'il avoit toujours été de ſes amis, qu'il étoit fâché de ce que depuis mon affaire il ne lui parloit plus, qu'il ne l'avoit point trompé, au contraire, qu'un jour Monſieur de Longueville voulut lui parler du deſſein qu'il avoit de ſe marier avec moi, qu'il avoit été dans un horrible embarras, qu'il n'en étoit ſorti que par l'arrivée d'un homme qui les avoit ſéparés, que ſans cela il croyoit qu'il n'auroit pas eu la

force de lui répondre ſur une affaire à laquelle il étoit plus intéreſſé que lui, (il avoit donné ordre à ſon valet de laiſſer entrer tout le monde) qu'un homme étoit arrivé dans le moment que Monſieur de Longueville lui alloit déclarer ſes intentions, que jamais tems ne lui avoit paru ſi long que celui qu'il avoit paſſé ſeul avec lui, parce qu'il avoit une répugnance naturelle à ne vouloir tromper perſonne. Il y eut un Jubilé à Pâques, Sœur Anne Marie m'écrivit un billet pour me propoſer une ſeconde fois de me raccommoder avec Madame de Longueville; je lui fis réponſe que je le voulois bien, que je la priois de lui dire qu'elle ne me parlât de rien, parce que la matiere m'étoit trop ſenſible. Il étoit parlé dans ma lettre du Roi, & il y avoit des endroits bien tendres pour Monſieur de Lauzun, je la lui montrai devant que de l'envoyer; il la trouva très-bien: je la fis voir au Roi, afin qu'il vît ce que je diſois de Monſieur de Lauzun. Je me ſervis du prétexte que je ne voulois pas me réconcilier ſans ſçavoir s'il le trouveroit bon, & je n'agiſſois cependant

ainſi que pour lui faire connoître que je n'avois pas changé de ſentiment ni diminué l'amitié pour Monſieur de Lauzun. J'allai le lendemain de Pâques à Paris ; je mis pied à terre au grand Couvent des Carmelites ; Madame de Longueville y entra d'un côté & moi de l'autre, nous nous embraſſâmes : elle me dit, c'eſt de trop bonne foi que je vous dis que je n'ai jamais eu intention de vous déſobliger, & je ſuis très-fâchée, me dit-elle, de ce que j'ai fait ; nous nous mîmes à changer de diſcours. Après une aſſez longue converſation, nous nous ſéparâmes les meilleures amies du monde : je lui dis que je m'étois fort répentie d'avoir refuſé la premiere propoſition que la Sœur Marie m'avoit faite de me raccommoder, que j'en diſois ma coulpe, que je pouvois l'aſſurer qu'une perſonne qui n'avoit pas l'honneur d'être connue d'elle m'avoit fort blâmée & m'avoit extrêmement preſſée de me réconcilier avec elle.. Elle répondit avec des manieres fort honnêtes, je lui ſuis bien obligée : depuis ce tems-là nous avons bien vécu enſemble : c'eſt une femme d'une grande piété & d'un mérite

extraordinaire. Lorſque j'arrivai à Verſailles, je dis à Monſieur de Longueville chez la Reine, je vis hier votre Mere, il me répondit qu'il en étoit très-aiſe : Monſieur de Lauzun vint ſe mêler dans notre converſation, & ils ſe raccommoderent ſi bien, que Monſieur de Longueville dit à Pertuis de le mener dîner avec lui, & ils y allérent enſemble. Après que j'eus rendu compte au Roi de ma réconciliation avec Madame de Longueville, il témoigna à Monſieur le Prince qu'il trouvoit à redire qu'il eût diſcontinué de me voir ; auſſi il me vint rendre viſite ; Monſieur le Duc & Madame la Ducheſſe en firent de même, & pas un d'eux ne me dit rien ſur ce qui s'étoit paſſé. Monſieur de Lauzun me preſſoit tous les jours de me raccommoder avec tout le monde, il me diſoit que je devois mettre tous mes reſſentimens aux pieds de Notre-Seigneur & le remercier des graces qu'il m'avoit faites lorſqu'il avoit rompu cette affaire, de laquelle je me ſerois repentie. Je voyois bien qu'il me diſoit cela pour me faire parler, afin de connoître l'état

où j'étois pour lui. Je fus malade pendant huit jours à Paris : Monſieur de Lauzun avoit ſoin d'envoyer tous les jours ſçavoir de mes nouvelles ; j'étois touchée & non contente de cette régularité, j'euſſe été bien-aiſe qu'il y fût venu lui-même.

L'on partit pour aller faire un voyage en Flandres : quoique je ne fuſſe pas bien guérie, je ne laiſſai pas de ſuivre, je me trouvai fort mal à Chantilli, les pieds, les mains & les joues m'enflerent ; mon Médecin me diſoit toujours que ce n'étoit rien, que toute mon indiſpoſition venoit de chagrin & d'une mélancolie noire. Il n'eut pas beaucoup de peine à me le perſuader, l'état où j'avois été, celui où je me trouvois, auroient déréglé une ſanté plus forte que la mienne, il n'y aura perſonne qui ne le croye lorſqu'il penſera à tout ce que j'ai ſouffert. Monſieur de Lauzun parut extrêmement inquiet de mon mal, & quoiqu'il ne voulût pas me faire connoître ſa peine, crainte de m'affliger, je ne laiſſai pas de m'en appercevoir.

Nous ſéjournâmes à Chantilli, où il ar-

riva un tragique accident. Un Maître-d'Hôtel, qui avoit paru & qui étoit en réputation d'être un homme très-ſage, ſe tua, parce que Monſieur le Prince s'étoit fâché d'un ſervice qui n'etoit pas arrivé à tems pour le ſouper du Roi.

Le lendemain nous allâmes coucher à Liancourt; lorſque j'y arrivai je m'allai coucher. Le Roi le lendemain dans le caroſſe me demanda comment je me portois, & il me dit qu'il avoit vu le ſoir Madame de Nogent qui pleuroit, qu'il en avoit demandé la raiſon à Mademoiſelle d'Elbœuf, qu'elle lui avoit répondu qu'on venoit de lui dire que j'étois hydropique, que je ne vivrois pas ſix mois. Je lui répondis que cela ne m'affligeoit point, que je ſçavois bien d'où venoit mon mal.

Lorſque je renvoyai Guilloire, Monſieur me dit à table, Guilloire n'eſt plus à vous, vous avez pris Rollinde, je lui dis qu'oui. Il me répliqua, vous avez auſſi renvoyé Segrais, voilà bien des Gens hors de chez vous; Guilloire, me dit-il, eſt un honnête homme: je lui dis, l'on fait chez ſoi

ce que l'on veut. Le Roi ſe mit à ſourire ; il voyoit bien que Monſieur vouloit parler, & que je lui avois coupé court. Le lendemain Monſieur ne ſe rebuta point de ce que je lui avois dit, il recommença à me parler, & me dit, vous n'avez donc plus votre Confeſſeur : je lui dis qu'il étoit allé à ſon Abbaye ; c'eſt-à-dire, me dit-il, comme les chiens qu'on fouette ; je répondis que je croyois qu'il étoit obligé en conſcience d'y demeurer. Le Roi dit, quand un Moine eſt hors de ſon Couvent, il perd la tramontane, & ne ſçait plus ce qu'il fait, il veut ſe mêler des affaires du monde ; ſi ma Couſine l'a renvoyé chez lui elle a bien fait. Le Roi fit taire Monſieur par petite repriſe : j'avoue qu'il me fit un ſenſible plaiſir, parce que tout le monde connut qu'il approuvoit que je me défiſſe des Gens qui m'avoient deſſervie dans l'affaire de Monſieur de Lauzun, & qu'en même tems il trouvoit bon que je priſſe ceux qu'il me donnoit. Monſieur & Madame de Verneuil étoient venus à Chantilly faire leur cour au Roi & à la Reine : elle vint cauſer avec

moi, & me parla de l'envie qu'elle avoit que Monſieur de Verneuil donnât ſon Gouvernement de Languedoc à Monſieur de Lauzun, qui donneroit le ſien à Monſieur le Duc de Sully ſon fils avec quelqu'autre récompenſe ; que Monſieur de Verneuil étoit vieux, ne pouvoit plus voyager, & ſeroit bien heureux de pouvoir remplir la place d'un auſſi honnête homme que Monſieur de Lauzun, qu'elle avoit beaucoup d'eſtime & d'amitié pour lui. Je la remerciai extrêmement de tout ce qu'elle me diſoit là-deſſus ; je comprenois qu'elle ne m'avoit tenu ce diſcours que pour me faire plaiſir. Le lendemain nous ne fûmes pas plutôt dans le caroſſe, que Monſieur dit, j'ai oublié de demander à Madame de Verneuil s'il eſt vrai, comme le bruit en court, que ſon Mari veut rendre le Gouvernement de Languedoc : perſonne ne répondit rien. Il s'adreſſa à moi, & me dit, c'eſt un beau Gouvernement ; votre Pere l'avoit. Le Roi dit, il l'a eu, parce qu'il ſe l'étoit fait donner pendant la Régence, dans un autre tems je ne le lui aurois pas accordé.

Monſieur parla encore ſans nommer Monſieur de Lauzun, & l'on vit bien que c'étoit de lui qu'il vouloit parler: le Roi répondit bien obligeamment pour lui, quoiqu'il ne le nommât pas non plus que Monſieur : je ſçai bien que je fus fort ſatisfaite de ſa réponſe, & elle fit plaiſir à Monſieur de Lauzun.

Mon mal diminua dans la route, s'il eût continué je m'en ſerois allée à Eu. Nous allâmes droit à Dunkerque, où le Roi occupoit ſon infanterie à des fortifications nouvelles qu'il y faiſoit faire. Monſieur de Duras la commandoit; lorſque l'on paſſa à Montreuil, Monſieur de Louvois rendit compte au Roi de l'état des troupes, & lui dit que la brigade des Gardes du Corps la plus foible & la moins bonne étoit celle de S. Germain-Beaupré. Monſieur de Lauzun ſe fâcha contre lui, & le menaça de le faire caſſer : il vint ſe jetter à mes pieds pour me ſupplier de vouloir lui parler pour lui ; je lui écrivis un billet pour le prier d'en avoir pitié, il fit ce que je deſirois, & il me ſupplia très-humblement de ne lui

plus faire de pareilles recommandations, parce qu'il me devoit obéir & faire tout ce que je lui commanderois, que peut-être le Roi auroit raiſon de trouver mauvais qu'il agît d'une certaine maniere. Je lui répondis que je ne m'engagerois plus pour ce qui regarderoit le ſervice du Roi, & particulierement ſa compagnie. La Cavalerie qui montoit la garde devant la maiſon du Roi ſe mettoit en eſcadron vis-à-vis de mes fenêtres, lorſque c'étoit la compagnie de Monſieur de Lauzun, j'étois fort ſoigneuſe de la regarder. Un jour je reprochai à Baraille qu'il ne venoit pas me faire ſa cour, comme les autres Officiers: un Samedi matin il vint avec une mine riante, je crus qu'il vouloit me parler, je l'appellai dans mon cabinet. Je fus ſurpriſe d'entendre dire à ce garçon, qui étoit toujours d'un grand ſens froid, Monſieur de Lauzun a un habit neuf aujourd'hui, il n'eut jamais ſi bonne mine; quoique ſon habit ſoit uni, il eſt d'un bon air, & ſur-tout un ruban couleur de roſe à ſa cravate qui m'a paru charmant; il

doit monter à cheval pour une revue, j'ai cru vous en devoir donner avis, parce que vous ne ſeriez pas fâchée de voir qu'il n'a pas méchante mine à cheval : j'ai voulu lui dire ce matin que je venois vous faire cette relation, il m'a dit que j'étois un fou ; vous verrez tantôt ſi je n'ai pas raiſon. Le plaiſir & la bonne amitié avec laquelle il me parloit, me toucherent ſenſiblement : je m'en allai chez la Reine pour lui propoſer d'aller à cette revue, elle me dit qu'elle n'y iroit point, je la trouvai fort opiniâtre dans cette réſolution. Je m'aviſai de conſeiller à Madame Colbert, qui étoit arrivée la veille, d'aller voir Monſieur de Chevreuſe ſon gendre à la tête des Chevaux-Legers, qu'elle devoit dire à la Reine d'aller à la revue : je me tourmentai tant que la Reine ſe détermina à y aller, & j'eus le plaiſir de voir ce ruban, qui me fit demeurer d'accord que Baraille avoit eu raiſon de me vanter l'air de l'habit, & de remarquer celui du ruban ; je lui fis ſigne que j'étois ſelon ſon goût.

Comme la Ducheſſe d'Yorck étoit morte, & qu'il avoit couru un bruit que je m'allois marier avec le Duc d'Yorck, Monſieur de Lauzun vint un ſoir chez moi : j'entrai dans mon cabinet, il me dit, je viens vous dire que ſi vous voulez épouſer Monſieur le Duc d'Yorck, je ſupplierai le Roi de m'envoyer dès demain en Angleterre pour négocier ce mariage : je ne ſouhaite rien tant au monde, me dit-il, que votre grandeur, & je ne ſerai jamais content que vous n'ayez raiſon de le devoir être. Je ne ſuis propre, ajoûta-t-il, qu'à vous rendre de médiocres ſervices, je ſerois un ingrat & un fort malhonnête homme ſi je négligeois une occaſion comme celle-là. Il me ſupplia de lui dire mes ſentimens ſincerement, & d'être perſuadée qu'il exécuteroit mes ordres avec beaucoup de fidélité, que je lui diſe ce que je penſois là-deſſus. Je lui répondis, ce que je penſe, rien qu'à vous, lui dis-je, & je ne ſuis occupée au monde qu'à chercher un moment pour parler au Roi, & pour lui dire qu'après tout ce qui s'eſt paſſé &

tout ce qu'on a vu de moi, il ne doit pas craindre que le public & les particuliers puiſſent croire qu'il m'ait ſacrifiée, s'il me permettoit de vous épouſer, je ſuis perſuadée qu'il ſera touché de ce que je lui dirai. Voilà, Monſieur, encore une fois, lui dis-je, ce que je penſe. Il ſe jetta à mes pieds, & y demeura long-tems ſans me rien dire: je fus tentée de le relever, après avoir ſurmonté cette envie, je me retirai en un coin de mon cabinet, il demeura au milieu, & ſe tint toujours à genoux. Il me dit, voilà où je voudrois paſſer ma vie pour reconnoître ce que vous venez de me dire, & je ne ſuis pas aſſez heureux pour cela; je ne dois ſonger à rien de tout ce que peut faire le Roi, ainſi je n'ai rien que la mort à ſouhaiter. Je me mis à pleurer, il ſe releva & s'en alla. Monſieur Colbert, l'Ambaſſadeur en Angleterre, me vint voir; il me dit, que lorſque mon affaire avec Monſieur de Lauzun s'étoit rompue, le Roi & toutes les perſonnes de qualité d'Angleterre en avoient été fâchées par l'eſtime qu'on faiſoit de lui, que

le Roi d'Angleterre lui avoit dit, il faut que je faſſe bien du cas de Monſieur de Lauzun, & que je ſois bien perſuadé de ſon mérite, de n'être pas fâché que Mademoiſelle l'ait préféré à moi, qu'il ſentoit qu'il auroit été au déſeſpoir ſi j'avois épouſé que qu'autre perſonne; que pour lui il en avoit été fort aiſe. Monſieur le Duc de Buckingham, qui étoit de ſes amis; vint voir le Roi, il me dit, que ſi je voulois faire agir le Roi d'Angleterre, il s'eſtimeroit fort heureux de me pouvoir faire quelque plaiſir: je lui dis que je ne voulois avoir d'obligation qu'au Roi.

Lorſque les travaux de Dunkerque furent finis, on alla travailler à Tournai & à Ath. Monſieur de Lauzun m'envoya dire un matin qu'il s'en alloit à Bruxelles; je répondis à Pertuis, qui m'étoit venu demander de ſa part ſi j'avois quelque ordre à lui donner, & qu'il me demandoit pardon s'il ne venoit pas prendre congé de moi, que je le priois de ne point partir ſans me voir: cependant il s'en alla ſans que je le viſſe. Monſieur eut envie d'aller à Enguien voir un des plus

beaux jardins du monde, j'eus la même curioſité que lui : comme nous y arrivâmes, Monſieur de Lauzun & Guitri y paſſérent à leur retour de Bruxelles dans le caroſſe de Valentinois qui n'avoit pas de livrées ; ainſi je crois que perſonne ne les vit que moi. Le Comte de Charni m'y vint voir, Monſieur lui fit mille amitiés. Nous étions tellement entêtés de la beauté de ce jardin, qu'après en avoir parlé comme d'un miracle, tout le monde eut envie d'y aller ; les Miniſtres y allerent & en revinrent enchantés : le Roi y vouloit aller, les Eſpagnols eurent la malhonnêteté de faire mettre une Garniſon dans la Ville & dans le Château, cela l'empêcha d'y aller. Le ſoir que je fus de retour d'Enguien, je vis Monſieur de Lauzun chez la Reine, il me conta ſon voyage de Flandres, je lui reprochai d'être parti ſans me dire adieu, je voulois me fâcher contre lui, & tout auſſi-tôt que je le voyois, je n'avois plus la force de me mettre en colere. Je lui dis qu'il étoit tout comme le jardin d'Enguien, qu'il enchantoit les gens toutes les fois qu'on le regardoit, qu'on ne pouvoit

ni en imiter la beauté ni la connoître ; j'étois en diſpoſition de le gronder, il m'en ôta l'envie par des manieres que je ne pouvois concevoir, & que je ne ſçavois dépeindre : tant il les a ſingulieres. A propos de ce voyage, devant que notre affaire fût rompue, il me diſoit que pendant la paix il iroit viſiter les places de Flandres & de Hollande, que cela lui pourroit être utile dans la guerre ; & comme il m'entretenoit que quand il y ſeroit, pour qu'on ne pût pas blâmer le choix que j'avois fait de lui, il ſeroit obligé d'y agir d'une maniere toute extraordinaire, que s'il y étoit tué, l'on diroit, Mademoiſelle avoit raiſon de l'eſtimer. Toutes les fois que je penſois à cela & à ſa ſéparation pour ce voyage de Hollande, je me mettois à pleurer, & bien ſouvent il me répétoit le même diſcours, afin d'avoir le plaiſir de me voir attendrie. Comme il m'avoit extrêmement entretenue qu'il ne ſe ſoucioit plus des plaiſirs, & qu'il y avoit fort long-tems qu'il n'avoit eu aucun entêtement, je lui dis un jour par hazard que j'avois bien ſçu de ſes nouvelles, & que l'in-

difference à laquelle il m'avoit voulu perſuader qu'il avoit pour toutes les Dames n'étoit pas vraie ; il me répondit, ce ſont des Chapitres qu'il ne vous ſeroit pas honnête de traiter. Je voudrois, me dit-il, que tout le monde ſe déchaînât contre moi, qu'on vous apprît toutes mes foibleſſes, mes bizarreries, & mes inégalités, afin que vous puiſſiez vous dégouter & rompre l'affaire, ou être en état de n'avoir rien à apprendre de nouveau ; & lorſque vous voudrez vous fâcher, je puiſſe vous dire, l'on vous avoit avertie, pourquoi avez-vous voulu de moi. Je vous dis ceci, me diſoit-il, parce que je ſçai que dans votre colere vous ne manquerez jamais de vous mettre ſur la différence de votre qualité à la mienne, ſur quoi je n'aurois rien à répondre. Je lui dis pardonnez-moi ſi je m'aviſe de vous faire quelques reproches là-deſſus ; je vous permets de me dire, ſi j'étois Roi ou Empereur je ne vous aurois pas épouſée, parce que vous avez quarante-trois ans, ainſi nous demeurerons quittes l'un de l'autre. Il me diſoit, lorſqu'on vous viendra faire un

conte de moi, vous ne me nommerez pas les gens qui vous auront parlé ; cette réſolution dura deux jours, lorſque vous aurez boudé deux fois vingt-quatre heures, & que j'en aurai été bien inquiet, vous me direz le nom de celui ou de celle qui aura été aſſez charitable pour me vouloir brouiller avec vous, nous nous raccommoderons aiſément, & ſerons bien enſemble juſqu'à une nouvelle relation ; & c'eſt pour cela même que je deſirerois qu'on voulût vous dire dès à preſent toutes mes méchantes qualités. Il ſe mit après cela à ſe dépeindre comme un homme chagrin, colere & emporté : je lui répondis, je ſuis toute faite comme vous, ainſi je croi que nous nous raccommoderons de même. Voilà dequoi nous nous entretenions pendant les trois jours que nous attendions le moment d'aller épouſer.

Le Roi réſolut d'aller viſiter les frontieres de Charleroi. Comme je m'en allois ſouper la veille du jour que l'on devoit partir, je vis Monſieur de Lauzun ſur la porte de la chambre du Roi, qui s'appro-

cha de moi pour me dire, avez-vous quelque ordre à me donner? Il me répeta trois ou quatre fois le même discours, que je crus être une plaisanterie, je passai sans lui rien dire. Le lendemain, dans le carosse, le Roi dit, Monsieur de Lauzun & Guise m'ont demandé congé d'aller en Hollande: Monsieur lui répondit, pourquoi sont-ils revenus de Bruxelles & d'Anvers sans y aller? Le Roi dit, je n'en sçai rien, ils ne seront pas long-tems dans ce voyage, parce que Monsieur de Lauzun doit entrer en quartier. Ce fut alors que je vis que le congé de Monsieur de Lauzun étoit sérieux. Le soir en arrivant à Binche où l'on alla coucher, je vis la Compagnie de Lauzun en garde devant la porte du Roi, & comme Baraille n'y parut point, j'envoyai sçavoir où il étoit: l'on me vint dire que depuis quatre jours il étoit parti du camp, qu'on ne sçavoit où il étoit allé, qu'il avoit dit qu'il avoit encore une affaire pressée à Paris, qu'il s'en étoit allé en poste, afin d'être plutôt de retour. J'envoyai dire à la Hilliére de me venir parler: je lui con-

tai comme Monſieur de Lauzun avoit pris congé de moi par maniere de badinage, que ce voyage me mettoit en peine, que je croyois qu'il y avoit quelque myſtere. Nous trouvâmes Charleroi en aſſez bon état, quoiqu'il ne fût pas encore achevé. Le Roi alla ſe promener à une maiſon du Comte de Buquoi : le Jardin, quoique moins beau que celui d'Enguien, me parut extrêmement propre & bien ordonné. A notre retour la Reine paſſa à un Couvent de Cordeliers ; comme ils avoient ouï dire qu'elle aimoit les Saluts, lorſqu'elle arriva à l'Egliſe, à midi, ils dirent Complies & enſuite le Salut : je leur dis, mes Peres, vous avez dit Vêpres de bonne heure ; ils me répondirent qu'ils ne les avoient pas commencées, qu'ils avoient dit Complies & le Salut, afin de ne pas ennuyer la Reine. Le lendemain nous paſſâmes à Mariemont, qui eſt une maiſon de plaiſance du Roi d'Eſpagne, que la Reine de Hongrie, Sœur de Charles V. a fait bâtir ; c'eſt un lieu où l'Infante Iſabelle ſe plaiſoit extrêmement, & quoi-

qu'elle ſoit à neuf lieues de Bruxelles, elle y venoit ſouvent prendre l'air, il y doit être très-bon, parce que la maiſon eſt bâtie ſur la hauteur. C'eſt un petit Château de pierres blanches, dont la Cour eſt irréguliere, le dedans eſt fort logeable par des petites pieces de plain-pied, avec des terraſſes, des parterres, & de grands buits qui repréſentent différentes figures de bêtes, de gens & de caroſſes, quoique cela ſoit extraordinaire & peu en uſage, je ne laiſſai pas d'y trouver une eſpece de beauté qui fait plaiſir à voir. Nous allâmes coucher à Binche; l'on parla d'aller le lendemain à Mons entendre chanter la Meſſe aux Chanoineſſes; Meſdames de Monteſpan & de la Valliere y vouloient aller, & lorſque j'en eus demandé la permiſſion au Roi, elles changerent de ſentiment. Le Roi me dit que je devois faire écrire au Duc d'Arſcot par Courtin qui étoit de ſes amis, pour lui dire que la Maréchale d'Humieres iroit à Mons, que je ſerois dans ſon caroſſe comme une perſonne inconnue. Il me dit qu'il falloit attendre ſa réponſe,

qu'il pourroit bien me refuſer la porte ; que ſon voyage de Charleroi avoit tellement épouvanté les Eſpagnols, qu'ils avoient fait porter toute la nuit paſſée, de l'Infanterie en croupe pour la jetter dans la Ville. Le Duc d'Arſcot manda que j'étois la maîtreſſe, & qu'il me traiteroit en inconnue, puiſque je le ſouhaitois.

Je partis le lendemain dans le caroſſe de la Maréchale d'Humieres, je menai avec moi les Ducheſſes de Créqui & de Chevreuſe, la Marquiſe de Thianges, les Comteſſes de Nogent & de Saint Aignan : dans un autre caroſſe étoient Châtillon, Milanton, Catillon, & du Cambout, qui étoient les quatre Filles que j'avois dans ce tems-là : celles de la Reine étoient dans le leur avec leur Gouvernante. Meſſieurs de Bouillon, Longueville, & beaucoup d'autres Gens de qualité, vinrent avec moi. Monſieur de Guiſe ſuivit, & comme je ne le voyois point, il fut fort embarraſſé toute la journée. J'avois dit au Roi que j'irois dîner avec lui à une lieue de Mons : la Maréchale d'Humieres nous dit qu'il y

avoit un Couvent de Filles de Sainte Marie, dans lequel je trouverois des Françoiſes, qu'il y avoit même une Religieuſe du Couvent de la rue ſaint Jacques de Paris, que je ferois bien d'y aller dîner : je répondis que ſi j'avois ſçu cela, j'y aurois envoyé mes Officiers. La Ducheſſe de Créqui & Madame de Thianges dirent qu'il y avoit plaiſir de manger mal le matin pour en mieux ſouper le ſoir : la Maréchale d'Humieres répondit, je crois que j'y trouverai quelques Officiers à moi qui ne vous laiſſeront pas mourir de faim, ils y ſont venus, dit-elle, par hazard, quoiqu'elle voulût faire comprendre qu'elle avoit penſé à me donner à dîner, quelque air miſtérieux que pût avoir ſon diſcours, perſonne ne compta ſur ſon repas. Lorſque nous arrivâmes à l'Egliſe, le Duc d'Arſcot vint au-devant de Madame la Maréchale d'Humieres, accompagné de quantité de Gens de qualité qui avoient leurs Régimens en garniſon dans la place ; il la prit par la main & la mena dans le Chœur, & lui montra une place où il y avoit un grand

drap de pied & des carreaux. Il lui dit, voilà où ſe mettent les Rois, je pris ma courſe, & m'en allai à l'autre bout du Chœur : j'oubliai que je devois être inconnue, je pris un ſeul carreau qui y étoit, je n'en laiſſai point aux autres Dames qui vinrent ſe mettre autour de moi. Monſieur le Duc d'Arſcot demanda s'il m'oſeroit parler ; je dis qu'il le pouvoit ; il s'approcha de moi & me dit que lorſque la Reine ſçauroit que j'avois été dans ſes Etats, & que l'on ne m'y auroit pas rendu ce qui m'étoit dû, elle ſeroit fort fâchée, & que le Gouverneur de Flandres le blâmeroit de m'avoir obéi, qu'il n'oſoit rien faire contre mes ordres. Il me demanda ſi je trouverois bon que ſa femme me vint voir, je lui répondis qu'elle me feroit plaiſir, lorſqu'elle arriva, elle ſalua la Maréchale d'Humieres & les autres Dames, & finit par moi : c'eſt une Eſpagnole qui a été nourrie Dame du Palais, âgée & point belle. Les Chanoineſſes vinrent les unes après les autres ; Mademoiſelle d'Epinoi, que je connoiſſois, me vint ſaluer, & Mademoiſelle

moiſelle de Nanteuil, dont j'ai fort ouï parler au Marquis d'Eſcars, qui l'avoit voulu épouſer dans le tems qu'il étoit en Flandres avec Monſieur le Prince. Comme la foule étoit grande, la Maréchale d'Humieres dit à Monſieur le Duc d'Arſcot, de vouloir faire ranger le monde; il lui répondit qu'il avoit cru qu'il étoit plus reſpectueux de ne pas mener ſes Gardes avec lui, il les envoya chercher. L'habit des Chanoineſſes eſt très-beau: il y en a de trois âges, d'anciennes, de jeunes, & d'enfans de cinq à ſix ans; il y en avoit deux âgées de ſept ans, qui étoient très-jolies, & qui vouloient me ſuivre, tant elles avoient pris de l'amitié pour moi; l'une étoit fille du Marquis de Richebourg, frere du Prince d'Epinoi, & l'autre du Prince de..... je voulois les mettre dans ma poche pour les porter à la Cour de France, ainſi elles ne vouloient plus me quitter. Toutes les Chanoineſſes vieilles & jeunes ſont des perſonnes de la premiere qualité, elles ont un habit & un air très-majeſtueux, lorſqu'elles font l'Office. Après

que la Meſſe fut finie, nous allâmes aux Filles de Sainte Marie. La Ducheſſe d'Arſcot preſſa extrêmement Madame la Maréchale d'Humieres d'aller dîner chez elle, ſon mari dit qu'il ſerviroit de guide, elle la refuſa: il vint nous conduire à cheval à la portiere de notre caroſſe. Comme les Filles de Sainte Marie ſont dans une place, nous y trouvâmes la plus grande partie des troupes qui étoient en bataille, les Officiers ſaluerent la Maréchale d'Humieres, & le Comte de Bertin frere du Duc de Bournonville étoit à la tête. Cette Infanterie parut méchante, il y avoit beaucoup de jeunes Eſpagnols nouvellement venus & mal vétus: comme j'étois accoutumée à voir de beaux hommes dans l'armée du Roi, ces ſoldats me parurent de plus mauvaiſe mine.

Nous entrâmes dans le Couvent, le Duc d'Arſcot me demanda ſi je trouvois bon que ſa femme me vint voir l'après-dînée, je lui dis qu'elle le pouvoit. Pendant que nous entendions la Meſſe, les filles de Sainte Marie avoient envoyé dire à Madame la Ma-

réchale d'Humieres qu'elles n'oſeroient la laiſſer entrer dans leur Couvent ; Monſieur d'Arſcot qui entendit ce compliment leur envoya dire que j'avois le même pouvoir à Mons qu'à Paris, que les perſonnes de ma qualité portoient leurs priviléges par tout où elles alloient. Comme nous fumes dans le Couvent, Madame de Thianges fut curieuſe de s'informer ſi les Officiers de Madame la Maréchale d'Humieres avoient préparé un bon dîner, il ſe trouva malheureuſement qu'ils n'y étoient point venus : elle ne laiſſa pas de nous donner un leger repas, qui réjouit la compagnie par tout ce que Madame de Thianges dit à la Maréchale d'Humieres. Madame la Ducheſſe d'Arſcot me vint voir dans le Couvent, les Religieuſes diſoient entr'elles, il faut que Mademoiſelle ſoit une grande dame, puiſque Madame la Gouvernante lui vient rendre viſite, & qu'elle eſt aſſiſe dans un fauteuil & elle ſur un petit ſiége. Tout le Chapitre des Chanoineſſes vint en Corps avec les habits d'Egliſe, elles me ſaluerent l'une après l'autre ; l'ancienne me fit un com-

pliment pour me remercier de l'honneur que je leur avois fait, & me dirent qu'elles en chargeroient leur regiſtre pour ſervir d'un titre glorieux à leur Chapitre ; elles parurent être bien ſenſibles aux louanges que je leur donnois. Le Duc d'Arſcot me vint voir au Parloir, il me préſenta tous les officiers qu'il avoit avec lui, je demandai au Frere du Prince de Bournonville de ſes nouvelles, & je lui en dis de celles du Duc que j'ai déja dit avoir été Gouverneur de Paris. Je dis à Monſieur le Duc d'Arſcot que j'avois trouvé ſon jardin d'Enguien le plus beau du monde, ſa femme me parla extrêmement de la Reine, & me dit qu'elle avoit l'honneur d'en être connue. Le Duc d'Arſcot vint m'accompagner juſques hors les portes : je lui avois dit lorſque j'entrai dans la ville, que je le priois de prendre des précautions pour que les valets François & d'autres gens qui m'avoient voulu ſuivre, ne fiſſent quelques déſordres ; il me répondit bien honnêtement qu'il ne pouvoit rien arriver où j'étois.

Le ſoir je rendis compte au Roi de tout

ce que je viens d'écrire ; il me dit, j'arrivois dans le camp lorſque vous êtes ſortie ; j'ai entendu, me dit-il, tirer le canon, j'ai jugé que le Gouverneur vous avoit traitée en inconnue juſqu'à ce que vous ayez été hors de la ville : j'ai dit, voilà ma couſine qui ſort de Mons, le Gouverneur a fait le perſonnage d'un habile homme, il l'a traitée dans la place comme une inconnue, parce qu'elle le vouloit, & lorſqu'elle n'a plus été en état de lui défendre de ne lui pas rendre des honneurs, il lui en a voulu faire : il le loua extrêmement, & trouva que je m'étois bien conduite avec lui. Je fis les complimens de la Ducheſſe d'Arſcot ſa femme à la Reine : j'informai le Roi du nombre des Troupes qui étoient dans Mons : il me dit le lendemain que ma revue étoit juſte, que j'avois deviné à cent hommes près la force de la Garniſon, qu'il avoit été ſurpris lorſqu'on lui avoit donné un contrôle : je n'avois cependant compté que les premiers rangs, lorſque j'avois paſſé, & j'avois fait ma ſupputation ſur la force dont je les avois trouvés par le front & la hauteur.

Comme Monſieur de Lauzun devoit entrer en quartier le premier de Juillet, & qu'il n'étoit pas encore arrivé, cela me mit en inquiétude : la Hilliere que j'envoyai chercher, me dit qu'il commençoit à croire qu'il ne reviendroit pas ſi-tôt, parce que devant ſon départ il avoit commandé les gens qui devoient entrer en ſervice, & qu'il lui avoit ordonné de mettre Châtillon chez la Reine, que je lui avois parlé de ſe faire ſervir, qu'il falloit faire ce que je deſirois. Charot me dit qu'il étoit en peine de ne pas voir arriver ſon camarade. Comme chacun faiſoit ſon raiſonnement à ſa maniere, & qu'on cherchoit à deviner ſon abſence, j'en étois dans un grand chagrin, & je me ſouviens que comme je revenois de la promenade avec la Reine, je vis avec un très-grand plaiſir le valet de Guitri qui étoit allé avec lui ; ainſi j'étois entre la crainte & l'eſpérance qu'ils fuſſent revenus. Je trouvai bien des gens & beaucoup d'officiers chez le Roi, qui vinrent me dire les uns après les autres que Monſieur de Lauzun étoit arrivé : cette ſorte de ſoin me donna

bien de la joie, j'étois très-aiſe que tout le monde fût perſuadé que je m'intéreſſois à tout ce qui le regardoit autant que je l'euſſe jamais fait : je ne le vis point ce jour-là. Le lendemain Dimanche j'allai chez la Reine devant le lever du Roi, pour l'accompagner à la Meſſe ; je le trouvai dans l'antichambre, je m'approchai de lui pour lui dire que j'étois bien aiſe de ſon retour. Il me demanda ſi c'étoit tout de bon que je lui faiſois ce compliment : je lui répondis que non, & paſſai fort vîte, parce que je devois aller à Notre-Dame de Tongres avec la Reine, où elle devoit faire ſes dévotions ce jour-là qui étoit la fête de la Viſitation de la Vierge. Le lendemain Pertuis me demanda ſi je dînerois chez moi, que Monſieur de Lauzun l'avoit chargé de s'en informer, parce qu'il avoit envie de me venir voir : je lui dis que je quitterois avec plaiſir le dîner de la Reine, pour ne bouger de chez moi. Il y vint, je voulus lui reprocher d'être parti ſans me dire adieu ; je n'eus pas la force de lui témoigner du chagrin, parce que j'étois ravie de le voir. Sa viſite

fut courte auſſi-bien que notre converſation, parce qu'il avoit amené du monde avec lui.

L'on manda au Roi que Monſieur le Duc d'Anjou étoit très-mal, je jugeai cette maladie d'autant plus dangereuſe, que je me ſouviens qu'au commencement de l'hiver il s'étoit trouvé dans des diſpoſitions de rougeole, & que les Médecins l'avoient traité d'une autre maniere. Madame de Rouen qui eſt une femme entendue ſur ces ſortes de maux, m'avoit avertie de n'en point approcher ; j'en voulus parler à la Reine qui le trouva mauvais : je crus toujours que la rougeole étoit rentrée, que cet Enfant ne profiteroit plus, ainſi je trouvai que la Reine avoit raiſon de craindre & de pleurer. Au retour de la promenade avec elle, elle paſſoit auprès de l'appartement de Madame de Monteſpan, le Roi lui cria par la fenêtre qu'on partiroit le lendemain afin de s'approcher de ſon Fils, dont la maladie l'inquiétoit. L'on alla coucher au Queſnoi, à Saint-Quentin, à Compiegne, & à Luzarche, où l'on apprit que Monſieur d'An-

jou étoit dangereuſement malade : le Roi en parut fort chagrin, & comme l'on attendoit de moment à autre la nouvelle de ſa mort, le Roi ne voulut pas ſe trouver à Saint Germain lorſqu'elle arriveroit, & Verſailles n'étoit pas meublé : il prit la réſolution d'aller coucher à Maiſons, où il envoya Monſieur de Lauzun pour voir s'il y avoit aſſez de logement pour toute la Cour. Il revint lui rendre compte que tout le monde y pourroit être logé ; ainſi l'on y alla coucher. Le lendemain l'on me vint dire à mon réveil que Monſieur de Condon venoit d'arriver ; je ne doutai pas qu'il n'eût apporté la nouvelle de la mort, cela fut bientôt confirmé par un fou, que la Reine avoit nommé Tricomini, qui entra dans ma chambre, & me dit, vous autres grands Seigneurs vous mourrez tous comme les moindres perſonnes, voilà qu'on vient de dire que votre Neveu eſt mort. Je m'habillai en diligence pour aller auprès de la Reine, que je trouvai très-affligée. Je priai Monſieur de Lauzun de faire ſçavoir lorſque je pourrois voir le Roi, il prit le

ſoin de me le venir dire : j'allai lui faire mon compliment, & je pleurai fort avec lui, il étoit extrêmement affligé, & avec raiſon, parce que cet Enfant étoit très-joli. Lorſque le Roi étoit arrivé à Maiſons ; il avoit dit que les Dames pourroient aller coucher à Saint Germain ou à Paris : Madame de Nogent s'en étoit allée, de quoi j'étois bien fâchée ; je dis à Monſieur de Lauzun, pourquoi n'eſt-elle pas demeurée avec ſon mari, puiſqu'il étoit en année & qu'il avoit du logement ? il me répondit qu'il ne ſe mêloit point de cela. Le jour d'après Monſieur demanda permiſſion au Roi de donner ſon antichambre de Verſailles à la Marquiſe de la Valliere ; il lui répondit qu'il le vouloit bien, & ajoûta, ma Couſine en pourra faire de même de la ſienne pour Madame de Nogent. Je dis à Monſieur de Lauzun de lui faire ſçavoir qu'elle y pouvoit venir ; elle y vint, ce qui me fit un très-grand plaiſir. L'on reſta quelques jours à Verſailles, après leſquels la Cour alla à Saint Germain, où je demeurai. Le temps de

prendre les eaux de Forges venoit, je m'y en allai. Lorſque Monſieur de Lauzun vint prendre congé de moi, je pleurai extrêmement, & comme l'on parloit d'aller à Fontainebleau où l'air eſt très-groſſier, je le priai fort d'avoir ſoin de ſe conſerver & de n'aller pas au ſerein, qu'il y étoit dangereux. Il ſe mit à rire, & me remercia très-humblement des bonnes leçons que je lui donnois pour ſa ſanté, & moi je me mis à pleurer.

A mon arrivée à Forges, j'appris que Monſieur de Guiſe étoit mort de la petite vérole, dont il étoit malade lorſque je partis. Comme ma Belle-Mere, ma Sœur, & Mademoiſelle de Guiſe, en avoient très-mal uſé pour moi dans mon affaire, j'étois fort réſolue de ne leur faire aucune honnêteté ſur cette mort; comme je ne voulois rien faire ſans avoir appris les ſentimens de Monſieur de Lauzun, je lui envoyai un Gentilhomme pour le prier de me demander ce qu'il jugeroit à propos que je fiſſe. Il me manda que je devois y envoyer, & les voir lorſque je ſerois en

état de le pouvoir faire ; ainſi je fis ce qu'il m'avoit conſeillé.

Rollinde au retour de mes terres avoit paſſé par Fontainebleau ; il me dit qu'il avoit laiſſé Baraille à l'extrémité ; ce qui me donna bien du déplaiſir ; il me fit force complimens de la part de Monſieur de Lauzun, qui me furent renouvellés par un Gentilhomme à lui qu'il envoya pour apprendre de mes nouvelles. Il me dit que Baraille ſe portoit mieux, j'en eus bien de la joie : je voulus l'interroger ſur ce qu'on diſoit & ce qu'on faiſoit à Fontainebleau ; il me répondit qu'il n'en ſçavoit rien, parce qu'il demeuroit toujours renfermé dans une chambre ; je lui demandai pourquoi il ne m'avoit pas apporté de lettre de Madame de Nogent, il me dit qu'il n'avoit pas l'honneur d'être connu d'elle, & ſans autre façon il me demanda ſi je n'avois rien à lui commander, qu'il alloit reprendre ſes chevaux de poſte. J'eus toutes les peines du monde à l'obliger à voir ma maiſon, & ſans que je dis que je voulois qu'il rendît compte à Monſieur de Lau-

zun des appartemens qu'il y avoit, & que je voulois qu'il lui fît le plan de mes promenades, je n'aurois pas pu le faire arrêter une demi-heure. Je lui dis de ne pas manquer de lui faire une fidéle relation de tout ce qu'il avoit vu ; il me répondit, s'il m'interroge, je lui répondrai, s'il ne me demande rien je ne lui parlerai de quoi que ce ſoit ; ordinairement je ne lui parle que lorſqu'il me queſtionne, & je ne le vois jamais que lorſqu'il m'envoye chercher pour me donner quelques ordres. Je voulus lui donner une lettre pour Madame de Nogent, il ne l'auroit pas priſe ſans que Rollinde l'aſſura que Monſieur de Lauzun ne le trouveroit pas mauvais ; c'étoit un garçon que j'avois vu dans les Troupes de Monſieur le Prince, & qui y avoit la réputation d'être fort brave ; il avoit été depuis ce tems-là Capitaine de Cavalerie dans le Régiment de la Reine, il y avoit mangé tout ſon bien & reçu quelques ſecours de Monſieur de Lauzun, il le pria de le prendre auprès de lui ; ce qu'il fit. Par la conduite qu'il tint avec moi, je

vis bien qu'il lui avoit donné quelques-unes de ſes manieres, & qu'il les avoit bien fidellement exécutées.

Après avoir fini mes bains, je m'en retournai : Madame de Nogent vint au-devant de moi juſqu'à Beaumont ; elle me dit que l'on parloit de marier Monſieur avec la Fille de l'Electeur Palatin, que Madame de Guiſe y avoit prétendu, que les Carmélites de la rue du Bouloir y avoient fait agir la Reine qui en avoit inutilement parlé à Monſieur. Lorſque j'arrivai à Paris, Monſieur de Lauzun m'envoya dire par la Hilliére, qu'il me conſeilloit d'aller voir Madame de Guiſe ; je lui répondis que je ne pouvois pas gagner cela ſur mon eſprit, que je lui parlerois là-deſſus. Il me dit auſſi de ſa part que je ferois bien d'aller dîner à Verſailles, y faire ma cour juſqu'au ſoir, & de m'en retourner coucher à Paris, que je ferois plaiſir au Roi d'en uſer ainſi, qu'on devoit bien-tôt s'en retourner à Saint Germain où je pourrois aller : quoique cela me fît bien de la peine, je ne laiſſai pas

de me conformer à ſes ſentimens & de faire quelques voyages. J'y allois le matin & je m'en retournois le ſoir. Le dernier jour de Septembre la Cour devoit partir de Verſailles pour aller à Saint Germain, j'allai dîner avec le Roi afin de m'en aller dans le caroſſe avec lui : j'ai toujours compté pour un ſenſible plaiſir de pouvoir me ménager deux heures avec lui.

Lorſque nous fûmes à Saint Germain, Monſieur de Lauzun me reparla de voir Madame de Guiſe ; il me dit que Madame de Nogent lui avoit rendu une viſite, qu'elle lui avoit fort demandé de mes nouvelles ; il me mit dans de telles diſpoſitions, qu'après que Madame d'Angoulême m'eut dit que Madame de Guiſe ſeroit tranſportée de joie ſi je lui faiſois l'honneur d'aller chez elle, je le voulus bien. Lorſque j'arrivai auprès de ſon lit, je lui dis, Madame d'Angoulême m'a aſſurée que vous étiez fort fâchée de tout ce qu'on vous avoit fait faire, que vous aviez une très-grande envie de bien vivre avec moi, que vous vous repentiez fort du paſſé ; c'eſt pour cela

que je vous viens voir. Elle m'écouta & ne me répondit pas un ſeul mot : j'avoue que cela m'étonna extrêmement, quoique je ſçuſſe qu'elle avoit peu d'eſprit, j'y demeurai peu : Madame d'Angoulême, à qui je parlai de ſon ſilence, me dit que c'étoit ſon affliction qui l'avoit empêchée de parler. Madame de Guiſe me rendit la viſite que je lui avois faite, & comme je ne voyois pas Madame, elle l'empêcha de me plus voir.

Lorſque Monſieur de Lauzun fut hors de quartier il me vint voir, l'on alla faire la Saint Hubert à Verſailles, où nous demeurâmes quatre jours, pendant leſquels je le voyois ſouvent. Madame de Montauzier mourut, bien des Gens ſe donnerent de grands mouvemens pour faire une Dame d'Honneur. Le Marquis de Bethune fut envoyé auprès du Prince Palatin, pour négocier le mariage de ſa Fille avec Monſieur : la Palatine avoit déja diſpoſé l'affaire avec l'Agent de Monſieur l'Electeur, le contrat fut paſſé ſans qu'il y eût beaucoup de monde, jamais il n'y eut cérémonie où on en ait vu ſi peu. La Princeſſe Palatine alla

chercher la nouvelle Madame, Monſieur l'Electeur l'accompagna juſqu'à Strasbourg, elle la conduiſit juſqu'à Metz avec un médiocre équipage; elle y trouva celui que Monſieur lui avoit envoyé. Elle avoit mené avec elle le Pere Jourdain Jeſuite, pour l'inſtruire dans notre Religion: une des premieres clauſes du mariage étoit qu'elle ſe feroit Catholique, ainſi le lendemain qu'elle fut arrivée à Metz, elle abjura ſon héréſie entre les mains de l'Evêque qui a été Archevêque d'Ambrun de la Maiſon de la Feuillade. Au ſortir de-là & de ſa premiere confeſſion, elle fut mariée. Il ſembla à beaucoup de Gens qu'elle avoit beaucoup fait en un jour; le Maréchal du Pleſſis l'épouſa, il envoya un Courier à Monſieur pour lui en rendre compte, Monſieur partit pour l'aller recevoir à Châlons. Pendant que Monſieur fit ce voyage, la Cour alla paſſer quelques jours à Verſailles. Nous retournâmes à S. Germain, où le Comte d'Ayen me vint dire qu'on lui avoit demandé à Paris d'où il arrivoit, ſi Monſieur de Lauzun étoit arrêté. J'envoyai ſçavoir

s'il étoit chez lui, afin de lui faire ſçavoir ce que je venois d'apprendre : l'on me vint dire qu'il n'étoit point revenu de Paris, & comme j'y allois ſouvent, & que quelquefois il y étoit, quoique nous ne nous y viſſions point, cela ne laiſſoit pas de faire continuer les bruits qu'on avoit répandus que nous étions mariés. Il n'y avoit que mes amis particuliers qui oſaſſent m'en parler ; & comme je ne prenois pas la peine de répondre à leurs queſtions, je leur laiſſois imaginer ce qu'ils vouloient, perſuadée que le Roi ne croiroit jamais que Monſieur de Lauzun ni moi euſſions rien fait contre les ordres qu'il nous avoit donnés. Il me ſouvient que dans ce tems-là je me ſentois une inquiétude naturelle ſans en ſçavoir la raiſon ; ainſi j'allois & venois deux ou trois fois la ſemaine de Saint Germain à Paris. J'arrivai un ſoir fort tard, pour me trouver à une médecine que le Roi devoit prendre, qui ſont des occaſions que je n'ai jamais voulu perdre par le plaiſir d'être la meilleure partie de la journée avec lui. Je vis le matin Monſieur de Lau-

zun qui me parut chagrin, & comme j'étois troublée de mon côté ſans ſçavoir pourquoi, au ſortir de dîner d'avec la Reine, je lui dis que je m'en retournois à Paris; il me répondit qu'il falloit que ce fût une courſe de fantaiſie, puiſque j'en étois revenue le ſoir d'auparavant. Je lui répliquai que je ne ſçavois ce que je faiſois & ce que j'avois, que j'étois ſi chagrine que je ne pouvois demeurer en repos: je le quittai & je pleurai ſans lui dire que cela, les larmes continuerent tout le long du chemin. J'arrivai donc à Paris le Lundi au ſoir accompagnée d'une inquiétude que je ne pouvois vaincre: le Mardi on me dit que Monſieur de Lauzun étoit à Paris, qu'il devoit s'en retourner à Saint Germain Mercredi au ſoir: je répondis à celui qui me dit cela, & moi je ne m'en irai que Jeudi. Comme j'étois à table le Mercredi au ſoir, l'on vint parler tout bas à Madame de Nogent, qui ſoupoit avec moi; elle ſortit de la table & les autres auſſi, je m'amuſai un peu à parler à mes Gens. Je rencontrai dans ma chambre la

Comteſſe de Fieſque, qui me dit, Monſieur de Lauzun ; je crus qu'elle me diſoit qu'il étoit-là, qu'on l'avoit fait entrer dans ma petite chambre par la garderobe, j'y allai fort vîte, & je dis tout haut : voilà de ſes manieres, je le croyois à Saint Germain & le voici. La Comteſſe de Fieſque me répéta non, je vous ai dit qu'il eſt arrêté. Quoi, lui dis-je, Monſieur de Lauzun eſt arrêté. Cela me ſaiſit à un point que je demeurai plus de demi-heure ſans rien dire ni ſans quaſi m'appercevoir que Madame de Nogent étoit comme évanouie. Je demandai qui avoit porté cette nouvelle : Rollinde me répondit qu'une heure après être arrivé à Saint Germain, Monſieur de Rochefort avoit été le prendre dans ſa chambre, & qu'il l'avoit mené dans celle des Capitaines des Gardes du Roi. Je ne dirai pas l'état dans lequel je me trouvai, lorſque cette confirmation ne me laiſſa plus de doute que la nouvelle ne fût véritable, il n'y a que Dieu ſeul qui l'ait pu connoître, ni que lui ſeul qui m'en ait pu faire ſupporter les ſuites. Quoique j'euſſe

dit que je m'en retournerois le lendemain à Saint Germain ; l'on peut juger ſi j'en trouvai la force, l'on me conſeilla pourtant d'y aller, ainſi je partis le Vendredi, j'y arrivai ſur le ſoir, je n'y vis le Roi que lorſqu'il vint ſouper, je le regardai les larmes aux yeux, il me parut triſte & embarraſſé avec moi, je crus qu'il étoit à propos de ne lui rien dire, & j'appris le lendemain que cette conduite lui avoit plu. Lorſqu'il fut deſcendu chez les Dames, il leur dit que j'en avois uſé bien prudemment & fort obligeament pour lui. Ce fut le 25. de Novembre 1671. jour de la Fête de Sainte Catherine, que Monſieur de Lauzun fut arrêté, c'étoit une journée auſſi remarquable & auſſi ſenſible pour moi que celle du premier de Decembre de l'année précédente. Dieu veuille m'en donner une troiſiéme capable de me faire oublier les maux & les chagrins que ces deux m'ont procurés, & qu'ils me donnent encore ; je dois louer Dieu de n'en être pas morte, puiſque ce n'eſt que par un effet de ſa grace que je me ſuis ſoutenue. Le Roi alla

le lendemain à Verſailles, & le jour d'après à Villers-cotterets pour y voir Monſieur & Madame qui y étoient arrivés : il revint charmé de ſes bonnes qualités, & nous dit qu'elle avoit de l'eſprit & qu'elle étoit mieux faite que feue Madame. Lorſqu'elle arriva à Saint Germain, elle étoit habillée de brocard, qui étoit plus de ſaiſon & bien différent d'un petit taffetas bleu qu'elle avoit à ſon arrivée à Metz, quoique ce fût dans le fort de l'hyver : comme les parures d'Allemagne ſont ordinairement des fourures, elle crut que pour mieux quitter la mode de ſon Païs, il falloit tomber ſur une autre extrémité. Elle ne garda qu'une de ſes anciennes Gouvernantes auprès d'elle, deux Filles & un Page Allemand : cette Gouvernante s'en retourna quelques jours après, & une de ces deux Filles qui étoit jolie s'en alla au bout d'un an ; quelques-uns diſoient que c'étoit pour s'aller marier dans ſon Païs, & d'autres vouloient que Monſieur en étoit amoureux & que Madame en devint jalouſe. Le jour que Madame arriva, il y eut

un ballet compoſé de pluſieurs entrées qu'on avoit priſes des anciens Ballets, je m'y trouvai, parce qu'on me conſeilla d'y aller, j'y étois occupée de l'état de Monſieur de Lauzun; je me reſſouvenois de l'avoir vu quelquefois dans de pareilles aſſemblées, & un moment après j'étois pénétrée de la peine qu'il devoit ſouffrir d'avoir déplu au Roi, pour lequel je ſçavois qu'il avoit une fort tendre amitié. La neige & le froid qu'il faiſoit me donnoient de l'inquiétude, auſſi-bien que l'incertitude de l'endroit où l'on alloit le mener, je ſentois mille ſortes de douleurs qui me faiſoient ſupporter les plaiſirs des autres avec un chagrin mortel: je croyois quelquefois que le Roi devoit compter le ſacrifice que je lui faiſois d'aſſiſter à un genre de divertiſſement, qui m'auroit mis au déſeſpoir ſi je n'avois cru que ma préſence pouvoit lui inſpirer quelque pitié pour Monſieur de Lauzun. Je ne me trouvois ſenſible ni occupée que de cette penſée, je me réſolus de m'attacher à la Cour, dans l'eſpérance que ma préſence, comme je viens de le

dire, lui pouvoit être utile : voilà les véritables motifs qui m'ont donné de la régularité à remplir mes devoirs. Quoique j'aime paſſionnément le Roi, je n'aurois pas laiſſé de me retirer chez moi pour y pleurer l'état & les ſouffrances de Monſieur de Lauzun, & n'aurois eu de conſolation que celle d'en parler avec les Gens qui ont de l'amitié & de l'attachement pour lui, & qui le ſupportent auſſi-bien que moi : je ne me ſerois occupée avec eux qu'à prier Dieu de lui donner la force qui lui eſt néceſſaire, & moi la patience dont j'ai beſoin.

Après que cette Fête fut finie, je m'en allai à Paris, où je vis Baraille que je n'avois pas vu depuis que Monſieur de Lauzun avoit été arrêté. Je ne dirai point combien mes peines & mes douleurs ſe renouvellerent, lorſque je pus parler avec lui de l'état où devoit être Monſieur de Lauzun : je continuai de le voir très-ſouvent, je le faiſois venir les ſoirs dans le tems qu'il n'y avoit chez moi que Madame de Nogent & Rollinde, afin de parler de lui avec

avec eux ſans être interrompue par des viſites incommodes. D'Artagnan avec la compagnie des Mouſquetaires mena Monſieur de Lauzun à Pignerol, il fit mettre dans le caroſſe avec lui un de ſes Neveux qui étoit Officier dans le Régiment des Gardes, & Maupertuis Enſeignes des Mouſquetaires, qui ne le quitterent point; ils avoient eu beaucoup d'honnêteté pour lui, & une régularité inconcevable à le bien garder. J'appris qu'on l'avoit mené à Pignerol la veille de Noël, dans le tems que j'étois à l'Egliſe pour entendre la Meſſe de minuit: Monſieur de Nogent y vint me dire qu'il venoit d'apprendre que c'étoit-là où Monſieur d'Artagnan l'avoit conduit, cela me fut confirmé par ſon Neveu qui venoit d'arriver. Lorſque je deſcendis le degré, je le vis qui paſſoit pour aller chez Monſieur le Tellier, il me dit qu'il avoit laiſſé Monſieur de Lauzun à Pignerol en bonne ſanté: ſi j'avois été capable de ſentir quelque joie, cette nouvelle m'en auroit donné, parce que bien des Gens avoient affecté de faire courir dans le monde qu'il

étoit incommodé d'une maladie extraordinaire, dont il avoit pris grand ſoin de me faire informer. Comme je ne connoiſſois le Neveu d'Artagnan que par ſon nom, je ne lui aurois point parlé s'il ne m'avoit dit lui-même qu'il avoit laiſſé Monſieur de Lauzun en bonne ſanté; il déſabuſa bientôt les perſonnes auſquelles on avoit parlé de cette méchante ſanté, & dit que cette maladie étoit imaginaire. J'en fus moins en peine que les autres Gens, parce qu'on avoit voulu me perſuader que ſon incommodité étoit ancienne, & je ſçus par des perſonnes qui le voyoient tous les jours, & de ſes Domeſtiques, qu'il n'avoit jamais eu l'incommodité qu'on avoit voulu répandre dans le monde & qu'on avoit pris ſoin de me faire ſçavoir. Quoique la vue d'Artagnan & la nouvelle qu'il m'avoit portée ſur la bonne ſanté de Monſieur de Lauzun, m'euſſent donné quelque conſolation, je m'en ſentis ſi émue qu'il me fallut quitter mes prieres devant que Matines fuſſent dites; je courus me mettre au lit ſans avoir entendu la Meſſe de mi-

nuit, & le lendemain j'allai à Paris, où je ſéjournai huit ou dix jours. J'étois très-indiſpoſée, & je ne m'en ſerois pas retournée ſi-tôt à Saint Germain, ſans l'impatience que j'avois de voir Artagnan, qui y devoit monter la garde ; ainſi je m'imaginai que c'étoit une occaſion de le pouvoir entretenir, je ne voulois pas la perdre. Lorſque je le vis, je m'apperçus avec plaiſir qu'il s'attachoit à me regarder ; je me figurois que Monſieur de Lauzun lui avoit parlé de moi, & qu'il croyoit bien que j'en étois perſuadée, & que je devois avoir la curioſité d'apprendre ce qu'il lui avoit dit ; je n'étois occupée que de ces ſortes de penſées. Lorſqu'on eut ſoupé, & que le Roi fut deſcendu chez les Dames, & que la Reine s'amuſa à cauſer devant le miroir, je vis d'Artagnan auprès de la porte de la chambre du Roi ; & Monſieur l'Evêque de Dax couſin de Guitri & ami de Monſieur de Lauzun, qui étoit auprès de lui. Je m'approchai pour leur dire que j'avois été peu ſenſible à la muſique qu'il y avoit eu pendant le ſouper ; j'aurois été

lui dis-je, plus aiſe de pouvoir m'entretenir avec une perſonne que j'avois vue, & qui m'avoit fort regardée. Il me répondit que je n'avois qu'à commander, qu'il l'iroit chercher ; je lui dis que cela ne ſe pouvoit pas, parce que je ne connoiſſois preſque point l'homme à qui j'avois envie de parler, & qu'il ſe pouvoit même faire qu'il ſeroit embarraſſé ſi je demandois à le voir. Monſieur Dax me répondit qu'il n'y pouvoit avoir perſonne en France, qui ne ſe ſentît honoré lorſque je demandois à le voir : je lui répliquai qu'il avoit raiſon dans ſon ſens, & que je n'avois pas tort dans le mien, que je croyois même que cette perſonne pouvoit avoir de ſon côté quelque impatience de me parler, qu'il n'oſoit m'approcher. Je dis ſi ſouvent à Monſieur de Dax cela, que j'étois étonnée qu'il ne m'entendît point ; & comme je parlois aſſez haut pour que d'Artagnan le pût entendre, je vis à ſa mine qu'il n'ignoroit pas que c'étoit avec lui que je voulois m'entretenir : afin de le confirmer mieux, je répétai tout haut à Monſieur

de Dax, ſi l'homme que je vous dis a autant de mérite & d'eſprit qu'on m'a dit, & qu'il ſçache l'eſtime que je fais de ſes parens, il cherchera une occaſion de me voir. Lorſque je crus en avoir aſſez dit pour qu'Artagnan pût connoître que je lui avois fait ſa leçon, je quittai Monſieur de Dax, qui me parut ce jour-là l'eſprit bien bouché de ne pas comprendre ce que je deſirois qu'il fît; un autre auroit, ce me ſemble, entendu dès le premier mot, & auroit, trouvé le moyen de faire approcher Artagnan. Je demeurai quelque tems ſans le voir, pendant lequel je fis quelques voyages à Paris avec un mal à la gorge; l'on eut des Comédies & des ballets, & je crois même que l'Opera ſe joua: je dis, je crois, parce que j'avois ſi peu d'application à ces ſortes de plaiſirs, que je n'y allois qu'avec des peines mortelles. Toute la Cour s'habilla en maſque dans les derniers jours de carnaval, je me défendis d'aller à cette fête, & je dis que j'étois incommodée de mon mal de gorge: on me conſeilla de faire comme les au-

tres ; ainſi je me fis faire une robe de chambre très-magnifique que je ne mis point, parce que Madame, Fille du Roi, qui avoit toujours été languiſſante, devint dans un état d'agonie. L'on alla à Verſailles, on me logea dans un bel appartement qui venoit d'être achevé, j'y entrai peu le jour, je ne m'apperçus pas qu'il ſentoit la peinture ; lorſque je fus couchée, cette ſenteur me monta ſi violemment à la tête, qu'il me fallut lever & attendre le jour avec beaucoup d'impatience pour m'en aller à Paris : Madame de Nogent qui y étoit fut bien ſurpriſe de me voir arriver chez elle & entrer dans ſa chambre à ſept heures du matin. Je demeurai trois ou quatre jours à Paris pour parler de Monſieur de Lauzun avec Baraille & Rollinde, & après je m'en retournai à Verſailles loger dans mon ancienne chambre que je n'ai pas voulu quitter ; je la trouvois plus commode qu'un appartement complet auquel je ne ſerois pas accoûtumée. J'avois toujours dans la tête de chercher une occaſion de parler à d'Artagnan dans ce voyage-là ; un ſoir

après le ſouper comme il ſe promenoit dans le ſalon, je lui dis que j'avois des vapeurs, qu'il faiſoit chaud, qu'il vint m'ouvrir le balcon afin que je puſſe prendre l'air ; il s'empreſſa à exécuter mon ordre, il me ſuivit & me dit d'un ton plein d'eſprit, qu'après ce que j'avois fait entendre le jour des Rois, il avoit bien jugé que je trouverois bon qu'il me vint rendre ſes reſpects, qu'il n'avoit oſé le faire ſans m'avoir demandé ſi je l'approuverois. Je lui répondis que j'en ſerois très-aiſe, & qu'il n'avoit qu'à venir chez moi le lendemain à ſix heures du ſoir, que je ſerois ſeule, & que j'aurois un fort grand plaiſir de l'entendre & de l'entretenir. Je lui demandai ſi Monſieur de Lauzun n'avoit pas été malade en chemin ; il me dit que non, qu'il en pouvoit mieux répondre que perſonne, puiſqu'il ne l'avoit pas quitté un moment, qu'il avoit toujours été avec lui dans le caroſſe & couché dans ſa chambre. Je ne pus m'empêcher de le queſtionner s'il ne lui avoit pas parlé de moi ; il me répondit, oui, Mademoiſelle, très-ſouvent, &

après la douleur qu'il ſent d'avoir déplu au Roi, je ſuis perſuadé, me dit-il, que Votre Alteſſe Royale fait ſa plus grande peine. Je lui répondis, en voilà aſſez, vous m'en direz davantage demain au ſoir.

Le lendemain la journée me parut fort longue, & je fus preſque toujours occupée de la crainte qu'à l'heure que je lui avois marquée il ne me vint des viſites qu'on ne peut pas ſe diſpenſer de recevoir. Il entra dans ma chambre préciſément à ſix heures; lorſqu'il m'eut fait ſon compliment, il me dit qu'avant le malheur de Monſieur de Lauzun, il ne le connoiſſoit preſque pas, qu'il l'avoit toujours regardé avec ſes manieres cachées comme un homme glorieux qui mépriſoit tout le monde. Et comme Monſieur d'Artagnan me diſoit qu'il n'étoit pas trop bien avec lui, je ne cherchois point à l'approcher, ajoûta-t-il, au contraire j'affectois fort de m'en éloigner, & lorſqu'il me propoſa d'aller à ce voyage pour me mettre avec Maupertuis dans le caroſſe avec lui, j'en fus très-fâché, il me fut néceſſaire de ſuivre les ſen-

timens de mon Oncle, qui avoit dit au Roi qu'il me prenoit avec lui. Il me conta enſuite que le dernier homme que Monſieur de Lauzun avoit embraſſé, c'étoit Brouilli Aide-Major des Gardes ; j'avois déja appris cela, & qu'il avoit dit à Chaſeron Lieutenant des Gardes du Corps du Roi, qui l'avoit gardé toute la nuit, qu'il étoit perſuadé que je ſerois touchée de ſon malheur. Il me dit donc que les premieres quatre ou cinq heures ils n'avoient fait que ſe regarder ſans ſe dire mot, que Monſieur de Lauzun paroiſſoit accablé de douleur, que lorſqu'ils paſſerent devant Petit-Bourg, il avoit fait un grand ſoupir, & leur avoit dit que cette maiſon le faiſoit ſouvenir de la différence de l'état où il avoit été & de celui dans lequel il ſe voyoit. Cette maiſon m'avoit été donnée par Monſieur l'Evêque de Langres, ſelon un Teſtament qu'un Conſeiller qui vouloit être ſon héritier avoit fait fabriquer, dans lequel il faiſoit donner au Roi le buffet de vermeil doré de Monſieur de Langres en reconnoiſſance de ſes bienfaits,

& à moi cette maiſon pour ceux qu'il avoit reçus de feu Monſieur : ce Teſtament n'avoit pas encore été déclaré faux, & Monſieur de Lauzun croyoit que cette maiſon m'appartenoit : elle lui renouvella l'état où il s'étoit vu & celui dans lequel il ſe trouvoit. Artagnan me dit que Maupertuis & lui s'étoient attendris, & qu'ils avoient cru faire plaiſir à Monſieur de Lauzun de lui demander ce qu'il vouloit dire ſur cette maiſon, qu'il leur avoit répondu ce que je viens de dire, qu'elle étoit à moi, qu'il avoit failli d'en être le maître, qu'il n'avoit pas été aſſez heureux pour que cela fût. Que là-deſſus les larmes lui étoient venues aux yeux, & qu'il leur avoit éxagéré les obligations qu'il m'avoit ſur les bontés que j'avois eues pour lui, que je l'avois voulu combler de biens & d'honneurs, qu'il en avoit le cœur pénétré, qu'il étoit malheureux d'avoir déplu au Roi, qu'il n'avoit rien fait contre la fidélité qu'il lui devoit, qu'il oſoit dire qu'il aimoit ſa perſonne avec une tendreſſe inconcevable ; que s'il avoit été aſſez mal-

heureux pour lui manquer en quelques circonſtances, il en ſeroit inconſolable, & qu'il ſçavoit bien que je ſerois la premiere à ne lui pardonner jamais, qu'il n'avoit rien fait qui lui dût faire perdre les ſentimens d'eſtime que j'avois aſſez témoigné avoir pour lui, qu'il ne s'en étoit pas rendu indigne ni par ſa conduite ni par ſon cœur, qu'il pouvoit les aſſurer qu'il étoit plutôt malheureux que coupable, que ſon innocence les devoit rendre ſenſibles à ſon état. Artagnan me dit qu'il avoit prononcé ces derniers mots d'une maniere ſi touchante, que Maupertuis & lui s'étoient mis à pleurer, & que dès ce moment ils étoient devenus amis, qu'en ſon particulier il n'avoit jamais tant connu d'eſprit à un homme, ni une perſonne dont l'ame & le cœur euſſent tant d'élévation. Il me répondit qu'après avoir fini cette converſation, il avoit demeuré long-tems ſans parler, qu'il n'avoit rien à me dire ſur les manieres civiles & honnêtes, parce que perſonne ne pouvoit le copier là-deſſus; que d'Artagnan ſon oncle avoit été ſurpris de la force &

de la patience avec laquelle il ſupportoit ſon état, qu'il lui avoit demandé tous les jours les journées qu'il deſiroit qu'il fît, & l'heure qu'il vouloit partir, qu'il lui avoit toujours répondu qu'il étoit le maître ; qu'il lui avoit auſſi demandé s'il étoit fatigué que Maupertuis & ſon Neveu lui parlaſſent, qu'il leur donneroit ordre de ne lui plus rien dire, qu'il lui avoit dit qu'au contraire il étoit bien aiſe de s'entretenir avec eux, que dans toutes leurs converſations il avoit toujours trouvé le moyen de placer mon nom. Il me dit que pour lui faire plaiſir ils avoient répété pluſieurs fois qu'ils croyoient que je ſerois très-fâchée de ſon malheur, & qu'il leur avoit répondu qu'il en étoit perſuadé, qu'il pouvoit ſe flatter que je l'avois fort aimé, que tout le monde en avoit vu des marques lorſque j'avois pris la réſolution de l'épouſer, que depuis que le Roi avoit déſaprouvé cette affaire, il étoit perſuadé que je l'avois regardé comme le meilleur, le plus fidéle & le plus reconnoiſſant ſerviteur que j'euſſe au monde, qu'il oſoit eſpérer que

je lui ferois la juſtice de croire qu'il ne perdroit jamais le ſouvenir de ce que j'avois voulu faire pour lui. Il leur dit qu'il y avoit des momens qu'il appréhendoit que je n'euſſe été aſſez pénétrée de ſon état pour en témoigner trop de déplaiſir au Roi, qu'il ſeroit inconſolable ſi je l'en avois importuné, qu'il ſe ſouvenoit pourtant que dans toutes les afflictions qui m'étoient arrivées, & ſur-tout dans celle de la rupture de mon mariage, il m'avoit toujours conſeillé de ne faire aucune peine au Roi, de recevoir & exécuter ſes ordres avec une grande ſoumiſſion; que ſi j'avois ſuivi les conſeils qu'il m'avoit donnés en beaucoup d'occaſions, j'aurois très-bien fait, & par cette conduite je n'aurois pas importuné le Roi. Artagnan me dit qu'ils avoient parlé fort ſouvent de guerre & qu'ordinairement Monſieur de Lauzun diſoit qu'il n'avoit jamais eu de plaiſir auquel il eût été plus ſenſible qu'à celui de ſervir le Roi; que d'autres fois ils l'avoient queſtionné s'il ne venoit pas me faire la cour; Mademoiſelle, diſoit-il, aime les Gens de guerre,

& qu'il lui avoit paru que Meſſieurs les Officiers aux Gardes étoient réguliers à la lui voir faire, que j'étois extrêmement civile, que je prenois un très-grand plaiſir à dire du bien des Gens à qui je connoiſſois du mérite, que mon honnêteté naturelle attiroit preſque tout le monde chez moi, qu'il étoit perſuadé que lorſqu'il m'auroit rendu une ou deux viſites, il ne pourroit plus ſortir de ma chambre. Il m'ajoûta qu'après avoir traité ces chapitres en termes généraux, & qu'il s'étoit étendu ſur la bonté de mon cœur & ſur la fidélité que j'avois toujours eue pour mes amis, il lui diſoit qu'il étoit perſuadé qu'on me propoſeroit quelque mariage, que bien des Gens avoient penſé à me faire épouſer Monſieur de Longueville, qu'il croyoit que je n'écouterois pas les propoſitions que l'on continueroit à me faire là-deſſus, parce que j'avois toujours eu peu d'inclination pour le mariage, & que tout le monde m'a vu beaucoup indifférente pour celui-là; qu'il ſe ſouvenoit que je lui avois dit très-ſouvent que j'avois extrêmement réſiſté

aux premieres penſées qui m'étoient venues de me marier avec lui, que comme j'avois trouvé une eſpéce de gloire à le vouloir élever, c'étoit cela même qui m'avoit déterminé à lui faire connoître que j'en avois pris la réſolution. Il ſe flattoit quelquefois qu'une maniere d'inclination que j'avois nourrie long-tems dans mon cœur, ne s'éfaceroit pas aſſez aiſément, pour me laiſſer perſuader de me marier avec Monſieur de Longueville; qu'il avoit dit que, quoiqu'il ne penſât plus à l'affaire ſur ſon compte particulier, il ſeroit inconſolable ſi j'en faiſois une qui ne me fût pas honorable; que ſi la Reine d'Angleterre mouroit & qu'on me propoſât de me marier avec le Roi, comme j'avois eu autrefois quelque condeſcendance à en écouter des propoſitions devant qu'il fût marié, cette affaire m'étoit plus glorieuſe que celle que j'avois voulu faire; que peut-être m'y pourroit-on faire réſoudre, qu'il en ſeroit très-fâché quoiqu'il n'y pût plus ſonger pour lui. Artagnan me dit qu'il lui avoit répondu, vous devez connoître Ma-

demoiſelle, & ſçavoir en quelque façon ce qu'elle fera ou ce qu'elle ne fera pas : qu'il lui avoit répliqué qu'il avoit raiſon, que les Gens de ma qualité changeoient, & qu'on ne ſçavoit preſque quel fondement faire ſur eux, qu'il avoit à craindre qu'on ne me tint mille diſcours qu'on inventeroit contre lui, que ſes amis me fatigueroient à force de le vouloir juſtifier, que s'ils faiſoient bien ils laiſſeroient agir ſes Ennemis, parce que de moi-même je ne les croirois point, & que s'ils vouloient ainſi lui rendre de méchans offices, ils lui en rendroient de bons, perſuadé qu'il étoit que le mal qu'on me diroit de lui après que j'en aurois pénétré la fauſſeté, ne ſerviroit qu'à me mieux faire connoître qu'il étoit digne de ce que j'avois voulu faire pour lui. Artagnan me dit qu'il parloit tous les jours de la même matiere, comme un homme qui étoit plein & occupé de moi, qui n'avoit pas aſſez de ſageſſe pour ſe pouvoir contenir de dire ce qui le tenoit le plus au cœur. Il ajoûta, après qu'il avoit fini toutes ces converſations, il diſoit à

Maupertuis & à lui, à quoi bon vous rompre la tête d'affaires auſſi inutiles que de celles dont je viens de vous entretenir, puiſqu'elles ne peuvent que m'être déſagréables à imaginer ? Je ſerois bien-heureux ſi je pouvois oublier le Roi & Mademoiſelle. Il leur avouoit qu'il n'étoit pénétré que du malheur d'avoir déplu au Roi, & de ſe trouver ſéparé de lui & de moi. Je vis bien par cette relation que Monſieur de Lauzun avoit eu intention qu'Artagnan & Maupertuis m'appriſſent combien il penſoit à moi ; j'en fus ſi contente que je me ſuis fait répéter très-ſouvent les mêmes diſcours, auſquels Artagnan avoit toujours quelques nouvelles particularités à ajoûter, qui m'ont fait connoître l'application avec laquelle Monſieur de Lauzun étoit occupé, & incertain de la conduite que je tiendrois ſur ce qui le regarde.

La maniere réguliere que le petit Artagnan obſerva à me dire ce que Monſieur de Lauzun lui avoit inſinué dans pluſieurs converſations, me fit concevoir l'intention qu'il avoit eue de me faire ſçavoir qu'il étoit

dans de grandes inquiétudes ſur l'incertitude de l'état dans lequel j'étois. Je ſuis pourtant perſuadée que ſur la connoiſſance parfaite qu'il a de moi il devroit être en repos là-deſſus, parce qu'il doit ſçavoir que je ne dois ni ne peux changer pour lui. Le petit Artagnan me parut avoir bien de l'eſprit; je fus très-ſatisfaite de tout ce qu'il me conta, & lui fis beaucoup d'honnêtetés pour lui en particulier, & pour ſon Oncle pour qui j'avois une eſtime particuliere. C'étoit un homme d'un très-grand mérite, plein d'honneur & de fidélité pour ſes amis: il avoit eu à Heſdin quelque reſſentiment contre Monſieur de Lauzun, qui voulut lui guérir l'eſprit, il lui fit dire qu'il n'avoit pas raiſon de ſe plaindre de lui, parce qu'il n'avoit qu'exécuté les ordres du Roi lorſqu'il lui avoit ordonné de marcher avec les Mouſquetaires ou les Chevaux Legers. Monſieur d'Artagnan ne fut pas ſatisfait de cet éclairciſſement, il demeura deux années entieres ſans s'approcher de Monſieur de Lauzun, qui de ſon côté demeuroit en repos, ſçachant bien

qu'il n'avoit rien à ſe reprocher. Quinze jours avant qu'il fût arrêté, Monſieur d'Artagnan apprit que Monſieur de Lauzun ne ſe vengeoit du manque d'honnêteté qu'il avoit pour lui que par de bonnes manieres, & qu'il lui rendoit tous les bons offices dont il étoit capable ; il lui fit demander s'il trouveroit bon qu'il l'allât voir, Baraille à qui il avoit donné cette commiſſion parla à Monſieur de Lauzun, il lui répondit qu'il ne lui vouloit pas donner cette peine, & à l'inſtant il ſortit de ſa chambre, courut le chercher, l'embraſſa, & lui dit qu'il lui faiſoit juſtice & un très-grand plaiſir de vouloir être de ſes amis, qu'il avoit toujours été le ſien. Monſieur d'Artagnan lui répondit qu'il le ſçavoit bien, qu'il étoit honteux de la conduite qu'il avoit tenue, & qu'il lui en demandoit pardon. Lorſque Monſieur de Lauzun fut arrêté, & que le Roi eut ordonné à Monſieur d'Artagnan de le conduire, il lui demanda s'il étoit vrai qu'ils étoient brouillés enſemble : il lui répondit qu'il s'étoit mal à propos plaint de Monſieur de Lau-

zun, qu'il s'en étoit éclairci avec lui, & fort repenti, & qu'ils s'étoient réconciliés, & qu'il en étoit fort fâché, parce qu'il l'en auroit encore mieux traité qu'il ne feroit. Le Roi dit là-deſſus à Monſieur d'Artagnan, je dois rendre cette juſtice à Monſieur de Lauzun que depuis le tems que vous venez de me dire que vous avez prétendu ne devoir pas être ſatisfait de lui, il n'a jamais trouvé d'occaſions de vous rendre de bons offices auprès de moi, qu'il ne l'ait fait, & je ne connois perſonne dans mon Royaume de qui il n'ait dit tant de bien que de vous; ainſi lorſqu'on m'a aſſuré que vous étiez mal avec lui, j'ai été ſurpris. Monſieur d'Artagnan lui répliqua que ce qu'il venoit de lui faire l'honneur de lui dire, le rendoit encore plus confus qu'il ne l'avoit été. J'ai voulu marquer cette derniere particularité, parce qu'il me paroît être d'une grande honnêteté au Roi, que dans le moment qu'il croyoit avoir plus de raiſon de ſe devoir plaindre de la conduite de Monſieur de Lauzun, il ne laiſſa pas de parler de lui à Monſieur d'Artagnan avec

une équité qui n'a guéres d'exemple.

Artagnan dont je viens de parler me vint voir avec Maupertuis, lorſqu'il fut de retour avec les Mouſquetaires; il me conta à peu près tout ce que j'ai marqué que le Petit Artagnan m'avoit dit, il me répéta pluſieurs fois qu'il avoit admiré l'eſprit de Monſieur de Lauzun, qu'il étoit ſon ſerviteur devant ſon malheur, que quand il ne l'auroit pas été, il le ſeroit devenu par la vénération qu'il s'attiroit de ceux qui avoient le tems de le pouvoir connoître. La premiere fois que je vis Artagnan, les larmes me vinrent aux yeux : je n'oſai pourtant pas l'approcher; la ſeconde fois je fus plus hardie; je l'appellai, il vint dans le ſallon, je lui demandai des nouvelles de Monſieur de Lauzun. Il me répondit qu'il l'avoit laiſſé en bonne ſanté, au moins autant qu'un homme comme lui le pouvoit être, éloigné du Roi, qu'il lui avoit tenu tant de diſcours ſi touchans ſur le reſpect & ſur la tendreſſe qu'il avoit pour ſa perſonne, qu'il en étoit pénétré. Je lui demandai s'il en avoit rendu compte

au Roi ; il me répondit qu'oui, & qu'il n'avoit rien à me dire, ſinon que Monſieur de Lauzun aimoit ce qu'il devoit aimer, qu'il n'avoit le cœur rempli que de cela, qu'il en ſentoit la privation ſenſiblement. Il ajoûta enſuite, il ne m'a chargé de rien, il ſçavoit qu'il ne me convenoit pas de prendre de ces commiſſions : il eſt très-ſûrement, dit-il, tout comme il doit être, & tout comme les Gens qui l'aiment le peuvent deſirer. Je vis bien qu'il ne pouvoit m'en apprendre davantage, je le quittai, & lui fis bien des honnêtetés ſur les ſoins que je ſçavois qu'il avoit pris de lui.

Quelques jours après le retour d'Artagnan, le Roi fit mettre entre les mains de Rollinde & de Baraille quelque argent qu'on avoit trouvé dans la caſſette de Monſieur de Lauzun, avec quelques bagatelles de peu de conſéquence. Le Roi partit pour aller commencer la guerre en Hollande, il ne voulut pas que Baraille ſervît à ſa Charge, il refuſa une Compagnie de Chevaux-Legers, il lui commanda de ſervir d'Aide de Camp ſous Monſieur le Grand-Maître,

qui étoit fort ami de Monſieur de Lauzun.

Peu de tems après que le Roi fut parti, j'eus cinq accès de fiévre tierce, elle me prit à Saint Germain, & je m'en allai à Paris pour me faire des remédes. Cette Campagne fut extraordinaire, le Roi prit preſque tous les jours une ou deux places qui avoient été juſques-là d'une grande réputation. Quand je fus guérie, j'allai à Saint Germain; arrivée ſur le Pont-neuf, on me dit que la Reine étoit en mal d'Enfant: il étoit ſi vrai, que cinq ou ſix heures après que je fus arrivée elle accoucha. J'ai oublié de marquer que ma Belle-Mere mourut le deux de Mars de cette même année-là. Comme j'arrivois un jour à Paris, l'on vint dire que Madame étoit malade, j'envoyai ſçavoir de ſes nouvelles les deux premiers jours, & le troiſiéme elle ſe fit porter dans le Jardin: je la regardai par la fenêtre juſqu'à ce que je vis qu'elle m'avoit vue, afin de l'aller voir, ſi elle me demandoit. Comme je n'avois point de pardon à lui demander, n'ayant jamais eu intention de lui faire de la peine, pour

mériter ce qu'elle me faiſoit, elle m'avoit maltraitée dans toutes les occaſions où elle avoit pu m'inquiéter; ainſi je crus qu'elle ſe perſuaderoit ſi j'allois chez elle ſans qu'elle m'en eût fait parler, que c'étoit pour me réjouir de ſon mal, de maniere que cette raiſon, & celle que je ne la croyois point en danger de mourir, m'empêcha de lui rendre une viſite : comme Chrétienne, je n'aurois pas manqué d'oublier tout ce qu'elle m'avoit fait, ſi je l'avois crue dans les diſpoſitions de devoir être contente de me voir. Je m'en allai à Verſailles, je dis au Roi que Madame étoit malade, que je ne l'avois point vue, qu'il en ſçavoit mieux la raiſon que perſonne du monde : je fus bien-aiſe de lui dire cela pour le faire ſouvenir de Monſieur de Lauzun, parce qu'il n'ignoroit pas que c'étoit l'occaſion où elle m'avoit le plus ſenſiblement outragée. J'expliquai au Roi ce que j'avois fait pour l'obliger à me faire dire qu'elle me vouloit voir; qu'elle n'avoit pas répondu à mes intentions, que j'avois cru que ma viſite lui feroit plus de peine que de plaiſir; qu'ainſi

qu'ainſi je n'y étois pas allée : il me répondit que j'avois bien fait. Le lendemain on me vint dire que Madame étoit morte, & comme j'avois déja le deuil de l'autre Madame, je n'eus rien à faire qu'à ſupplier le Roi que je n'allaſſe pas à Saint Denis, & qu'il voulût bien lui faire rendre les mêmes honneurs qu'à feue Madame. Il me répondit que je pouvois ordonner, que l'on feroit ce que je deſirerois ; ainſi Mademoiſelle de Guiſe accompagna le corps, parce que je dis au Roi que je croyois qu'il lui en devoit donner l'ordre. Madame de Guiſe m'envoya demander mon amitié ; je lui mandai que je l'irois voir, que ce ne ſeroit pas ce jour-là ni le lendemain, parce que mon caroſſe alloit ſuivre le corps de Madame à Saint Denis. Le jour d'après j'allai à Montmartre, où elle étoit ; Mademoiſelle de Guiſe qui s'y trouva me demanda la permiſſion de me venir voir ; je lui répondis aſſez froidement qu'elle me feroit bien de l'honneur ; depuis qu'elle avoit agi contre mon mariage, je ne l'avois pas voulu voir. Dans ce tems-là le ſoir au ſouper du

Roi on parloit d'un cheval : il dit, il avoit été à ....., & ſans achever il me regarda, rougit & s'arrêta tout court ; tout le monde s'apperçut qu'il n'avoit pas nommé le nom de Monſieur de Lauzun à qui il avoit appartenu, de peur de me faire de la peine. Quelques jours après il n'en fit pas de même ſur un ſauteur de corde, qui avoit été à Monſieur de Lauzun ; il me demanda ſi je le connoiſſois, je lui répondis qu'oui, que j'avois même dit à Toſſe que je l'avois vu à Monſieur de Lauzun : je lui demandai des nouvelles d'un autre qu'il avoit, il répondit à ma queſtion, & nomma ſon nom fort naturellement deux ou trois fois ; quoique cela ne ſignifiât rien, je ne laiſſai pas d'en être bien aiſe.

Après avoir fait une aſſez longue digreſſion, il eſt juſte de revenir à la Reine, que je crois avoir laiſſé en mal d'enfant ; elle auroit bien voulu n'y être pas plus long-tems que celui que j'ai employé à parler d'une autre matiere que de ſon mal, elle accoucha d'un Garçon environ minuit,

ce qui nous réjouit beaucoup. Le lendemain à la promenade dans le caroſſe de Madame de Cruſſol, on nous vint dire que la Reine avoit eu des nouvelles ; nous allâmes dans une grande impatience d'en apprendre à la porte, un de mes Gentilshommes me dit qu'il y avoit eu bien du monde de tué au paſſage du Rhin, que Monſieur de Longueville, Guitri & Nogent étoient morts ; je les regrettai beaucoup, & ſur-tout Monſieur de Nogent, pour l'amour de lui-même, & encore plus à cauſe de Madame de Nogent : l'on nous montra la liſte des autres morts ou bleſſés, où je vis que Monſieur le Prince l'étoit à la main. Il n'y a rien de ſi extraordinaire que ce paſſage, ce fut une action projettée par le Roi, & exécutée en ſa préſence, que l'hiſtoire n'oubliera pas, ainſi je n'en ferai pas un long détail, je ne puis pas cependant m'empêcher de dire que tout ce que le Roi fit dans cette Campagne & dans toutes celles qui l'ont ſuivi, ſemblera preſqu'incroyable à ceux qui ne connoîtront pas autant que moi ſa bravoure,

ſon habileté, ſa prudence, & l'application qu'il a pour faire réuſſir ſes deſſeins. Un moment après avoir reçu cette nouvelle, j'écrivis à Rollinde pour voir comme l'on pourroit apprendre à Madame de Nogent la mort de ſon mari, qu'il falloit garder toutes les meſures néceſſaires pour prévenir le danger qu'il y avoit qu'elle ne mourût dans l'inſtant qu'on la lui diroit, parce que jamais femme n'avoit tant aimé ſon mari qu'elle faiſoit ; je n'ai connu que Madame de Montmorenci là-deſſus en comparaiſon avec elle.

Je fus fort touchée de l'affliction de Madame de Nogent, & je regardai avec douleur celle de tous ceux qui avoient perdu leurs parens ou amis. Je faiſois réfléxion que nous devons toujours être ſoumis aux ordres de la Providence, je trouvois dans cette occaſion un exemple que je me pouvois appliquer, il y avoit ſept ou huit mois que je ſentois avec des peines inconcevables la priſon de Monſieur de Lauzun, & dans ce moment je la regardai comme un grand bien pour lui & pour moi, per-

ſuadée du courage qu'il a & qu'il ſe ſeroit fait tuer à ce paſſage ; ainſi je me dis à moi-même, Dieu a ſouffert qu'il ait été mis en priſon pour me le conſerver. Je l'en ai loué de tout mon cœur dans toutes les occaſions où il y a eu des Gens de qualité tués : j'avoue pourtant que les prieres que j'ai faites à Dieu là-deſſus n'ont pas toujours été ſuivies de la ſoumiſſion qu'un bon Chrétien doit avoir ſur tous les droits de la Providence, ſi j'avois pu vaincre les mouvemens de chagrin qui m'ont ſouvent troublée là-deſſus, j'aurois lieu d'eſpérer que Dieu les auroit eu agréables, & qu'il m'en auroit donné la recompenſe par la fin de la priſon de Monſieur de Lauzun : comme il fait tout pour ſon bien & pour le mien, je dois vivre avec une entiere ſoumiſſion de croire qu'il le fera ſortir lorſqu'il le jugera néceſſaire pour ſon ſalut & pour le mien ; je lui demandai la grace de me donner là-deſſus toute la quiétude qui me pût faire mériter ſa miſéricorde. Le lendemain j'allai droit à Paris chez Madame de Nogent, que je trouvai dans un

état digne de compaſſion, elle étoit à demi aſſiſe dans ſon lit, & ne ſçavoit ce qu'elle diſoit ; tantôt elle pleuroit, d'autres fois elle ſe mettoit à rire, parloit toujours, & ne diſoit rien de ſuite, elle avoit comme perdu la raiſon ; elle me fit une pitié inconcevable. Comme je vis que je lui étois inutile dans l'état où je la voyois ; je m'en retournai à Saint Germain, & de-là j'allai à Forges pour prendre les eaux, ainſi que j'avois accoûtumé les autres années dans cette ſaiſon-là.

Les grandes conquêtes du Roi épouvanterent les Hollandois & leurs voiſins, ils eurent recours au Roi d'Angleterre, qui envoya le Duc de Montmouth & Buckingham faire des propoſitions de paix au Roi, qu'on diſoit être très-avantageuſes ; il eut ſes raiſons pour ne les pas recevoir. Monſieur de Buckingham qui étoit extrêmement des amis de Monſieur de Lauzun, touché de ſon malheur, réchauffé par tout ce que Monſieur de Baraille lui dit qu'il étoit allé pour cela en Angleterre, parla au Roi de toute la tendreſſe qu'il lui avoit connue pour ſa per-

ſonne, & s'étendit beaucoup ſur la fidélité qu'il lui avoit vue pour ſon ſervice. Le Roi lui répondit qu'il avoit eu des raiſons particulieres de le mettre où il étoit : Monſieur de Buckingham lui répliqua s'il ſeroit poſſible qu'un homme, à qui il avoit connu un ſi grand attachement pour lui, fût perdu : le Roi lui dit qu'il n'étoit pas perdu, qu'il n'étoit pas encore tems de finir ſes peines. Sur cette réponſe Monſieur de Buckingham ſupplia le Roi de trouver bon qu'il lui parlât de ſon état : le Roi l'approuva & s'attendrit en quelque maniere. Monſieur de Buckingham conta l'aventure en confidence à Monſieur de Duras & à Fourilles, qu'il croyoit être des amis de Monſieur de Lauzun, qui la répandirent par toute la Cour, auſſi-bien que la Motte Brigadier des Gardes du Corps, à qui Monſieur de Buckingham avoit conté ce qu'il avoit dit au Roi ; ce qu'il lui avoit répondu, & comme il s'étoit apperçu qu'il ne haïſſoit pas Monſieur de Lauzun. Par cette conduite toutes ſes bonnes intentions devinrent inutiles, parce que ceux qui avoient des intérêts oppoſés à la

ſortie de Monſieur de Lauzun, travaillerent à ruiner le crédit que Monſieur de Buckingham pouvoit avoir ſur l'eſprit du Roi, afin de lui ôter d'une maniere bien ſûre les moyens de lui pouvoir parler de Monſieur de Lauzun, ainſi qu'il lui en avoit demandé la permiſſion. Enſuite ils trouverent des occaſions propres de conſeiller au Roi de diſpoſer de la Charge de Monſieur de Lauzun en faveur du Comte de Chamilli ; il mourut, & elle fut donnée l'hyver d'après à Monſieur de Luxembourg. Quoique ce qu'avoit fait Monſieur de Buckingham eût été gâté par lui même, & que j'appris l'un & l'autre en même tems, je ne laiſſai pas d'être bien-aiſe de ce que le Roi avoit paru avoir encore quelque bonté pour Monſieur de Lauzun, & je fus très-perſuadée que la dureté avec laquelle on le gardoit à Pignerol, ne venoit pas de l'eſprit ni du cœur du Roi. Lorſque le Roi eut preſque conquis toute la Hollande, il revint après avoir laiſſé Monſieur de Luxembourg du côté d'Utrecht pour commander dans tout ce pays-là. Comme je m'en allai à Saint Ger-

main pour être auprès du Roi, lorſque j'y arrivai, le Marquis de Pienne, Gouverneur de Pignerol me dit qu'on avoit arrêté à Turin un homme qu'on diſoit être à Monſieur de Lauzun, que le Duc de Savoye avoit écrit de même, & avoit mandé qu'il croyoit que c'étoit moi qui l'avois envoyé dans ce pays-là. Cela ne me fâcha point, parce que je ſçavois bien que je n'y avois aucune part, je ne laiſſai pas pourtant d'en avoir de la douleur, de peur que cela n'augmentât les ſeverités qu'on avoit pour Monſieur de Lauzun, & que même les gens qui ne lui vouloient pas de bien, ne ſe ſerviſſent de cette occaſion pour lui rendre de mauvais offices. Quoique je ne ſçuſſe pas au vrai la perſonne que le Marquis de Pienne me vouloit dire, je crus pourtant que ce devoit être une maniere d'homme extraordinaire, que Monſieur de Lauzun avoit eu auprès de lui, lequel il avoit employé à bien des affaires qui m'avoient donné la curioſité de le vouloir voir, je n'y pus parvenir qu'après ſa priſon, j'avois même jugé par la vivacité de ſon eſprit & par ſon peu de jugement, qu'il

agit mal à propos. Peu de jours après on m'apprit que cet homme avoit été conduit à Pignerol, qu'il avoit apprehendé la dureté & la longueur d'une priſon, qu'il s'étoit tué avec un raſoir qu'il avoit ſur lui. L'on parla quelque tems de la perſonne qui l'avoit envoyé là, comme je n'en fais pas de cas & que je ſuis perſuadée que Monſieur de Lauzun ne l'eſtime pas plus que moi, je crois que ſa gloire devroit être bleſſée ſi je la nommois; ainſi je ne dois pas me ſouvenir de ce qu'elle a fait que pour en avoir de la honte & de la douleur pour Monſieur de Lauzun.

Monſieur le Duc d'Anjou, qui n'étoit pas venu au monde avec une trop bonne ſanté, diminuoit tous les jours, on lui changea très-ſouvent de nourrice, on lui appliqua un cautére qui ne le ſoulagea point. Comme le Roi le vit en un état à n'avoir plus rien à eſpérer, il me propoſa de l'aller tenir au Baptême avec Monſieur le Prince de Conti; je lui dis qu'il étoit aſſez mal, & que je lui porterois malheur, que je le ſuppliois très-humblement de donner cette commiſſion à quelqu'autre perſonne moins

ſenſible que moi à cette perte ; la Maréchale de la Mothe le tint ; il mourut ; le Roi & la Reine en furent extrêmement affligés.

Deux ou trois jours devant cette mort, l'on avoit eu nouvelle que ſes ennemis s'étoient mis en campagne pour prendre Tongres ; Montal ſortit de Charleroi pour ſe jetter dans cette Place ; après qu'il y fut entré les ennemis marcherent à la ſienne, l'inveſtirent & l'attaquerent. Le Roi partit de Saint Germain pour l'aller ſecourir, nous arrivâmes à Compiegne dans trois jours de marche, qui fatiguerent beaucoup Madame de Guiſe, elle n'étoit pas accoutumée à de pareilles journées dans une ſaiſon auſſi rude que celle-là l'étoit. La nuit que nous fûmes arrivés à Compiegne, le Roi reçut un Courier qui lui porta la nouvelle de l'entrée de Montal dans Charleroi, & de la levée du Siége par le Prince d'Orange, l'avant veille de Noël ; la Cour s'en revint à Saint Germain, où elle arriva le 2. de Janvier, Madame de Nogent étoit toujours dans une grande affliction, ſi elle avoit été capable de ſentir quelque autre peine que la perte de

ſon Mari, elle auroit dû être touchée de la Charge de Maître de la Garderobe qu'avoit Monſieur de Nogent, que le Roi venoit de donner à Tilladet, Couſin germain de Monſieur de Louvois, avec ordre de ne lui donner que cent cinquante mille livres, quoique Monſieur de Nogent l'eût achetée quatre cens mille livres. Monſieur de Charoſt eut dans le même tems ordre de vendre la ſienne à Monſieur de Duras, le pere & le fils furent faits Ducs, & le Roi donna au dernier la Lieutenance Générale de Picardie & quelque argent comptant. Tous ceux qui voyoient cela diſoient que les Gens qui avoient ſervi Monſieur le Prince, étoient bien récompenſés, puiſque Meſſieurs de Luxembourg, Duras & Rochefort, avoient été des Gardes de ſon Corps, & avoient été ſes plus zélés ſerviteurs, & qu'ils étoient tous trois Capitaines des Gardes, qui devoient répondre de la perſonne du Roi. Ce fut dans ce tems-là que la Compagnie de Monſieur de Lauzun fut donnée à Monſieur de Luxembourg; j'en appris la nouvelle en allant à la Meſſe, chacun la contoit tout

bas ; je ne laiſſai pas d'aller au dîner du Roi, quoique j'euſſe les yeux tout en larmes, ne me ſouciant pas qu'il me vît pleurer, perſuadée qu'il le devoit être, que je ne pouvois pas être inſenſible à tout ce qui arrivoit à Monſieur de Lauzun : ce n'étoit pas la perte de ſa Charge qui m'inquiétoit, j'étois pénétrée de douleur de voir l'aigreur de l'eſprit du Roi.

Le Roi commença la Campagne de bonne heure, nous allâmes avec lui juſqu'à Courtrai ; les ennemis furent ſurpris de ſa diligence, & fort embaraſſés ſur l'incertitude de ce qu'il avoit envie de faire. Je n'ai jamais tant vu de bonnes troupes enſemble, l'armée étoit preſque de quarante mille hommes. Le Roi, après avoir bien donné des allarmes aux Eſpagnols & un peu mangé leur pays, alla attaquer Maſtrick. La Reine & toute la Cour s'en alla à Tournai. La place fut priſe dans onze jours de tranchée ouverte ; quoiqu'autrefois avec de moindres fortifications le Prince d'Orange ne l'avoit priſe qu'après ſoixante jours de tranchée ouverte : le Roi fit attaquer les pla-

ces d'une maniere bien plus vigoureuſe : il ôta le courage à ceux qui les défendoient de lui pouvoir réſiſter un moment. Il y eut bien des gens de tués. Artagnan fut du nombre, dont la perte me toucha ſenſiblement ; outre qu'il étoit très-brave homme, il étoit très-fidéle à ſes amis, & indubitablement il n'auroit pas perdu l'occaſion de parler au Roi de tout ce qu'il avoit vu dans le cœur de Monſieur de Lauzun pour ſa perſonne.

Après la priſe de Maſtrick, le Roi manda à la Reine de s'en aller à Amiens, où elle recevroit de ſes nouvelles. Le jour que nous partîmes de Tournai, à la dînée entre cette place & Douai, à peine la Reine étoit-elle à table, que l'on vit paſſer Madame de Monteſpan dans une des caléches du Roi avec quatre Gardes du Corps qu'on lui avoit envoyés de l'armée pour la ſuivre. Nous allâmes à Amiens ſans ſéjourner en chemin ; la Reine qui paroiſſoit fort chagrine, y eut des vapeurs ſi violentes qu'on envoya chercher des Médecins à Paris, pour faire une conſultation avec ceux de la Cour.

Le Roi écrivit à la Reine de l'aller trouver à Rethel, il lui envoya ſa route & la nôtre, où les journées qu'on devoit faire étoient marquées, & le jour que le Roi y arriveroit auſſi. Il s'y trouva devant nous, l'on y ſéjourna deux jours, l'on alla de Rethel à Verdun, à Malatour, & à Thionville, où la Cour ſéjourna cinq ou ſix jours: cette Place eſt bonne pour ſes fortifications, quant aux logemens ils y ſont affreux; auſſi nous avions bien de l'impatience d'en partir pour aller à Metz, où l'on fut mieux logé. La Reine alla voir la Synagogue, & y fit danſer les Juifs.

Le Fils naturel de l'Electeur Palatin, qui venoit de faire un compliment à Madame, ſur ſes couches d'un fils, avoit ſalué le Roi à Rethel. J'avois oublié de dire que Monſieur étoit allé voir Madame. De Metz nous allâmes à Nanci qui eſt une fort belle ville, qui a du grand, la maiſon des Ducs de Lorraine qu'on appelle la Cour, y montre de la dignité, les appartemens n'y ſont pas accommodés, ils ne laiſſent pas d'être très-beaux: il y a une chambre fort dorée &

qui eſt très-mal entendue, quoique ce ſoit le Maréchal de la Ferté qui l'a fait accommoder dans le tems qu'il en étoit Gouverneur. Il y a, comme j'ai déja dit, beaucoup de logement, une cour agréable, un grand jardin qui étoit encore plus beau devant que les fortifications en fuſſent raſées, parce qu'il étoit en partie ſur un des baſtions. Comme il y a force Couvens, la Reine s'occupa à les viſiter : j'allai dans celui où mon Pere s'étoit marié, la quantité de femmes de qualité qu'on y vit, qui étoient bien faites, d'un eſprit & d'un air noble, nous fit comprendre que la Cour y avoit été belle, elles venoient ſouvent chez moi, je prenois plaiſir à les entretenir, & leur trouvois beaucoup de politeſſe. Nous n'y trouvâmes preſque pas d'hommes, au moins s'il y en avoit, ils ſe trouverent cachés. La Reine y prit les eaux de Spa, & moi celles de Pont-à-Mouſſon, j'avois envie d'aller prendre celles de Forges, le Roi me témoigna qu'il deſiroit que je demeuraſſe, je voulus eſſayer ſi celles d'ici me feroient autant de bien que les autres, je m'en trouvai beaucoup échauf-

fée. L'on ſe divertiſſoit aſſez à Nanci, de maniere que je fus quaſi fâchée lorſqu'on en partit. Nous allâmes faire un tour en Alſace, l'on coucha à Luneville, maiſon de campagne des Ducs de Lorraine, où Madame de Lorraine ſe plaiſoit fort; elle y faiſoit bâtir lorſqu'ils ſortirent de Lorraine, la ſituation m'en parut fort belle. Nous paſſames à Saint Nicolas, qui eſt une grande dévotion, la Reine y avoit déja été, l'on nous montra les fers d'un homme qui avoit été priſonnier des Turcs, & qui pendant ce tems avoit fait un vœu à Saint Nicolas, il ſe ſauva, & s'en vint accomplir ſon vœu & remettre les fers qu'il avoit aux pieds & aux mains. Je laiſſe à juger à ceux qui connoîtront combien mon cœur eſt occupé de la priſon de Monſieur de Lauzun, le zèle avec lequel je demandai à Dieu par l'interceſſion de Saint Nicolas, de lui vouloir rendre la liberté. Je n'oubliai pas de conter au Roi le miracle de l'eſclave, je joignis mes mains pour exprimer la grace qu'il avoit dû rendre à Dieu & à Saint Nicolas, je fis aſſez appercevoir que je lui ferois un remerciment &

bien naturel, s'il donnoit la liberté à Monsieur de Lauzun.

Nous allâmes à Ravon, qui eſt un vilain lieu dans les montagnes de Vauges, où je fus logée dans une maiſon qui tomboit, & où il revenoit des eſprits, à ce qu'on diſoit, ainſi je ne dormis pas en repos. L'on alla à Saint Dier qui eſt une aſſez jolie ville au pied de la montagne, de laquelle on fait toutes les années, une ſolemnelle proceſſion, pour demander à Dieu la grace de les préſerver d'une ancienne prédiction qui menace cette Ville, que la montagne lui tombera deſſus, & qu'elle l'enſevelira : les hommes & les femmes n'y ont que la figure humaine, pour l'eſprit ils paroiſſent comme des bêtes. Nous allâmes à Sainte Marie aux mines, il nous fallut paſſer par des chemins épouvantables, dans des bois qui n'ont que de petites routes étroites, & pour perſpective des précipices affreux, & comme les arbres ſont fort grands & fort élevés & les feuilles d'un verd noir, on a de la peine à voir le ciel. Lorſque nous fumes arrivés à Sainte Marie aux mines, je vis dans la plaine beaucoup de petites villes

qui me parurent bien bâties : le pays eſt beau & fort entrecoupé de rivieres. Cette ville n'eſt à proprement parler, qu'une longue rue entre deux grandes montagnes, qui ſont bien élevées & toutes couvertes de grands arbres : il y a dans cet endroit-là un ruiſſeau, qui ſépare l'Alſace d'avec la Lorraine ; cette ville ou village eſt au Prince Palatin de Birkenfeld. Le jour qu'on y ſéjourna, je dormis toute la journée ; comme les eaux y ſont fort froides & dangereuſes, & que la pouſſiere s'attache à la viande, je n'y mangeai quaſi rien ; je prenois des œufs, des bouillons, & buvois du vin du Rhin, qui eſt blanc & ſoulphré, duquel on fait cas. L'on alla de là à Riſauvilliers, qui eſt une petite Ville où il y a un fort beau & extraordinaire Château : elle eſt venue au Prince Palatin du côté de ſa femme ; elle eſt fille du Comte de Ribaupierre, qui venoit de mourir ; & comme des gens d'une certaine qualité font de grandes cérémonies pour les enterremens, ils attendent quelquefois un mois ou davantage pour y appeller leurs parens & amis : ainſi le Prince Palatin beau-

frere du mort, qui ſervoit en France à la tête du Régiment d'Alſace, n'avoit oſé prier perſonne d'aller chez lui à cauſe de cet embarras. Le Roi prit la réſolution d'aller coucher dans ce château, les Gardes & les Maréchaux des Logis trouverent le corps du mort ſous un drap mortuaire avec des chandelles aux quatre coins, & comme il occupoit un des appartemens, & que le Roi avoit vu du ſien la lumiere, ils firent mettre le corps dans une armoire. Le Roi coucha dans la chambre où il étoit mort, & moi dans celle où il avoit été mis pendant quelque tems, & mes Filles dans la chambre où étoit l'armoire & le corps, je n'en ſçavois rien. Le lendemain comme l'on deſcendoit le dégré, le Roi me dit, ſi vous ſçaviez ce que je ſçai, vous ſeriez bien effrayée; il me conta cette petite hiſtoire, qui m'auroit bien troublée & empéchée de dormir, & de demeurer même dans la maiſon ſi l'on me l'avoit appriſe ſur le ſoir.

Le jour que nous partîmes de Sainte Marie aux mines, un petit Souverain vint ſaluer le Roi: c'étoit le Prince de Montbel-

liard de Virtemberg, je l'avois vu autrefois à Paris lorſqu'il avoit épouſé Mademoiſelle de Châtillon, fille du Maréchal. Il me parut affreux, habillé comme un maître d'école de village, ſans épée, avec un méchant caroſſe noir, parce qu'il portoit le deuil de l'Impératrice, que j'ai oublié de dire être morte il y avoit quelques mois; ſes chevaux avoient des houſſes noires juſqu'à terre, & ſes Pages & Laquais étoient vétus de jaune avec des garnitures de ruban rouge: il avoit quinze ou vingt Gardes avec des caſaques de même livrée, aſſez bien montés; il me ſouvient que toute ſa Cour étoit dans un même caroſſe, duquel l'on vit ſortir dix ou douze perſonnes pour s'en faire honneur. Voilà comme ſont faits tous les Princes étrangers chez eux; il ne faut pas juger de ce qu'ils ſont dans leur Pays par la dépenſe qu'on leur voit faire en France, parce qu'ils ſont des efforts pour ſe ſoutenir dans quelque gloire. Le Doyen du Chapitre de Straſbourg avec deux Chanoines vint ſaluer le Roi, je penſe que ce bon homme

s'appelloit le Comte de Manderhail, il avoit comme une eſpece de ſoutanelle, les deux Chanoines étoient jeunes, bienfaits, les cheveux longs, la tête belle, habillés de gris, & de grandes épées à leur côté, des écharpes noires avec une riche frange d'or & d'argent : je crois même qu'ils avoient des plumes, leur train étoit beaucoup plus magnifique que celui d'un Prince Souverain. L'un de ces deux Meſſieurs étoit neveu de Monſieur de Straſbourg, de la Maiſon de Furſtemberg, j'ai oublié le nom de l'autre : ils me parlerent à une petite Ville appellée Chatenoi, qui appartient à leur Chapitre, le Bailli de cette Ville avoit été autrefois à Paris chez le Préſident Tambonneau, pour apprendre l'Allemand à ſes Enfans, & comme il avoit vu beaucoup de monde dans cette maiſon, il étoit venu ſervir de guide au Roi, parce qu'il parloit bien François. On le fit marcher à la portiere du caroſſe, où nous lui faiſions faires des contes qui nous divertiſſoient extrêmement : il demanda au Roi des nouvelles de toutes les perſonnes qu'il avoit

vues chez Tambonneau, il s'adreſſa enſuite à moi, pour me demander ſi je ne le connoiſſois plus. Madame de Monteſpan, qui depuis Thionville étoit venue dans le caroſſe de la Reine, l'entretenoit avec plaiſir; il lui dit qu'il avoit vu pluſieurs fois Monſieur de Mortemar chez Monſieur Tambonneau, & demanda des nouvelles des petits de Bouillon. On lui dit qu'il y en avoit un Cardinal; il répondit, j'en ſuis bien aiſe : & enſuite il demanda au Roi qu'étoit devenu le petit Peguillin, qui étoit ſi joli garçon, l'on m'a dit, ajoûta-t-il, qu'il s'appelle Monſieur de Lauzun : chacun ſe regarda ſans lui rien répondre. Il continua de queſtionner le Roi, & lui dit, vous ne me répondez donc rien ſur Monſieur de Lauzun, & vous l'aimiez tant dans le tems que j'étois à Paris, pourquoi n'eſt-il pas ici, j'ai ouï dire qu'il lui étoit arrivé de ſi grandes aventures, je ſerois bien-aiſe de le voir : comme perſonne ne lui répliqua rien, il ſe laſſa d'en parler. Quoique cette converſation m'embaraſſât un peu, je ne laiſſai pas d'être fort aiſe que quel-

qu'un parlât au Roi de Monſieur de Lauzun, & que d'une maniere naïve on le fît ſouvenir combien il l'avoit aimé; je me perſuadois que cela lui pouvoit renouveller la tendreſſe qu'il avoit pour lui. Madame la Princeſſe..... vint voir la Reine, c'eſt une femme aſſez bienfaite, elle avoit mené une fille de cinq ans avec elle, & une ſœur qui avoit le viſage d'une longueur extraordinaire, elles n'entendoient ni ne ſçavoient parler toutes trois pas un mot de François: Madame de Soubize la préſenta, elle avoit été lui rendre une viſite, parce qu'une fille de Rohan a été mariée autrefois dans cette maiſon. Nous allâmes à Briſſac; lorſque le Roi paſſa devant Colmar, il ſortit de caroſſe pour aller voir les fortifications qu'il voulut faire raſer, les Bourgeois furent déſarmés, & le canon & toutes les munitions de guerre enlevées & portées à Briſſac: je n'ai jamais vu une conſternation ſi grande que celle des habitans de Colmar, & de pluſieurs autres petites places, que le Roi fit démolir. Lorſqu'il fut rentré dans le caroſſe, chacun

chacun lui dit que ces pauvres Gens faiſoient pitié ; il répondit, quand nous ſerons à cent pas de la Ville, vous verrez ſi j'ai eu raiſon d'en uſer comme j'ai fait, & un moment après il nous montra un Fort que ceux de Colmar avoient fait pour garder un Pont ſur la riviere, ſur laquelle il falloit néceſſairement paſſer pour aller à Briſſac, ils y tenoient une garniſon & avoient ordinairement des Troupes aux environs : ainſi nous ne fûmes plus attendris, au contraire, nous louames beaucoup la précaution du Roi, & blâmames fort l'inſolence de Meſſieurs de Colmar.

Lorſque nous arrivâmes à Briſſac, j'eus une grande frayeur ſur le Pont, qui eſt d'une hauteur épouvantable ; il y en a deux qui ne ſont ſéparés que par un médiocre terrein ; qui fait comme une eſpéce de petite Iſle entre deux, ils ſont d'une fort grande longueur, & comme il n'y a pas de gardefou, & que l'élévation en eſt ſurprenante, j'avoue que j'eus une terrible peur. Il y a des arbres de ſapin tout ronds qui ſervent de planches, & comme ils ne

ſont pas cloués & que l'on voit l'eau entre-deux, il ne faut pas s'étonner ſi les perſonnes les plus aſſurées s'y trouvent ſurpriſes & effrayées : le Rhin eſt ſi rapide qu'il fait une maniere de murmure, qui eſt capable d'épouvanter les chevaux qui ſe pouvoient facilement jetter dans l'eau ; ainſi tous les Gens les plus ſenſés le paſſerent à pied auſſi bien que moi. Le Roi étoit à cheval, dont j'étois fort fâchée, je craignois beaucoup pour lui. La ville de Briſſac eſt fort petite & aſſez vilaine, les rues y ſont étroites, le Château eſt mélancolique, il s'y trouve tout ce qui peut repreſenter une priſon, les chambres y ſont obſcures & les fenêtres grillées, de maniere que je répétai pluſieurs fois au Roi ſi cette maiſon ne lui donnoit pas des vapeurs : pour moi, lui dis-je, tout ce qui a l'air d'une priſon me tue : j'affectai fort de parler des horreurs qu'on doit avoir pour tous les lieux qui en avoient quelque reſſemblance.

L'Evêque de Bâle vint voir la Reine, les Députés des Cantons Suiſſes avec ceux de

quelques Villes vinrent faire ſerment de fidélité au Roi. Le Général des Capucins, qui venoit faire ſa viſite en France au ſortir de celle d'Allemagne, vint ſaluer la Reine; il lui dit qu'il avoit vu la Princeſſe d'Inſpruck de la Maiſon d'Autriche, qu'elle étoit bien-faite, que l'Archiduc l'avoit fait chanter, qu'elle avoit la voix très-agréable, que l'Empereur lui faiſoit élever pour l'épouſer un jour, parce qu'on lui avoit prédit qu'il auroit ſept femmes; qu'il avoit dans ce deſſein-là empêché qu'on ne la mariât ailleurs. Cela nous parut extraordinaire, auſſi-bien que la rélation du bon homme ſur la bonne voix de la Princeſſe; parce qu'en France l'on ne s'aviſeroit pas de faire chanter une jeune Demoiſelle de cette qualité devant un Capucin.

Après avoir ſéjourné quelques jours à Briſſac, nous retournâmes à Nanci, où l'on reſta encore quelques jours. Il courut un bruit que nous allions faire un voyage en Franche-Comté, & deux jours après l'on dit que c'étoit pour Flandres, & nous nous mîmes en marche pour cela. Jamais

chemins ni vilain tems & méchans gîtes ne furent pareils. Lorſque nous fumes arrivés à Laon ; où l'on ſéjourna un jour , prêts à partir pour continuer notre route , tout d'un coup le Roi manda à la Reine qu'il s'en retournoit à Paris ; cette nouvelle donna une grande joie à toute la Cour.

Pendant le voyage que je viens de marquer , Madame de Guiſe étoit demeurée à Paris , & avoit été loger au Luxembourg , où elle voyoit ſouvent l'Ambaſſadrice d'Angleterre pour qu'elle lui ménageât le mariage du Duc d'Yorck , tous ſes ſoins lui furent inutiles. Le Roi dit un jour dans le caroſſe de la Reine que le Duc d'Yorck lui avoit mandé qu'il épouſeroit qui il voudroit de ſon Royaume à l'excluſion de Madame de Guiſe. Monſieur de Turenne eut une grande envie de le marier avec une des Filles de Monſieur le Duc d'Elbœuf , le Roi ne le voulut pas ; ainſi tous les mouvemens qu'il s'étoit donnés là-deſſus furent inutiles. L'on parla auſſi de Mademoiſelle de Créqui , le Roi n'y voulut pas conſentir non plus qu'à l'autre ; ainſi cette pro-

poſition fut arrêtée ſans faire beaucoup de chemin. Madame de Virtemberg, fille du Prince de Barbançon, fut veuve, le Prince Urlic de Virtemberg, qui avoit un Régiment Allemand dans les Troupes d'Eſpagne, en devint amoureux : il ſe fit Catholique pour ſe marier avec elle, il en eut une Fille, & ſon amour diminua beaucoup ; il laiſſa la Mere & la Fille à Bruxelles, s'en retourna chez lui prendre ſa premiere Religion, j'ai ouï dire que ſes parens n'avoient pas voulu reconnoître ce mariage. Quoique Madame de Virtemberg s'étoit toujours récriée qu'elle n'étoit pas avec ſon mari à cauſe de la Religion, ce fut ſur ce prétexte qu'elle ſe vint jetter entre les bras de la feue Reine-Mere, qui ſans examiner ſi elle diſoit vrai ou faux lui accorda ſa protection, & lui fit donner comme par une eſpece de charité 6000 l de penſion que le Roi lui a continué à ſa priere. Comme Madame de Virtemberg avoit vu ma Bellemere en Flandres, où elles avoient fait connoiſſance, & qu'elle aimoit naturellement les Etrangers, elle lui donna un logement

au Luxembourg, plutôt par cette conſidération que par celle de faire plaiſir à la feue Reine-Mere, quoiqu'elle lui fît valoir cette faveur. Madame de Virtemberg faiſoit ſouvent des voyages en Flandres. L'on mit ſa Fille dans un Couvent, elle s'y donna bien-tôt des airs, bien des Gens la voyoient & faiſoient comme s'ils la trouvoient belle, quoiqu'à ma fantaiſie elle ne le ſoit pas. Par ſes intrigues & celles de ſa Mere elle parvint à ſe faire propoſer pour le Duc d'Yorck : Madame de Virtemberg avoit fait un voyage à Nanci pour cette négociation ; le Roi fit le portrait de la Mere & de la Fille, & l'affaire fut bientôt rompue. Lorſque toutes ces propoſitions furent finies, le Roi travailla & fit le mariage de la Princeſſe de Modene, elle paſſa à Paris, le Roi & la Reine l'allerent voir ; Mademoiſelle, ma Sœur & moi lui allâmes rendre viſite. Elle me parut fort incivile, je remarquai cela à ſon air pour ce qui nous regardoit, nos rangs étoient ſi marqués qu'elle ne pouvoit manquer à rien. Elle me parut une grande créature mélan-

colique, ni belle ni laide, fort maigre, assez jaune : j'ai ouï dire qu'elle est à présent fort enjouée & engraissée, & qu'elle est devenue belle. Elle alla à Versailles, ensuite nous rendit nos visites, & s'en alla. Ma Sœur s'étoit souvent brouillée avec son mari, & le bon homme Grand-Duc avoit pris soin pendant sa vie de tout pacifier & d'empêcher l'éclat : après sa mort toutes sortes de mesures furent rompues. Le Roi fut obligé d'envoyer Monsieur l'Evêque de Marseille pour travailler à cette réconciliation ; dans les premieres nouvelles que j'en eus, j'écrivis à ma Sœur pour lui conseiller ce que je croyois qu'elle devoit faire ; elle désaprouva la sincérité avec laquelle je lui avois dis mes sentimens, elle s'en plaignoit lorsqu'elle étoit mal avec son mari, & me remercioit lorsqu'elle étoit raccommodée avec lui ; ainsi, ce qui lui plaisoit un jour l'offensoit le lendemain. Je recevois quelquefois des réponses, par lesquelles elle me marquoit qu'on ne pouvoit pas l'aimer & lui parler autrement que je le faisois, que ceux qui l'avoient flattée étoient

ſes ennemis. Nous nous mîmes dans un commerce de lettres pleines de tendreſſe & d'amitié ; elle me remercioit toujours des avis que je lui avois donnés, & de la maniere honnête avec laquelle j'avois parlé d'elle à ſon Mari, & de celle que j'avois eus pour lui dans le ſéjour qu'il avoit fait à Paris. Je ne puis m'empêcher de faire ici une petite digreſſion, pour dire que dans le tems que Monſieur le Grand-Duc vint en France & qu'il étoit à la Cour, Monſieur de Lauzun ſervoit auprès du Roi, cela lui donna de fréquentes occaſions de lui faire bien des honnêtetés ; de maniere qu'ils firent une connoiſſance particuliere, & ils avoient entretenu enſemble une eſpéce de commerce ; ils ſe faiſoient faire des complimens l'un à l'autre par l'Ambaſſadeur de Veniſe, qui étoit leur ami commun. Comme mon affaire fut preſque auſſi-tôt rompue que commencée, je n'eus pas le tems d'écrire à Monſieur le Grand-Duc pour lui en faire part : Monſieur de Contarini, Ambaſſadeur de Veniſe, avoit pris le ſoin de mander premierement que

j'allois épouſer Monſieur de Lauzun, & trois jours après il lui avoit appris que notre mariage avoit été rompu. Il reçut les deux Lettres à la fois, & ne lui fit qu'une réponſe qu'il me montra, par laquelle il lui marquoit que ſa premiere Lettre lui avoit donné de la joie, & qu'il tenoit à honneur l'alliance de Monſieur de Lauzun; que ſa ſeconde, l'avoit extrêmement affligé, qu'il étoit fort touché de notre déplaiſir, qu'il nous honoroit tous deux parfaitement, qu'il prenoit un grand intérêt à tout ce qui nous regardoit. J'eus une très-grande impatience de pouvoir faire ce récit à Monſieur de Lauzun; lorſque je lui en parlai, il me répondit que l'Ambaſſadeur de Veniſe lui avoit montré ſa Lettre, qu'il l'avoit ſupplié de faire un très-humble remerciment à Monſieur le Grand-Duc, qu'il étoit beaucoup ſenſible à ſes honnêtetés. Il me ſouvient que le jour que je lui parlai de cette Lettre, le Roi & la Reine allerent le ſoir ſouper à l'Hôtel de Guiſe, où il y eut un grand bal pour les noces de Mademoiſelle d'Harcourt, qui

avoit épouſé, par Procureur, le Duc de Cadavil Portugais. J'avois été priée de me trouver aux fiançailles qui ſe firent chez la Reine ; Monſieur d'Elbœuf, qui eſt le Chef de toute cette Maiſon, me conjura de n'y pas aller, je n'y allai point : pour les noces, comme elles ſe firent à l'Hôtel de Guiſe, & que ce fut peu de tems après la rupture de mon affaire, Madame de Guiſe n'oſa me prier d'y aller. Monſieur de Lauzun y alla avec le Roi, je l'avois aſſez prié de ne s'y pas trouver, il ne voulut point avoir cette complaiſance pour moi, il me dit que je ne devois jamais ſouhaiter ni lui ordonner de quitter le Roi en quelque endroit qu'il pût aller, & ſur ce fond-là il prit la peine de me gronder, & me répeta que je devois ſçavoir que tous les Gens qu'il y verroit lui ſeroient indifférens. J'appris avec plaiſir que Monſieur, Madame & Mademoiſelle de Guiſe, l'avoient fort preſſé de ſouper, qu'ils n'avoient rien gagné ſur lui, qu'ils lui avoient fait mille honnêtetés auſquelles il avoit répondu avec un air fier & civil. Le len-

demain nous cauſâmes long-tems enſemble ; il me fit la relation de cela d'une maniere ſi modeſte, que ſi je n'avois appris d'ailleurs ce qu'on lui avoit dit & ce qu'il avoit répondu, j'aurois été mal informée du ſang froid avec lequel il avoit reçu les honnêtetés des perſonnes qu'il ſçavoit n'être pas bien avec moi. Il me dit ce jour, comme en maniere de plaiſanterie, ſi je n'étois pas fâchée que Monſieur le Grand-Duc eût écrit à Monſieur l'Ambaſſadeur de Veniſe, qu'il auroit deſiré que je l'euſſe épouſé, que je lui ferois plaiſir de lui expliquer s'il m'avoit fait bien ou mal ſa cour en écrivant cela, & ſi je le trouverois aſſez honnête homme pour faire quelque cas de la bonne opinion qu'il avoit de lui. Je me ſuis beaucoup éloignée de l'hiſtoire de ma Sœur que j'avois commencée.

Comme il y a des enchaînemens qui ſont néceſſaires, ou qui me tiennent trop au cœur pour pouvoir les laiſſer échapper, cela fait que j'écris la plupart des affaires hors de leur place, à meſure qu'elles me viennent, & qu'elles m'occupent plus vivement.

Pour revenir où j'ai fait ma digreſſion, Monſieur de Marſeille, dont j'avois commencé à parler, vint à Nanci dans le tems que nous y étions ; il me parut fort étonné de tout ce qu'il avoit vu à Florence, il me dit qu'il avoit fait beaucoup d'allées & de venues pour pacifier les affaires, qu'il avoit fait tous ſes efforts pour faire voir, Monſieur & Madame la Grande Ducheſſe, & n'avoit pu y parvenir. Il me dit que le ſujet de ſon voyage avoit été pour travailler à les raccommoder, & m'expliqua une eſpece de démêlé extraordinaire qu'ils avoient eu enſemble, que ma ſœur avoit demandé permiſſion au Grand Duc d'aller à une dévotion ou à une maiſon un peu éloignée, je ne me ſouviens pas bien où c'étoit. On donnoit à cela une explication qui ne lui avoit pas plu, & qui avoit été cauſe de ce déſordre ; il n'étoit pas revenu en opinion que ma ſœur eût plus de tort que le Grand Duc ; au contraire, & comme c'eſt un fort habile homme, il ne s'en expliqua à perſonne, & n'a plus voulu s'en mêler. Il a paru, quand elle a été ici, qu'elle n'étoit pas contente de

cet Evêque, qui avoit fait entendre qu'elle le contraindroit de la laiſſer venir ici.

Revenons à Baraille. Il fit quelques campagnes avec le Marquis de Fabert, qui avoit un Régiment de Dragons, que Monſieur de Lauzun lui avoit fait donner, il avoit été cadet dans ſa Compagnie ; tout ce qu'il y avoit de gens de qualité en ce tems-là ſe mettoient dans les Gardes du Corps, c'étoit la mode, les Compagnies de Noailles & de Lauzun, & particulierement cette derniere, en eurent beaucoup, & les autres peu. Baraille fit une campagne ſur mer, il ne perdoit point d'occaſion de ſervir le Roi & de ſe diſtinguer, il croyoit par-là être plus en état de ſervir Monſieur de Lauzun, pour lequel il continuoit d'avoir une véritable paſſion. Les hivers il revenoit à Paris, & venoit plutôt deux fois qu'une au Luxembourg, où il ſervoit Monſieur de Lauzun fort utilement. Les manieres de Madame de Nogent ne me plaiſoient pas toujours, j'appris que ſon mari & elle étoient ſi mal enſemble quand il mourut, qu'ils étoient ſur le point de ſe ſéparer ; le Mari étoit tou-

jours amoureux, mangeoit ſon bien, & la mépriſoit fort, ce qui n'étoit pas du tout agréable pour une femme, & ſur-tout pour elle qui étoit de qualité au-deſſus de lui, & qui lui avoit apporté plus de bien qu'il n'en pouvoit eſpérer, par les bienfaits du Roi, qui lui avoit donné la Lieutenance de Roi d'Auvergne. Elle l'avoit épouſé par ſon inclination contre le gré de Monſieur de Lauzun, il en étoit méconnoiſſant, elle jouoit ſon perſonnage à merveille, elle s'évanouiſſoit avec des convulſions, dès qu'elle voyoit des perſonnes qui avoient perdu quelqu'un au paſſage du Rhin, ou qui y avoit quelque rapport. Monſieur de Vaubrun ſon beau-frere fut tué en Allemagne; elle étoit à Eu auprès de moi quand elle apprit cette nouvelle, je ſçavois qu'elle ne l'aimoit pas, elle ne laiſſa pas de faire toutes les démonſtrations de douleur, comme ſi elle en avoit eu véritablement. Elle avoit un ouvrage tout compoſé de larmes, d'os, de liſtes de morts, de flammes, de cœurs, pour faire un parement d'Autel à Saint Evenard, où elle diſoit qu'étoit le corps de

Monſieur de Nogent. C'eſt un Village près de Tollus ; elle y vouloit fonder un Couvent de Capucines pour s'y retirer quand elle auroit établi ſes Enfans ; elle en avoit quatre, deux Fils & deux Filles, dont l'aînée n'avoit alors que dix ans. J'écoutois tout cela avec beaucoup de pitié, ne ſçachant pas pour lors qu'ils fuſſent mal enſemble : je croyois qu'elle l'aimoit véritablement, je ne devois pas m'attendrir d'une hiſtoire ſi éloignée, & de ſon diſcours de faire enterrer un homme & de bâtir un Couvent de Capucines dans un pays Huguenot, tout cela me devoit faire voir l'impoſſibilité de ſon projet, & le caractere de ſon eſprit de croire abuſer les Gens. Et quand elle témoignoit tant d'empreſſement pour Monſieur de Lauzun, je me devois ſouvenir que Monſieur de Lauzun m'avoit dit cent fois, ma Sœur eſt une Comédienne, elle ne m'aime point, ni le Bourgeois d'Angers ; s'ils croyoient que j'euſſe de l'Argent dans les os, ils me les caſſeroient, tant ils ſont intéreſſés.

Comme l'on ne ſe ſouvient pas toujours

de tout dans le tems, & qu'il eſt difficile; auſſi occupée d'une ſeule affaire que je l'étois, lorſque j'ai écrit l'endroit de ces Mémoires, qui font aſſez connoître que je l'étois beaucoup; j'ai oublié mille circonſtances dont je me ſouviens à cette heure que je ne le ſuis plus. Il paroîtra aſſez que je les ai diſcontinués bien des années, ce qui fait faire des digreſſions qui pourront être ennuyeuſes. Quand Monſieur d'Artagnan revint de mener Monſieur de Lauzun à Pignerol, il dit au Roi & à Monſieur de Louvois qu'il lui avoit dit de ſupplier très-humblement le Roi que Madame de Nogent ni ſon mari ne ſe mêlaſſent de rien de ſes affaires, & ne miſſent pas la main ſur le peu d'argent qu'il avoit laiſſé, ni ſur ſes pierreries, ni ſur ſa vaiſſelle d'argent qui n'étoit pas en grand nombre, & que ce fuſſent Baraille & Rollinde qui s'en mêlaſſent. On trouva, à ce que j'ai ouï dire à Monſieur de Rochefort, quantité de portraits de Dames, entourés de médiocres diamans. Si j'avois eu bien de la curioſité, j'aurois pu voir ceux qui étoient de maniere à pouvoir

être vus ; je ne m'en ſouciois pas, j'en ai même oublié les noms : je crois qu'elles en font pénitence, & qu'il n'en reſte plus au monde. Madame de Nogent fut fort fâchée quand elle ſçut ce qu'Artagnan avoit dit au Roi & à Monſieur de Louvois, il étoit fort de ſes amis, & c'étoit une ancienne amitié du tems qu'elle étoit fille de la Reine. Elle avoit une compagne nommée Saluces, fort jolie, dont Monſieur de Louvois étoit amoureux, elle en étoit la confidente & ſa parente : comme Monſieur de Louvois la vouloit épouſer, ſon commerce n'étoit que bon, le mariage étoit fort avantageux pour ſa parente ; cependant Monſieur de Louvois ceſſa d'être amoureux, & Madame de Nogent contribua beaucoup à rompre le mariage de ſa parente. Quoique Monſieur de Louvois ne fût pas ami de Monſieur de Lauzun, Madame de Nogent a toujours continué beaucoup de commerce avec lui, & j'ai ſçu qu'elle lui avoit promis peu de tems après ſa priſon qu'elle ne feroit jamais rien pour ſa liberté ſans ſon ordre, & que ſi je voulois agir pour cela, & qu'elle en eût connoiſ-

ſance, il en ſeroit averti. Dans les premiers tems de ſa priſon, on n'en ſçavoit pas la cauſe, ſes amis & les perſonnes qui s'intéreſſoient pour lui, étoient ſi étourdis de ſon malheur, qu'ils ne ſçavoient quaſi que faire pour ſa liberté. Monſieur de Louvois & Monſieur le Tellier ſon pere lui avoient toujours été fort contraires : celui-ci ne lui avoit jamais pardonné l'amour qu'il avoit eu pour ſa fille Madame de Villequier ; pour l'autre, qui vouloit être le maître de la guerre, & que toutes les Charges qui la regardoient & les commandemens dépendiſſent de lui, ne pouvoit ſouffrir la grande ambition de Monſieur de Lauzun, qui vouloit pouſſer la fortune par-là, & qui étoit incapable de ſe ſoumettre à lui. La grande inclination que le Roi avoit pour lui, tout cela lui donnoit beaucoup de jalouſie contre Monſieur de Lauzun : on diſoit que c'étoit lui qui avoit empêché qu'il ne fût Grand-Maître de l'Artillerie, lorſque le Comte de Lude le fut. Ils avoient eu mille démêlés enſemble, & Monſieur de Lauzun prenoit toujours les affaires d'une grande

hauteur ; ainſi on l'accuſoit fort d'avoir par ſes mauvais offices contribué à ſa priſon, & que ſon pere ne l'avoit pas épargné, qu'on l'avoit battu en ruine ſur ce qu'il étoit capable d'avoir de grands deſſeins, puiſqu'il avoit oſé avoir celui de m'épouſer. On croyoit auſſi que Madame de Monteſpan, qui avoit été fort de ſes amies, avoit changé, on n'en diſoit pas la raiſon: on ne doit pas croire que mon affaire, qui ne paroiſſoit pas déſagréable au Roi, l'ait pu être à elle. Quand le malheur en veut aux gens, on y cherche des cauſes qui ſont innocentes : toutefois je crois que ce fut ſon malheur ſeul qui lui attira celui-là & tous ceux qui lui ſont arrivés depuis ; pour moi je n'avois garde de croire que ce fût ſa mauvaiſe conduite, je ne lui connoiſſois pas de défauts en ce tems-là, & j'oſe dire que j'avois cela de commun avec le Roi. Peu de tems après la rupture de notre mariage, le Roi le voulut faire Duc & Maréchal de France, il le refuſa, & dit que rien ne pouvoit jamais le conſoler de ce qu'il avoit perdu, & que rien ne pourroit réparer ſa perte : il remer-

cia le Roi, & dit qu'il ne vouloit rien ; cela fut approuvé de peu de gens & blâmé de beaucoup, parce qu'il avoit des envieux, autrement rien n'étoit plus beau que cela. On ſe ſervit de ce prétexte pour lui nuire, on diſoit qu'il prenoit les affaires avec trop de fierté, & il eſt vrai qu'il ne l'avoit jamais été tant que depuis notre affaire ; il me ſemble qu'il avoit ſujet de l'être. Il avoit, à ce que l'on dit, ſouvent des démêlés avec Madame de Monteſpan ; cela n'eſt pas venu à ma connoiſſance, & je ne m'en ſuis pas informée.

Je reviendrai ſouvent à Baraille, quoique j'en paroiſſe éloignée. Je lui contois tout ce que j'entendois dire de Monſieur de Lauzun, perſonne ne travailloit à lui rendre de bons offices auprès de moi que Baraille. Comme on croyoit que les ſoins que je prendrois de le faire ſortir, pourroient être de quelque poids, on n'oublioit rien pour les rendre inutiles ; Baraille me trouvoit fort ſouvent dégoutée de tout ce que l'on me diſoit, il raccommodoit tout & s'en alloit bien content. Perſonne ne ſe ſeroit jamais aviſé de ce que j'ai fait pour le faire ſortir,

il n'eſt pas encore tems de le dire. Madame de Nogent croyoit qu'à force de me dire de ſi grandes impertinences que je n'oſe répéter tant elles ſont pauvres & baſſes, cela deſſerviroit ſon frere auprès de moi, & tout cela faiſoit un effet contraire, & me mettoit en colere. Baraille raccommodoit tout, je n'ai jamais vu un ſi fidéle ami que celui-là, & qui ſçût ſi bien ménager une perſonne auſſi difficile à gouverner que moi. On ſe laſſe de tout, & il eſt aiſé quand on ne voit pas les gens que l'on a bien aimés, & que l'on vient vous dire, ils ne vous aiment point; quand on lui a promis de lui donner des biens, des charges, il vous a plantée-là, le jour que le Roi rompit votre mariage, il joua tout le ſoir avec une grande tranquillité, il ne ſe ſouvient point de vous: voilà les diſcours que l'on me tenoit, & cela ſi ſouvent que lui, qui n'y étoit pas pour ſe deffendre contre de ſi cruels ennemis; je ne comprens pas comment & par où mon cœur a pu réſiſter. Il n'étoit ſoutenu de perſonne, le ſeul Baraille venoit à ſon ſecours: l'état où je me préſente n'étoit pas

bien heureux. Monſieur de Lauzun fut malade à l'extrémité, j'étois à Eu, où je n'en ſçus rien : j'en partis dans ce tems-là, je paſſai par Saint Denis, & j'arrêtai aux Filles de l'Annonciade où étoit la fille de Madame de Nogent ; Madame de Rames ſa belle-ſœur, & Madame de la Moreſan ſœur de Madame du Frenoi, vinrent au devant d'elle. Il eſt bon de dire que Madame du Frenoi eſt une fort belle femme, dont Monſieur de Nogent avoit été amoureux, & qu'une fois qu'elle le trouva chez la Reine, elle en étoit ſi jalouſe, qu'elle s'évanouit à ſa vue dans la ruelle du lit de la Reine, qui étoit en couche, Madame de Nogent l'aimoit paſſionnement depuis la mort de ſon mari, & croyoit, à ce qu'elle diſoit, devoir aimer tout ce qu'il avoit aimé. Le mari de cette femme étoit connu de Monſieur de Louvois, & on diſoit que celui-ci en étoit amoureux : elle étoit belle-ſœur de Saint Mars qui commandoit dans la Citadelle de Pignerol, où il gardoit Monſieur de Lauzun, ainſi elle avoit bien des raiſons pour avoir des égards pour ces femmes, elle

en avoient peu pour Monſieur de Lauzun. Madame de la Moreſan me demanda ſi je ne ſçavois rien ; je lui dis que non, & je ne ſoupçonnai pas que cette queſtion eût quelque rapport à Monſieur de Lauzun, elle s'étonnoit que je fuſſe ſi gaye, je n'y entendois encore rien. Quand je fus à Paris, je trouvai beaucoup de gens au Luxembourg, entr'autres l'Archevêque d'Embrun, & la Maréchale de Crequi qui en avoit toujours très-bien uſé pour Monſieur de Lauzun & ſon mari auſſi, ce que n'avoient pas fait bien des gens qui lui avoient de l'obligation. Je ris avec l'Archevêque comme à l'ordinaire, il voyoit bien que je ne ſçavois rien, la Maréchale étoit ſur des épines, elle me mena dans une petite chambre & me dit, Monſieur de Lauzun a été à l'extrémité, il il eſt hors de danger, je mourois de peur qu'on ne vous l'eût dit mal à propos : je la queſtionnai, & la remerciai beaucoup. Madame de Nogent, qui s'étoit miſe dans le caroſſe de ſa belle-ſœur, vint par la Garderobe, pleuroit & faiſoit ſon manége ordinaire ſur la ſanté de Monſieur de Lauzun :

Madame de la Moreſan lui diſoit, hélas ! Madame, de quoi vous fâchez-vous, vous auriez été bien heureuſe que Monſieur votre frere fût morr, c'eſt un homme ſi emporté qu'un de ces jours on le trouvera perdu, il eſt tout prêt à faire quelque folie, elle continua un quart d'heure de cette force. J'admirai Madame de Nogent d'entendre un tel diſcours d'une ſi folle amie, & qu'elle eût ſi peu de jugement pour ne pas comprendre que c'étoit me manquer de reſpect que de parler ainſi de Monſieur de Lauzun devant moi, après tout ce qui s'étoit paſſé. J'admirai auſſi ma ſageſſe & ma modération, il a bien fallu que j'en euſſe : il y a ſouvent plus de mérite à ſe taire qu'à parler avec de certaines gens. Je faiſois toujours ma cour avec ſoin, & quand je trouvois quelque occaſion de parler de Monſieur de Lauzun devant le Roi, ou de tenir quelque diſcours qui pouvoit l'en faire reſſouvenir, j'étois ravie, je faiſois les voyages de la Cour, quand j'y étois je voyois Madame de Monteſpan ſouvent. Elle ne me faiſoit plus ſa cour, elle ne ſortoit qu'avec le Roi, elle

étoit

étoit même peu ſouvent avec la Reine ; quand elle y venoit ou que j'allois chez elle, elle n'a jamais diſcontinué de vivre avec moi comme à l'ordinaire, c'eſt-à-dire avec beaucoup d'empreſſement pour tout ce qui me regarde. Elle accoucha de Mademoiſelle de Nantes à Tournai, pendant le ſéjour que la Reine y fit durant le ſiége de Maſtrick ; elle logeoit dans la Citadelle : je ſçus à point nommé le jour qu'elle accoucha, je connoiſſois des officiers qui y étoient en garniſon qui me l'apprirent ; Monſieur du Maine étoit né quelques années auparavant ; il y en avoit encore un qui étoit mort que l'on n'a jamais vu. On avoit mis auprès d'eux Madame Scaron, femme de beaucoup d'eſprit & aimable : Madame de Monteſpan l'avoit connue chez Madame la Maréchale d'Albret d'où elle ne bougeoit, je l'avois vue autrefois & peu, je la connoiſſois du voyage qu'elle fit avec Madame de Monteſpan, elle demeuroit aux Fauxbourg Saint Germain par de-là les Carmes, où étoient ſes enfans ; je ne ſçais pas s'ils n'avoient pas été ailleurs avant, cela étoit ſi

caché que l'on n'en parloit point. J'ai ouï conter à Monſieur de Lauzun que le jour qu'elle accoucha de Monſieur du Maine, c'étoit à minuit ſonnant le dernier jour de Mars, ou le premier d'Avril ſi l'on veut; on n'eut pas le tems de l'emmailloter : on l'entortilla dans un lange, & il le prit dans ſon manteau, & le porta dans un caroſſe qui l'attendoit au petit parc de Saint Germain; il mouroit de peur qu'il ne criât.

Comme Madame de la Valliere n'a jamais été autant de mes amies que Madame de Monteſpan, j'ai oublié plus volontiers ce qui la regarde. Depuis qu'elle étoit revenue à la Cour du Couvent de Chaillot où elle n'avoit été que douze heures, elle avoit mené une vie plus retirée qu'à l'ordinaire, elle faiſoit comme une perſonne qui ſe vouloit retirer tout-à-fait; elle s'habilloit plus modeſtement. Je devois avoir dit qu'elle avoit eu deux garçons, dont l'un étoit mort de la peur qu'elle avoit eue d'un coup de tonnerre, cela ne marquoit pas qu'il dût être un grand Capitaine, ni qu'il tint du Roi, ainſi je crois que l'on s'en

conſola auſſi bien que du deſſein que la Mere avoit pris de ſe retirer tout à fait. Elle étoit bien jolie, fort aimable de ſa figure, quoiqu'elle fût un peu boiteuſe, elle danſoit bien, étoit de fort bonne grace à cheval, l'habit lui en ſeyoit fort bien, les juſte-au-corps lui cachoient la gorge qu'elle avoit fort maigre, & les cravattes la faiſoient paroître plus groſſe; elle faiſoit des mines fort ſpirituelles, & ſes connoiſſeurs diſent qu'elle avoit peu d'eſprit, & même l'on diſoit que la lettre qu'elle avoit écrite au Roi lorſqu'elle s'en alla à Sainte Marie étoit de la façon de Monſieur de Lauzun, qui la lui avoit faite, & qu'elle croyoit rallumer l'amour du Roi par cette retraite. Le Maréchal de Bellefonds, qui eſt fort dévot, s'attacha fort à la voir, on croyoit même qu'il lui avoit indiqué le Pere Cazar pour la conduire, qui lui conſeilloit de ſe faire Carmelite. On diſoit que ſon deſſein avoit été de demeurer dans une maiſon où elle pût vivre avec beaucoup de régularité, & y faire élever ſes Enfans, on la trouva trop jeune pour cela; le Roi n'en fut pas

d'avis, on disoit que c'étoit sa Mere qui y trouvoit son intérêt qui lui avoit inspiré ce dessein : le Roi ne l'aimoit ni ne l'estimoit, elle n'avoit pas la liberté de la voir souvent, & comme le Roi connoissoit l'humeur de Madame de la Valliere, il craignoit, à ce que l'on dit, de la laisser sur sa bonne foi. Elle jouissoit d'un gros bien avec beaucoup de pierreries & de meubles ; ainsi il se seroit peut-être trouvé des Gens qui auroient été bien-aise de profiter de l'occasion. Depuis que le Roi ne l'aimoit plus, il avoit couru un bruit que Monsieur de Longueville en étoit amoureux, on le fit cesser bien-tôt, on dit même qu'elle s'étoit mise en tête d'épouser Monsieur de Lauzun. Je crois que ce sont ses Ennemis qui firent courir ce bruit, il a le cœur trop bien fait pour vouloir jamais épouser la Maîtresse d'un autre, même du Roi, & après ce qui lui étoit arrivé, auroit-on pu dire pis de lui ; aussi on attribua cela à ses Ennemis. Madame de la Valliere avoit encore eu la pensée de se retirer à Chaillot avec Mademoiselle de la

Motte qui eſt fort ſon amie : ſon incertitude ne plut pas au Roi, qui vouloit que ſa retraite fût honorable à ſes Enfans ; enfin elle ſe mit aux Carmelites, & s'y retira un jour que le Roi partoit pour un voyage. Elle entendit la Meſſe du Roi, monta dans ſon caroſſe, alla aux Carmelites ; j'allai lui dire adieu le ſoir chez Madame de Monteſpan, où elle ſoupoit ; elle prit l'habit pendant que la Cour étoit dehors, & au bout de l'an elle fit profeſſion où la Reine alla, & j'eus l'honneur de l'y accompagner. Depuis ce tems-là on n'a plus parlé d'elle ; elle eſt une fort bonne Religieuſe, & paſſe preſentement pour avoir beaucoup d'eſprit : la Grace fait plus que la nature, & les effets de l'une lui ont été plus avantageux que ceux de l'autre. Il eſt difficile que les chagrins ne faſſent pas avoir des retours à Dieu : comme j'ai toujours beaucoup aimé les Carmelites, & que j'y ai été ſouvent, je me mis à y aller encore plus qu'à l'ordinaire, j'allois tous les Dimanches à une Paroiſſe, & je m'affectionnois à ouïr les Prônes. Il y avoit un

Vicaire qui en faiſoit de fort beaux, j'allai à confeſſe à lui, & je l'entretenois ſouvent aux Carmelites, c'eſt un fort homme de bien, qui ne connoît point aſſez le monde. Il me prit fantaiſie de louer un appartement du dehors des Carmelites, que Madame de Longueville avoit fait accommoder avant qu'elle eût la maiſon de Monſieur le Camus où elle eſt morte : je voulois y aller demeurer les bonnes Fêtes, & je ne voulois pas aller coucher dans le Couvent, ſeulement y aller paſſer la journée & revenir le ſoir. Je communiquai mon deſſein à Baraille qui le déſaprouvoit ; il me dit que c'étoit une maniere de retraite qui ne me convenoit point ni à l'état de M. de Lauzun, que ce ſeroit abandonner ſes intérêts, il parla à Rollinde, qui me déconſeilla auſſi.

A propos de Madame de Longueville, je ne puis pas me paſſer de dire que je la regrettai fort, elle m'avoit toujours donné de grandes marques d'eſtime & d'amitié, depuis que je l'eus revue, & que Monſieur de Lauzun fut arrêté, elle me fit parler tout de nouveau par Madame de

Puiſieux & par Mademoiſelle de Vertus d'épouſer ſon Fils. On lui avoit fait quelques propoſitions pour le faire Roi de Pologne, les Polonois vouloient ôter le Roi Michel, dont ils ne s'accommodoient pas, & l'Empereur vouloit bien démarier ſa Sœur : je ne ſçais par quelle raiſon il croyoit pouvoir en uſer ainſi, il ne vouloit pas conſentir qu'ils euſſent un autre Roi, s'il n'épouſoit ſa Sœur. Madame de Longueville me fit dire qu'elle me demandoit encore une fois ſi je voulois faire l'honneur à ſon Fils de l'épouſer, qu'il n'y avoit Royaume ni Sœur de l'Empereur à quoi elle ne me préferât, que l'affaire de Monſieur de Lauzun n'avoit rien changé à ſon deſſein, qu'il n'y avoit rien d'extraordinaire qu'on eût voulu un homme de ſon mérite & pour qui j'avois de l'inclination, que je pouvois faire un fort grand Seigneur, que l'affaire rompue j'avois aſſez de raiſon pour faire que je n'y ſongerois plus, qu'ainſi elle ſouhaitoit l'affaire plus que jamais. Je lui répondis que je ne voulois pas me marier, que c'étoit de ces envies

que l'on ne pouvoit avoir deux fois, & que l'avoir voulu une, c'étoit aſſez pour connoître que l'on étoit bien heureux de n'y avoir pas réuſſi, & que cette marque d'eſtime qu'elle me donnoit m'étoit ſi ſenſible que j'en étois touchée de la plus vive reconnoiſſance que l'on pouvoit ſentir. Elle s'embarqua à l'affaire de Pologne, & un Gentilhomme de Normandie, nommé Calleres, qui étoit entré dans cette négociation, m'a dit depuis que l'affaire étoit faite quand il mourut, c'eſt-à-dire à l'égard des Polonois; parce que, quoique le Roi eût permis cette négociation, je ne ſçais s'il en eût eu la réuſſite agréable, & s'il ne la traverſoit point, il avoit des manieres qui ne plaiſoient pas à tout le monde. Ils étoient deux Freres, l'un étoit fort mal agréable, & l'autre fort joli. Pendant qu'ils étoient petits, Madame de Longueville avoit toujours mieux aimé le Comte de S. Paul qui étoit celui-ci, & étoit le cadet : Monſieur de Longueville aimoit mieux l'aîné. Quand il devint grand, il devint fort extraordinaire, & avoit des dé-

votions qui l'étoient auſſi : il voulut être Jeſuite, on fit ce que l'on put pour l'en empêcher ; enfin il prit l'habit, puis il le quitta, & voulut être Prêtre ; Monſieur le Prince qui voyoit bien que ce ne ſeroit point un grand perſonnage, y conſentit ; on eut une diſpenſe du Pape pour qu'il le fût avant l'âge, on l'appella l'Abbé d'Orleans, & l'autre Monſieur de Longueville. Quand le Pere mourut, le Roi ne lui donna pas le Gouvernement. Monſieur de Longueville avoit le viſage aſſez beau, une belle tête, de beaux cheveux, une vilaine taille, & l'air peu noble : les Gens qui le connoiſſoient particulierement diſent qu'il avoit beaucoup d'eſprit, il parloit peu, il avoit l'air de mépriſer, ce qui ne le faiſoit pas aimer : il étoit fort aimé des Dames, Madame de Thianges étoit fort de ſes amies, la Marquiſe d'Uxelles & beaucoup d'autres, elles vouloient aller en Pologne avec lui : quand il mourut, elles en porterent le deuil, & témoignerent une grande douleur.

Dans le tems que j'allois tous les jours

aux Carmelites, Monſieur l'Abbé de la Trape vint à Paris : cet homme dont on parloit tant de la retraite & des auſtérités, & que j'ai dit avoir aſſiſté mon Pere à la mort. Je le vis ſouvent, on diſoit qu'il me vouloit inſpirer d'être Carmelite, il ne m'en parla jamais, il avoit trop d'eſprit pour ne connoître pas que les perſonnes de ma qualité peuvent faire plus de bien dans le monde que dans la retraite, & que le bon exemple & les ſecours qu'ils donnent à ceux qui en ont beſoin ſont beaucoup plus méritoires devant Dieu & plus profitables au prochain. Dans cet eſprit je fis bâtir un Hôpital à Eu pour l'inſtruction des Enfans, que j'ai fondé & y ai mis des Sœurs de la Charité, que l'on appelle l'Hôpital Sainte Anne : quand j'y ſuis, je vais ſouvent les voir travailler, & je m'informe avec ſoin s'il eſt bien adminiſtré. J'ai fait bâtir auſſi un Séminaire des mêmes Sœurs de la Charité, où elles ſont douze qui portent la marmite aux Malades comme à Paris, & inſtruiſent les pauvres Enfans : tout cela eſt bien fondé.

Pendant que j'étois ſur le chapitre de Monſieur de Longueville & de ſes Enfans, j'ai oublié de dire qu'il déclara un Bâtard qu'il avoit au Parlement, afin de le rendre capable de poſſéder le bien qu'il lui voudroit donner, on ne nomma pas la Mere : comme il faut pour cela des Lettres Patentes du Roi, elles furent accordées ſans peine. On déclara lors Monſieur du Maine & Mademoiſelle de Nantes; je ne me ſouviens pas ſi Monſieur le Comte du Vexin & Mademoiſelle de Tours le furent en même tems. La Mere du Chevalier de Longueville étoit une femme de qualité, dont le Mari étoit vivant; il diſoit à tout le monde dans ce tems-là, ne ſçavez-vous point qui eſt la Mere du Chevalier de Longueville? Perſonne ne lui répondoit, quoique tout le monde le ſçût.

Monſieur de Lauzun ſe penſa ſauver, il avoit fait un trou à la cheminée; il étoit ſorti hors de la Citadelle, il n'avoit plus qu'une porte à paſſer, la Sentinelle d'un magaſin l'arrêta, & quelque priere qu'il pût faire, & quelque pitié qu'elle témoi-

gnât avoir de lui, elle appella, & on le mit dans la même chambre plus gardé qu'auparavant. Monſieur Fouquet étoit à Pignerol, ils ſe voyoient & mangeoient ſouvent enſemble, même il y eut un tems qu'il voyoit Madame Fouquet qui avoit permiſſion d'aller voir ſon Mari avec Mademoiſelle Fouquet ſa fille, Monſieur de S. Mars alloit chez Madame Fouquet jouer avec eux. Il y eut pluſieurs démêlés entr'eux, les Officiers de la garniſon les voyoient, ils avoient aſſez de liberté, je ne ſçai plus ſi c'étoit devant ou après qu'il voulut ſe ſauver. Il ſe fit force contes, dits, & redits, ſur des galanteries qui les brouillerent Monſieur Fouquet & lui, les Officiers étoient curieux de ſe conter ſes belles intrigues. Monſieur de Lauzun en fut ferré: comme toutes ces hiſtoires ne lui étoient pas avantageuſes, on prenoit un grand ſoin de me les cacher, auſſi ne les ai-je ſçues que depuis. Baraille eut permiſſion d'y aller, il y reſta huit jours; S. Mars étoit toujours en tiers; Monſieur de Lauzun trouva l'invention de mettre

une lettre dans l'étoffe qui étoit devant ſa cheminée, & Baraille lui fit réponſe, après quoi il fut fort gai : Saint Mars lui diſoit, voilà comme il faut être. Il trouva moyen d'entretenir Baraille d'une maniere qu'il lui fit entendre tout ce qu'il voulut, ſans que Saint Mars s'en apperçût : celui-ci diſoit à Baraille, vous voyez bien que ſa priſon lui a tourné la tête, il tient des diſcours que l'on n'entend point. Vous jugez bien qu'il lui parla fort de moi, & que Baraille n'oublioit rien de tout ce qu'il me falloit dire pour m'engager plus que jamais à être dans les intérêts de Monſieur de Lauzun. Il ſe plaignoit d'avoir un bras dont il ne s'aidoit pas, il demandoit un Chirurgien, Madame de Nogent fit force allées & venues pour l'obtenir, Baraille y alla auſſi ; tant qu'il n'y eut que Madame de Nogent elle n'obtint rien, les aſſiduités de Baraille à ſe montrer devant le Roi, & les perſécutions qu'il faiſoit à Monſieur de Louvois, firent qu'on lui permit d'y mener un Chirurgien, qui dit qu'il ne pouvoit guérir que par les eaux de Bourbon.

Les affaires de Monſieur de Lauzun m'ont fait oublier d'en mettre d'autres dans leur tems. Le Roi maria Mademoiſelle fille de Monſieur, au Roi d'Eſpagne ; le détail de tout ce qui ſe paſſa en cette cérémonie ſera aſſez écrit ailleurs ſans que j'en parle, tout ce que j'en dirai, c'eſt que Monſieur eût bien voulu qu'elle eût épouſé Monſieur le Dauphin. Je diſois à Monſieur, ne menez pas votre Fille ſi ſouvent ici, cela lui donnera des dégoûts pour tous les autres partis, & ſi elle n'épouſe pas Monſieur le Dauphin, vous lui empoiſonnez le reſte de ſa vie par l'eſpérance qu'elle en aura eue. Monſieur le Dauphin ne donnoit aucune marque qu'il ſouhaitoit ce mariage, ni le Roi non plus : quand on déclara celui d'Eſpagne, Monſieur le Dauphin lui vint dire, ma Couſine, je me réjouis de votre mariage, quand vous ſerez en Eſpagne vous m'envoyerez du Touru, je l'aime fort ; cela la mit au déſeſpoir, & elle ne l'oublia pas. Après avoir pris congé du Roi qui l'étoit allé conduire dans la forêt de Fontainebleau, elle monta vîte en

caroſſe ſans dire adieu à Monſeigneur ; la Princeſſe d'Harcourt l'accompagna, qui eſt une femme fort ſotte, & qui en uſa fort ridiculement en bien des circonſtances qui ont nui à cette pauvre Princeſſe, qui étoit fort enfant, & qui eût eu beſoin de quelques perſonnes prudentes pour relever mille fautes légeres que les Gens de ſon âge pouvoient faire par l'imprudence de la jeuneſſe où il n'y a nul mal. Les Eſpagnols ne pardonnent rien : Monſieur & Madame de los Balbazes étoient fort bonnes Gens ; il y avoit un Grand d'Eſpagne qui vint après, qui s'appelloit le Duc de Paſtranne, qui parla bien mal à propos, & ſes diſcours ont bien contribué à ſon malheur & à ſa fin tragique. J'ai ouï dire à des Dames qui étoient auprès de lui au bal, que l'on ne lui ſçut jamais faire louer la Reine, qui étoit fort belle, & qui danſoit à merveille : il dit en Eſpagne, à ce qu'on a ſçu depuis, qu'il n'y avoit pas une ſeule femme en France qui valoit quoi que ce ſoit ; il en trouva quelques-unes de bonne volonté. En ce tems-là il falloit l'être beau-

coup pour qu'il pût plaire, il paroiſſoit aſſez mal fait, il donna beaucoup de parfums & de paſtilles à Fontainebleau, à ce que j'ai entendu dire; il arriva fort peu de tems avant le mariage, & y reſta fort peu après. J'allai à Eu: le Comte de Mauſelle eſt celui qui fut cauſe de ſa mort, à ce qu'on m'a dit, je ne ſçais rien de certain ſur cela, ſinon qu'elle eſt morte, & que j'en ai été fort fâchée; elle m'écrivoit ſouvent, & me témoignoit beaucoup d'amitié.

L'hiver d'après onp arla fort que Monſeigneur ſe marieroit un jour. Le Roi l'entretenoit devant dîner chez la Reine comme il avoit accoûtumé, il tenoit un portrait à ſa main, qu'il attacha ſur la tapiſſerie, & dit, voilà la Princeſſe de Baviere, il l'avoit montrée à Monſeigneur chez Madame de Monteſpan, qui étoit fort contente. Le Roi dit. quoiqu'elle ne ſoit pas belle, elle ne déplaît pas, elle a beaucoup de mérite: tout le monde approuva ce choix, pour moi qui aimois fort ſa Mere ſans l'avoir jamais vue, j'en fus fort aiſe.

Elle étoit de Savoye, & ma Couſine germaine, elle avoit pris une amitié pour moi fort grande, elle m'écrivoit ſouvent, je lui faiſois réponſe, elle me faiſoit des préſens, je lui en envoyois de plus beaux; elle me faiſoit tenir les Livres de tous les ballets qu'elle danſoit, dont elle avoit fait les vers, elle avoit l'eſprit un peu romaneſque. On dit que la Cour de Savoye avoit fort de cet air, & celle de Baviere peu de politeſſe. Ce qu'elle avoit trouvé à la Cour de Baviere, & la maniere dont on y vivoit qui tenoit beaucoup de celle d'Eſpagne, l'avoit confirmée dans ces manieres; elle ne faiſoit que lire tous les romans en toutes langues & des vers; elle m'écrivoit fort civilement, ce qui n'eſt pas ordinaire en Allemagne où ils ſont fort fiers. Une fois que l'on parloit d'elle devant le Roi, Monſieur le Maréchal de Grammont, qui l'avoit vue & qui en diſoit du bien, me demanda comme elle m'écrivoit: je lui dis, au commencement Mademoiſelle ma Couſine, & au bas, votre très-humble Couſine & ſervante, & qu'elle

me traitoit d'Alteſſe Royale, & la ſuſcription à Son Alteſſe Royale Mademoiſelle ma Couſine, & que je lui avois écrit de même. Il me demanda, a-t-elle fait réponſe ? Je lui dis, nous nous ſommes écrits ſouvent, & ſur les derniers tems ſans commencement ni fin. Il en douta, & qu'en tout cas c'étoit ſans la participation du Beau-pere ; à quoi j'ajoûtai que Monſieur l'Electeur Palatin, qui étoit mon parent du côté de ma Mere, m'avoit écrit de même. Pendant que je ſuis ſur les rangs, j'ai oublié de dire que la Reine d'Eſpagne me donna une chaiſe à bras, & aux Princeſſes du Sang une à dos, & quand on demanda à los Balbazes ſi elle n'en uſeroit pas ainſi, il n'en fit aucune difficulté. Le feu Roi d'Angleterre dernier mort en uſoit de même, pour la Reine ſa mere elle ne me donnoit qu'un ſiége, elle étoit ma tante, & par cette raiſon je lui portois tout le reſpect imaginable : je faiſois plus de cas d'une Fille de France que des Reines de quelques pays qu'elles puſſent être.

Comme on étoit à Verſailles un Carême

au tems de Pâques, (l'année ſera marquée en tant d'endroits dans l'hiſtoire & mémoires de ce tems-là, que je n'ai que faire de la mettre ici.) Madame de Monteſpan s'en alla, on fut fort étonné de cette retraite, le Roi en parut fort affligé ; il ne fit pas la Céne, même on le vit peu ce jour-là, il vint chez la Reine les yeux rouges comme un homme qui avoit pleuré. On parla differemment de cette retraite : j'allai à Paris & fus la voir en cette maiſon où étoient ſes Enfans ; Madame de Maintenon, que l'on commençoit alors d'appeller ainſi, parce qu'elle en avoit acheté la terre, étoit avec elle. Je lui demandai ſi elle ne reviendroit pas bien-tôt ; elle ſe mit à rire, & ne me répondit rien : comme je l'aimois fort, je ne ſçavois que ſouhaiter pour elle, elle ne voyoit perſonne. Comme tout le monde étoit fort alerte ſur ſon retour, quoique perſonne ne parût s'en mêler, on ſçut que Monſieur Boſſuet, lors Précepteur de Monſeigneur, & à préſent Evêque de Meaux, y venoit tous les jours avec un manteau gris ſur le nez,

Madame de Richelieu y vint auſſi. Enfin elle revint, & le Roi l'alla voir à Clagny, & Madame de Richelieu diſoit, je ſuis toujours en tiers, apparemment ce tiers ne durera pas long-tems. Madame de Monteſpan eut Mademoiſelle de Blois & Monſieur le Comte de Toulouſe qui furent nourris chez Madame d'Arbon femme de l'Intendant de Monſieur le Tellier, & on les y tint fort cachés.

On alla au-devant de Madame la Dauphine juſqu'à Chatou, le Roi alla coucher à Vitry-le-François où elle coucha, la Reine demeura à Chatou, fâchée que le Roi l'eût vue avant elle. Livry revint à Chatou pour dire à la Reine l'heure qu'elle devoit partir le lendemain : la Reine lui demanda comme il l'avoit trouvée, il lui dit, le premier coup d'œil n'eſt pas beau. La Reine n'alla pas bien loin de Chatou : on trouva le Roi qui deſcendit de caroſſe & préſenta Madame la Dauphine à la Reine, elle étoit habillée de brocard blanc, des rubans blancs à ſa coëffure, les cheveux noirs, le froid l'avoit rougie : elle a une fort belle

taille & n'étoit pas en beauté, & Livry avoit raiſon de dire que le premier coup d'œil n'étoit pas beau. Elle ſalua la Reine, enſuite Madame & moi, elle me fit mille amitiés ; dans le caroſſe elle me parla de celle que Madame ſa Mere avoit pour moi, & qu'elle lui diſoit toujours, ſi vous êtes mariée en France, faites votre premiere amie de Mademoiſelle. Comme elle ne fut point embaraſſée, elle cauſa beaucoup : ſi je ne me trompe, il n'y avoit dans le caroſſe que le Roi, la Reine, Madame la Dauphine, Madame & moi au-devant, Monſeigneur & Monſieur aux portieres ; dans l'autre caroſſe étoient Madame la Princeſſe de Conti, Mademoiſelle de Bourbon, & les Dames de la Reine. On arriva à Chatou, où l'on mena Madame la Dauphine dans ſa chambre : elle voulut ſe confeſſer, on l'alloit marier, la premiere cérémonie avoit été faite à Munick ; on fut fort embaraſſé, il n'y avoit perſonne qui ſçût l'Allemand, & elle ne ſçavoit pas ſe confeſſer en François : on trouva heureuſemen un Chanoine de Liége, qui étoit venu voir

le Cardinal de Bouillon, qui pour lors ſongeoit à être Prince de Liége, celui qui ſiégeoit étoit fort vieux, & comme cette dignité eſt élective, il ménageoit les Gens du Pays. Elle ſe confeſſoit donc à ce Chanoine, & ce qui nous paroiſſoit un peu ſurprenant fut ſon habillement; les Chanoines de ce pays-là, comme j'ai dit ailleurs, ſont habillés comme les autres Gens avec de grands cheveux, & n'ont pas l'air à donner de la dévotion à ſe confeſſer à eux: comme en Allemagne on y eſt accoûtumé, cela fit moins de peine à Madame la Dauphine qu'à une Françoiſe. On demanda à ce Chanoine s'il vouloit confeſſer Madame la Dauphine, il dit qu'il n'avoit jamais confeſſé qu'une fois à un Siége un ſoldat qui avoit été bleſſé, & qui ſe mouroit; je croi qu'il fut auſſi embaraſſé que Madame la Dauphine. Quand tout cela fut fait, on alla à la Chapelle de Monſieur de Châlons où on les maria. Le Roi, la Reine & toutes les Princeſſes allerent la coucher après ſouper; la Reine lui donna la chemiſe. Le lendemain on alla

à ſa chambre, & on la mena à la Meſſe à la Cathédrale, où on fit la cérémonie du poële qui ne ſe fait qu'à la Meſſe. L'après-dînée on lui porta un preſent que nous avions vu ranger chez Madame de Monteſpan, il y avoit des pierreries & toutes ſortes de jolis bijoux & en grande quantité de tout ce que l'on peut s'imaginer. Madame de Monteſpan eſt la femme du monde qui ſe connoît le mieux en bijoux, & qui y avoit pris plaiſir : lorſqu'elle montra tous les bijoux, elle diſoit, Madame la Dauphine vous en donnera, ce lui ſera un grand plaiſir de vous en donner ; ce qu'elle ne fit point, à meſure qu'elle les voyoit, elle diſoit, ſerrez cela, & n'offrit rien à perſonne, pas même à la Reine, qui auroit été fort aiſe d'en avoir, & qui avoit dit quand on lui montra le preſent, le mien n'étoit pas ſi beau, quoique je fuſſe plus grande Dame, on ne ſe ſoucioit pas tant de moi que l'on fait d'elle.

La Reine avoit toujours dans la tête qu'on la mépriſoit, & cela faiſoit qu'elle étoit jalouſe de tout le monde ; & ſur-tout, quand

on dînoit elle ne vouloit pas que l'on mangeât, elle disoit toujours, on mangera tout, on ne me laissera rien : le Roi s'en mocquoit. Au voyage que je fis avec elle où nous demeurâmes long-tems à Arras, & celui où l'on fit un long séjour à Tournai, je mangeai souvent chez moi, parce que quand le Roi n'y étoit pas, elle ne mangeoit que des mets à l'Espagnole que l'on lui faisoit chez la Molina une Femme de Chambre qu'elle avoit amenée d'Espagne, qui avoit été à la Reine sa mere, qu'elle aimoit beaucoup & qui avoit une très-grande autorité sur elle. Puisque l'occasion se presente d'en parler, je dirai qu'elle se donnoit de grands airs de gouverner ; tout le monde lui faisoit la cour, ma sœur de Guise lui baisoit les mains, & l'on dit qu'elle l'appelloit maman, & lui faisoit mille présens, & toutes les femmes lui en faisoient aussi pour être bien traitées de la Reine. Pour moi, je ne lui faisois ni la cour ni des présens, je ne les ai jamais faits qu'à mes maîtres, je n'ai pas le vol pour les subalternes, cela n'est pas bon en bien des occasions : Dieu m'a

m'a fait naître dans une grande élevation, il y a proportionné mes ſentimens, & on ne m'en a jamais vu de bas, Dieu merci. Les Dames ſe preſſoient à la collation de la Reine, à attraper quelques morceaux des mets à l'Eſpagnole, pour louer ce qui venoit de chez la Molina, qui étoient ſouvent fort mauvais, & c'étoit ce qui faiſoit que quand le Roi n'y étoit pas, je n'allois guere manger chez la Reine, & qu'elle me reprochoit, eſt-ce que vous ne trouvez rien de bon chez moi? Je lui répondis, Madame, j'aime les mets à la françoiſe. Elle grondoit les gens qui ne la traitoient pas bien; Villacerf, ſon premier Maître-d'Hôtel, me demandoit quand j'y allois, afin que l'on prît ſoin que les mets fuſſent bien apprêtés : quand il n'y avoit que la Reine, comme elle ne mangeoit que ce qui venoit de la Molina, ſes Officiers ne ſe mettoient pas fort en peine de ce qu'ils ſervoient, ils le faiſoient avec plaiſir quand j'y étois, je ne me plaignois jamais de rien. Madame de Guiſe n'étoit pas de même; elle trouvoit toujours tout mauvais, & faiſoit que la

Reine grondoit & ſe mettoit en mauvaiſe humeur. Ce grand goût pour tout ce qui venoit de chez la Molina me fait ſouvenir qu'un jour à Compiégne la Reine avoit été indiſpoſée, elle prit médecine, & comme il faiſoit fort chaud, elle la voulut prendre le ſoir à huit heures ; elle la prenoit d'une maniere un peu extraordinaire, c'étoit dans du jus de pruneaux, & par cueillerées, Madame de Bade les lui mettoit dans la bouche. Quand le tems fut venu que l'on prend un bouillon, on lui en apporta un qui avoit la meilleure mine du monde, la Reine dit qu'il lui faiſoit mal au cœur & qu'il ne valoit rien ; l'Officier qui l'avoit porté étoit au déſeſpoir, & Villacerf auſſi, nous en goutâmes toutes, il étoit fort bon, & elle n'en voulut pourtant pas, & il fallut aller chez la Molina en querir un, on en porta un vieux du matin. Ce bouillon étoit noir, ſentoit le roui, & par ſa qualité n'étoit guere propre pour un jour de médecine ; il étoit fait avec du poivre long, & toutes ſortes d'épiceries, des choux & des navets : En Eſpagne, les mets durent quel-

quefois huit jours. La bonne Molina ſe donnoit de grandes libertés à parler, elle décidoit ſur tout : dans les commencemens on croyoit qu'elle ſe corrigeroit ; enfin, le Roi s'en laſſa, elle chagrinoit la Reine contre tout le monde & même contre le Roi ; ainſi on la renvoya en Eſpagne, accablée de biens & de préſens. On a ſçu que depuis qu'elle y étoit, elle peſte autant contre l'Eſpagne, qu'elle faiſoit contre la France quand elle y étoit ; c'étoit la plus laide créature que l'on ait jamais vue ; cela faiſoit toujours appréhender que la Reine qui la voyoit ſouvent ne fît quelque enfant qui lui reſſemblât. La Reine avoit auſſi amené une Naine, qui étoit une monſtrueuſe créature, il y en a pourtant quelquefois de jolies, j'en ai eu pluſieurs qui l'étoient fort. La Molina ne m'épargnoit pas à l'affaire de Monſieur de Lauzun, elle dit, ſi en Eſpagne il y avoit eu un Sujet qui eût oſé prétendre à la Fille du Roi, on lui auroit coupé le cou, le Roi en devroit uſer ainſi : ſon inſolence fut trouvée fort mauvaiſe, & l'on vit bien qu'elle étoit fort mal inſtruite des cou-

tumes de ſon païs, où l'on fait plus de cas des Grands du Royaume que des Princes étrangers. La Reine avoit encore avec elle une petite fille qui n'avoit que quinze ou ſeize ans, qu'elle appelloit Philippa, elle demeuroit avec la Molina, elle n'étoit pas belle, elle avoit beaucoup d'eſprit, ſa faveur croiſſoit comme elle, la Reine la maria à ſon Porte-manteau, nommé de Huzé; de ſorte qu'elle en porta le nom : la Reine l'appelloit toujours Philippa, & diſoit que c'étoit un enfant que l'on avoit trouvé dans le Palais, que ſon pere avoit fait nourrir toujours avec ſoin, & qu'il falloit qu'elle fût fille de quelque Dame du Palais, & peut-être du Roi ſon pere. Depuis le départ de la Molina, elle fit faire..... chez elle, & le Chocolat de la Reine, qui ne vouloit pas que l'on ſçût qu'elle en prit, elle en prenoit en cachette.

Quand Baraille fut de retour de Pignerol, il vit Madame de Monteſpan qui commençoit il y avoit long-tems, à témoigner vouloir ſervir Monſieur de Lauzun quand elle trouveroit l'occaſion; jamais il ne m'a

paru qu'elle eût aucune aigreur contre lui, comme c'eſt une femme de beaucoup d'eſprit, elle fait & dit même ce qu'elle veut. Baraille venoit à Saint Germain & cauſoit long-tems avec nous, il ne venoit chez elle que les ſoirs, & cela avoit une maniere de myſtere. Quand on fut de retour du mariage de la Dauphine, elle avoit la grace de la nouveauté; le Roi alloit ſouvent chez elle & la Reine auſſi, & elle ne venoit chez la Reine que pour dîner & ſouper. Madame de Richelieu fût ſa Dame d'honneur, & la Maréchale de Rochefort ſa dame d'atour, & Madame de Maintenon ſa ſeconde dame d'atour; Madame de Créqui fut dame d'honneur de la Reine, en la place de Madame de Richelieu. La Reine ne perdit pas au change, Madame de Créqui eſt la plus aimable & la plus ſage femme du monde, ſans intrigue; Madame de Richelieu avoit l'air bourgeois & tracaſſiére, qui ne ſçavoit pas vivre: depuis ſa mort la Reine a dit qu'elle n'étoit pas bonne, qu'elle rendoit de mauvais offices à tout le monde: pour moi je vivois honnêtement avec elle, & ſans aucun com-

merce particulier ; depuis que ſon mari avoit promis & puis refuſé ſa maiſon à Monſieur de Lauzun, j'avois ſçu à quoi m'en tenir. Ce mouvement fit un grand bruit, Madame de Soubize prétendit que le Roi lui avoit dit qu'elle ſeroit dame d'honneur, & pour cela il lui augmenta ſa penſion : on alloit faire des complimens à Madame de Rohan, ſur ce que ſa fille avoit des entrées & des prérogatives pareilles à celles de la dame d'honneur. J'étois à Paris ce jour lorſque j'arrivai à Saint Germain, on me dit que l'on alloit faire des complimens à Madame de Soubize ; j'y allai, je la trouvai ſur un petit lit, elle diſoit qu'elle étoit fort malade ; je lui dis que je me réjouiſſois, elle me dit qu'elle ne ſçavoit pas dequoi. Le logement de Madame la Princeſſe de Conti étoit trop petit pour elle & pour ſon mari, j'avois une chambre pour Madame de Jarnac qui y étoit, le Roi me pria de lui donner cette chambre pour Monſieur le Prince de Conti, & qu'il m'en donneroit une autre qui étoit de plain pied à ma chambre, je le voulus bien, je

ne trouvai rien à dire à ce changement. Pendant que j'étois à Paris j'allois & venois ſouvent ; le Roi m'en avoit parlé avant que j'allaſſe à Paris, Madame de Soubize me dit, le Roi vous a demandé une chambre de votre appartement pour donner à la Princeſſe de Conti ; je lui dis qu'oui, & qu'il m'en avoit donné un autre plus commode. Elle vouloit tourner cela d'une maniere, comme ſi en cette occaſion on m'avoit voulu maltraiter, & que j'euſſe ſujet de me plaindre : quand les gens ſont chagrins, ils veulent que les autres le ſoient : comme elle eſt fort des amies de Madame de Guiſe qui eſt fort fâchée des diſtinctions qu'on fait d'elle à moi, je crois que l'on avoit tenu quelques diſcours déſobligeans de moi, je me fâchai. On ne parla tout le ſoir que de ce que Madame de Guiſe avoit été courir par toute la maiſon pour dire, Madame de Soubize n'eſt pas dame d'honneur, elle en aura les diſtinctions qui vaudront mieux. Je contai à Madame de Monteſpan ce que Madame de Soubize m'avoit dit, & elle m'en trouva émue ; elle le dit au Roi qui

me dit chez la Reine, donnerez-vous toute votre vie dans les panneaux que l'on vous tendra pour vous fâcher ? je ſçais bien mettre la diſtinction que je dois entre la Princeſſe de Conti & vous, Madame de Jarnac eſt mieux où je la mets, il faut bien que la Princeſſe de Conti ſoit logée. Sur cela il me fit mille honnêtetés, & dit qu'il apprendroit bien à Madame de Soubize à ne pas parler mal à propos, & s'emporta fort contre elle. Elle lui avoit écrit une Lettre fort emportée, à ce que l'on dit, qui avoit fort fâché le Roi ; elle lui reprochoit qu'il lui avoit manqué de parole, & il lui fit dire ce jour-là de s'en aller. Comme nous revenions le ſoir de quelque dévotion avec la Reine, Madame de Monteſpan & moi, la Reine entra dans ſon cabinet, & fut long-tems enfermée avec Madame de Soubize, que la Reine avoit toujours fort aimée, & qu'elle préféroit à tout le monde : on dit qu'après cette converſation elle en parla au Roi, & que le Roi lui dit, elle vous trompe, & il y ajouta beaucoup de diſcours déſobligeans. C'étoit pour lui dire adieu,

elle alla à Paris où elle fit ſemblant d'avoir la rougeole pour ne voir perſonne, puis elle s'en alla à la Chapelle de Monſieur de Luines, où elle paſſa tout ſon exil : quand elle revint il la reçut fort bien, elle étoit fort aimée de Madame de Viſé.

Monſeigneur tomba malade dans le tems que Madame la Dauphine étudioit un ballet, il fut à l'extrémité d'un dévoyement : la Reine étoit quaſi tous les jours dans ſa chambre, où il n'entroit perſonne ; en l'état où il étoit, tout le monde l'incommodoit. Madame de Monteſpan fut Surintendante de la Maiſon de la Reine, à la place de la Comteſſe de Soiſſons, qui s'en alla hors de France ; elle étoit mêlée dans les affaires de la Chambre ardente de l'Arſenal. Je n'entreprendrai point de parler de cela, l'affaire eſt trop délicate : ce fut dans ce tems-là que Madame de Luxembourg fut arrêtée & miſe à la Baſtille pour cette ſorte d'affaire. Il ſe paſſa une petite hiſtoire de galanterie en ce tems-là. Un ſoir le Roi ne revint qu'à quatre heures ſe coucher, la Reine avoit envoyé voir ce qu'il faiſoit, & s'il

étoit chez Madame de Monteſpan, on lui dit que non ; il n'étoit pas chez lui, tout le monde raiſonnoit ; enfin, on ſçut ou c'étoit. On nomma la Dame, & on dit que le Roi dans un chagrin qu'il avoit eu contre elle le dit à la Reine, & que toutes les fois qu'elle vouloit qu'il allât chez elle, elle avoit des précautions à prendre, parce qu'elle avoit un mari, elle mettoit des pendans d'oreilles d'émeraudes au dîner & au ſouper du Roi où elle ſe trouvoit. J'allois tous les jours chez Madame de Monteſpan, & elle me paroiſſoit attendrie pour Monſieur de Lauzun : je crois qu'elle vouloit venir au point où je ſuis venue, elle me diſoit ſouvent, ſongez à ce que vous pourriez faire pour plaire au Roi pour vous accorder ce qui vous tient tant au cœur : elle jettoit de tems en tems des propos de cette nature, qui me firent aviſer qu'il penſoit à mon bien. Je me ſouviens que Pertuis qui étoit fort des amis de Monſieur de Lauzun, m'avoit dit une fois, ſi vous leur faiſiez eſpérer votre bien pour Monſieur du Maine : je l'avois dit à Baraille, comme c'eſt un gar-

çon circonſpect, quoiqu'il vît bien que leurs intentions pouvoient aller-là par les manieres de Madame de Monteſpan, il ne me répondit rien ſur un chapitre ſi délicat, quoiqu'il vît bien que c'étoit le ſeul endroit pour parvenir à ſa liberté, il ne prévoyoit pas ce qui eſt arrivé, il ne me l'auroit pas conſeillé ni laiſſé faire, après avoir eu ſi bonne opinion de Monſieur de Lauzun, il n'auroit jamais cru l'avoir ſi mal connu, je ne dois pas croire qu'il ait changé, il a été toujours le même, je ne le connoiſſois pas, & ma ſeule conſolation eſt que le Roi qui eſt plus éclairé que moi ne le connoiſſoit pas auſſi. Depuis que Madame de Monteſpan avoit ſes enfans auprès d'elle, je les voyois ſouvent chez elle & chez eux; on me les amenoit, ils étoient fort jolis, & je m'en divertiſſois beaucoup; j'avois toujours fort aimé les enfans, & M. du Maine avoit un beau viſage & beaucoup d'eſprit. Il avoit eu des convulſions de dents qui l'avoient rendu boiteux, il avoit une jambe plus foible que l'autre; la douleur qu'on avoit de le voir ſi bien fait d'ailleurs, avoit

fait chercher tout ce qui pouvoit remedier à ce défaut ; avant qu'il fût reconnu, Madame de Maintenon l'avoit mené en Hollande pour le faire voir à un homme que l'on disoit avoir des secrets qui redressoient les boiteux ; comme il n'y a que Dieu qui fasse ces miracles, il en revint plus boiteux qu'il n'étoit lorsqu'il y alla, & après lui avoir fait de fort grands maux. Il a été deux fois à Barrége d'où il écrivoit souvent, & même il m'écrivoit, & on faisoit fort valoir l'amitié qu'il avoit pour moi naturellement : enfin je me résolus de le faire mon héritier, pourvu que le Roi voulût faire revenir Monsieur de Lauzun, & consentir que je l'épousasse. Je fus quelques jours à dire à Madame de Montespan ; il me passe tant d'affaires dans la tête dont je voudrois vous entretenir, & il faudroit que j'en eusse le tems, on nous trouble toujours. Elle me parut un jour l'être, & ne me disoit rien, comme elle est plus habile que moi, & que la passion qu'elle avoit d'aller à ses fins pour Monsieur du Maine n'étoit pas cependant si violente que celle

qui me faiſoit agir, elle raiſonnoit bien plus de ſens froid, & elle prenoit bien plus de meſures pour aller à ſes fins que moi aux miennes. Enfin je dis un jour à Baraille de lui aller propoſer de ma part, il le fit, & elle le reçut comme on peut juger. Le lendemain j'allai la voir, & elle me remercia & me dit que, comme mes intérêts lui étoient plus chers que les ſiens, elle ne vouloit pas en parler au Roi que l'on n'eût pris pour cela toutes les meſures néceſſaires pour parvenir où je voulois aller. Elle me loua fort de la conſtance avec laquelle j'avois perſeveré à faire la fortune de Monſieur de Lauzun, que les grands Princes & Princeſſes avoient des vouloirs dans des tems & les oublioient dans d'autres, qu'elle n'aimoit point cela. Elle n'oublia pas de faire entrer Monſieur de Lauzun dans les raiſons que j'avois de n'avoir point changé, qu'elle croyoit que ce que je voulois faire plairoit au Roi, & que je voulois faire un ſi grand bien à Monſieur du Maine que le Roi aimoit tendrement, qu'elle ne pouvoit douter qu'après cela il ne fît tout

ce que je voudrois. Le jour d'après elle me dit que le Roi s'étoit malheureuſement engagé à ne conſentir jamais à mon mariage par des lettres qu'il avoit écrites aux Ambaſſadeurs dans tous les pays étrangers, que c'étoit une œuvre des ennemis de Monſieur de Lauzun, qu'ils croyoient par-là lui avoir lié les mains, que les conjonctures des tems changent les affaires. Je lui témoignai un grand gré de tout ce qu'elle me diſoit, & il me ſembloit qu'elle agiſſoit de bonne foi. Baraille venoit plus ſouvent à Saint Germain qu'à l'ordinaire : enfin après avoir parlé pluſieurs jours de l'affaire, je croyois que c'étoit aſſez de faire connoître ma bonne volonté pour une ſi grande affaire, pour que l'on me proposât de la reconnoître par l'exécution de celle que je deſirois tant. Madame de Monteſpan me dit, vous voulez que M. de Lauzun ſorte, & vous faites des propoſitions pour cela ; il eſt inutile de m'en faire ſi vous ne voulez pas que j'en parle au Roi, il ne devinera pas, il faut parler. Je la priai de le faire, elle me dit, il faut témoigner au Roi la vue que

vous avez pour Monſieur du Maine par l'amitié que vous avez pour lui & par le deſir de lui plaire, & par-là vous unir encore plus étroitement à lui, ſans parler de Monſieur de Lauzun ; il a peut-être autant d'envie que vous de le faire ſortir, vous ſçavez bien tous les gens qui lui ont fait du mal, qui le craignent, & qui ſont toujours à lui en dire du mal dès qu'ils voyent qu'il a quelque pitié de ſon état, & plus le Roi témoigne de la bonté pour lui, plus ils lui nuiſent. Quand il leur pourra dire, ma Couſine en uſe d'une maniere avec moi, que je ne puis lui rien refuſer, ainſi vous traiterez tout cela avec lui, & on ne ſçaura que Monſieur de Lauzun ſortira que quand on envoyera l'ordre pour le faire ſortir : ne ſerez-vous pas bien-aiſe d'avoir une affaire ſecrette à ménager avec le Roi, que l'on verra éclore tout d'un coup ſans qu'on l'ait ſçue, pour moi je vous avoue que j'en ſens du plaiſir. Je conſentis qu'elle en parlât au Roi, & nous réſolumes que le lendemain quand il viendroit chez la Reine, il me meneroit dans les petits cabi-

nets, ce qu'il fit, & me dit : Madame de Monteſpan m'a appris hier au ſoir la bonne volonté que vous avez pour le Duc du Maine, j'en ſuis touché, comme je dois, je vois que c'eſt par amitié pour moi que vous le faites, il n'eſt qu'un enfant qui ne merite rien, j'eſpere qu'il ſera un jour honnête homme, qu'il ſe rendra digne de l'honneur que vous lui voulez faire : pour moi je vous aſſure qu'en toutes occaſions je vous donnerai des marques de mon amitié. Madame de Monteſpan fut ravie que j'euſſe fait ce pas, & elle ne ſongea plus qu'à m'en faire faire un plus grand. En ce tems-là je ne croyois que promettre, elle me flattoit, & je n'avois de plaiſir qu'à être avec elle ; quoiqu'elle ſoit de la plus charmante converſation qui ſe puiſſe, cela augmentoit tous les jours par les ſoins qu'elle prenoit de me plaire & de me dire tout ce qui me faiſoit plaiſir, elle me venoit voir plus ſouvent qu'à l'ordinaire, nous allions nous promener enſemble, le Roi me parloit beaucoup plus qu'il n'avoit accoutumé, & pas un mot de Monſieur de Lauzun. Je la preſ-

ſois d'en parler, elle me répondoit toujours, il faut avoir patience. Le Duc du Maine revint, elle alla au-devant de lui, il alla chez le Roi, puis elle me l'amena : comme il avoit bien de l'eſprit on lui dit l'affaire, on le connoiſſoit capable de garder un ſecret, il me fit de grands remercimens, & me venoit voir avec grand ſoin.

Monſeigneur commença à ſe mieux porter, on fit une blanque chez lui, où Madame de Monteſpan ſe donna beaucoup de mouvemens ; il reſta quelques bijoux de ceux qu'on avoit portés qui ne furent pas mis, entr'autres une petite coupe d'or où il y avoit quelques diamans qui étoient fort jolis pour mettre ſur la toilette, Madame de Monteſpan s'apperçut que j'en avois envie, elle me l'envoya le ſoir par Monſieur du Maine. Tous ces ſoins-là plaiſent, quand on a affaire à une perſonne entêtée, il eſt bien aiſé par des ſoins de la contenter & de la faire donner de plus en plus dans les panneaux qu'on lui tend. La guériſon de Monſeigneur fut attribuée à un remede qu'il prit, ſon mal étoit venu

d'avoir trop mangé de ces petits citrons doux de Portugal, le dévoyement avoit duré tout le voyage de Flandres ſans qu'il eût diſcontinué de vivre à ſon ordinaire, il eſt grand mangeur ; on n'avoit ſongé à lui faire aucun remede que quand il fut obligé de demeurer au lit. Les Médecins firent leurs remedes, & on ſe ſervit même de ceux de quelques uns qui diſoient en avoir de ſpécifiques, & enfin un Parent qui avoit fort voyagé en propoſa un qui étoit une maniere d'œufs de poiſſon qu'il avoit apportés de ſes voyages, on le mit en poudre dans un bouillon, Monſeigneur parut le vouloir bien prendre, & les Médecins ſe trouverent de cet avis, il en fut guéri à la ſeconde priſe, ſans qu'il lui en reſtât qu'un peu de foibleſſe, qui eſt toujours la ſuite des longues maladies.

Madame de Monteſpan propoſa à Baraille que je fiſſe une donation de Dombes & du Comté d'Eu ; il m'en parla & elle enſuite. Je dis que ce ſeroit par mon teſtament que je donnerois, que je me portois trop bien pour le faire ſi-tôt, & que

c'étoit aſſez de l'avoir promis une fois ſans en dire davantage ; elle dit que le Roi le vouloit ainſi. Monſieur Colbert entra dans l'affaire, elle ne me diſoit que des douceurs, elle n'en uſoit pas de même avec Baraille, elle lui diſoit on ne ſe moque point du Roi, quand on lui a promis il faut tenir : je lui diſois ; je veux la liberté de Monſieur de Lauzun, je ne ſçais ſi on la lui accordera quand j'aurai fait ce qu'on demande. Toutes ces converſations me donnoient beaucoup d'inquiétude, & me faiſoient paſſer de méchantes nuits. Quand Baraille avoit été la derniere fois à Pignerol, Monſieur de Lauzun lui avoit dit ; s'il ne tient qu'à ma Charge pour ſortir d'ici, j'en donnerois volontiers ma démiſſion. Je lui avois mandé que je donnerois de bon bien à Monſieur du Maine pour cela, il m'en avoit fort remercié, & avoit conſenti que je diſpoſaſſe du Comté d'Eu, quoique je le lui euſſe donné par un Contrat de vente que je lui en avois paſſé pendant ſa priſon, qui avoit été entre les mains de Madame de Nogent, & avoit après paſſé en

celles de Baraille. Après bien des allées & des venues on dit un jour à Baraille, que ſi je n'éxécutois ce que j'avois promis, on le mettroit à la Baſtille ; cela m'allarma fort : enfin je conſentis à ce qu'ils voulurent, & fis une donation de la Souveraineté de Dombes, & un ſemblable contrat de vente du Comté d'Eu à celui que j'avois fait à Monſieur de Lauzun. Les biens de Normandie ne ſe peuvent pas donner comme ailleurs ; & c'eſt pour cela que l'on avoit pris la voie de la vente toutes les deux fois. Ces actes furent paſſés chez Madame de Monteſpan, qui y parla pour Monſieur du Maine, elle avoit un pouvoir du Roi : là étoit Monſieur Colbert, ſon neveu Vaubourg, les Notaires étoient Foin & Chupin, Madame de Monteſpan, Baraille & moi. Après que tout fut ſigné, Monſieur Colbert l'alla dire au Roi, je demeurai chez Madame de Monteſpan, Baraille y reſta avec nous : elle me dit après mille remercimens, je ne puis m'empêcher de vous dire que vous allez être la plus heureuſe perſonne du monde, & que vos ennemis

ou envieux vont être déconcertés. Vous ne vous êtes pas attiré les uns, vous n'avez jamais fait mal à perſonne ; pour les autres, on en a toujours, le bonheur & le mérite les attirent toujours, on s'en conſole. Jugez-en vous-même, qui êtes la Couſine germaine du Roi, qui vous a toujours aimée & conſiderée comme ſa ſœur, ceci va augmenter l'amitié & la confiance & vous lier étroitement ; il ne ſongera qu'à vous donner des marques de ſa reconnoiſſance, qu'à vous faire les plaiſirs qu'il pourra imaginer, vous ſerez de tout, il voudra que tout le monde voie la conſidération qu'il aura pour vous. Il n'y aura perſonne, que ceux qui eſpéroient avoir votre bien, qui ne diſe que vous venez de faire un tour habile & d'une bonne tête : pour moi, outre mon intérêt, par celui que je prens à tout ce qui vous touche je me ſens une joie ſenſible de tout ceci. J'écoutois tout cela avec plaiſir, & cet encens me montoit fort à la tête, & j'en étois bien remplie. Dès que je fus en ma chambre, je laiſſai tomber mon miroir, qui eſt une

groſſe glace de chriſtal de roche fort épais ; je dis à Baraille, je meurs de peur que ce ne ſoit un augure que je me repentirai de ce que je viens de faire : il ſe moqua de moi

Toute ma vie j'avois eu envie d'avoir une maiſon auprès de Paris, j'en avois toujours cherché, & à toutes celles que j'avois vues, j'y trouvois toujours quelques défauts, quelque jolies qu'elles fuſſent, ſoit à la ſituation ou au bâtiment, je n'en avois trouvé aucune à mon gré. On m'en indiqua une qui étoit à deux lieues de Paris à un village nommé Choiſi ſur le bord de la riviere de Seine, j'y courus en grande hâte, je la trouvai à ma fantaiſie, au moins la ſituation, il n'y avoit point de bâtiment. Je l'achetai 40000. livres, j'y menai le Nautre qui dit d'abord qu'il falloit mettre bas tout ce qu'il y avoit de bois ; on me fit le plan d'une maiſon qui n'avoit qu'un étage : la propoſition d'abattre le peu qu'il y avoit de couvert me déplut, j'aime à me promener à toutes ſortes d'heures. Le Nautre dit au Roi que

j'avois choiſi la plus vilaine ſituation du monde, que l'on n'y voyoit la riviere que par une lucarne. Quand j'allai à la Cour peu de jours après très-entêtée de ma maiſon, le Roi me queſtionna beaucoup, & me fit grand plaiſir : après m'avoir bien laiſſé conter, il me dit ce que le Nautre lui avoit dit. Je le plantai-là, je fis accommoder ma maiſon à ma mode ; je fis abattre un aſſez joli corps de logis pour un particulier, comme étoit Monſieur le Préſident Gontier, qui étoit ſi mal dans ſes affaires, que ſes Créanciers l'obligerent de vendre cette maiſon de plaiſir. J'employai Gabriel un fort bon architecte, qui ſuivit fort bien mes intentions ; c'eſt un grand corps de logis avec deux avances aux deux bouts pour marquer des pavillons tous de pierres de taille ſans aucun ornement ni architecture ; ſi j'avois vu les livres qui en traitoient, j'aurois fait une belle deſcription ; cela auroit été une affectation qui ne me convient pas. Il y a une grande terraſſe qui regarde depuis un bout juſqu'à l'autre du jardin. Monſieur m'a appris que

quand il n'y a que cent arpens on ne doit pas y donner le nom de parc ; j'y ai pourtant ce nombre-là, à y compter les cours & les bâtimens. Au-deſſous de cette terraſſe devant la maiſon eſt un parterre aſſez petit, borné par la riviere que l'on voit de l'appartement d'en-bas. Comme j'ai pris ma maiſon pour y aller en Eté, j'ai pris mes meſures pour que l'on vît la riviere dans le tems qu'elle eſt la plus baſſe, de mon lit, je la vois, & les batteaux qui y paſſent. A droit & à gauche ſont deux petits bois, & une grande terraſſe qui regne encore d'un bout du jardin à l'autre ; il y a des fontaines autant qu'il en faut, & ſi j'en voulois davantage j'en aurois. J'y ai fait planter beaucoup d'allées qui viennent fort bien : ce qui eſt de plus agréable, c'eſt que de tous les côtés de ma maiſon on voit la riviere & de tous les bouts des allées : d'un côté de ma maiſon on voit juſqu'à l'arc de triomphe, de l'autre Ville-Neuve-Saint George, la forêt de Senart, & la pleine de Creteil ; on voit Saint Maur, Villeneuve-le-Roi à Monſieur Pelletier le Miniſtre,

Miniſtre, où eſt une belle maiſon que le Chancelier du Vair avoit autrefois fait bâtir. Il y a à ma maiſon une belle orangerie, un agréable potager avec trois fontaines, & tout ce qu'il faut pour accompagner la beauté de ma maiſon qui a de la grandeur, quoiqu'elle ſoit petite. Il y a une aſſez belle galerie, qui n'eſt pas peinte, la Chapelle eſt belle, bien peinte, par la Foſſe, un des meilleurs peintres de ce tems après Monſieur le Brun : le longtems qu'il auroit fallu employer pour peindre la galerie, & celui qu'elle eût ſenti, m'en ont empêchée. La maiſon eſt commode : il y a un cabinet où toutes les conquêtes du Roi ſont en petit, par Vander Meulen un des plus habiles peintres de ces manieres ; le portrait du Roi eſt par tout comme le plus bel ornement qui puiſſe être en lieu du monde, le plus cher & le plus honorable pour moi. Il y a une ſalle où je mange, où ſont tous mes proches, c'eſt-à-dire, le Roi mon Grand Pere, la Reine ma grand-mere, le Roi Louis XIII. mon Oncle, la Reine Anne d'Autriche ſa femme,

les Reines d'Angleterre & d'Eſpagne mes Tantes, & les Rois leurs maris, la Ducheſſe de Savoye ma tante, mes Sœurs & leurs maris, la Princeſſe de Savoye fille aînée, & la Ducheſſe de Parme ſa cadette, ma Mere, ma Belle-mere, & l'Infante Iſabelle-Claire-Eugenie d'Autriche, Gouvernante des Pays-Bas, à qui mon Pere avoit tant d'obligations, & dont il honoroit tant la mémoire, qu'il eſt bien juſte de la placer ici parmi tous mes proches. Les portraits de Meſſieurs les Princes Henri de Bourbon, Louis-Henri-Jules & Armand Princes de Conti y ſont auſſi, & Meſdames les Princeſſes Marguerite de Montmorency, Claire-Clémence de Maillé, Anne Palatine de Baviere, & Anne Martinozy. Si Monſieur le Prince dernier mort avoit pu y avoir une place où toutes ſes grandes actions euſſent pu être repreſentées, ç'eût été une très-belle décoration qui feroit un très-grand plaiſir à une Petite-fille de France, dont la Mere étoit de Bourbon. Chacun de ces portraits a ſon nom écrit au bas, afin que ſi quelqu'un avoit une igno-

rance aſſez craſſe pour ne les pas connoître, il eût recours à la lettre. Pour ma Belle mere, on ſçait aſſez qu'elle étoit de la Maiſon de Lorraine. Monſieur de Montpenſier y eſt auſſi avec Madame ſa femme Catherine-Henriette de Joyeuſe, & moi ſur la cheminée qui tiens le portrait de mon Pere. Les portraits du Roi y ſont auſſi tout jeune. Au petit cabinet où ſont les conquêtes du Roi, les Siéges, les combats, les occaſions y ſont écrites, afin que l'on ſçache ce que c'eſt; on y connoît le Roi par tout, il eſt fort bien peint, il eſt ſur la cheminée à cheval : il n'y a à dire ſinon que le cabinet eſt trop petit; il y auroit encore bien des actions à y ajoûter, je trouverois des places ailleurs pour avoir la joie de voir les grandes actions qu'il a faites & qu'il continuera de faire pendant ma vie. Monſieur le Duc d'Enguien, Louis de Bourbon & Françoiſe légitimée de France y ſont auſſi; comme ils y ont été mis les derniers, je ne m'en ſuis ſouvenue qu'après les autres. Il y a une ſalle de Billard, où il y a encore des

portraits : celui du Grand-Duc mon beau-frere, & de ma Sœur de Guiſe avec ſon mari, le Duc de ce nom de la Maiſon de Lorraine. Monſieur le Duc du Maine armé ſous une tente, & un bataillon de Suiſſes dont il eſt Colonel-Général auprès ; j'ai voulu qu'il fût peint de cette maniere ; j'aime cette nation, & je crois que je leur ferois plaiſir.

Le Comte de Toulouſe eſt ſur une coquille ſur la Mer en petit Dieu de cet élément. Le Grand-Duc pere de mon Beau-frere, la Grande Ducheſſe ſa mere, & Madame de Guiſe que Monſieur de Montpenſier avoit épouſée, & tous ſes Enfans. Le Prince de Joinville, qui mourut en Italie pendant l'exil de Monſieur & Madame ſes pere & mere ; il étoit très-bien fait & de grande eſpérance, il avoit fait la Campagne de Piémont volontaire dans l'armée du Roi, où il avoit donné beaucoup de marques de ſon mérite & de ſa bravoure, on le rapporta malade à Florence, où il mourut. Monſieur de Guiſe ſon frere devint l'aîné, il avoit été nourri pour être

d'Egliſe, il étoit Archevêque de Reims, il avoit beaucoup de grands Bénéfices. Pour moi je ſuis perſuadée que c'eſt ce qui a porté malheur à cette grande Maiſon, qui eſt preſentement finie, que le mauvais uſage qu'il a fait du bien d'Egliſe, & les Cardinaux ſes oncles, on pourra même dire que la témérité avec laquelle le Balafré avoit oſé attaquer le Roi mon Grand-pere, leur a pu auſſi porter malheur, il vaut mieux que d'autres le diſent que moi; les Bourbons ſont de bonnes Gens, ils ont un fond de bonté qui leur doit toujours attirer les bénédictions de Dieu. Il y auroit bien des diſcours à tenir de mon oncle Henri de Lorraine, la conquête de Naples en eſt un bien extraordinaire, cela eſt ſi court que l'on en parleroit plus long-tems que cela n'a duré, & les Ecrivains le diront aſſez. Il y avoit encore un Duc de Joyeuſe, mon Oncle auſſi, qui eſt mort en Italie, & Monſieur le Chevalier de Guiſe dont j'ai parlé dans ces Mémoires, & Madame l'Abbeſſe de Montmartre, & Mademoiſelle de Guiſe dont j'ai auſſi fait

mention, ſa mort me donnera bien occaſion d'en parler. Là eſt auſſi le Prince de Toſcane mon neveu, que l'on m'avoit envoyé lorſqu'il n'avoit que quatre ans avec ſon Oncle qui n'en avoit que ſix, qui eſt à cette heure Cardinal de Médicis. Je ne puis parler de mon neveu ſans dire à ſon avantage ce que Madame la Dauphine a dit plus d'une fois devant moi. Comme elle parloit du deſir que Madame l'Electrice de Baviere ſa Mere avoit toujours eu, qu'elle fût mariée en France par l'envie qu'elle avoit toujours eue d'y venir & le regret de n'y être pas venue, depuis ſa mort on lui en parloit moins; enfin on en parla beaucoup, & les affaires ne s'avançoient point, on remettoit d'un jour à l'autre: elle s'en impatienta, & l'Empereur fit parler à Monſieur l'Electeur pour le Prince de Toſcane. Un jour elle lui dit, le Roi de France me traite comme ſon pis aller, il me marchande; pour moi, je ſuis ſi laſſe de ſes manieres, que je vous prie de me marier avec le Prince de Toſcane; & ſur cela elle ajoûtoit qu'elle auroit été fort heu-

reuſe, qu'elle ſouhaitoit fort que ſa Sœur l'épousât : ce fut en cette occaſion que je lui entendis dire pour la ſeconde fois ; elle a eu ce contentement, elle a vu ce mariage fait avant la mort. Le récit de cette ſalle a fait beaucoup de digreſſions ſur les portraits qui y ſont. Une grande partie de la Maiſon de Joyeuſe y eſt : le Maréchal de ce nom & ſa femme Marie de Batarnai d'une fort grande Maiſon ; l'Amiral de Joyeuſe, qui étoit ſon fils aîné, favori d'Henri III. qui lui fit épouſer la ſœur de la Reine Louiſe qui étoit de Lorraine, fille de M. de Vaudemont, ſon Pere étoit cadet de Souverain auſſi-bien que celui de ma Belle-mere : le Roi lui propoſant ce mariage lui dit, je voudrois avoir une Sœur à marier ou une Fille, je vous la donnerois, je n'ai rien de plus proche que la Sœur de la Reine. Le ſecond fils étoit le Comte de Bouchage, depuis Duc de Joyeuſe, qui épouſa la Sœur de Monſieur d'Epernon, de laquelle il n'eut que Madame de Montpenſier ma Grand-mere ; elle fut mariée à dix ans. Monſieur le Cardinal de Joyeuſe ſon

Oncle, frere de ceux dont je viens de parler, la maria à Clery à Monſieur de Montpenſier, qui alla au-devant d'elle juſqu'à ce lieu : elle n'avoit point de mere, Madame de Pordeac femme de qualité & ſa parente la mena, celle-ci étoit la mere de la Maréchale de Roquelaure. Il y a encore deux fils de Monſieur le Maréchal de Joyeuſe, dont l'un mourut à la bataille de Coutras de regret que l'Amiral l'eût perdue, il étoit bleſſé, & il ne voulut pas ſe laiſſer panſer. La vie de Monſieur le Duc de Joyeuſe eſt aſſez extraordinaire : il ſe fit Capucin, un Gentilhomme de Normandie, nommé Caliéres, l'a écrite & me l'a dédiée, elle eſt fort divertiſſante ; celle du Cardinal l'eſt auſſi. Tous les Gens de cette Maiſon ont été auſſi illuſtres par leur vertu que par leur naiſſance, j'en ſuis fort aiſe, je n'aurois pas aimé que ma Grand-mere n'eût pas été au-deſſus du commun ; j'ai eu du contentement, c'étoit une Dame d'une grande vertu & de beaucoup de mérite. J'ai ſouvent ouï dire que ſi le Roi mon grand-pere avoit vécu, elle ne ſe ſe-

roit pas remariée, & qu'il l'en eût empêchée : ma Mere n'avoit que trois ans quand mon grand-pere mourut, elle étoit accordée à mon Oncle le Duc d'Orleans, qui mourut à ſoixante & dix ans : Monſieur de Montpenſier étoit déja malade quand mon Oncle mourut, il fut ong-tems en un état qui marquoit qu'il n'iroit pas loin, ſon mal étoit à la poitrine, il y avoit reçu un coup de piſtolet à la bataille d'Ivry, qui avoit quelque relation aux poulmons : il étoit jeune alors & aimoit les plaiſirs plus que ſa ſanté, il mourut à quarante-deux ans. Après la mort de mon Oncle, le Roi mon grand-pere lui manda qu'il avoit encore une Fille, & qu'il ſuccéderoit à ſon Frere, & qu'il ſeroit ſon Gendre ; quoique l'on ne ſoit pas fort tendre dans la Maiſon Royale, on s'aviſe quelquefois de donner des conſolations qui ne ſe pratiquent pas entre les particuliers. J'ai ouï dire à Madame la Comteſſe de Fieſque ma Gouvernante, que l'on habilla ma Mere en veuve, hors que c'étoit du crêpe blanc, & qu'on l'envoya ainſi au Roi mon grand-

pere & la Reine ma grand-mere : ce qui les fit un peu rire. J'ai ouï dire que Monſieur de Montpenſier mon grand-pere diſoit à Monſieur de Guiſe, Monſieur, je vous laiſſerai ma femme par teſtament, afin que vous m'en ayez de l'obligation ; quand je ne le ferai point elle ne laiſſera pas de vous épouſer : elle n'avoit que vingt ans. Mon Grand-pere étoit fort beau & fort bien fait, il étoit fort débauché, il avoit toujours des Maîtreſſes, il n'amenoit guéres ſa Femme à la Cour, il avoit peur que le Roi mon grand-pere n'en fût amoureux : on dit qu'elle étoit fort belle, elle demeuroit toujours à Champigny ou à Gaſſion avec Monſieur le Cardinal. Sans tout ce qui m'eſt venu dans l'eſprit de dire ſur les Portraits, on ſe ſeroit fort ennuyé à Choiſi, & on en auroit trouvé le ſéjour fort long. Monſieur le Maréchal de Bouillon, qui avoit épouſé la Couſine germaine de Monſieur de Montpenſier, qui étoit de Naſſau & fille d'Iſabelle de Bourbon qui épouſa le Prince Maurice. Les portraits de Monſieur de Turenne & du Cardinal de

Bouillon s'y trouvent auſſi. Il paroît par le détail où je ſuis entrée ſur Choiſi, que j'aime cette maiſon comme mon ouvrage, je l'ai toute faite, on m'en parloit ſouvent, & Madame de Monteſpan me diſoit quand j'étois chez elle, le Roi ne ſongera dorénavant qu'à vous ſurprendre par tous les agrémens dont il ſe pourra imaginer; il vous fera mille preſens de tout ce qu'il y aura de plus joli: il vous fera peindre Choiſi, il n'eſt pas encore achevé, vous trouverez à tous les voyages que vous ferez quelque nouveauté: une chambre peinte, une fontaine, une chambre meublée, des ſtatues; il en fera ſon plaiſir comme de Verſailles: ces contes finirent-là.

J'oubliois de dire que le jour que j'eus ſigné la donation, il ne me parla qu'à la paſſade, il me dit ſeulement, je crois que vous êtes contente & moi auſſi; & à ſouper il me faiſoit des mines & cauſoit avec moi; cela avoit très-bon air. Le lendemain il vint chez Madame de Monteſpan comme j'y étois, il me dit, je ſuis ravi que

l'affaire ſoit achevée, vous ne vous en repentirez pas, & je ne ſongerai qu'à vous donner des marques de ma reconnoiſſance; cette affaire nous unira plus que jamais, & fera une amitié entre nous que rien ne ſçauroit rompre. Quand mon Frere & Monſieur le Prince ſçauront ce fait, ils n'en ſeront pas contens, ne les craignez point, je vous maintiendrai bien contr'eux. Enfin il me dit tout ce qui ſe peut dire de tendre, d engageant, & de reconnoiſſant. J'étois ravie, & me croyois au-deſſus de tout. Cette ſemaine on me retint à faire *media nox* chez Madame de Monteſpan, ce qui fut fort remarqué, & la Comteſſe de Fieſque me dit quelque tems après que l'on diſoit que j'avois donné tout mon bien à Monſieur du Maine; je dis fort que non. Enſuite Monſieur me le dit, & que pour lui il m'avoit toujours aimée ſans intérêts, qu'il continueroit, & qu'il ſouhaitoit que cela me pût profiter, & que l'on tint tout ce que l'on me promettoit, & que j'euſſe plus d'agrément que je n'en avois eu par le paſſé. Je parlois ſouvent à Madame de

Monteſpan pour Monſieur de Lauzun, elle me témoignoit beaucoup d'empreſſement pour ſa liberté. Un jour elle me dit, il ne vous faut point flatter, le Roi ne conſentira jamais que vous épouſiez Monſieur de Lauzun, comme vous voulez faire, ni qu'on l'appelle Monſieur de Montpenſier, il le fera Duc; ſi vous voulez vous marier il ne fera pas ſemblant de le ſcavoir, il grondera ceux qui le lui diront, ce ſera tout de même. Je lui répondis, quoi, Madame, il vivra avec moi comme mon mari, il ne le ſera pas publiquement, que pourra-t-on dire & croire? Elle me répliqua, on n'en ſçauroit jamais rien croire que de bon, votre conſcience ne vous reprochera rien, le reſpect que l'on a pour le Roi & la conſidération que l'on a pour vous, feront qu'on n'en croira rien, & croyez-moi vous ſerez plus heureuſe mille fois; Monſieur de Lauzun vous en aimera mieux, les myſteres en donnent du goût, nous irons ſouvent nous promener. Elle faiſoit des projets de nouveaux plaiſirs, & ne ſongeoit qu'à m'amuſer; il lui étoit

aiſé, j'ai beaucoup d'inclination pour elle qui eſt fort aimable, c'eſt une race de beaucoup d'eſprit, & d'eſprit fort agréable que les Mortemar, Madame de Thianges en a beaucoup auſſi, & Monſieur le Maréchal de Vivonne: Madame de Montauſier diſoit qu'il avoit un attrait pour la maiſon Royale, & que quand il étoit quelque part nous ne le pouvions pas quitter.

Je m'impatientois quelquefois de la longueur du tems que l'on mettoit à faire ſortir Monſieur de Lauzun, je n'en parlois pas au Roi, il me ſembloit cependant que ce que j'avois fait étoit une ſollicitation continuelle, & que toutes les fois qu'il voyoit Monſieur du Maine, ſa préſence le devoit faire ſouvenir de ce qu'il avoit à faire. Madame la Dauphine devint groſſe; ce fut une grande joie; comme elle étoit fort délicate, elle demeuroit ſouvent à ſa chambre, & même y gardoit le lit, le Roi lui rendoit beaucoup de ſoins. C'eſt en ce tems-là qu'il commençoit à aller chez Madame de Maintenon qui avoit un appartement au-deſſus de la chambre du Roi; auparavant

le mariage de Monſeigneur le Dauphin, elle logeoit chez Mademoiſelle de Tours, & peu de jours avant qu'elle allât au-devant de Madame la Dauphine, elle avoit eu un appartement en haut où logeoit Mademoiſelle d'Elbœuf : le Roi n'y avoit pas été. J'avois oublié de nommer le Duc de Verneuil, qui étoit fils naturel de mon grand-pere, dans la ſalle du billard de Choiſi, & madame ſa femme qui étoit fille du Chancelier Seguier : c'étoit un fort bon homme, qui avoit été juſqu'à ſoixante ans d'Egliſe, & qui s'étoit aviſé de ſe marier ; elle eſt fort bonne femme auſſi, qui a été toujours de mes amies ; elle étoit veuve du Duc de Sully.

Un jour que je ne ſongeois à rien, Madame de Monteſpan envoya, comme j'étois à table, me demander ſi je voulois aller me promener, qu'il faiſoit beau ; je lui mandai que non : elle renvoya me prier de paſſer par ſa chambre ayant à me parler ; je lui mandai que j'y paſſerois. Le Roi demanda ce que c'étoit, je le lui dis : il me dit, allez-y puiſqu'elle a à vous parler.

Le cœur me battit, & je jugeai bien que cela regardoit Monſieur de Lauzun. Lorſque j'y allai, j'envoyai dire à Baraille qui étoit à Saint Germain, d'y venir. En entrant Madame de Monteſpan me dit, vous n'avez guéres hâte de venir, & j'en avois beaucoup que vous vinſſiez : le Roi m'a dit de vous dire qu'il feroit ſortir Monſieur de Lauzun de Pignerol pour aller à Bourbon. Je répondis, quoi ! il ne reviendra pas droit ici après tout ce que j'ai fait ? Elle me dit, je n'en ſçais pas aſſez, il vous laiſſe le choix de qui il vous plaira pour le garder, il veut que cela ait un air de priſon. Je pleurai & elle me diſoit, vous êtes bien difficile à contenter, quand vous avez, vous voulez encore avoir. Baraille vint, nous nous allâmes promener au Val qui eſt un jardin au bout du Parc de Saint Germain : quand nous fûmes-là elle me dit, le Roi m'a dit de vous dire qu'il ne veut pas que vous ſongiez jamais à épouſer Monſieur de Lauzun ; ſur cela, je me mis à pleurer, & dire que je n'avois fait les donations qu'à cette condi-

tion, & que toutes les propoſitions avoient roulé ſur cela. Madame de Monteſpan me dit, je ne vous ai jamais rien promis; elle avoit ſon compte, ainſi elle ſouffrit ſans rien dire tout ce qu'il me plut de dire. Baraille étoit fort embaraſſé, il ne diſoit mot, & plaignoit l'état où j'étois. Ils m'exhorterent fort à me conſoler, que c'étoit un parti que je devois avoir pris dès la premiere rupture. Je trouvai que Madame de Monteſpan avoit dû ne me pas flatter là-deſſus, comme elle avoit fait, & qu'il auroit mieux valu me dire des duretés que de m'amuſer à une affaire que je ſouhaitois & qui étoit impoſſible: comme on va à ſes intérêts plutôt qu'à ceux des autres, on ſe ménage & on ne les ménage point. Cette promenade fut fort longue, & quoiqu'elle n'aime guéres à marcher long-tems, elle me tint toujours compagnie ſans ſe plaindre. Le Roi vint ſouper, je le remerciai très-humblement de m'avoir accordé la liberté de Monſieur de Lauzun, que la grace ne ſeroit pas entiere, tant qu'il n'auroit pas l'honneur de le voir &

d'être auprès de lui, ce qu'il ſouhaitoit par deſſus tout, ſa liberté ne lui étoit rien ſans cela; que j'étois ſi attendrie de ſes bontés pour moi & pour Monſieur de Lauzun, que je craignois de pleurer devant tout le monde, que je ne pouvois lui dire tout ce que je ſentois dans mon cœur. Je crois que le ſoir Madame de Monteſpan lui parla pour envoyer promptement les ordres. Monſieur de Louvois envoya chercher dès le matin Baraille, pour lui dire que le Roi lui avoit ordonné de mander à Saint Mars, de mener Monſieur de Lauzun à Bourbon, où il avoit beſoin d'aller pour ſa ſanté, qu'il pouvoit y aller s'il vouloit, que le Roi le trouvoit bon; & lui fit quelques honnêtetés, il lui dit qu'il ne ſe vantoit pas d'y avoir contribué. Baraille lui demanda s'il ne prendroit pas congé du Roi: Monſieur de Louvois lui dit qu'oui, & qu'il ſe préſentât dans la galerie quand le Roi iroit à la Meſſe. Baraille vint m'éveiller pour me dire ce que Monſieur de Louvois lui avoit dit, & qu'il vaudroit autant que Monſieur de Lauzun

ne ſortît pas que Autre accompagné de Saint Mars, qu'ils ont tous les jours des démêlés, & que cela lui feroit de nouvelles affaires. Je me levai & m'en allai chez Madame de Monteſpan, pour lui dire que ce fût Saint Rut qui le gardât avec des Gardes du Corps & quelques Exemts de ce Corps-là. Madame de Monteſpan envoya je ne ſçais qui parler au Roi, qui répondit que ce ne pouvoit pas être des Gardes du Corps ni un Officier qui le garderoit, que les Mouſquetaires l'avoient mené, qu'il falloit que s'en fût des deux Compagnies; que je choiſirois celui des Officiers qui me ſeroit le plus agréable. Je dis à Madame de Monteſpan, voyons : Baraille dit, tout eſt bon. Monſieur de Noailles vint chez Madame de Monteſpan, il nomma Maupertuis dont je fus fort contente : on l'alla dire au Roi, il dit, quand il paſſa pour aller à la Meſſe, j'ai changé l'ordre, ce ſera Maupertuis. Tout le monde fut étonné de voir Baraille parler au Roi, & faire comme un homme qui prend congé. A mon retour de la Meſſe, je dis à Mau-

pertuis, je vous ſouhaite un bon voyage : il me répondit, je ne ſçais ce que c'eſt. Je ne vous en dirai pas davantage, lui répliquai-je, je ſuis ravie que ce ſoit vous ; je vous prie de lui bien faire mes complimens. Monſieur de Louvois renvoya querir Baraille & lui dit, comme Monſieur de Lauzun a eu quelques démêlés avec Saint Mars pendant ſa priſon, le Roi a jugé plus à propos d'envoyer Monſieur de Maupertuis & des Mouſquetaires pour le garder, & comme le voyage eſt long, & que la ſaiſon des eaux avance, Maupertuis avec quatre Mouſquetaires partiront en poſte & trouveront les autres au retour à Lyon. Ils étoient douze & un Maréchal des Logis, nommé Rouillas. Baraille fut fort content, il partit inceſſamment : Monſieur de Lauzun eut une grande joie quand il arriva. Monſieur Fouquet étoit mort l'hyver d'auparavant, il l'avoit vu & il s'étoit raccommodé ; Madame Fouquet n'étoit pas contente de lui, il en avoit fait force contes & depuis même pendant qu'il étoit à Bourbon ; il ne ſe ſépara

pas bien d'avec Saint Mars & ſa femme, ni d'avec d'Erville Gouverneur de Pignerol, qui eſt un fort bon homme & qui avoit toujours eu beaucoup d'honnêtetés pour lui en toutes occaſions. Je lui conſeillai fort de ne voir perſonne à Bourbon, de témoigner qu'il ne ſongeoit qu'à voir le Roi, & que tout hors cela lui étoit indifférent; il écrivit des merveilles & ne fit pas de même.

Madame de Nogent avoit fait un voyage à Pignerol il y avoit un an, elle avoit été à Turin voir Madame de Savoye, elle l'avoit fort priée par l'ancienne amitié qu'elle avoit eue pour ſon Frere, de vouloir travailler pour ſa liberté, elle s'étoit donnée-là des airs fort ridicules qui m'avoient déplu, quoique je n'aye pas tout ſçu, je croi qu'elle m'avoit fort reniée. Elle avoit fait une tracaſſerie que la Mothe m'avoit découverte, elle étoit enragée contre elle d'une affaire qu'elle lui avoit voulu faire, dont le détail ſeroit trop long & peu favorable pour Madame de Nogent & M. de Lauzun: la Mothe m'avoit écrit une Lettre de

quatre feuilles de papier, elle me dit qu'elle ne pouvoit pas être toujours la victime de Madame de Nogent, & ſçavoit que je ne parlois pas bien avantageuſement d'elle qui ne m'avoit jamais rien fait, & qui ne ſouhaitoit rien tant que l'honneur de mes bonnes graces & de ſe juſtifier auprès de moi. Il y avoit dans le paquet une Lettre de Madame de Nogent, où elle me vouloit faire paſſer pour une ſotte dans une Lettre à un de ſes parens, qui avoit donné ſa Lettre à la Mothe : un Prêtre m'apporta ce paquet à Choiſi de la part des Carmélites, & s'en alla. Quand Madame de Nogent fut revenue de Pignerol, je la lui montrai, & depuis ce tems-là je la vis moins. Je ne la menai plus à Eu avec moi, elle vit bien que cette Lettre ajoûtée à ſa conduite me découvroit des vérités qui étoient déſavantageuſes pour elle. Je ne lui mandai rien du voyage de Monſieur de Lauzun à Bourbon ; Monſieur de Louvois l'envoya quérir, & lui dit, à ce que j'ai ſçu, votre Frere ſort pour aller à Bourbon, il faut que vous l'alliez querir à Lyon pour l'y

mener, & que vous faſſiez tout comme ſi vous aviez eu part à l'affaire, quoique Mademoiſelle & Baraille ayent tout fait ſans votre participation. Quand elle me vint voir pour me dire adieu elle me dit, quelques mauvais traitemens que l'on me faſſe, je ferai mon devoir. Je lui recommandai fort de dire à Monſieur de Lauzun de ne voir perſonne. Monſieur de Nevers étoit chez lui avec Monſieur de Vivonne, ils étoient de ſes anciens amis, & lui envoyerent faire un compliment, & qu'ils l'iroient voir : il les pria de n'y point venir, Madame la Maréchale d'Humieres y alla, qui n'étoit pas ſon amie particuliere ; il ne ſortit pas de chez elle, & me mandoit toujours qu'il ne voyoit perſonne : quand elle revint, elle me vint voir à Choiſy où j'étois, elle dîna avec moi, y reſta toute la journée, & ne parla que de tout ce qu'elle avoit fait à Bourbon, de la compagnie qui y étoit ; elle n'oſa nommer Monſieur de Lauzun, elle parla fort de Madame de Nogent, qu'elles dînoient les unes chez les autres avec leur compagnie. A tout cela

je ne lui disois rien ; & elle s'en alla sans que je lui fisse aucune question. Elle ne garda pas le même silence à son égard chez Monsieur de Louvois, elle lui conta à dîner, que Monsieur de Lauzun étoit dans la plus grande santé du monde, qu'il n'avoit pas pris les eaux, qu'il disoit que sa poitrine étoit plus malade que son bras, que l'on sçavoit qu'il n'avoit fait le malade que pour sortir de Pignerol, qu'il étoit gai, & tenoit des discours qui faisoient connoître qu'il espéroit de rentrer dans sa Charge & de venir servir son quartier. On peut juger si ces discours me plaisoient. Monsieur de Luxembourg étoit sorti de la Bastille, & étoit dans une de ses terres. Il arriva une fort plaisante histoire. Monsieur de Belzunce, beau-frere de Madame de Nogent, qui avoit été la voir, passa à Choisy à son retour ; je lui demandai s'il avoit bien des Lettres pour Paris, il me nomma les Gens pour qui il en avoit, entr'autres la Maréchale d'Humieres. Je lui dis, donnez-la-moi, je la lui envoyerai ; il crut ne me la devoir pas refuser, &

que

que Monſieur de Lauzun n'y trouveroit point à redire. Quand il fut parti, je l'ouvris, je trouvai une Lettre pleine de tendreſſe, il lui parloit d'un Livre qu'elle lui avoit donné, qu'il le baiſoit mille fois le jour, parce qu'il ne la voyoit plus, c'étoit ſa ſeule conſolation, qu'il eſpéroit tout d'elle & de ſes ſoins. Je brulai cette Lettre, & il me fit pitié de croire qu'elle pût lui être utile.

La veille de la Saint Jean, je m'en allois monter en caroſſe pour aller à Verſailles, Monſeigneur arriva qui venoit de la chaſſe, & qui mouroit de faim : heureuſement il reſtoit encore quelques Officiers. Après avoir mangé il me dit, ſi vous voulez me mener avec vous, je n'ai pas mon caroſſe, & je ſuis fort las : je me trouvai fort heureuſe d'avoir cet honneur-là ; Monſieur le Prince de Conti étoit avec lui & Monſieur de Vendôme, je ne me ſouviens plus des autres. Quelqu'un lui propoſa de s'en aller par eau au feu de la Saint Jean, à l'Hôtel de Ville : je frondai fort cette propoſition, croyant que le Roi ne l'auroit

pas agréable, je lui dis qu'il n'étoit pas aſſez bien habillé pour ſe montrer au public ; qu'il n'avoit que quatre ou cinq Gardes, que cela n'auroit pas de dignité. Il goûta ce que je lui dis, & vint avec moi ; & Monſieur le Prince de Conti, Monſieur de Vendôme & quelques autres s'en allerent par eau, & le reſte ſe mit dans le caroſſe de mes Ecuyers. Arrivée à Verſailles, je m'en allai droit chez Madame de Monteſpan, qui me dit, vous ſerez bien étonnée de la nouvelle du jour, on a mandé Monſieur de Luxembourg pour ſervir ſon quartier ; quand je l'ai ſçu, j'ai dit tout ce que je devois dire : qui auroit cru après tout ce qui eſt arrivé, que le Roi eût voulu qu'il ſe mît auprès de ſa perſonne ? Elle m'avoit dit ſouvent pendant qu'il étoit en priſon ; voici une affaire heureuſe pour Monſieur de Lauzun, cela le fera rentrer dans ſa Charge. Je fus fort affligée, j'avois toujours compté là-deſſus, & il y comptoit beaucoup auſſi : j'envoyai quérir Baraille toute la nuit, le matin j'envoyai chercher Monſieur Colbert à qui je dis tout

ce que peut dire une perſonne qui croit que l'on doit tout faire pour elle, & pour qui on ne fait rien. Monſieur Colbert me dit, on n'a point du tout parlé de la Charge, on n'a pas cru que Monſieur de Lauzun parût y ſonger. Comme la ſaiſon de Bourbon fut paſſée, il fallut qu'il allât en quelque lieu pour y pouvoir retourner l'autre, on l'envoya dans la Citadelle de Châlons ſur Saone: on me donna le choix de deux ou trois lieues, comme celui-là étoit plus près & plus beau que les autres, je le choiſis, il en fut fâché quand je le lui mandai. Je lui écrivis auſſi ce qu'avoit dit la Maréchale d'Humieres, & qu'on trouvoit ridicule qu'il l'eût vue ſouvent: il dit qu'il n'en étoit rien, & qu'on ſe l'étoit imaginé. Quand Madame de Nogent revint de Châlons, elle le déſavoua. Quand il ſçut le retour de Monſieur de Luxembourg il fut au déſeſpoir; il ſe conduiſoit auſſi mal à Châlons qu'il avoit fait à Bourbon, il envoyoit prier tout le monde de l'aller voir, & tout ce qui ſe paſſoit, & revenoit à Paris, hommes & femmes. Madame la

Comteſſe de Camilly, qui étoit une bonne femme, une joueuſe, dont l'eſprit & le jugement ne ſont pas exquis, ne me parloit que de lui, qu'elle lui écrivoit, qu'elle en avoit reçu des Lettres, j'entendois tout cela avec bien de la peine. La ſaiſon de Forges vint, j'y allai, je vins prendre mes eaux à Eu: dès qu'elles furent achevées, je m'en retournai occupée ſeulement à travailler à mettre M. de Lauzun en liberté tout-à-fait.

Lorſque je paſſai à Paris pour aller à Choiſy, j'appris que Mademoiſelle de Blois qu'on avoit menée à Bourbon y étoit malade à l'extrémité, & que Madame de Monteſpan y étoit allée en relais, & y avoit mené Monſieur Fagon en qui elle avoit grande confiance: je ne ſçai même s'il n'y étoit pas allé avec la Princeſſe, elle étoit fort délicate, elle mourut, elle étoit la plus jolie du monde, elle avoit beaucoup d'eſprit & de la beauté. Monſieur de Lauzun fit ſa cour à Madame de Monteſpan. J'allai à Fontainebleau, où j'arrivai le même jour qu'elle, elle me parla fort de Mon-

ſieur de Lauzun quoiqu'elle fût affligée : elle me dit que le Roi avoit eu fort agréables les ſoins qu'il avoit eus de Mademoiſelle de Blois & d'elle. On parla en ce tems-là d'un voyage que le Roi alloit faire en Allemagne : Monſieur Colbert me vint propoſer de ſuivre la Reine, je ne le voulus pas, on me dit qu'il y avoit beaucoup de petite verole par les chemins, & je crains fort ce mal. Il vint un Courier de la part de Maupertuis, & Monſieur de Lauzun m'en envoya un pour ſçavoir où il iroit au ſortir de Bourbon, on lui marqua Nevers qu'il ne voulut pas, il alla à Amboiſe. Le Roi partit, & je retournai à Choiſi : je croyois à mon arrivée trouver Baraille que j'avois vu à mon départ de Fontainebleau ; comme c'eſt un garçon d'une grande piété & très-détaché du monde, & qu'il diſoit ſouvent que quand Monſieur de Lauzun ſeroit ſorti il ſe retireroit, je crus qu'il s'en étoit allé, je fus dans une douleur terrible tout le lendemain, je ſçus qu'il avoit ſuivi le Roi à ſon voyage. Avant de partir de Fontainebleau, Madame de Monteſpan m'avoit

fort preſſée de déclarer la donation que j'avois faite, le tems d'y faire cette formalité alloit expirer, je ne voulois conſentir à rien que Monſieur de Lauzun ne fût venu, je m'étois miſe en colere contr'elle, & nous nous étions ſéparés bien d'enſemble. Le Roi permit que je donnaſſe du bien à Monſieur de Lauzun; & d'abord il fut dit de lui donner Châtelleraut & quelques autres de mes terres du voiſinage, il n'en voulut pas, il aima mieux le Duché de Saint Fargeau qui étoit lors affermé 22000. liv. la Ville & Baronnie de Tiers en Auvergne qui eſt une des plus belles terres de la Province, la valeur de 8000. livres de rente par an ſur les Gabelles du Languedoc: au lieu d'être content, il ſe plaignit que je lui avois donné ſi peu qu'il avoit eu peine à l'accepter.

Le Roi ſçut à Vitry que Straſbourg étoit rendu, & que Monſieur de Louvois y avoit fait entrer les troupes. Je ne dirai rien de ce voyage, on en ſçait les particularités; il n'avoit plus rien à faire puiſque Straſbourg étoit ſous l'obéiſſance du Roi. Baraille me

vint trouver, il alla voir Madame de Monteſpan qui l'entretint plus qu'elle n'avoit fait à Fontainebleau, où j'avois remercié le Roi de la bonté qu'il avoit de trouver bon que je donnaſſe 40000. livres de rente à Monſieur de Lauzun. Dans la converſation qu'il eut avec elle, elle lui dit que Monſieur de Lauzun n'étoit pas content, & qu'il falloit faire ce que l'on pourroit pour me faire donner juſqu'à 100000. livres. Baraille lui dit qu'il ne croyoit pas que je le fiſſe, & qu'il ne m'en reſteroit guéres, que les gens qui ont été en faveur, à qui rien ne manque, croyent qu'il n'y a qu'à donner. Baraille ne me dit cela qu'après le retour de la Cour, que Madame de Monteſpan lui en avoit fortement parlé à Vitry. Pendant le voyage de la Cour je demeurai à Choiſi : le Roi m'écrivit qu'il me prioit de vouloir déclarer ce que j'avois fait pour le Duc du Maine, avec un ſi grand empreſſement & des manieres ſi tendres, que je ne pus m'en défendre, & m'ordonnoit d'aller au-devant de lui à Villers-Cotterets qui eſt une maiſon du Duc de Valois. Cette nou-

velle ſe divulga & fut miſe dans les gazettes : les uns admirerent ce que j'avois fait, les autres le blâmerent : les amis de Madame de Monteſpan & les Gens de la Cour qui étoient à Paris, m'en vinrent faire compliment, Monſieur d'Etampes & Monſieur le Duc de Noailles furent des premiers. J'allai à Villers-Cotterets, le Roi me reçut à merveille, & me dit que Monſieur à qui il avoit dit l'affaire devant que de la dire à tout le monde l'avoit fort bien priſe, & qu'il lui avoit dit que tout ce qui ſeroit agréable au Roi, & ce que l'on ſeroit pour lui plaire, lui feroit toujours plaiſir. Il me tint le même diſcours, & qu'il m'avoit toujours aimée ſans intérêt. Madame de Maintenon me dit que le Roi lui avoit dit (il y avoit longtems que je ne lui avois pas fait l'honneur de lui parler, elle n'avoit oſé commencer) qu'elle me ſupplioit de croire que cela lui feroit un tel attachement à mon ſervice, que j'aurois tout ſujet de croire qu'elle n'auroit jamais d'autre application que de me ſervir, & reconnoître en tout ce qui dépendroit d'elle, les obligations que Monſieur du

Maine m'avoit, qu'elle l'avoit nourri, qu'elle n'aimoit rien mieux que lui, que preſentement elle oſoit dire qu'elle m'aimoit davantage, & que c'étoit aimer ce qui me devoit être uni comme mon enfant. Elle me tint tant de diſcours honnêtes, reconnoiſſans & tendres, qu'ils paſſoient mon attente. Le Roi me dit, je m'en vais déclarer un garçon & une fille que j'ai : on dit que ce ſont deux jolis enfans, entr'autres le garçon, ce ſont deux Créatures attachées à vous, & que l'on élevera à reconnoître les obligations qu'ils vous ont, ils vous divertiront, vous aimez les enfans, & eux & moi nous ne devons ſonger qu'à rendre votre vie agréable. On vint le lendemain coucher à Dammartin, d'où Madame de Monteſpan partit de bon matin pour aller voir Monſieur le Comte de Toulouſe & Mademoiſelle de Blois : elle me dit le ſoir que j'en ſerois contente. On les mena à Saint Germain, le Roi me dit à dîner qu'ils étoient venus, & que je les trouverois jolis : j'y allai à la ſortie de table, j'en fus fort ſatisfaite. Le Comte étoit beau comme les

Anges, un peu farouche, il n'étoit pas accoutumé à voir le monde, il vouloit être toujours ſur le bras de ſon valet de chambre, & lui diſoit, Picard, ne m'abandonnez point. On les mena chez la Reine qui les trouva fort jolis, & dit, Madame de Richelieu diſoit qu'elle répondoit de ce qui ſe paſſeroit, voilà les fruits de cette caution, l'on trouvera cela fort plaiſant. La Reine diſoit ſouvent de ces plaiſanteries; ſi elle avoit été auſſi à la mode que Madame la Dauphine le fut d'abord, on en auroit fait plus de cas, & on lui auroit trouvé de l'eſprit.

Je reçus des Lettres de Monſieur de Lauzun, qui étoit à Amboiſe, qui preſſoit fort pour revenir: il diſoit que l'air où il étoit le tuoit, qu'il ne ſçavoit pas pourquoi on l'avoit choiſi, & qu'il s'y ennuyoit, qu'il ne voyoit perſonne, & que ſi Dieu ne l'aſſiſtoit il ſeroit pis qu'à Pignerol. J'en parlois ſouvent à Madame de Monteſpan & à Monſieur Colbert, qui me diſoient, il faut avoir patience. On ſçavoit tout ce qu'il faiſoit, on trouvoit ſa conduite ridicule;

la Marquiſe d'Alluye étoit releguée là ; ſon Mari en étoit Gouverneur, il ne bougeoit de chez eux, & cependant il m'écrivoit qu'il ne la voyoit point, & qu'elle lui étoit inſupportable. Force Gens de Paris qui ont des maiſons en ce païs-là, & qui y étoient allés pour les vacances, avoient toujours vu Monſieur de Lauzun chez eux, il s'y donnoit des airs galans avec les femmes, & tout ce qui pouvoit le tourner en ridicule, il ne manquoit pas de le faire. Le Roi conſentit qu'il revint, & qu'il le vît une fois ſeulement, qu'il demeurât à Paris par tout où il voudroit hors à la Cour ; c'étoit une grace, & moi qui craignois qu'il n'eût pas une bonne conduite, j'aimois mieux qu'il ne revint pas. Madame de Monteſpan diſoit : il faut à la Cour toujours prendre, tout y vient l'un après l'autre. Baraille l'alla encore quérir avec deſſein de lui bien dire tout ce qu'il avoit à faire pour ne manquer à rien ; toute la Cour me vint voir pour m'en faire compliment. Monſieur de la Feuillade me parla d'une maniere bien ſincère & de bonne foi, il me dit, tout le

monde ſe vient réjouir avec vous du retour de Monſieur de Lauzun, & pour moi je crains que ſon état n'empire, s'il ne le ſçait ménager ; s'il fait bien, après avoir vu le Roi, il ne vous verra pas, il s'en ira à Saint Fargeau juſqu'à ce qu'il plaiſe au Roi qu'il revienne tout-à-fait auprès de lui, il ne doit avoir de véritable joie qu'en ce tems-là : il eſt à craindre que le Roi ne lui ait pas tout-à-fait pardonné, ſi vous êtes de mon avis, tout ira mieux pour vous, ſi vous ne l'êtes pas, tant pis. Je lui dis, j'en ſuis, je vais lui écrire tout-à-l'heure. Je lui envoyai un Courrier ; il me manda que, quand on étoit en liberté après une longue priſon, on étoit bien-aiſe d'en jouir, & que de s'en aller dans une campagne ſans compagnie, c'eſt à quoi il ne pouvoit ſe réſoudre. Sa réponſe ne me plut pas, il ne vint pas ſi vîte qu'il auroit dû, je croyois qu'il viendroit en poſte ou en relais : il dit que ſa ſanté étoit ſi affoiblie depuis ſa priſon, qu'il n'étoit plus fait comme les autres. Baraille vint devant, & dit qu'il arriveroit le lendemain, & ſi le Roi le trouvoit

bon, qu'il iroit deſcendre chez Monſieur de Noailles, on l'approuva. Baraille me dit qu'il iroit loger chez Rollinde à Paris, juſqu'à ce qu'il eût pris ſes meſures. Le Roi devoit aller dîner à Verſailles le jour qu'il arriva : Madame de Monteſpan me dit que le Roi lui avoit dit de me dire que ſi je n'y voulois pas aller, je pouvois demeurer, & même voir Monſieur de Lauzun avant qu'il eût vu le Roi, que je ſerois peut-être bien-aiſe de l'entretenir. Sur quoi je me recriai qu'il faudroit que je fuſſe folle d'en uſer ainſi, & que l'on ſe mocqueroit bien de moi & avec juſte raiſon. Nous allâmes dîner à Verſailles, le Roi fut de fort bonne humeur, l'on joua des bijoux, des hardes au Trou Madame, j'en gagnai, on demeura fort tard, & on ne revint qu'aux flambeaux. Lorſque j'arrivai chez Madame de Monteſpan, où Monſieur de Lauzun vint après avoir vû le Roi, il avoit un vieux juſte-au-corps à brevet, qui lui ſervoit avant ſa priſon, (on les change tous les ans) trop court & quaſi tout déchiré, une vilaine perruque ; il ſe jetta à mes pieds, me

remercia fort, il fit cela de bonne grace, puis Madame de Monteſpan nous mena dans ſon cabinet ; vous ſerez bien-aiſe de parler enſemble, elle s'en alla & je la ſuivis. Monſieur de Noailles dit, il faut aller chez Monſeigneur & Madame la Dauphine, Monſieur & Madame. Je demeurai encore un moment chez Madame de Monteſpan, d'où j'allai à ma chambre, il y vint à neuf heures trois quarts, il me dit que l'on ne pouvoit pas avoir été mieux reçu qu'il l'avoit été de tout ce qu'il venoit de me nommer, que c'étoit à moi qu'il en avoit l'obligation, qu'il ne lui pouvoit jamais arriver de bien que par moi, de qui il tenoit tout ; il me tint des propos bien gracieux, il avoit raiſon d'en uſer ainſi. Je ne diſois mot, j'étois étonnée : Baraille étoit en tiers, on me vint dire que la viande étoit portée, je m'en allai. Madame la Dauphine & Madame vinrent à moi, & me dirent qu'elles avoient fort regardé Monſieur de Lauzun, qu'elles le trouvoient parfaitement bien fait, qu'il plaiſoit, & mille douceurs qui étoient des railleries pour lui ; que ce qu'il leur avoit dit étoit

d'un tour agréable & d'un air distingué. Je leur dis qu'il étoit fort changé, qu'il avoit eu tant de maux, sans celui de sa prison, que l'on changeroit à moins, & qu'il étoit si étonné que l'on ne devoit pas prendre garde à ce qu'il disoit, & qu'elles lui rendoient justice de dire du bien de lui. Il m'avoit paru être charmé de la maniere dont elles lui avoient fait l'honneur de le traiter. Le Roi n'en dit pas un mot; Monsieur m'en parla fort obligeamment & tout le monde. Je m'informai le matin s'il étoit parti bien-tôt, après être sorti de ma chambre, l'on me dit que non, & qu'il avoit été chez Monsieur de Louvois, où il avoit demeuré depuis dix heures & demie jusqu'à minuit, qu'il avoit été ensuite chez Monsieur Colbert. Je trouvai Madame de Maintenon le lendemain chez la Reine, à qui je demandai si elle avoit trouvé Monsieur de Lauzun bien changé: elle me dit, il ne m'a pas fait l'honneur de me venir voir. Je lui dis, c'est que le Roi étoit chez vous; elle me dit, il auroit pu y venir, quand il a été sorti il est allé chez Monsieur de

Louvois, il eſt plus habile de chercher ces gens-là que moi : elle ne me parut pas contente de lui, ce qui me fâcha. Je le dis à Madame de Monteſpan qui me dit, laiſſez-le faire, il ſçait bien ce qu'il fait, & j'ai grande peur qu'il ne faſſe pas toujours ce que vous lui direz, ainſi mettez-vous l'eſprit en repos. Je lui demandai ce que le Roi en avoit dit, & s'il en étoit content : il me le paroît aſſez, & il ne le trouve pas changé en rien de ſes manieres flatteuſes ; il s'eſt jetté dix fois à ſes pieds, enfin il le trouve de même. Je lui dis que j'étois étonnée de ce qu'il avoit été ſi long-tems chez Monſieur de Louvois. Quoi ! en êtes-vous encore là, me dit-elle, de vous étonner de pareilles circonſtances ; en ce tems-ci il ne ſe faut étonner de rien. A deux jours de-là elle me dit, on s'étonne que vous n'alliez point à Paris, vous y pourrez aller ſans qu'on y trouve à redire ; cela ſeroit trop affecté de n'y pas aller. Je demeurai encore à Saint Germain quatre jours après l'arrivée de Monſieur de Lauzun : je m'en allai à Choiſi ſans lui rien mander, il y vint le

lendemain au matin avec Baraille & la Hilliére. Il commença ſa converſation par me dire, j'ai été étonné de voir la Reine toute pleine de rubans de couleur à ſa tête. Vous trouvez donc étrange que j'en aye, moi qui ſuis plus vieille ? Il ne dit rien ; je lui appris que la qualité faiſoit que l'on en portoit plus long-tems que les autres, que je n'en prenois qu'à la Campagne & en robe de chambre. Je connus que l'eſprit de critique qu'il avoit avant ſa priſon n'étoit pas changé. Il faiſoit très-beau, nous nous promenâmes fort, il étoit de très-belle humeur : ſur les cinq heures il dit, Monſieur Colbert, que je n'ai pas encore vu, m'a donné rendez-vous à ſept heures, il ne le faut pas manquer. Je le grondai de ne l'avoir pas vu plutôt, & d'avoir été trois heures avec Monſieur de Louvois : il me dit, je n'y ai été qu'un quart d'heure, & comme il n'eſt pas de mes amis, j'ai plus de meſures à garder avec lui. Je lui reprochai de n'avoir pas été chez Madame de Maintenon, & ce qu'elle m'avoit dit. Je n'ai oſé y aller ſi tard ; à ſon départ il dit, je ſuis au déſeſ-

poir de m'en aller, je ſuis enchanté de Choiſi, j'aurai l'honneur de vous voir ce ſoir, je reviendrai ici à huit heures. Baraille vint me faire ſes excuſes de ce qu'il n'étoit pas revenu, qu'il s'étoit trouvé ſi las, lui qui étoit déſaccoutumé de marcher, qu'il n'en pouvoit plus, qu'il s'alloit coucher. Je dis à Baraille, eſt-ce de bonne foi? Il me dit, je le crois. Je le laiſſai chez Rollinde : le lendemain matin il vint au Luxembourg, il y avoit beaucoup de monde, je ne lui parlai quaſi point ; il me dit ſeulement je m'en vais chez Monſieur le Prince qui eſt ici, que je n'ai pas encore vu, & je viendrai tantôt avant que vous partiez pour vous rendre compte de la viſite que je fis hier à Monſieur Colbert. Après qu'il fut ſorti Madame de Langlée & Madame de Valentinois ſes bonnes amies vinrent ; je leur dis, vous avez été bien aiſes de revoir Monſieur de Lauzun. Elles dirent que je le pouvois croire, & que depuis qu'il étoit arrivé il avoit dîné & ſoupé chez elles. Madame de Langlée dit, hier au ſoir il vint chez moi, & ſe jetta dans une chaiſe, & diſoit,

je me meurs, ſi Mademoiſelle demeuroit ici, & qu'elle me fît promener tous les jours autant que j'ai fait aujourd'hui, je mourrois ; il ne ſe pouvoit remuer ; j'avois ſoupé, on lui porta une compote, il fallut le faire manger avec une fourchette, il ne pouvoit pas lever les bras. Ce diſcours & cette viſite après ce qu'il m'avoit mandé me ſurprirent un peu, je vous l'avoue ; enſuite elle dit, nous devous aller ſouper chez Madame de Louvois ce ſoir ou demain, je prens ſoin de l'apprivoiſer, il me paroît bien ſauvage. C'eſt une grande charité, lui dis-je, je crois que vous n'aurez pas grande peine : ſur cela je changeai mon deſſein d'aller à Saint Germain ; après la Meſſe, je dis, j'ai un peu de vapeurs, je ne m'en irai que demain après dîner. Il vint, je lui dis que je m'étois trouvée mal, & que je demeurerois ici : vous ne ferez pas bien, il y a deux jours que vous en êtes partie, que dira-t'on qui vous arrête ici ? On dira ce que l'on voudra, j'en ai aſſez fait pour ne me pas contraindre, & pour contraindre les autres : je vois bien qu'en ce monde on

ſe mocque des gens qui ſont du bien, & qu'on s'ennuye avec eux; cependant il n'importe. Il fut embaraſſé, puis je lui demandai, comment vous portez-vous? hier au ſoir vous fûtes coucher ſi-tôt que vous fûtes ſorti de chez Monſieur Colbert, à ce que Baraille me vint dire de votre part. Aſſurement j'étois dans mon lit à neuf heures. Vous vous levâtes donc pour aller chez Madame de Langlée, vous y étiez à dix. Quel conte! dites-lui de n'en pas faire. C'eſt elle & Madame de Valentinois qui ſont venues ici, qui m'ont conté la laſſitude où vous étiez, & la joie que vous aviez que je m'en allois aujourd'hui. Il fut fort embaraſſé, & je repris la converſation, vous avez été chez Monſieur Colbert, en avez-vous été fatigué? vous lui avez de l'obligation. Cette plaiſanterie durera-t'elle longtems, dit-il? Tant qu'il me plaira, je ſuis en droit de dire tout ce que je voudrai, & vous en obligation de l'écouter. La Comteſſe de Fieſque étoit chez moi, il l'appella, on changea de propos. Il me demanda à voir mes pierreries, je les lui montrai, on

s'amuſa, & il me parut qu'il avoit beaucoup d'impatience de s'en aller ; ſouvent il diſoit qu'il n'étoit plus propre pour la Cour, qu'il ne ſe pouvoit tenir debout ni marcher. Il ne ſe ſouvenoit plus que Baraille & moi ſçavions qu'il n'avoit jamais eu mal au bras, il ſe le prenoit, & diſoit, que je ſens de douleur ! Je m'en allai le lendemain à Saint Germain à ſon grand contentement ; lorſque j'arrivai Madame de Monteſpan me demanda de ſes nouvelles, je lui contai tout. Elle me dit, qu'il ne nous donne pas de ſes façons, elles ne ſeroient plus de miſe, après avoir eu le tems de faire réfléxion ſur ce qui s'eſt paſſé, Madame de Nogent venoit peu chez moi au prix de ce qu'elle avoit accoutumé, elle étoit fort fâchée de ce que je n'étois plus contente d'elle, & de ce que je l'avois exclue d'avoir part au bien que j'avois fait à Monſieur de Lauzun. Le contrat portoit que ce bien n'iroit qu'à ſes freres, & que les filles n'en auroient rien. J'appris que dans les voyages qu'elle avoit fait depuis Lyon juſqu'à Châlons, il la regardoit tous les jours avec des manieres outrageantes

devant ceux qui le gardoient. Ce fut au dernier voyage de Bourbon que les Mouſquetaires le quitterent, il alla tout ſeul à Amboiſe. Il avoit eu beaucoup de démêlés avec Maupertuis, qui avoit ſouffert ſes mauvaiſes humeurs avec beaucoup de patience; je le remerciai quand il arriva de n'en avoir rien dit au Roi. Je venois quelquefois à Paris, où je demeurois peu: Monſieur de Lauzun venoit tous les jours chez moi un moment le matin, & jouoit le ſoir, il me preſſoit toujours fort de parler au Roi pour ſon retour auprès de ſa perſonne, & quand je retournois, j'en faiſois de grandes inſtances à Monſieur Colbert. Madame de Monteſpan me diſoit, puiſque Monſieur Colbert s'en mêle, il eſt bien plus propre à parler au Roi que moi; ce n'eſt pas que je veuille m'excuſer de le faire, je n'ai rien tant à cœur que de vous plaire. Monſieur Colbert me diſoit toujours, laiſſez-moi faire, je prendrai mon tems, dites bien à Monſieur de Lauzun de ſe bien gouverner. Il m'avoit conté les ſujets qu'il avoit de ſe plaindre de Mon-

ſieur Fouquet, dont il diſoit pis que pendre, & de ſa femme & de ſa fille, pour me faire croire qu'il étoit mal avec elles: Peliſſon & le Maréchal de Créqui ſçurent comme il parloit à Baraille, il le faut accommoder avec Madame Fouquet, Mademoiſelle l'aura-t-elle agréable? Il me le dit, Monſieur de Lauzun me dit auſſi que le Maréchal lui en avoit parlé; je trouvai cela fort à propos, & j'entendois avec peine qu'il inſultât la mémoire d'un malheureux, qui étoit beau-pere de Monſieur de Charôt qui avoit toujours été ſon ami, & qui en avoit uſé à merveille pour lui pendant ſa diſgrace. Madame Fouquet eſt petite-fille d'un Sur-Intendant de mon Pere nommé Villemareuil, de la famille de Caſtille, Gens que je conſidérois. Il ſe raccommoda & me dit, j'ai été chez Madame Fouquet, vous l'avez vue, voilà qui eſt fait. Il ſe plaignoit toujours de ſes maux, qu'il ſe mouroit; il ſe portoit pourtant à merveille. La ſemaine Sainte arriva, j'allai de Saint Germain à Paris, Madame de Monteſpan y vint auſſi, je devois m'en retourner la

mardi, elle auſſi ; Monſieur de Lauzun vint comme je ſortois de la Meſſe, & me dit, je viens de chez Madame de Monteſpan, elle s'en retournera avec vous aujourd'hui, elle va dîner ici. Elle arriva un moment après : elle dit, il faut aller à Ténébres aux Minimes de Chaillot, & on ſe promènera s'il fait beau. J'en conviens, elle ſe tourna vers Monſieur de Lauzun, vous y viendrez : elle étoit de fort belle humeur, & M. de Lauzun auſſi. Nous fîmes notre voyage ; on trouva Ténébres commencées, tout-à-coup il prit des vapeurs à Madame de Monteſpan ; elle ſortit pour aller au jardin, les Minimes dirent qu'elle n'y pouvoit pas entrer ſans moi, & Monſieur de Lauzun me vint quérir. Nous nous y promenâmes bien deux heures par un froid enragé, Madame de Monteſpan diſoit toujours que l'on arriveroit de trop bonne heure à Saint Germain ; Monſieur de Lauzun ſe plaignoit qu'il en mourroit, la converſation roula ſur beaucoup d'articles, il ſe mit en colere, & dit qu'il étoit le plus malheureux homme du monde que je me

fuſſe

fuſſe mêlée de ſes affaires, que s'il étoit ſorti ſans moi comme il étoit ſur le point de faire, il auroit conſervé ſa charge, & qu'il ſortoit comme un miſérable. Madame de Monteſpan lui dit, que voulez-vous dire, & quelle humeur vous prend, vous ne ſeriez jamais ſorti ſans Mademoiſelle, & on n'auroit jamais ſongé à vous ſans elle: elle ſe fâcha contre lui & moi auſſi. Tout d'un coup elle ſe mit à rire, & ſe tourna de mon côté, & dit, quand les Gens ont été long-tems en priſon ils croyent ce qu'ils ont rêvé, il faut pardonner à Monſieur de Lauzun ſes rêveries d'ici à quelque tems, il reviendra dans ſon bon ſens, s'il veut ſuivre ſon humeur que je connois, & que vous ne connoiſſez pas; ſi vous l'aviez connu, vous n'auriez pas fait tout ce que vous avez fait; ainſi il ne lui faut pas pardonner. Monſieur Colbert qui étoit chargé de travailler à ſes affaires, c'eſt-à-dire, de voir avec Baraille ce qu'il lui falloit pour le prix de ſa charge, les arrérages de ſes appointemens, & de celle de Gentilhomme au Bec de Corbin

de la penſion de 5000. liv. l'avoit envoyé quérir, & il étoit à S. Germain : il fut fort effrayé quand je l'envoyai chercher à mon arrivée pour lui dire tout ce qui s'étoit paſſé. J'oubliois ce que Madame de Monteſpan lui avoit dit : ſans Mademoiſelle qui s'en étoit mêlée ſeriez-vous payé de tout ce que je viens de dire, qui monte à des ſommes immenſes ? Le Roi le fait à ſa conſidération : on n'a pas coûtume d'en uſer ainſi après les grandes diſgraces. On ne peut exprimer l'étonnement où étoit Baraille, il avoit beaucoup d'empreſſement que ſes affaires fuſſent finies, ſon deſſein étoit de ſe retirer & de dire à Monſieur de Lauzun ; je ne ſuis plus utile à votre ſervice, j'ai fait tout ce que j'ai pu, j'ai exécuté les ordres de Mademoiſelle, je ne me veux plus mêler de rien, j'aurai l'honneur de vous voir de tems en tems. Je combattois toujours ce deſſein, je voulois qu'il demeurât auprès de Monſieur de Lauzun, je ne pouvois l'y faire réſoudre. Il m'avoit promis qu'il demeureroit toujours auprès du Luxembourg, où il logeoit, &

qu'il viendroit quand je l'envoyerois avertir, & à Choiſi quand je le commanderois. Monſieur de Lauzun m'avoit dit quelquefois ſur mes affaires, il me ſemble que vous devriez tenir un Conſeil toutes les ſemaines, & me faire l'honneur de m'y appeller, Baraille y ſeroit, au moins on ſçaura comme nous ſommes enſemble. Je lui diſois, vous êtes un plaiſant homme d'affaires; il eſt vrai que j'ai aſſez de confiance en vous pour vous les dire, il ſeroit ridicule d'en uſer d'une autre maniere que celle que j'ai eue juſqu'ici. Il fut tout le ſoir à lamenter & à tâcher que je ne priſſe pas garde à tout ce que Monſieur de Lauzun avoit dit: on me vint dire que le ſouper du Roi étoit arrivé. Le lendemain il vint à ma chambre avant que le ſervice ſe fît le Jeudi Saint, pour me dire que Monſieur Colbert avoit achevé toutes les affaires de Monſieur de Lauzun*, qu'il en portoit toutes les expéditions, il y en avoit pour 980000. liv. il m'en a obligation, il en ſera parlé dans la ſuite, on me l'a aſſez reproché. Je revins le Vendredi à

Paris pour y faire mes Pâques : je vis Baraille le ſoir, qui me dit qu'il ne ſçavoit ſi Monſieur de Lauzun viendroit, qu'il étoit aux Peres de la Doctrine Chrétienne fort enrhumé. Il vint un moment après & ne ſe ſouvenoit plus de tout ce qu'il avoit fait le Mercredi mal à propos ; il ne parla que de ſon rhume & de faire ſes Pâques ; il dit à Rollinde de demander permiſſion au Curé de S. Germain qu'il les pût faire chez ces Peres où il étoit : il parla fort de Dieu, & paroiſſoit dans une fort grande dévotion, & fit ſa viſite courte. Le lendemain j'allai le matin & l'après-dînée à ma Paroiſſe ; au retour je le trouvai avec Baraille, il s'étoit fort promené dans le jardin, il me parut fort en méchante humeur, & Baraille fort triſte. Je lui dis, voilà vos affaires finies, vous aurez bien de l'argent : il ſe mit à jurer qu'il n'en avoit que faire, qu'il jetteroit volontiers toutes ſes aſſignations dans la riviere ; qu'il aimeroit mille fois mieux ſa charge, que dans un traité qu'il avoit commencé du tems de Monſieur Fouquet on lui permettoit de la lui rendre, & que

l'on recommençoit tout de nouveau lorſque Baraille arriva pour le faire ſortir ; qu'il ne doutoit point qu'après avoir tant donné je n'euſſe obtenu ſa charge, & qu'il l'avoit tant dit à Baraille quand il alla à Pignerol, point de liberté ſans cela. Je lui dis, vous n'avez point de mémoire, ou vous m'avez caché ce traité ; vous m'avez ſouvent dit que pendant votre priſon vous n'aviez nul commerce, & que vous ne ſçaviez pas pourquoi on ne s'étoit pas plus donné de ſoin pour ſauver votre charge ; lorſque vous ſortiez de quartier la derniere fois, vous diſiez que vous en étiez las, que vous aviez les jambes toutes écorchées d'être toujours à cheval après une caléche. Il ſe mit à jurer, & à dire qu'il n'y avoit que des coquins qui tinſſent de tels diſcours. Je lui dis, je ſuis donc une coquine, c'eſt à moi que vous l'avez dit. Il s'emporta fort, je ne ſçavois contre qui c'étoit ni ce qu'il avoit. Il n'y avoit que Rollinde, Baraille & moi, cela dura longtems ; quand il ne parla plus, je lui dis, vous devez être las d'avoir tant parlé &

& ſi mal à propos, il faut que j'aye bien de la bonté pour vous, & que vous ſoyez bien perſuadé comme vous avez lieu de l'être, de l'attachement de Baraille & de Rollinde pour faire une telle vie. Il ſe radoucit ſur l'attachement qu'il avoit pour le Roi, ſa tendreſſe & ſon amitié pour lui le troubloient toutes les fois qu'il ſongeoit qu'il en étoit éloigné. Je lui dis que ce n'étoit pas le moyen de s'en rapprocher que de paroître toujours emporté comme par le paſſé; je lui fis une correction fort douce & fort bonne, dont il avoit un fort grand beſoin, qu'il reçut fort bien. Je m'en retournai à Saint Germain le jour de Pâques ſur les ſix heures, je reçus un paquet de Rollinde, où étoit un paquet de Baraille, il me mandoit que la lettre qu'il m'envoyoit m'en diroit plus qu'il ne m'en pouvoit dire, que Baraille étoit parti, qu'on ne ſçavoit où il étoit allé, qu'il étoit au déſeſpoir, que Monſieur de Lauzun l'étoit allé chercher. Je lus ſa lettre, il me demandoit pardon s'il s'étoit retiré ſans prendre congé de moi, qu'il croyoit

que je n'en ſerois pas ſurpriſe, qu'il m'avoit toujours dit que dès qu'il ne ſeroit plus utile à M. de Lauzun il ſe retireroit, qu'il étoit tems de ſonger à ſon ſalut, qu'il ne s'étoit que trop occupé aux affaires du monde, qu'il prioit Dieu ſans ceſſe de me faire auſſi grande dans le Ciel que je l'étois ſur la terre, & que je me vouluſſe aider des talens qu'il m'avoit donnés pour le ſervir, pour le connoître, & pour ſonger plus à l'autre monde qu'à celui-ci; c'étoit la plus belle lettre du monde & la plus touchante, dont je ne puis me ſouvenir ſans pleurer; il me ramenoit tout le tems paſſé où j'avois eu plus d'application à ſonger à mon ſalut, il me prioit de m'en reſſouvenir, de remercier Dieu des chagrins qu'il m'avoit donnés, de lui demander qu'il m'en faſſe faire un bon uſage : que ne me déſiroit il point ? La grande habitude que j'avois à lui parler, & la grande confiance que j'avois en lui, lui donnoient lieu de me repreſenter mes défauts pour les corriger. Je ſuis au déſeſpoir de n'avoir pas gardé cette lettre, il n'y a point

de livre de dévotion dont la lecture m'eût été plus utile. Je m'en allai chez Madame de Monteſpan, j'y entrai les larmes aux yeux, elle me mena dans ſon cabinet, & je criai les hauts cris ; elle prit grande part à ma douleur, elle connut la perte que j'avois faite ; elle me dit, il faut ſçavoir où il eſt, & prendre une lettre de cachet pour le faire revenir. Je montai en haut après avoir eſſuyé mes larmes, & j'évitai de parler à perſonne qui pût entrer dans la douleur où j'étois de peur de repleurer. Quand le Roi vint il me demanda, qu'avez-vous, vous avez les yeux comme une perſonne qui a beaucoup pleuré : je lui dis que je le ſuppliois très-humblement de ne me point parler, de peur que je ne pleuraſſe encore, que Madame de Monteſpan lui diroit ce que c'étoit : il ne me dit plus rien.

Le lendemain Madame de Monteſpan approuva l'envie que j'avois d'aller à Paris, & me dit que le Roi l'envoyeroit quérir dès que l'on ſçauroit où il étoit, & que je faiſois bien de m'en aller pour en

être mieux informée. Je partis dès que j'eus dîné, & à mon arrivée je pleurai fort avec Rollinde. La Hilliere vint, qui me dit qu'il avoit laiſſé M. de Lauzun à Notre-Dame des Vertus, où il avoit trouvé Baraille qui avoit été fort ſurpris quand il les avoit vu entrer, que M. de Lauzun avoit fort pleuré & Baraille auſſi, qu'il ne témoignoit pas vouloir revenir, que Monſieur de Lauzun y étoit demeuré à coucher, & qu'il eſpéroit de le ramener; que pour lui il ne l'eſpéroit pas. Dans ce tems-là M. de Lauzun arriva, qui nous conta que le ſoir il croyoit l'avoir gagné, qu'il avoit couché dans ſa chambre, que le matin il s'étoit levé comme il dormoit, qu'il étoit ſorti & que perſonne n'avoit ſçu dire où il étoit allé. J'ai ſçu que M. de Lauzun, lorſqu'il partit, avoit laiſſé dans le lit de Baraille un ſac de mille Piſtoles, & que le ſac fut rapporté chez M. de Lauzun avant qu'il arrivât chez lui; celui-ci paroiſſoit fort affligé : nous lamentâmes tous deux, je reſtai un jour à Paris; je m'en retournai à Saint Germain. Le Roi alla à Saint Cloud,

où il reſta huit jours, j'allai un jour trois ou quatre heures à Paris, Monſieur de Lauzun vint chez moi, Madame la Marquiſe de Lévi y vint; il me dit, ah! la fâcheuſe femme, laiſſez-la là, afin qu'elle s'en aille. Je lui dis, je lui vais parler, après cela elle s'en ira; je vis ſa Belle-fille qui s'approcha de lui, & qui le traita comme une perſonne qui le connoiſſoit. Je demandai à Madame de Lévi, vous connoiſſez M. de Lauzun depuis Bourbon? elle dit, oui, & nous le voyons chez Madame Fouquet; elles s'en allerent, il me dit, j'ai trouvé cette créature chez Madame Fouquet; elle me parla comme ſi je la connoiſſois. Le beau tems venu j'allai à Choiſi, même j'y fis quelque ſéjour pour m'y baigner. Un jour Madame de Lévi me dit, Monſieur de Lauzun a grande peur quand il me trouve ici que je ne vous conte tout ce qu'il fait: je lui dis, contez-le-moi, je n'en dirai rien. Lorſqu'il eſt arrivé ici, il a fait ſemblant d'être brouillé avec Mademoiſelle Fouquet, pour la Mere elle étoit fort en colere contre lui;

il avoit dit que Monſieur de Lauzun étoit amoureux d'elle comme il me l'avoit dit, cela ne me paroiſſoit pas nouveau. Elle me dit mille biens de Madame Fouquet, & que ce n'étoit pas une perſonne à donner occaſion de mal parler d'elle, qu'elle étoit d'une ſolide vertu, que ſa fille n'étoit pas de même; elle étoit au déſeſpoir qu'il ne bougeoit de chez elle, que c'étoit Monſieur le Maréchal de Créqui qui l'y avoit mené, qu'elle ne le vouloit point, qu'il y alloit les après-dînées, les ſoirs ſe promener avec elle, que lorſqu'il entroit chez Mademoiſelle Fouquet il jettoit ſes gants & ſon chapeau, & demandoit du Chocolat, du Thé, du Caffé, & quoique la Mere pût dire il y venoit tous les jours, lorſqu'il revenoit de Choiſi. Quand il alloit à la promenade; il diſoit, j'ai mandé à Choiſi que je ſuis malade; que ſa Belle-fille lui contoit tout cela, & elle me diſoit, comment, Monſieur Rollinde ne ſçait pas tout cela? il s'en retourne les ſoirs chez lui à pied, (Madame Fouquet logeoit au quartier de Saint Honoré; quand

il l'auroit ſçu il ne me l'auroit pas dit) elle m'ajoûta, il meurt de peur que vous ne le ſçachiez. Je lui dis un jour qu'il diſoit avoir été malade, ne fûtes-vous pas hier prendre l'air auprès d'Auteuil avec Mademoiſelle Fouquet ? il étoit vrai qu'il y avoit été, il fut dans un grand embarras. Un jour qu'il n'étoit pas venu à Choiſi, & qu'il avoit été malade & m'avoit envoyé faire des excuſes, ceux de mes Gens qui avoient été à Paris, me dirent qu'ils l'avoient vu tourner du côté de Madame de la Fayette, & qu'après ils paſſerent devant la maiſon de cette Dame, & y avoient vu le caroſſe de Monſieur de Lauzun & celui de Madame de Monteſpan. J'envoyai à Verſailles, & je priai Madame de Monteſpan de me mander quel myſtere c'étoit, que j'avois appris que Monſieur de Lauzun l'avoit été voir chez Madame de la Fayette. Le lendemain Monſieur de Lauzun vint à Choiſi comme je dînois, il vint avec la Comteſſe de Fieſque ; il me dit, je fus hier toute la journée au lit, je ne ſortis point : je lui répondis, il faut ſe ré-

jouir de votre guériſon, & tout de ſuite; Madame de Monteſpan fut hier à Paris, deux de mes Gens la virent chez Madame de la Fayette, j'ai envoyé un Page ſçavoir de ſes nouvelles: cela lui fit faire une mine. Dès que j'eus dîné, je montai en caroſſe pour aller à Vêpres aux Camaldules, c'étoit le jour de ma naiſſance, le 29. de Mai, il me ſuivit, puis il s'en alla à une maiſon d'un homme d'affaire de ſa connoiſſance, & demanda ſi on ne vouloit rien mander à Paris; je lui dis que non, à mon retour je le trouvai qui revenoit, il dit qu'il n'y avoit perſonne & revint à Choiſi. Je reçus une Lettre de Madame de Monteſpan qui me manda qu'elle avoit la migraine, qu'elle ne pouvoit écrire: dès qu'il eut vu le Page qui n'avoit point de Lettre, il s'en alla, j'y renvoyai encore, elle me manda que c'étoit un long détail qui ne ſe pouvoit écrire, qu'elle eſpéroit que j'irois bien-tôt à Verſailles. Je jouois quand le Page arriva, j'allai lire la Lettre dans mon cabinet, comme je revins, oſeroit-on, dit-il, demander

s'il n'y a rien de nouveau ? je lui dis que non : il fut aſſez embarraſſé tout ce jour-là. La Marquiſe d'Alluye vint qui joua avec moi, au jeu elle parla fort d'Amboiſe, de tout ce qui lui faiſoit des divertiſſemens, qu'il avoit des promenades, & elle diſoit, c'eſt beaucoup pour un homme de la Cour, croit-on que Monſieur de Lauzun ne s'ennuye pas dans une petite Ville ? il diſoit qu'il me mandoit bien tout cela, nous parlions ſouvent de vous : elle recommençoit, vous ſouvenez-vous de Mademoiſelle Fouquet que j'avois oubliée, elle étoit fort jolie, nous en avions encore quelques autres, Monſieur de Lauzun s'ajuſtoit, il faiſoit des merveilles, nous donnoit des colations, perdoit des diſcrétions, faiſoit venir des bijoux de Blois, cela n'avoit-il pas bon air. Quand j'eus quitté le jeu, (elle étoit venue avec Madame de la Force) elles s'en allerent, lorſqu'elles ſortirent, je leur dis, dans votre route allez conter la Scene d'aujourd'hui à Mademoiſelle Fouquet, vous ne mentez jamais. Le lendemain il revint, dès le matin j'allai à

Verſailles, il faiſoit le miclot & avoit un air de bonne humeur, afin de me prier à mon départ de parler à Monſieur Colbert. J'allai à Paris par eau, & je dînai dans le batteau; il fit mille ſingeries; le batteau étoit fort joli, peint, doré & meublé de damas cramoiſi avec des franges d'or : le Roi me l'avoit donné, il avoit été fait au Havre, Monſieur de Seignelai m'en avoit fort fait ſa cour.

J'arrivai à Verſailles, j'allai chez Madame de Monteſpan, qui me dit que M. de Lauzun ſouhaitoit commander l'armée en Italie, & qu'il ſeroit fort utile pour le ſervice du Roi dans ce païs-là, il étoit fort des amis de Madame de Savoye, elle n'étoit pas encore déclarée ouvertement, elle en vouloit aux Eſpagnols, elle avoit penſé ménager le mariage de ſon fils avec l'infante de Portugal, plus pour demeurer la maîtreſſe en Savoye que pour ſon avantage : bien des gens aimeroient mieux être Ducs de Savoye que Rois de Portugal. Le petit homme fut de cet avis, & n'y voulut pas aller, l'Ambaſſadeur venu à Turin pour l'y

mener s'en retourna, & il reprocha à ſa mere les raiſons pour leſquelles elle ſe vouloit défaire de lui, qui n'étoient ni tendres ni reſpectueuſes. Ainſi, elle faiſoit d'une pierre deux coups, elle ſe procuroit des troupes du Roi, & ſe défendoit des Eſpagnols qu'elle avoit déſobligés, & ſe donnoit la protection du Roi : & comme elle avoit fort connu Monſieur de Lauzun, elle croyoit qu'il reviendroit en faveur, & qu'elle en auroit une grande protection. Elle en écrivoit fort preſſamment à Madame de la Fayette, & même avoit écrit à Madame de Monteſpan, qui ne voulut pas recevoir la Lettre. Elle dit, quand vous aurez demandé permiſſion à Mademoiſelle, qu'elle l'aura bien voulu, & qu'elle s'en mêlera, vous ne pouvez jamais rien faire à la Cour que par elle, n'attendez jamais rien du Roi par d'autres voies ; lorſqu'elle me commandera de parler, je le ferai avec plaiſir, autrement je n'agirai point, & pour Madame de Savoye, je ne veux avoir aucun commerce avec elle, je ne me mêle de rien. Mes grandes vapeurs me prirent,

on me délaſſa, je le chaſſai & ne lui parlai plus ; je lui demandai s'il vous en avoit parlé, il me dit que non, & qu'il ne vous en parleroit point, qu'il me ſupplioit d'en faire de même. Je lui dis, ſi Mademoiſelle m'en parle, je ne lui puis rien celer, ſi elle ne m'en parle pas, je ne dirai mot. Madame de Monteſpan avant cela quand elle alloit & revenoit de Paris, où elle ne couchoit pas en ce tems-là, diſoit toujours, on ne voit jamais Monſieur de Lauzun, & lui ſe plaignoit que je ne l'en avertiſſois point : il eſt pourtant vrai que je n'oubliois point de lui faire ſçavoir.

Je trouvai le lendemain que j'arrivai à Verſailles ; Monſieur Colbert comme j'allois à la Meſſe, je lui dis, Monſieur de Lauzun ſera t'il toujours là ? Il me répondit, il ne ſe conduit pas bien, le Roi n'eſt pas content : il ne ſe conduit pas bien auſſi à votre égard, & c'eſt ce qui déplaît au Roi. Arrivée à Paris, où je retournai quelques jours après, je ne faiſois qu'aller & venir, quoique les ſéjours de Verſailles fuſſent plus longs que ceux de Paris. Je lui dis ce que

Monſieur Colbert m'avoit dit : il ſe fâcha, & fit tout ce qu'il put pour me fâcher, que l'on n'avoit gueres d'égard pour moi, après tout ce que j'avois fait. Il n'eut pas contentement ; je lui dis, le jour que vous fûtes ſi malade à Paris que vous n'aviez bougé du lit, vous fûtes chez Madame de la Fayette chercher Madame de Monteſpan que vous importunâtes fort, elle avoit la migraine. Il eſt vrai que je l'avois oublié, je me levai le ſoir ; & je paſſai par hazard devant le logis de Madame de la Fayette, je vis le caroſſe de Madame de Monteſpan & j'y entrai. Ne lui parlâtes-vous de rien, lui dis-je ? Non, me répondit-il ; elle ſe trouvoit mal. Vous donna-t'elle la réponſe qu'elle avoit faite à la lettre de Madame de Savoye ? Quelle lettre ? Ah ! vous en faites le fin. Eh bien ! quand elle me voudroit pour commander ſes troupes, auroit-elle tort, & ne ſeroit-ce pas un avantage pour moi ? Et comment cela ſe feroit-il qu'un homme qui ne voit point le Roi, aille commander une de ſes armées ? Ne devriez-vous pas faire tout ce que vous pourriez

pour cela ? Je lui répondis, votre Madame Royale a tant de crédit, & eſt une ſi grande dame, qu'il ne faut pas qu'une petite demoiſelle comme moi ſe mêle de rien : on voit ſon nom, c'eſt donc ſur cela que vous me diſiez que vous ne croyez pas une Princeſſe plus heureuſe que votre Madame Royale ? Il en diſcouroit tant qu'il en fatiguoit les oreilles à force d'en parler, honorée & eſtimée de toute l'Europe, pour laquelle le Roi a tant de conſidération, qu'il ne lui refuſe rien. Je lui dis, vous vous mocquez des gens ; on ſe mocque d'elle, & quand on la veut faire agir on n'a qu'à donner de l'argent au Comte de Maſin, & pour peu, elle fait ce que l'on veut, il y a peu d'argent en ce païs-là. Feue Madame Royale, qui s'appelloit injuſtement ainſi, avoit fait tant de liberalités, que les Etats de Savoye ne s'en remettront pas de long-tems. Je ne voyois pas qu'il eût raiſon de me dire cela : quand je ſçus ſon deſſein, & que je lui reprochai ſa conduite, il me diſoit, vous n'avez pas le crédit que vous devriez avoir pour faire pour moi ce que je puis eſpérer

du Roi, elle achevera ce que vous aviez commencé, & que vous laiſſez imparfait, vous lui en devriez être obligée, ſi vous me conſidérez autant que vous dites. Je lui répondis bruſquement, j'ai fait & voulu faire pour vous plus que perſonne ne ſçauroit jamais faire; ſi par votre mauvaiſe conduite vous avez tout gâté, prenez-vous en à vous-même, & très-volontiers je ne me mêlerai jamais de vos affaires. Nous nous ſéparâmes ainſi. Le lendemain, il revint doux, un air d'un diſcours flateur, & c'étoit de deux jours l'un des accès; pour ſon procédé il me paroiſſoit fort intéreſſé, ce que je ne croyois pas, ni perſonne de ceux qui le connoiſſoient avant ſa priſon, il paroiſſoit jetter tout par les fenêtres, & en bien des occaſions il en uſoit ainſi. Ses manieres cachées & extraordinaires faiſoient qu'il ne ſe montroit que dans ſes beaux jours, & que ne l'on ne connoiſſoit que ſes beaux momens, il connoiſſoit ſa bonne humeur, & la ſçavoit cacher; ſa priſon au lieu de l'avoir corrigé, l'avoit fait s'y abandonner à lui-même, qu'il n'en étoit plus le maître.

Un jour il chanta pouille à Rollinde au coin de ſon feu, devant Montaigu, la Hilliere, & le Chevalier de Lauzun, de ce qu'il ne m'avoit pas empêché d'acheter Choiſi & d'y faire de la dépenſe, & qu'il auroit trouvé cet argent, qu'il auroit bien ſçu ſe le faire donner. Ces Meſſieurs furent tous étourdis; Rollinde lui dit, vous m'avez donné à Mademoiſelle comme un honnête homme, & j'aurois été un fripon ſi j'avois eu d'autres égards que de la ſervir à ſa mode, & de m'être voulu ingerer de lui donner des avis qui s'opoſaſſent à ſa ſatisfaction. Enſuite il lui demanda, où eſt l'argent de la chaîne de perles que Madame de Nogent m'a dit qu'elle avoit vendue quarante mille écus: Vous pouvez, lui dit-il, le demander à Mademoiſelle, elle fait ce qui lui plaît de ſon argent. Il me demanda le jour qu'il vit mes pierreries, s'il n'avoit pas vu autrefois une chaîne de perles, je lui dis qu'oui, que je l'avois vendue pour bâtir Choiſi. Il me dit un jour qu'il étoit à ma promenade, voilà un bâtiment bien inutile, il ne falloit qu'une petite maiſon à venir manger une

fricaſſée de poulets, & point pour y coucher ; tous ces bâtimens coutent des ſommes immenſes, à quoi cela eſt-il bon ? Quelqu'un lui dit que cela n'étoit pas trop beau pour moi ; il ſe mit à jurer qu'il étoit bien aiſé à ceux à qui cela ne coutoit rien d'en parler. Je lui dis que je n'avois rien fait que par les avis de Monſieur Colbert. Il dit, vous le payera-t'il ? pour moi j'ai ſujet de le trouver à dire, vous auriez mieux employé cet argent de me le donner. Je lui répondis doucement, je vous en ai aſſez donné, & fait donner, pour que vous ſoyez content, & j'en ai aſſez donné pour racheter votre mauvaiſe conduite. Il alloit jouer par tout un fort gros jeu ; quand il perdoit il étoit au déſeſpoir, il venoit chez moi, & grondoit. Un jour je faiſois mettre mes pierreries en œuvre, on avoit beſoin de deux diamans pareils, Rollinde dit, on les pourroit trouver dans ceux que Baraille & lui gardoient à Monſieur de Lauzun : je ne les voulois point, Baraille m'en preſſa, je les pris, ils ne valoient pas plus de deux cens livres piéce. Quand il revint,

je dis à Rollinde, je lui veux donner quatre diamans pour lui ſervir de boutons de manches, ils ſeront fort beaux de mille piſtoles les quatre. Rollinde lui en porta à choiſir, il en prit, les mit à ſes manchettes, & les montra à des dames qui jouoient avec moi. Le lendemain, il dit, tout le monde les a trouvés vilains, & qu'ils ne valoient pas ce prix-là. Rollinde, lui dit il, il vaut mieux Monſieur que vous preniez les mille piſtoles, & vous en choiſirez à votre fantaiſie. Monſieur de Lauzun lui dit, j'en ai trouvé de beaux, il faudroit encore deux cens piſtoles : je ne voulus pas les donner, il prit les mille piſtoles, & huit jours après on parloit au jeu de pierreries : il dit à Madame de Palaiſeau qui étoit auprès de lui, j'ai vendu les diamans que Mademoiſelle m'avoit donnés pour vivre, je n'avois pas un ſol. On n'a jamais entendu de pareils diſcours, c'étoit tous les jours des farces, dont tout le monde ſe mocquoit : il alloit dans un caroſſe de louage, il n'en vouloit pas avoir qu'il ne fût Duc, & qu'il ne pût mettre le manteau Ducal à ſes armes. Il eſt

vrai qu'on m'avoit promis qu'il le ſeroit, ſes manieres n'avançoient pas ſes affaires, l'on ſe mocquoit de lui. J'ai ſçu que Madame Fouquet lui avoit défendu d'aller chez elle, & qu'il lui fit dire qu'il épouſeroit ſa fille dès qu'il ſeroit Duc, que juſques là il ne vouloit pas ſe marier. Madame Fouquet ne donna pas dans ce panneau, elle vouloit mettre ſa fille en Religion, elle ne vouloit pas aller en celle où ſa mere vouloit, elle alla à l'Abbaïe aux Bois, où il y avoit toutes ſortes de gens ; c'étoit une vieille Madame de Launoi qui avoit bonne opinion de tout le monde, Monſieur de Lauzun n'en bougeoit.

Le tems des eaux vint, je parlai de mon voyage de Forges. J'allai un jour pour dîner à Choiſi : le Duc du Maine y vint avec moi, Monſieur de Lauzun y vint l'après-dînée, il avoit été à la chaſſe avec Monſeigneur à Vincennes, il alloit ſouvent lui faire ſa cour à ces voyages-là, Monſeigneur le traittoit fort bien, il avoit dîné ce jour-là avec lui. Monſieur de Lauzun me témoigna la douleur qu'il avoit que le Roi

lui

lui eût défendu d'aller à Eu, qu'il auroit été ravi d'y venir. J'écrivis à Madame de Monteſpan, qui me manda que cela étoit faux, & que le Roi trouveroit bien qu'il me ſuivît & qu'il me fît ſa cour par tout où je ſerois. Je lui montrai la lettre, ce qui le fâcha beaucoup; quoiqu'il voulût paroître bienaiſe, il étoit au déſeſpoir de n'avoir point d'équipage, comme ſi à Paris on ne trouvoit pas en un moment tout ce qu'on avoit affaire. Je partis, il me dit fort qu'il me ſuivroit le plutôt qu'il pourroit, il fut trois ſemaines ſans venir; pendant ce tems-là il écrivoit tous les jours pour marquer ſon impatience; c'étoit de mauvaiſes excuſes. Il alla à la noce de Monſieur de Blainville, fils de Monſieur Colbert, qui épouſa Mademoiſelle de Tonnay-Charente, une héritiére de la Maiſon de Rochechouart: la noce ſe fit à Sceaux, Madame de Monteſpan y étoit, elle m'écrivit qu'elle avoit été fort étonnée de trouver Monſieur de Lauzun: il ſe faiſoit fête chez Monſieur Colbert, & y étoit venu ſans être prié, qu'elle lui avoit dit qu'il étoit là fort hors

d'œuvre, & s'il n'avoit pas honte de n'être pas à Eu ; & qu'il avoit répondu qu'on ne trouvoit aucune ſorte de voiture pour aller à Eu, que cette réponſe lui avoit paru extraordinaire. Je lui mandai qu'il avoit dit tant de fois que l'on ne manquoit de rien, quand on vouloit, & que l'on avoit de l'argent ; on lui diſoit qu'il trouvoit toujours des expédiens à tout, que cette fois-là étoit pour lui comme le chien du bâteleur pour le Roi, c'eſt pour le Roi d'Eſpagne boiteux quand il faut ſauter. Elle me répondit que la comparaiſon étoit fort juſte, & qu'il étoit fort déſagréable pour des gens qui obligent, après tant de graces reçues de parler ainſi d'eux, que l'ingratitude lui étoit inſupportable. Après trois ſemaines il vint accompagné de M. l'Evêque de Dacqs ; il trouva le Château beau, qu'il avoit un air de grandeur, & il eſt vrai que je l'avois fort bien fait accommoder. Le lendemain j'allai me promener à la chaſſe à la terraſſe, puis il galopa, il ſe perdit dans la plaine, & ne revint qu'à neuf heures du ſoir que j'étois prête à me retirer. Je prenois des eaux, je

me levois matin pour les prendre, tout le monde me venoit faire la cour à cette heure, il ne venoit qu'à onze heures lorſque j'allois à la Meſſe, puis il alloit dîner & ſe repoſer après, & ſouvent il montoit à cheval & ne revenoit qu'à l'heure que j'ai dite. En dix-ſept jours qu'il fut à Eu, on le vit très-peu. Il alla un jour à la Ville, on m'a dit que c'étoit pour parler à un Courier que Monſieur le Prince lui avoit envoyé; quelqu'un de mes gens le reconnurent, je le queſtionnai quand il revint, & inutilement. Comme Monſieur le Prince ne lui avoit jamais fait l'honneur de l'aimer, j'en fus ſurpriſe, il le voyoit ſouvent chez Madame de Thianges depuis ſon retour, je n'en ſçus pas davantage. Un jour ou deux après il reçut des Lettres, & il dit qu'on lui mandoit que Madame la Comteſſe de Lauzun ſe mouroit, il parut affligé & même il pleura, & s'en alla dans le deſſein de l'aller trouver pour voir s'il ne contribueroit point à ſa converſion, elle étoit de la Religion. Lorſqu'il fut à Paris je ſçus qu'elle étoit guérie. Dès que mes eaux furent finies je m'en allai à Paris,

afin de ſuivre le Roi à Chambord : Monſieur de Lauzun vint au-devant de moi à une lieue en deçà de Giſors, fort fâché, à ce qu'il diſoit, d'avoir été obligé de partir d'Eu où il ſe plaiſoit beaucoup. On partit pour Chambord, Monſieur & Madame Colbert lui conſeillerent d'aller voir Madame de Lauzun ſa mere, pendant que le Roi n'étoit point à Paris, (le Parlement en vacance, il ne reſtoit à Paris que des marchands,) qu'il ſe donneroit quelque mérite auprès du Roi d'aller travailler à la convertir. Il apportoit toutes les difficultés imaginables à ce voyage, je ne comprenois ni pourquoi il en uſoit ainſi, ni pourquoi ils le preſſoient tant de le faire : on l'attribua au grand empreſſement qu'il avoit pour Mademoiſelle Fouquet, qui paroiſſoit ridicule à tous ſes amis, d'autant plus que la demoiſelle l'étoit beaucoup. Enfin il ſe détermina, il partit quinze jours après la Cour. Le Comte d'Auvergne me dit, j'ai laiſſé Monſieur de Lauzun à Orleans ce matin, il eſt allé à Beauregard chez Fieubet. Au ſortir de la Comédie je trouvai un Gentilhomme

qu'il m'avoit envoyé, il m'écrivoit qu'il me prioit d'aller le lendemain voir Madame de Fieubet, & d'y mener Madame de Monteſpan, que nous ne lui pourrions pas refuſer cette grace. Madame de Monteſpan lui manda qu'il étoit fou, & qu'il devoit paſſer le plus vîte qu'il pourroit, qu'il ne ſongeoit pas qu'il étoit à deux lieues du Roi, & qu'il écrivît une lettre lorſqu'il partiroit de Beauregard qu'on pût montrer au Roi. Tout-d'un-coup quand j'en fus-là de ma lettre, elle me dit envoyons-lui un modéle de la lettre qu'il écrira ; ce qui fut fait, il en prit l'occaſion de demeurer un jour à Beauregard encore, dont nous le grondâmes bien, on montra la lettre au Roi, qui l'approuva fort, & Madame de Maintenon auſſi.

Il ne ſe paſſa rien à Chambord dont je me reſſouvienne ; on revint à Fontainebleau, & moi à Choiſi ; j'étois fort enrhumée, la Reine la fut auſſi, ç'a été là le commencement de mon mal. Je reçus une lettre de l'arrivée de Monſieur de Lauzun chez lui, où il diſoit s'ennuyer beaucoup, quoiqu'il n'y eût que deux jours qu'il y étoit ; il

avoit écrit à Monſieur de Perigueux, qui eſt ſon Evêque, pour le prier d'aller à Lauzun voir Madame ſa mere pour tous enſemble faire leur poſſible pour la convertir, qu'il lui avoit mandé qu'il étoit malade, & qu'il avoit bien peur de revenir ſans le voir. Je trouvai cette lettre de fort mauvais ſens de n'avoir pas été voir Monſieur de Perigueux, au lieu de lui avoir envoyé un Gentilhomme, & de vouloir revenir ſans s'être donné aucun mouvement pour une affaire pour laquelle il étoit allé exprès, & de l'importance dont elle étoit par l'impatience de retourner à Paris, où il n'avoit que faire. Je lui écrivis ce que je viens de dire, ma lettre le trouva à Paris, où il lui arriva une belle avanture. Je fus fort étonnée, ſans le ſçavoir arrivé, comme je me promenois, de le voir entrer dans le jardin de Choiſi; je trouvai fort à redire à ſon retour, à quoi il n'eut rien à répondre ni aux raiſons qui le devoient obliger de demeurer plus long-tems à Lauzun, il dit ſeulement qu'il s'ennuyoit, & qu'il n'aimoit pas la

Campagne. C'étoit la veille de la Touſſaints, il s'en retourna, & ſa viſite fut fort courte : il n'aime pas à être contrarié, quoiqu'il contrarie volontiers les autres. Un jour ou deux après un homme, qui étoit amoureux d'une Demoiſelle qui étoit à l'Abbaye aux Bois, crut avoir un Rival, il vit ſortir du même lieu un homme en chaiſe, il fit arrêter les porteurs, & commença par lui dire qu'il lui donneroit mille coups. Monſieur de Lauzun ſortit, & parla à cet homme, lui fit de grandes excuſes, & lui dit, je crois, pour qui il avoit deſſein : on ſe mocqua fort de lui, & il l'a bien déſavoué. Je le ſçus quelques jours après, quoiqu'on eût pris grand ſoin de me le cacher, comme on faiſoit tout ce qui le regardoit. Au retour de Chambord Madame la Princeſſe d'Harcourt, qui s'attache fort à la faveur & peu aux perſonnes, donnoit tous les jours à connoître ſon caractere & combien ſon amitié étoit intéreſſée : quand Madame de Monteſpan y étoit, elle ne bougeoit de chez elle, & elle a diminué comme la fa-

veur. Il y en avoit encore assez en ce tems-là pour en être importunée, & elle disoit toujours, cette créature est bien accablante, elle est parleuse, fort sotte & impertinente en ses manieres, quoiqu'elle fasse la dévote. Elle étoit un soir de bonne heure chez Madame de Montespan, comme j'y fus pour être plus à portée pour le souper, elle nous dit, vous ne me demandez pas des nouvelles de mon affaire avec Mlle. de Guise, elle ne veut pas que la principale terre de sa Maison, & dont ses Ancêtres qui étoient de si grands personnages portoient le nom, tombe en des mains étrangeres, elle a voulu choisir le plus digne sujet de sa Maison, & celui en qui les Créanciers ont plus d'assurance pour leurs dettes, & par la probité avec laquelle on agira avec eux. Madame de Montespan lui dit, quel conte, tout le monde connoît Monsieur votre mari; on sçait votre peu d'argent, & on ne sçauroit croire qu'on se fie plus à vous qu'à d'autres: je vous demande pardon si je vous parle ainsi, on se moquera de vous si vous faites ces con-

tes à d'autres Gens, pour moi je ne dirai mot. Elle lui rabattit fort bien ſa vanité ſur leur mérite, leur probité, & leur argent comptant : aſſurément ce ſont les derniers de la maiſon de Lorraine.

Je paſſai à mon ordinaire l'hyver à aller & venir de Paris à Verſailles. Monſieur de Lauzun venoit tous les ſoirs à l'heure du jeu chez moi ; ſon humeur périodique lui continuoit toujours, encore que je le connuſſe bien, & que j'en fuſſe fort laſſe, je voulois ſoutenir la gageure, & je ne voulois, pas après avoir tant fait pour lui, le laiſſer-là ſans achever, c'eſt-à-dire, de le faire Duc, & qu'il retournât à la Cour. La faveur de Madame de Maintenon augmentoit, celle de Madame de Monteſpan diminuoit, le Roi y alloit pourtant tous les jours avant & après ſouper ; elle étoit encore maîtreſſe de ſes Enfans. M. de Montchevreuil étoit Gouverneur de Monſieur le Duc du Maine, il ſe caſſa un bras ; cela obligea de mettre Monſieur de Juſſac auprès de lui, c'étoit un homme d'eſprit qui avoit eu l'honneur d'être à.

Monſieur Capitaine de la Porte, le Roi l'avoit donné Gouverneur de M. de Vendôme. Il avoit de l'eſprit, ſçavoit la Cour, & avec cela des manieres particulieres, étoit ſçavant, faiſoit joliment des vers, & écrivoit bien. Madame de Monteſpan ne le connoiſſoit point, elle me demanda quel homme c'étoit, je crois que c'étoit Madame de la Fayette qui en parla. Monſieur le Duc de Verneuil mourut, le Roi donna le Gouvernement de Languedoc à Monſieur du Maine : dès l'inſtant que le Roi en eut la nouvelle, il l'envoya quérir pour lui dire qu'il le lui donnoit, & lui dit d'aller à ma chambre me le dire. Je montai chez le Roi qui étoit dans la galerie, il vint au-devant de moi & me dit, il faut bien que je lui faſſe du bien à votre exemple, je ne lui en ſçaurois tant faire que vous lui en avez fait, je crois vous avoir fait plaiſir. Je lui répondis, j'en viens remercier Votre Majeſté ; puis j'allai chez Madame de Monteſpan, où je trouvai Monſieur le Duc de Noailles : le Roi m'avoit dit qu'il le faiſoit Commandant en Lan-

guedoc ſous M. le Duc du Maine, comme Monſieur le Maréchal de Schomberg l'avoit été ſous feu Monſieur. Je lui fis compliment, il me dit qu'il s'en alloit chez moi pour me le dire, il me pria de parler au Roi pour le Chevalier d'Aulnay, qui étoit Lieutenant des Gardes de Monſieur de Verneuil, afin qu'il le fût de Monſieur le Duc du Maine. Il avoit été ſon Page, je le connoiſſois, & j'étois bien-aiſe de faire plaiſir à un Gentilhomme qui avoit été à mon Oncle; Madame de Monteſpan dit qu'elle en parleroit auſſi au Roi, Monſieur de Noailles dit qu'il étoit propre à cela, & qu'il en répondoit. J'en parlai, & l'affaire ne fut pas difficile à faire. Le Roi ne parla tout le ſoir que de ce Gouvernement, il étoit bien-aiſe d'avoir fait cela; Monſieur le Prince de Conti l'avoit demandé, & Madame la Princeſſe de Conti le demanda pour Monſieur ſon mari; ils furent tous deux fort fâchés, & en témoignerent publiquement leur reſſentiment. On dit que Monſieur l'avoit auſſi demandé, & que le Roi avoit répondu que pendant la

vie du feu Roi, mon Pere & mon Oncle n'ont jamais eu que celui d'Auvergne, & on n'en donne point aux Fils de France. Monſieur le Prince de Conti n'avoit pas une conduite qui fût agréable au Roi, il hantoit beaucoup de Gens qui ne lui plaiſoient pas, il ſe donnoit des airs de libéralité, qui en étoient plutôt de déréglement; il empruntoit pour donner, ſans ſonger s'il ſeroit en état de payer, & ſes amis diſoient, les Princes ne ſçauroient trop donner, ils ne manquent jamais de rien. Ces ſortes de louanges ne ſauvent pas les Gens; il avoit paru fort dévot dans ſa jeuneſſe, tout-d'un coup il avoit planté-là ſes amis réglés, & la dévotion, pour être toujours avec des débauchés, & ſe piquoit de l'être: ces inégalités ne conviennent à perſonne. Il étoit beau & bien fait, & on voyoit bien à ſa taille qu'il étoit fils d'un boſſu auſſi-bien que Monſieur ſon Frere, que l'on nommoit le Prince de la Roche-ſur-Yon: Monſieur le Prince de Conti n'avoit point de nom à lui donner, il me demanda la permiſſion de lui faire porter

celui-ci, dont j'ai la Terre, & qu'un Cadet de la Maiſon de Montpenſier avoit porté. Monſieur le Prince de Conti avoit beaucoup d'eſprit, & un eſprit ſçavant, contraint, & diſtrait, qui convenoit mieux à la dévotion qu'à la galanterie. J'ai oüi dire que le Roi ordonna à Monſieur de la Feuillade de le faire ſuivre par un Officier des Gardes, qu'il s'en apperçut & qu'il eut un grand démêlé avec lui; je n'en ſçais pas le détail, & je ne ſçais ceci qu'après ſa mort. Il eut un démêlé avec le Chevalier de Lorraine, que j'ai oublié de dire qui étoit revenu d'Italie plus favori de Monſieur que jamais : cette affaire fit grand bruit, & tel que cela ſera écrit en bien des endroits, je n'en ai pas chargé ma mémoire. Toutes ces circonſtances déplurent fort au Roi, & firent qu'il le traita moins bien qu'il n'avoit accoûtumé.

La Cour fit un voyage à Compiégne, & enſuite en Allemagne, je n'y allai point; je demeurai à Choiſi. Ces voyages de la Cour donnoient beaucoup de chagrin à Monſieur de Lauzun, & m'attiroient de

grands reproches tous les jours au lieu de remerciemens, il ne me parloit jamais ſans m'en faire. Il me dit un jour que tout le monde s'étonnoit de la maniere dont je le traitois, le peu de cas que je faiſois de lui, qu'il devroit tout faire chez moi comme le Chevalier de Lorraine chez Monſieur, qu'il me feroit mieux ſervir que je n'étois, que mon équipage ſeroit plus propre, plus magnifique; que je ne devrois pas prendre qui que ce fût que de ſa main, quand j'aurois affaire d'argent le lui demander, qu'il feroit bien mieux rendre compte à mon Tréſorier que mes Gens ne font. Je répondis à cela qu'il n'y penſoit pas bien quand il me faiſoit ces diſcours, qu'on ſe moqueroit bien de moi: & vous avez tant blâmé Monſieur de ſe laiſſer gouverner, voudriez-vous que je donnaſſe dans la même faute? j'aurois bien affaire, quand je voudrois de l'argent, de vous en envoyer demander. Une autre fois il me dit qu'on trouvoit à redire de le voir loger chez Rollinde, ſans ſçavoir où donner de la tête, qu'il auroit cru que j'aurois ſongé

dès qu'il a été ſorti de priſon à lui faire meubler un logis, faire un équipage, & qu'il n'avoit rien trouvé, que c'eſt ce qui l'a obligé d'acheter une maiſon dans l'Iſle Notre-Dame pour n'être pas comme un gueux ; que ſi je faiſois bien, j'ôterois mes Pages & de mes Gens qui étoient du côté de Choiſi, que je lui ferois faire un appartement bien meublé, & qu'il y viendroit quelquefois loger, que je lui ferois ordonner une table, & qu'il pourroit y mener de ſes amis manger, que cela auroit un bon air, & que je devrois avoir auſſi un caroſſe à ſix chevaux, qui ne fuſſent que pour lui quand il logeroit dans cet appartement. Ces diſcours ne ſe faiſoient pas en un même jour, il les partageoit, tantôt par forme de reproche, & grondoit ; & tantôt il demandoit gracieuſement : il n'étoit jamais un quart d'heure de même maniere. Après qu'il avoit ainſi parlé, je lui répondois, vous vous moquez, ce ſont des viſions, il n'eſt pas poſſible que vous penſiez cela ; le Roi, ne le comptez-vous pour rien ? ſouffriroit-il

cela ? en vérité vous devriez faire plus de réfléxion à ce que vous dites, & comprendre que ſi je le voulois faire vous ne le devriez pas vouloir par la véritable affection que vous devez avoir pour moi : il ne dit mot. Comme le tems de Forges vint, avant que de partir pour Eu, j'allai dire adieu à Monſieur Colbert ; nous nous promenâmes lui & moi une heure & demie dans ſon cabinet à parler de Monſieur de Lauzun. Il me diſoit, il empire ſes affaires, il ne ſçait ce qu'il fait, il tient des diſcours qui lui nuiroient s'il les faiſoit à d'autres qu'à moi. Je le preſſai fort de me les dire, il ne voulut pas ; enfin je lui dis, il m'en fait de bien extraordinaires, & me cite beaucoup le Chevalier de Lorraine. Nous nous contâmes l'un & l'autre tout ce qu'il avoit dit, & il ſe trouva qu'il nous avoit tenu les mêmes diſcours : qu'il lui avoit répondu, ſi Mademoiſelle étoit capable d'agir ainſi, le Roi vous chaſſeroit, & ne ſouffriroit pas qu'elle jouît de ſon bien, il y mettroit quelqu'un pour le gouverner. Il ajoûta, je vous plains fort,

Mademoiſelle, d'avoir fait du bien à un homme qui en eſt ſi peu reconnoiſſant, & qui ne vous donne que du chagrin: Dieu veuille qu'il change, je crains bien qu'il ne le faſſe pas, & que vous ne ſoyez obligée de demander au Roi avec autant d'empreſſement que l'on le chaſſe, que vous en avez eu à le faire revenir; vous trouverez de la différence, l'un s'obtiendra plus promptement que vous n'avez fait l'autre. Cette converſation m'étonna, d'ailleurs j'eus beaucoup de ſujet d'être fort contente, il entra dans de grands détails de mes affaires: dès que vous ſerez de retour, je veux travailler avec Rollinde à vos affaires, il faut que votre bien augmente, que vous trouviez toute la facilité pour cela par le Roi, je veux que l'on me donne part de tout, je crois que vous le trouverez bon; enfin il n'y eut marque d'affection qu'il ne me donnât, & cela fort ſincerement, il étoit homme de bonne foi.

M. de Lauzun vint à Eu peu de jours après que j'y fus, il alloit ſouvent à la

chaſſe, ce qui faiſoit qu'il ne s'ennuyoit pas tant que l'autre année. Un jour qu'il ſe promenoit avec moi dans la galerie, il me tint de longs diſcours ſur ſon retour à Paris & à la Cour, & ſur les mauvais offices qu'on lui rendoit, & qu'on croyoit qu'il avoit de grandes prétentions ſur mon bien, qu'il n'y ſongeoit pas, & que ſi je le croyois, je le donnerois tout à Madame de Monteſpan pour aller après elle au Comte de Toulouſe, que je la ferois appeller Madame de Montpenſier, afin de ne plus porter le nom de ce vilain homme qui lui étoit ſi odieux; & que l'on me donnât une penſion plus forte que mon bien, que je n'aurois plus beſoin de Gens d'affaires, que je ſcaurois ce que j'avois de bien à point nommé, & que je ſerois fort heureuſe. Je lui dis, le Roi & Monſieur Colbert ne ſont pas immortels, où eſt la garantie. Si cela arrivoit, n'en ſeroit-ce pas une bonne que Madame de Monteſpan. J'ai aſſez donné, je n'en donnerai pas davantage, & vous me donnez un mauvais conſeil. Il appella la Comteſſe de Fieſque,

& lui dit : Comteſſe, écoutez ce que je dis à Mademoiſelle, & ſi elle ne devroit pas le faire ; & recommenca ce que je viens de dire, & ajoûta que je ne pouvois pas mieux faire.

La Cour étoit de retour, on ne parloit que de plaiſirs dans toutes les Lettres. Un jour j'avois pris médecine pour finir mes eaux, Monſieur de Lauzun étoit à la chaſſe, j'avois reçu des lettres de l'ordinaire, qui ne parloient point de la Reine, j'entrai dans mon cabinet, il faiſoit chaud, je n'avois pas fermé la porte, j'entendois quelqu'un derriere moi, je vis un Page que j'avois laiſſé à Paris. Je lui demandai, qu'eſt ce que c'eſt ? Il me dit, Madame de Jarnac m'envoye vous dire que la Reine eſt morte. Je pris mes Lettres ſans les ouvrir, & je revins dans un ſalon où tout le monde étoit étonné & en pleurs : j'envoyai chercher Monſieur de Lauzun, on le trouva qui revenoit, je courus au-devant de lui au haut du dégré, on étoit ſi troublé que l'on ne ſçavoit ce que l'on faiſoit. Je lui dis, Monſieur, que dites vous de la nouvelle ? Il me

répondit, je n'en ſçais point : je la lui dis, Il faut faire mettre en priſon les gens qui ſont aſſez hardis pour dire de pareilles ſottiſes, me dit-il; oſe-t'on parler ainſi de la Reine ? Il fut une heure à parler ſur ce ton-là, ce qui nous ſurprit fort : à la fin on lui montra les lettres, & il convint que les Reines ſont mortelles comme les autres. Quand le valet de pied que je lui avois envoyé l'aborda pour lui dire cette nouvelle, il lui dit, je ne ſçais à qui il tient que je ne te donne de mon épée dans le ventre : ce pauvre garçon fut fort effrayé, & moi bien étonnée de ce diſcours. Tout le ſoir ſe paſſa en lamentations, ma médecine me demeura dans le corps, je partis le lendemain, je croyois arriver en deux jours, la médecine ne m'empêcha pas de dormir au premier gîte, & comme la premiere nuit que j'avois appris cette nouvelle, je n'avois pas dormi, auſſi je n'allai qu'en quatre jours à Paris. Monſieur de Lauzun alla devant, je le trouvai à mon arrivée avec le deuil : on ne parloit que de la mort de la Reine. J'allai le lendemain à Fontainebleau, je fus deſ-

cendre chez Madame de Monteſpan, qui étoit à la promenade avec Monſieur ; ils revinrent, Monſieur ne voulut pas que je miſſe ma mante, parce qu'elle ſentoit bon. Monſieur me conta la mort de la Reine, & dans ſon récit il tira une boëte de ces ſenteurs d'Allemagne, & me dit : ſentez, je l'ai tenue deux heures ſous le nez de la Reine comme elle ſe mouroit, je ne la voulus pas ſentir. Madame de Monteſpan diſoit, voilà des récits de gens bien affligés : il me conta tout ce que l'on faiſoit, il eſt toujours fort occupé des cérémonies. Je montai en haut, j'allai dans le cabinet du Roi, qui me parut fort triſte, puis on ſoupa. Il y avoit huit jours qu'elle étoit morte, je reſtai quelques jours à Fontainebleau, puis je m'allai repoſer à Choiſi ; je ne faiſois que quitter mes eaux, cela me diſpenſa de lui aller donner de l'eau benite en cérémonie avec Madame, & d'accompagner ſon corps ; ce qui fut une longue cérémonie, à ce que j'ai appris. Les Mouſquetaires qui la menerent, chaſſerent dans la plaine de Saint Denis, & on rit beaucoup dans les caroſſes.

Madame de Monteſpan vint à Choiſi, comme elle retournoit à Fontainebleau, elle en étoit fort ſcandaliſée, elle avoit rendu ſes devoirs pendant la maladie à merveille, & comme c'eſt une femme d'eſprit, elle fait bien ce qu'il faut faire. Après m'être un peu repoſée, je retournai à Fontainebleau. Le premier voyage j'avois vu un moment Monſieur Colbert, il partit pour Verſailles, & étoit déja malade; quand le tems du Service fut venu, je m'en retournai à Choiſi, & me rendis à Paris le jour que Monſeigneur & Madame s'y devoient rendre: nous allâmes à Saint Denis enſemble, & nous réſolumes de ne nous pas quitter le tems que nous ſerions à Paris. Lorſque nous entrâmes dans l'Egliſe de Saint Denis, Madame & moi nous nous mîmes fort à pleurer de voir les officiers de la Reine qui pleuroient beaucoup, & cela continua tout le Service à la vue d'une Chapelle ardente au milieu du Chœur, qui eſt un terrible ſpectacle à nous qui étions tous les jours du monde avec elle. Les réflexions que l'on fait à Saint Denis ſont toujours fort triſtes,

c'eſt un lieu où ſont nos Peres, & où nous ſerons enterrés avec eux. La Reine étoit une bonne femme, je l'aimois, & je n'ai à me reprocher que de ne l'avoir pas aſſez ménagée ; ſi j'avois voulu j'aurois été ſa favorite, & j'ai toujours négligé de gouverner perſonne, je ne pouvois me contraindre pour rien que pour mes grands devoirs, à quoi je ne manque pas. Quand on ſort de ces lieux là on eſt las, chacun s'en va chez ſoi, Monſeigneur alla pourtant le ſoir chez Madame d'aſſez bonne humeur. Le ſoir comme nous allions ſortir pour aller aux Tuilleries voir Monſeigneur, Monſieur qui marchoit devant rentra pour nous dire que le Roi étoit tombé, & qu'il s'étoit caſſé le bras ; c'étoit Monſieur le Marquis de Moſny qui étoit parti ſur le champ pour porter cette nouvelle ſans qu'on l'en eût chargé. J'allai chez Monſeigneur, je vins chez Monſieur, nous continuâmes notre chemin, & allâmes chez Monſeigneur qui parloit à du Sauſoi Ecuyer du Roi. Le Roi l'avoit envoyé pour dire que le bras n'étoit que démis, que ſon cheval étoit tombé dans un

foſſé & avoit fait tomber le Roi, qu'on lui avoit bandé le bras avec la cravate de Gueny Officier des Gardes, & qu'il étoit revenu à Fontainebleau, avoit remonté le degré à l'ordinaire, que Felix lui avoit fort bien remis le bras, & que ce ne ſeroit rien, qu'il avoit de la douleur, qu'il défendoit à Monſeigneur & à Monſieur d'y aller, & qu'on achevât la cérémonie du Service qui ſe devoit faire. Monſeigneur devoit voir ce ſoir-là un cheval qui comptoit & qui faiſoit bien des merveilles avec le pied, que l'on montroit à la foire Saint Laurent qui tenoit pour lors, & où le Roi nous avoit à tous défendu d'aller ni au cours ni aux Tuilleries. On ne jugea pas que cela dût empêcher ce médiocre divertiſſement, que ſi l'on ramenoit le cheval ſans l'avoir vu, on diroit que le Roi ſeroit plus mal, ainſi on eut cet amuſement. Auſſi-tôt après que nous y fumes arrivés, comme Monſieur de Lauzun faiſoit ſa cour à Monſeigneur, il ne le quitta point tout ce voyage. Après le Service de Notre-Dame, où je dis des nouvelles du Roi aux Préſidens & aux Gens du

Roi

Roi qui étoient proche de moi, j'en avois eu à minuit, & Monſeigneur n'en avoit pas de plus fraîches : on cauſa un peu ; c'eſt une matiere aſſez grande pour parler, & on a aſſez de plaiſir en pareille occaſion de débiter les nouvelles quand elles ſont bonnes. Après le Service, Monſeigneur & Monſieur partirent, & Monſieur ne voulut pas que Madame partît que le lendemain ; je n'oſai pas partir ſans elle, & nous partîmes le lendemain de fort bonne heure. A notre arrivée nous allâmes chez le Roi, qui étoit dans ſon lit ; il nous conta ſon avanture, & qu'il avoit beaucoup ſouffert : nous y retournâmes le ſoir, & il commença à ſe lever, & vint un moment chez Madame la Dauphine, & Monſieur alloit chez lui.

Avant que de paſſer plus avant ſur tout ce qui arriva en ce tems là à la Cour, où il arriva aſſez d'affaires, je veux conter une remarque conſidérable que Madame m'a contée elle-même au ſujet du bras du Roi. Elle ſongea un jour devant qu'elle étoit à la chaſſe avec le Roi, qu'il étoit tombé, & qu'elle avoit eu une terrible frayeur : je lui

dis, les ſonges ne ſignifient rien. Elle ajouta; les miens ne ſont pas comme ceux des autres. Cinq ou ſix jours avant que la Reine tombât malade, je lui contai, dit-elle, & à Madame la Dauphine que j'avois fait un ſonge horrible, que j'étois entrée dans une Egliſe que je ne connoiſſois point, qui étoit toute tendue de noir, & qu'on avoit ouvert une cave à un des côtés de l'Autel, qu'on y eſt deſcendu, & que ces gens-là ont dit, il n'y a point de place, qu'ils ont rangé les bierres & qu'ils ont dit qu'ils avoient trouvé le caveau plus long qu'ils ne croyoient, & qu'ils y avoient mis le corps de Madame: je m'éveillai là-deſſus fort étonnée. La Reine dit, c'eſt pour moi aſſurement ce ſonge, j'ai fait la même remarque au Service de la Reine d'Angleterre, & que le caveau eſt placé de la même maniere. Madame fut fort fâchée d'avoir dit cela, & il ſe trouva que le caveau étoit plein, & que l'on fit une rupture pour mettre le corps de ma mere, qui étoit tout au bout. Je la ſuppliai de ne jamais ſonger à moi.

La nouvelle de la mort de Monſieur Col-

bert vint le 6. de Septembre. J'en fus très-fâchée, je dis au Roi qui alloit à la Messe, Votre Majesté veut bien que je prenne part à la perte qu'elle a faite. Il donna sa charge de Controlleur Général à Monsieur le Pelletier Conseiller d'Etat, & comme il se levoit dans ce tems-là il donna un souper dans la chambre de l'ovalle qui est un cabinet où il n'y avoit que dix ou douze personnes. Avant souper, on fit une lotterie de bijoux. Le Roi avoit partagé avec Monseigneur ses pierreries & ses bijoux, les pastilles étoient encore dans les boëtes. Avant que le monde fût venu, Madame la Dauphine & moi fumes long-tems avec le Roi : il n'y avoit que Madame de Richelieu, il dit qu'il avoit ôté la charge des Bâtimens à Blainville, & que c'étoit un paresseux qui n'en étoit pas capable. Je lui dis, il y a long-tems que je l'ai ouï dire à Votre Majesté, & qu'elle lui ôteroit cette charge ; j'aurois souhaité que Votre Majesté l'eût fait devant la mort de son pere, ou qu'elle eût un peu attendu, je crains que cela ne fasse pas un bon effet dans le monde : je demande pardon à Votre Ma-

jeſté de parler ſi librement, je crois qu'elle ne le trouvera pas mauvais. Il me dit, cela étoit réſolu, & je l'avois dit à ſon Pere, il s'y attendoit & voyoit bien que je ne pouvois faire autrement. Quand on manda à Bourbon où étoit Madame de Louvois, que l'on avoit donné cette Charge à Monſieur ſon mari, elle dit je ne m'en réjouis pas, on en fera un de ces jours autant à mes Enfans.

Quelques jours avant on eut nouvelle que l'armée qui n'avoit rien fait cette campagne avoit aſſiégé Courtrai. Monſieur de Vermandois partit pour s'y en aller, Monſieur de Lauzun partit auſſi de Paris pour faire ce voyage. Il y avoit peu que Monſieur de Vermandois étoit revenu à la Cour, le Roi n'avoit pas été content de ſa conduite, il s'étoit trouvé dans des débauches & ne le vouloit point voir; il étoit fort retiré ſans voir perſonne, il ne ſortoit que pour aller à l'Académie, & le matin pour aller à la Meſſe : ceux qui avoient été avec lui n'étoient pas agréables au Roi. Ce ſont de ces hiſtoires que l'on

ne ſçait point, & que l'on ne voudroit point ſcavoir : cela donna beaucoup de chagrin à Madame de la Valliere, il fut fort prêché, il fit une confeſſion générale, & on croyoit qu'il ſe fût fait un fort honnête homme. Après que le Roi fut guéri, j'allai à Eu fort fatiguée des cérémonies des morts, elles m'avoient donné des vapeurs : c'étoit après la Notre-Dame de Septembre, Madame de Monteſpan m'envoya un Courier. Elle m'écrivit que Monſieur de Vermandois étoit mort, que le Roi avoit donné ſa Charge d'Amiral à Monſieur le Comte de Toulouſe : il tomba malade au Siége de Courtrai d'avoir trop bu d'eau de vie ; on dit qu'il avoit donné de grandes marques de courage, & on ne parloit de ſon eſprit & de ſa conduite que comme l'on a accoutumé ſelon que l'on aime les Gens. Pour moi je n'en fus pas fâchée, j'étois bien-aiſe que Monſieur du Maine n'eût aucune de ſes affaires devant lui. Quand j'arrivai à Paris, la ſaiſon étoit avancée, & les plaiſirs étoient ſurcis par la mort de la Reine ; il n'y avoit que cette

circonſtance qui en fit ſouvenir & le deuil, ſans cela elle étoit fort oubliée : Madame la Dauphine occupa ſon appartement.

Quand Monſieur de Lauzun revint de l'armée j'étois à Eu, il en paſſa aſſez près, il ne prit pas la peine d'y venir, & il me manda de Paris qu'il avoit été étonné de ne m'y pas trouver. Quand j'arrivai il vint au devant de moi, je le trouvai à la Porte de Pontoiſe ; il me dit qu'il avoit couché à Beaumont, où il croyoit me trouver : il ne me parla que de la perte que le Roi & l'Etat avoient faite de Monſieur de Vermandois, & le mettoit au-deſſus des plus grands hommes qui euſſent jamais été. Je lui dis, modérez ces louanges, pour qu'on les puiſſe croire, un homme de cet âge ne peut avoir toutes les qualités que vous lui donnez. Après tout ce que l'on avoit dit de Madame de la Valliere, il ne lui convenoit point de louer ainſi ſon Fils ; il me ſembloit que c'étoit pour dépriſer Monſieur du Maine de dire que perſonne ne l'égaleroit jamais. Je lui en dis mon ſentiment auſſi inutilement qu'à l'ordinaire, il n'é-

toit pas encore tout-à-fait corrigé. Il ſe mit plus que jamais dans le grand jeu ; il alloit chez le Préſident Robert, où étoit ſouvent la Préſidente le Brun, qui eſt une femme aſſez bien-faite, qui n'eſt pas trop jeune, il en faiſoit l'amoureux, & l'alloit attendre au ſortir de la Meſſe des Quinze-Vingts, l'accompagnoit à ſon caroſſe avec des reſpects admirables, on dit qu'elle ſe mocquoit fort de lui. Cette Egliſe, quoique de Fondation Royale, me paroît trop crottée, pour qu'il s'y paſſe des ſcenes, que l'on pût mettre dans un Roman de Mademoiſelle Scudery : cette Préſidente a épouſé M. de Courtenai. M. de Lauzun étoit fort inquiet de ſes affaires, & en tourmentoit les autres : un jour à l'appartement, Madame de Monteſpan me dit qu'elle me vouloit entretenir ; nous allâmes dans la galerie, je la trouvai de fort mauvaiſe humeur ſans ſçavoir de quoi, ni à qui elle en vouloit. Elle me gronda ſur mille affaires que je ne comprenois pas, & me cita ſouvent M. de Lauzun, je crus qu'il avoit tâché de nous brouiller, je m'en allai dans

la Salle où le Roi jouoit au billard ; Madame de Maintenon y étoit qui me dit, qu'avez-vous, je vous trouve étonnée. Je lui dis, ce n'eſt rien. D'où venez-vous ? Je viens de me promener dans la Galerie avec Madame de Monteſpan. Je vois bien ce que c'eſt, elle vous a grondée, vous avez ce'a de commun avec votre Couſine germaine, elle l'a ſouvent grondée, & elle ne s'en eſt pas vantée : je vous connois, vous êtes toutes faites les unes comme les autres.

Le lendemain Madame de Monteſpan me fit froid, je ne ſçavois ce que c'étoit. Monſieur de Lauzun m'écrivit une grande Lettre, pour demander au Roi qu'il le fît ſervir d'Aide de Camp auprès de ſa perſonne, qu'il feroit tout ce qu'il lui plairoit, que s'il lui vouloit rendre juſtice il le feroit ſervir de Lieutenant-Général devant tous les autres à prendre du tems qu'il l'a été : il me piquoit d'honneur de faire ſon affaire, comme s'il eût été honteux que l'on m'eût refuſée, & que je ne m'en plaigniſſe pas. J'allai chez Madame de Maintenon,

je lui dis, je ne ſçais plus de quel côté me tourner ; tout le monde me gronde, voyez la Lettre que Monſieur de Lauzun m'écrit, vous ſçavez ſi je ne veux pas qu'il vienne & ſi je m'y oppoſe : je vous prie tous les jours de vous en vouloir mêler & vous me refuſez. Elle me dit, faites-lui réponſe & me la montrez, je vous ſupplie. J'allai écrire à ma chambre, & je la lui portai : il me ſemble que je lui mandois que je lui avois donné aſſez de preuves que je ſouhaitois ſon élevation, & de le vouloir auprès du Roi, que je ne ſçavois point ſi c'étoit par ma conduite que cela s'étoit détruit, & qu'il devoit ſonger d'où cela pouvoit venir, pour tâcher d'y donner reméde : elle étoit plus étendue, & en voici le ſens. Madame de Maintenon en fut contente. Je les montrai toutes deux à Madame de Monteſpan, qui me dit, tout cela ſont des paroles qui ne concluent rien, & ne me paroiſſent pas de bonne humeur. J'allai chez elle à mon ordinaire, & je ne cherchai point d'être tête à tête avec elle : un ſoir avant le dé-

part du Roi elle me dit, ſi Monſieur de Lauzun s'en va à l'armée, qu'il reſte auprès du Roi, qu'il le prie de le ſouffrir; voulez-vous que le Roi le chaſſe, parce que vous ne l'en avez pas prié, & auriez-vous la cruauté de ne pas vouloir qu'il ſe raccommodât de cette maniere, puiſque vous ne voulez pas agir? Je me fâchai, & je lui dis qu'il me ſembloit que ce n'étoit pas à elle de parler ainſi, qu'elle ſçavoit quelle inſtance j'avois faite, & combien je l'avois priée & Monſieur Colbert de vouloir agir ſans qu'il l'ait voulu faire, & combien elle m'avoit rebutée, moi qui ne devois avoir d'elle que des agrémens, comme elle m'avoit tant dit de fois. Je m'emportai beaucoup & elle auſſi: voulez-vous que je diſe au Roi que vous ne voulez pas que Monſieur de Lauzun aille à l'armée? Je lui dis, au contraire, je demande qu'il y aille, que le Roi le lui accorde à ma très-humble priere. Je ne compris point ce diſcours, je ne le comprens pas encore. Je l'allai voir, elle me dit, j'ai parlé au Roi dans le ſens que vous avez voulu, & je plains fort

Monſieur de Lauzun. Après que le Roi eut dîné, il me parla & me dit, Madame de Monteſpan m'a parlé ſur Monſieur de Lauzun d'une maniere que je ne comprens pas, voulez-vous conſentir qu'il aille à l'armée ſans que vous m'en priez ? je trouve cela ridicule, j'ai mes raiſons pour ne le pas voir ; quand je pourrai le faire, j'en ferai bien-aiſe pour l'avenir, & point pour lui, je ne lui accorderai jamais rien ſans votre participation, il doit tout tenir de vous, il n'eſt pas tems, êtes-vous contente ? Je lui répondis ; je dois l'être des bontés de Votre Majeſté, voi à mon intention & je n'y entens pas myſtere. Le lendemain il s'en alla, j'allai à Paris, & j'y fus un jour ſans que Monſieur de Lauzun me vint voir : j'allois à Saint Joſeph, comme j'y arrivai je trouvai Madame de Monteſpan dans la rue, qui partoit, nous nous fimes un adieu aſſez froid. Monſieur étoit demeuré pour quelques jours à Paris, Monſieur de Lauzun me vint voir, j'allai à lui avec un air enjoué, & lui dis, il faut que vous vous en alliez à Lauzun ou à Saint

Fargeau, puiſque vous ne ſuivrez pas le Roi, il ſeroit ridicule que vous demeuraſſiez à Paris, & je ſerois fort fâchée que l'on crût que c'eſt moi qui ſuis cauſe que vous y demeurez. Il me dit, je m'en vas, & vous dis adieu pour ne vous voir de ma vie. Je lui dis, elle auroit été heureuſe, ſi je ne vous avois jamais vu, & il vaut mieux tard que jamais. Vous avez ruiné ma fortune, me repliqua-t-il, vous m'avez coupé la gorge, vous êtes cauſe que je ne vais point avec le Roi; vous l'en avez prié. Et tout cela eſt faux, lui dis-je, il peut dire lui-même ce qui en eſt. Il s'emporta beaucoup, & moi je demeurai dans un fort grand ſens froid. Je lui dis, adieu donc, & j'entrai dans ma petite chambre, j'y fus quelque tems, je rentrai & je le trouvai encore. Les Dames qui étoient-là me dirent, ne voulez-vous pas jouer? J'allai à lui, diſant, à propos, tenez votre réſolution & allez-vous-en. Il ſe retira & alla chez Monſieur lui dire que je l'avois chaſſé comme un coquin, & ſe plaignit fort de moi. Quant j'eus conté à

Monſieur comme l'affaire s'étoit paſſée, il trouva qu'il avoit beaucoup de tort, les jours qu'il reſta à Paris, il les employa à jouer & à perdre ſon argent : il partit, ſon équipage étoit tout prêt, je n'ai jamais ſçu ni compris ce que c'étoit que tout cela. Il alla au Siege de Luxembourg que faiſoit Monſieur le Maréchal de Créqui, qui étoit ſon meilleur ami, & à qui il avoit beaucoup d'obligation : Vauban, qui a part à tous les Siéges que l'on fait preſentement plus que tous les Généraux d'Armée, eut quelque démêlé avec Monſieur le Maréchal, Monſieur de Lauzun prit ſon parti & ſe mit à décrier la conduite du Maréchal, il en uſoit mal avec tout le monde. Meſſieurs les Princes de Conti y firent des merveilles, l'aîné étoit à la tête d'un Régiment, & n'étoit pas plus content qu'à l'ordinaire, il prit la réſolution de s'en aller en Hongrie, il partit ſans prendre congé du Roi ; le Comte de Soiſſons à qui il en avoit parlé, en avertit le Roi, on courut après, & on le ratrapa en Lorraine, & il revint. Un jour à table,

je ne ſçais chez qui il dit que ceux qui l'avoient décolé étoient des coquins & de malhonnêtes Gens : Monſieur le Comte de Soiſſons y étoit, comme il fut un peu embaraſſé, & que l'on diſoit dans le monde que c'étoit lui qui avoit donné cet avis au Roi ; ceux qui étoient là rompirent la converſation, & on raccommoda l'affaire.

J'avois oublié, & j'ai ſouvent dit cela, ce qui n'eſt pas agréable à répéter, je n'écris point pour me faire louer, ni pour faire dire que rien n'eſt mieux écrit. Madame de Monteſpan m'a dit vingt fois quand elle ſe mettoit en colere, que j'y étois & qu'elle s'y mettoit auſſi, je meurs d'envie de vous rendre cette donation : je lui diſois, Madame, paſſez-là cette envie, vous me ſerez plaiſir. Et qu'eſt-ce que cela au prix de ce que le Roi lui peut donner ? Le Roi eſt bien puiſſant, & il peut donner à Monſieur du Maine des Charges & des Gouvernemens, cependant cinquante mille écus de rente en ſouveraineté à un homme à qui cela peut donner un rang, il faudroit bien

de l'argent pour faire cette ſomme, & les Rois ne donnent guéres une ſi grande ſomme ; des démembremens du Domaine, on n'en fait point pour les Bâtards. Autre oubli. Monſieur de Seigneley y venoit aſſez ſouvent chez moi, & depuis la mort de ſon Pere il a continué de garder de grandes meſures avec moi, & Monſieur de Lauzun y venoit, tous les jours on l'y trouvoit : un jour entre les autres il m'avoit dit qu'il n'étoit pas content de Monſieur de Seigneley à l'égard de ſa Charge de Bec de Corbin qu'il ne vouloit pas perdre. Monſieur de Seigneley y vint, je lui en parlai : il me répondit, Monſieur de Lauzun me veut faire une querelle d'Allemand, il deſire de moi une impoſſibilité, il fera tout ce qu'il lui plaira : ſans vous il y auroit long-tems que je lui aurois fait fermer ma porte, c'eſt un homme d'un mauvais commerce, & où il n'y a nulle ſûreté, & je m'étonne que vous ne vous en apperceviez pas auſſi-bien que les autres. Je fus fort fâchée de ce diſcours. Je lui veux parler devant vous, vous verrez l'embar-

ras où il ſera. J'appellai Monſieur de Lauzun, je lui dis, je parle de vous à Monſieur de Seigneley, je trouve que vous avez tort de vouloir ce qu'il ne peut faire : il eſt aſſez de mes amis pour vouloir avoir de la bonté pour vous, Monſieur Colbert en avoit tant, & vous lui étiez ſi obligé que Monſieur de Seigneley ne voudroit pas en mal uſer avec vous. Il fut fort embarraſſé, & d'une maniere fiere, il dit, je ſcais ce que je dois à Mademoiſelle, & par rapport à elle vous verrez comment j'en uſerai toujours avec vous. Quand il fut ſorti, M. de Lauzun peſta fort contre lui, & je ſoutenois que Monſieur de Seigneley n'avoit pas tort.

Madame de Noail'es qui témoignoit être des amies de Monſieur de Lauzun en parla fort librement : un ſoir elle me dit qu'elle l'avoit vu & qu'il étoit au déſeſpoir d'être mal avec moi, qu'il ne pouvoit plus après tous les tours que je lui avois faits me voir avec honneur ; qu'il avoit continué, qu'après qu'il fut arrivé, Madame de Savoye avoit écrit au Roi, pour le demander pour

être Ambaſſadeur Extraordinaire auprès de ſon fils qu'elle ne pouvoit plus tenir, & commander l'armée en ce païs là, que je lui dis, je ne me ſuis pas mêlée de cela, je ne l'ai ſçu qu'après : que j'avois prié le Roi de ne le pas faire ſervir à Luxembourg ; il diſoit que ſon affaire étoit faite ; que le Roi lui avoit promis. Je lui répondis encore que je ne ſçavois ce que c'étoit, que j'avois parlé au Roi pour qu'il ſervît, qu'il m'avoit refuſée. Pour moi, dit Madame de Noailles, je lui ai dit, après les obligations que vous avez à Mademoiſelle, il ſera mal-aiſé de vous juſtifier dans le monde : quand vous vous plaindrez d'elle, on trouvera toujours que vous avez tort. Elle me dit, vous croyez donc que c'étoit une viſion que l'affaire de Savoye, je vais vous dire ce que Monſieur le Chancelier le Tellier m'en a dit à l'occaſion de Monſieur de Lauzun : Mademoiſelle me fait pitié, cet homme en uſe mal avec elle, il a bien peu de reconnoiſſance. C'eſt au commencement qu'il vint qu'il me dit cela ; le jour qu'il vit le Roi il fut juſqu'à minuit avec mon

fils, il lui parla du projet de Savoye, que Madame de Savoye le ſouhaitoit paſſionnément, que c'eſt le vrai moyen de l'éloigner avec honneur. Que Monſieur de Louvois lui avoit répondu, comment ſe peut-il, vous ſortez par le moyen de Mademoiſelle & vous entreprenez une affaire ſans ſa participation ; vous ſortez de priſon & vous demandez à commander l'armée du Roi ſans titre ; que dira le Roi de cette propoſition ? Je le veux ſervir, dit Monſieur de Lauzun, je ne puis demeurer inutile, pour Mademoiſelle je lui ai obligation, ſi ç'avoit été de mon choix, elle ne ſe ſeroit pas mêlée de mes affaires, & dans la ſuite elle ne s'en mêlera plus : Monſieur Colbert ſçait les affaires, la guerre n'eſt pas de ſon fait, je veux vous en avoir l'obligation. Monſieur de Louvois fut fort étonné de ces diſcours, & des propoſitions que lui fit Monſieur de Lauzun de vouloir être de ſes amis, & il ſe mocqua des manieres dont il uſoit pour cela ; il l'étoit allé chercher à Meudon, à cheval, le manteau ſur le nez, & à Paris de même ; il ne diſoit pas qu'il ſe cachoit,

& on le voyoit bien, & tout cela par conſidération pour Monſieur Colbert & pour moi. Madame de Monteſpan y avoit part auſſi ; elle n'avoit aucune liaiſon avec Monſieur de Louvois, au contraire elle n'avoit pas été contente de lui, & lorſqu'on propoſa de marier ſa fille avec ſon neveu de Mortemart, elle répondit que ſa fille n'avoit pas aſſez de bien pour remettre les affaires de cette maiſon, & elle le maria enſuite à la troiſiéme fille de Monſieur Colbert, qui reçut cette propoſition avec beaucoup de reſpect, & la tenoit à honneur. Les deux aînées avoient épouſé le Duc de Chevreuſe, fils de Monſieur le Duc de Luines, & l'autre Monſieur de Beauvilliers, fils de Monſieur le Duc de Saint Agnan ; & Monſieur de Seigneley en premieres noces Mademoiſelle d'Alégre une très grande héritiére d'Auvergne, qui mourut & laiſſa une fille qui eſt morte après : il a depuis épouſé Mademoiſelle de Matignon, & Monſieur de Matignon n'avoit plus de garçons, il étoit mort, il lui reſta deux filles : les autres s'étoient faites réligieuſes du vivant des freres, l'aî-

née épouſa le Chevalier de Matignon ſon oncle, & l'autre Monſieur de Seigneley. Elle étoit fort riche, il y avoit plus de quarante mille écus dans cette maiſon, une des plus illuſtres de France, la Grande-Mere étoit de la maiſon d'Orleans Longueville, fille d'un Bourbon, elle étoit couſine du Roi, mon grand-pere; cela donna un grand air à Monſieur de Seigneley, qui naturellement avoit aſſez de vanité.

Monſieur le Prince de Conti continuoit à vouloir aller en Allemagne, le Roi le lui permit & à Monſieur ſon frere; ils partirent avec un grand équipage, force gens de qualité les accompagnerent, ce ne furent pas les aînés de maiſons ni les gens qui eſpéroient beaucoup à la Cour. Les noms & le nombre firent un grand éclat dans les païs étrangers, ils furent fort bien reçus par tout où ils paſſerent: Monſieur le Prince de Turenne alla avec eux, il étoit mal à la Cour, il avoit été exilé parce qu'il avoit parlé d'une maniere déſobligeante de Madame la Dauphine à Monſeigneur pour l'en dégouter, & dès-lors il commença à vivre

moins bien avec elle. Pendant qu'il étoit en voyage, Monſieur le Prince de Conti avoit beaucoup de commerce à Paris, il s'aviſa d'envoyer un Page qui s'appelloit Merfit ; quand il revint, on eut envie de ſçavoir qui leur écrivoit, on l'arrêta à Straſbourg, on vit toutes ſes lettres, que Monſieur de Louvois porta au Roi avec beaucoup de douleur, comme on peut croire, il y en avoit une de ſon gendre dans celle de Madame la Princeſſe de Conti. Elle rendoit compte à Monſieur ſon mari d'une fille qu'elle avoit priſe fort promptement, de peur qu'on ne lui en donnât une de Saint Cyr : on ſçait aſſez ce que c'eſt que cette maiſon pour que je n'en parle pas davantage. Il y avoit eu une grande fête à Sceaux, que Monſieur de Seigneley avoit donnée où étoit toute la Cour. Monſieur de Liancourt, fils cadet de la Rochefoucaut, écrivoit une longue lettre à Monſieur le Prince de Conti, où il faiſoit force railleries de tout le monde, & même cela alloit juſqu'au Roi, & Madame de Maintenon, & Monſieur de la Rocheguion avoit écrit dans cette lettre, que

ſon frere ne lui laiſſoit rien à mettre, il approuva tout & ſigna. Le Marquis d'Alincourt écrivoit auſſi une lettre pleine d'ordures. Le Roi le dit à leurs Peres, on peut juger de leur déſeſpoir, ils dirent ſur cela tout ce qui ſe peut dire des deux enfans de Monſieur de la Rochefoucaut, des fils & des petites filles des Ducs & Maréchal de Villeroi. Quelle douleur pour eux! Monſieur de la Rocheguyon alla à une de ſes terres en Poitou, Monſieur de Liancourt en priſon dans une tour de l'iſle de Rhé, & le Marquis d'Alincourt à une terre : cette affaire fit grand bruit, & il y avoit de quoi. Meſſieurs les Princes de Conti revinrent après avoir été à un ſiége & à une bataille, l'hiſtoire dira les faits, je dirai ſeulement qu'ils firent merveille. Ils ne furent pas bien reçus à la Cour, Monſieur le Prince de la Roche-ſur-Yon n'y fit pas un long ſéjour, il s'en alla à l'Iſle-Adam, & de-là à Chantilly avec Monſieur le Prince. On étoit à Fontainebleau quand ils revinrent, j'y allai; Madame la Princeſſe de Conti tomba malade, ſon appartement donnoit ſur le jar-

din de Diane : on alloit ſçavoir de ſes nouvelles à la porte ; un ſoir que j'y voulus aller, Dodart ſon médecin vint à moi, il me dit ; n'entrez pas, je ſçais comme vous craignez la petite vérole, on ne ſçait pas ce que ce ſera : elle parut le lendemain, & le Roi me l'envoya dire. Je m'en retournai à Choiſi ; Monſieur ſon mari l'apprit & en mourut en peu de tems, elle en fut à l'extrémité, elle demanda à voir le Roi qui avoit eu du chagrin contre elle depuis les lettres, elle lui dit qu'elle mouroit contente pourvu qu'il lui pardonnât avec un peu de tendreſſe : elle fut fort long-tems ſans ſe montrer, & ce mal la changea beaucoup. J'écris toutes ces circonſtances dont je me ſouviens, à meſure qu'elles me viennent. Ma ſœur la Grande-Ducheſſe avec laquelle je n'avois point de commerce, comme j'ai dit, vint en France, Madame de Guiſe alla au-devant d'elle ; j'étois à Eu, elle comprit bien qu'elle feroit un mauvais perſonnage ſi elle ne me voyoit, & que je n'étois pas d'humeur de la chercher ; elle s'aviſa de m'écrire de Lyon pour me remercier de ce

que les Officiers du Parlement de Dombes lui avoient été faire la révérence, & enſuite me témoignoit le plaiſir qu'elle auroit de me voir, comme ſi elle avoit gardé de grandes meſures avec moi. Je lui fis réponſe fort honnêtement, & n'en avançai pas mon voyage d'un moment : elle alla demeurer à Montmartre, d'où elle ne devoit ſortir que pour voir le Roi quand il lui commanderoit & l'envoyeroit quérir dans l'un de ſes caroſſes ; on la reçut fort bien, & on la trouva fort changée. La Comteſſe de Fieſque me mandoit, Madame votre ſœur eſt ſi à la mode, que le Roi l'envoye quérir fort ſouvent, il paroît ſe plaire à ſa converſation ; cela a un air admirable. Je ne croyois rien de tout cela, & je jugeai ce qui en arriveroit, comme il a fait, moi qui connois la Cour & le Roi.

Le lendemain que je fus à Paris, j'allai à Montmartre ; la Grande-Ducheſſe me fit des excuſes de ne m'être pas venu voir, parce qu'elle ne ſortoit point. Son changement m'effraya, elle me parut d'une grande gayeté,

gayeté, nous ne parlâmes de rien que de la joie qu'elle avoit d'être en France. Je m'en allai à Verſailles, le Roi demanda ſi j'avois vu ma ſœur ; oui, Sire, vous l'avez trouvé changée & qui parle beaucoup. Il me paroît, Sire, que c'eſt la mode d'Italie. Monſieur me dit, votre ſœur parle furieuſement, elle s'empreſſe & veut être de tout, elle ne ſera de rien, le Grand-Duc ne le veut pas ; je ne ſçais ſi elle a apporté des cabinets & tables de Florence. Je lui dis que je n'en ſçavois rien. Si elle en a, elle vous en donnera. Un jour ou deux après elle vint après dîner & elle parla beaucoup, & le Roi lui répondit peu ; elle lui dit, Sire, je ſçais où je ſuis demeurée la derniere fois, afin que Votre Majeſté commence par là à me mener, c'eſt un labyrinte. Le Roi lui répondit, je vous y menerai à l'heure de la promenade. Le Roi envoya quérir la Reine, je demeurai après la Reine ; le Roi m'appella, je crois qu'il ne ſçavoit que lui dire, puis on monta en caléche & le Roi nous ramena au Château, & lui dit, il eſt ſix heures, il faut rentrer à huit à Montmar-

tre, & s'en alla prendre les Dames, & ſe promenerent. En ce tems-là on jouoit au hoca, la Reine ſe mit à y jouer, après avoit fait colation le Roi revint à neuf heures, & dit à ma Sœur, quoi, vous voilà encore, que dira Madame de Montmartre? Elle ſe mit à rire, & dit, je ne viens pas ici tous les jours, quand j'y ſuis il faut bien employer mon tems, c'eſt aſſez que j'arrive à minuit, c'eſt l'heure que les Religieuſes ſe levent pour aller à Matines, elles ſont couchées préſentement, je les aurois réveillées. Le Roi & la Reine ſe regardoient, & Monſieur me regardoit. Quand je vis Madame la Comteſſe de Fieſque, je lui contai, ma Sœur n'a pas ſi bon air à la Cour que vous m'aviez dit, & je crains qu'elle ennuyera, ſi elle y va ſouvent. Elle trouva Monſieur le Prince d'Harcourt, & le fit mettre dans ſon caroſſe pour l'eſcorter; on trouva cela fort ridicule quand on le ſçut. Madame du Defau étoit ſa Dame d'Honneur qui faiſoit tous les jours mille fautes, elle l'étoit de Madame de Guiſe auſſi: elle fit venir ſa

fille, elle ne parut plus & mourut enſuite bien à propos, on commençoit à connoître que toute ſon habileté n'avoit conſiſté qu'à gagner 40000. écus tant du Roi que du Grand-Duc pour avoir fait venir ma Sœur en France, & n'avoit autant d'envie d'y venir que ſur un horoſcope qu'on lui avoit faite qu'elle gouverneroit le Roi. Cela faiſoit que la Reine ne la pouvoit ſouffrir, elle n'avoit rien à craindre, elle ne vouloit gouverner que pour faire rendre les Etats au Duc de Lorraine, & l'épouſer, elle n'avoit que cela dans la tête, deſſein aſſez chimérique; une femme qui a un mari & trois Enfans: elle diſoit qu'il y avoit des Caſuiſtes à Rome qui avoient dit qu'elle n'étoit pas mariée, parce qu'elle n'y avoit pas conſenti. Elle avoit toujours conſervé un commerce avec M. de Lorraine juſqu'à ce qu'il fût marié avec la Sœur de l'Empereur veuve du Roi Michel de Pologne; & ce qui eſt de plus ſurprenant eſt que Madame de l'Iſlebonne conduiſoit toute cette intrigue avec la participation de Madame de Guiſe & de Madame de Mont-

martre. Je ne comprens pas comme des perſonnes qui avoient autant d'eſprit & de vertu pouvoient le flatter dans une chimére; quand Monſieur de Lorraine fut malade, elle eut la jauniſſe, & quand il mourut, elle affecta de ne pas le regretter, il étoit ſon Couſin Germain, & elle pouvoit témoigner du regret de la perte d'un homme de ce mérite-là : elle affecta ce jour-là une grande gayeté.

Depuis que Mademoiſelle de Nantes commença à avoir dix ans, Monſieur le Prince ſongea à la faire épouſer à Monſieur le Duc : Madame la Princeſſe qui ne venoit jamais à la Cour y fit de longs ſéjours. Un ſoir que l'on ſoupoit chez le Roi j'étois enrhumée, je touſſai beaucoup : Mademoiſelle de Bourbon s'aviſa de trouver cela plaiſant, & d'en rire avec Madame la Princeſſe de Conti, & à meſure que je touſſois elle rioit & regardoit Monſeigneur. Le Roi vit que cela me faiſoit de la peine, il dit, mon Fils & la Princeſſe de Conti ſe ſont ſouvenus à la vue d'un homme qui eſt la plaiſanterie du der-

nier voyage ; je touſſai encore, cela continua ; je ſortis de table, & je m'en allai dans la chambre du Roi, où je reſtai un demi-quart-d'heure juſqu'à ce que ma toux fût paſſée, & à mon retour, je dis, j'aurois peur que ce ne fût manquer de reſpect de demeurer avec mon rhume & ma toux On ſortit de table, Madame la Dauphine demeura à l'appartement, je la ſuivis, & je lui dis, je crois que vous aurez bien remarqué les ris de Madame la Princeſſe de Conti & de Mademoiſelle de Bourbon. Cela m'a paru fort impertinent, me dit-elle, & vous avez vu que le Roi a fait ce qu'il a pu pour les empêcher ſans y pouvoir réuſſir. Le lendemain tout le monde en parla, & l'on s'adreſſa à moi ; je diſois, ce ſont de jeunes créatures qui ne ſçavent dequoi elles rient, elles ont beſoin d'avoir des Gouvernantes pour leur apprendre à vivre, & des amis pour leur dire que cela leur ſied fort mal. Madame la Princeſſe de Conti rougit trop lorſqu'elle rit, & l'autre laidit ; Monſieur le Prince & Madame la Princeſſe furent au déſeſpoir.

Depuis que Monſieur de Vermandois fut mort, il ſongeoit à la faire épouſer à Monſieur du Maine, & ils ne vouloient pas qu'elle me déplût : cela fit beaucoup de bruit, l'averſion qui m'avoit priſe pour Mademoiſelle de Bourbon ſur ſon rire, la peur que j'avois qu'on ne ſongeât à la marier au Duc du Maine, & tout ce que j'avois dit, Madame de Thianges le dit à Monſieur le Prince, & Madame de Monteſpan le dit au Roi. Un jour que j'étois chez Madame de Maintenon, le Roi y vint, & me parla de cela, & me dit qu'il ne falloit pas m'inquiéter que l'on mariât le Duc du Maine ſans ma participation ; qu'il m'avoit trop d'obligation, qu'il ne falloit pas auſſi que je me fâchaſſe ſi aiſément, que je priſſe des averſions pour ſi peu, que Monſieur le Prince & Madame la Princeſſe étoient au déſeſpoir. Je dis qu'il n'en falloit plus parler, & que ſi elle épouſoit Monſieur le Duc du Maine, je ne les verrois ni l'un ni l'autre. Le Roi étoit fort embarraſſé, & moi fort fiere, je les laiſſai, & je m'en allai. Quelque tems

après, le mariage de Mademoiſelle de Nantes ſe fit ſans que perſonne m'en donnât part, que Madame de Monteſpan qui m'écrivit comme elle auroit fait d'une autre nouvelle : je ne m'en ſouciois guéres. Avant que de partir je voyois tous les jours Mr..... à Clagni qui faiſoit ſa cour à Mademoiſelle de Nantes, qui étoit belle comme les Anges, & lui fort laid, gros, la taille gâtée, beaucoup d'eſprit, qui promettoit beaucoup.

Quand je retournai à Paris, j'allai à Fontainebleau où étoit la Cour. Monſieur le Cardinal de Bouillon fut éxilé aux noces de Madame la Ducheſſe, parce qu'il voulut manger à la table du Roi, qu'on lui refuſa ; il ne fit point le mariage. Depuis la mort de Monſieur le Prince de Conti, Monſieur ſon Frere n'avoit point ſorti de Chantilli auprès de Monſieur le Prince : ce ſéjour-là lui a été fort avantageux pour le rendre le plus honnête homme du monde, Monſieur le Prince l'aimoit chérement. On fit au jour de l'an Monſieur le Duc de Chartres, Monſieur le Duc de Bourbon & Mon-

ſieur le Prince de Conti Cordons-bleux ; celui-ci arriva le matin à Verſailles, y dîna & s'en retourna à Chantilli, on admira ſon bon air & ſa bonne mine. Monſieur de Lauzun vivoit à ſon ordinaire, jouoit beaucoup chez Monſieur, voyoit moins Monſeigneur, faiſoit le dévot, c'eſt-à-dire, des retraites aux PP. de la Doctrine Chrétienne : Madame la Comteſſe de Lauzun vint à Paris loger chez lui & ſe fit Catholique. L'Abbaye de Xaintes, qu'avoit Madame de Foix, fut vacante par ſa mort, le Roi la donna à Madame de Lauzun, qui étoit Religieuſe dans cette maiſon : la converſion de Madame de Lauzun lui avoit fait avoir commerce avec le P. de la Chaiſe, & ce fut par-là qu'elle l'eut. Madame de Nogent maria ſa Fille à un Gentilhomme de Périgord, & un an après la Cadette qu'elle aimoit paſſionnément, le fut à Monſieur de Brion ; elle me fit part de ces deux mariages. La Grande-Ducheſſe couchoit quelquefois à Verſailles & à S. Germain dans des appartemens d'emprunt, le Roi ne lui en vouloit pas donner ; on

commença à la négliger, le Roi en faiſoit peu de cas, on la trouvoit ennuyeuſe, elle parloit beaucoup & peu agréablement, elle faiſoit ſans ceſſe des hiſtoires de ſon Domeſtique, des chevaux qu'elle achetoit, des noms qu'ils avoient, d'où ils venoient, enfin des détails de Maquignons & de Demoiſelle de campagne qui vont aux foires avec leurs maris, & elle s'habille quaſi de même. Je ne marque ni année ni tems, j'écris ſelon qu'il m'en ſouvient; on pourra juger que ces Mémoires ont été faits par intervalle & ſans ſuite. La Ducheſſe de Bourbon (elle s'appelloit ainſi pour lors) eut la petite vérole à Fontainebleau, Madame de Monteſpan s'enferma avec elle & Madame ſa Belle-mere; Monſieur le Prince qui étoit à Chantilly s'enferma auſſi. Le Roi voulut l'aller voir, Monſieur le Prince vint devant la porte, & lui dit qu'il l'empêcheroit d'entrer, il y tomba malade & y mourut le 11. de Septembre 1686. Ce fut une grande perte pour l'Etat dans les conjonctures préſentes, il auroit bien ſervi le Roi, il paroît que ſa tête étoit auſſi

bonne que ſon cœur, puiſque le plus grand Capitaine que l'on ait préſentement étoit ſon diſciple, Monſieur de Luxembourg, il a appris ſous lui. Il écrivit au Roi une fort longue lettre, pour lui demander pardon de ce qu'il avoit fait qui avoit pu lui déplaire, elle étoit fort chrétienne auſſi bien que ſa mort.

J'aurois voulu qu'il n'eût pas prié le Roi que Madame ſa Femme demeurât toujours à Châteauroux ; j'en fus fort fâchée, je rappellai notre ancienne amitié, & j'oubliai tout ce qu'il m'avoit fait. J'étois malade dans le tems qu'il mourut, j'avois une colique qui m'avoit duré 4. jours, pendant leſquels Monſieur de Lauzun venoit tous les jours à ma porte. Il y eut quelque mouvement en Angleterre, qu'excita Monſieur de Montmouth, dont je ne parlois point ſans que cela obligeât Monſieur de Lauzun à demander permiſſion d'aller en Angleterre chercher la guerre. Ce voyage a été loué des uns & blâmé des autres, il n'en revint pas fort content, il rapporta beaucoup d'effets. J'étois

à Eu quand il paſſa à Abbeville ; il envoya un Gentilhomme pour me faire ſes complimens ; je crois qu'il m'écrivit , je ne lui fis point de réponſe. Il acheta force marchandiſes de la Chine , il m'en envoya une quantité de très jolies à Choiſi ; je ne voulus pas les recevoir ; le Gentilhomme les étala ſur des tables chez Rollinde , qui y a une maiſon , je ne pus m'empêcher de les aller voir , & je m'empêchai bien de les recevoir. Depuis qu'il étoit mal avec moi , les perſonnes qui s'étoient tant déchaînées contre lui ne perdoient pas d'occaſion d'en dire du bien & de le louer. La Grande-Ducheſſe s'accoutuma d'aller à Saint Même tous les Etés , & de-là à Alençon , & tous les jours elle venoit quand Madame de Guiſe étoit à Paris dîner & jouer chez elle. Depuis la mort de ma Belle-mere que ma Sœur eſt allée à Alençon elle y va toutes les années , depuis l'Aſcenſion juſqu'à la Saint Martin en Eté. Il prit fantaiſie à la Grande-Ducheſſe de me dire , on m'a ordonné les eaux de Forges pour mon mal de gor-

ge, j'ai envie d'aller avec vous à Eu pour les y prendre; c'étoit à Verſailles dans la promenade qu'elle me fit cette propoſition; je lui répondis, je ſerois bien aiſe de vous faire ce plaiſir, & vous devez ſonger que j'ai des meſures à garder avec le Grand-Duc qui a toujours parfaitement bien vécu avec moi. Je vais bien à Alençon, me dit-elle: je lui répondis, ce n'eſt pas de même, Madame de Guiſe n'eſt pas ſi bien avec lui que moi. Elle me répliqua en colere, vous ménagez le ridicule pendant que tout le monde s'en moque, je ne l'ai pas fait quand je ſuis venue ici; je lui ai fait accroire que je me voulois faire Religieuſe à l'Hôpital de Poitiers, il l'a cru, je me moquois, je ne lui tiendrai rien de tout ce que je lui promettrai. Elle continua ſur ce ton-là de longs diſcours dans de grands emportemens que j'écoutois avec pitié, je lui laiſſai tout dire & ne lui répondis rien. On nous vint avertir que la Reine ſortoit le ſoir, je demeurai à ſon coucher, comme le Roi ſortoit, je le ſuivis dans ſon

petit ſalon, je lui contai ce qui c'étoit paſſé, il me dit que j'avois bien fait, & que le Grand-Duc ne vouloit pas qu'elle allât hors de Montmartre, que c'étoit une folle. Elle bouda, il n'en fut ni plus ni moins.

Madame de Guiſe me fit deux tours admirables, depuis la mort de ſa mere, elle étoit extrêmement brouillée avec Mademoiſelle de Guiſe, de maniere qu'elle ne vouloit plus loger avec elle, je pris l'occaſion de me décharger ſur elle de la moitié du Palais de Luxembourg, que je m'étois obligée de prendre toute entier après la mort de ma belle-mere par un traité que j'avois ſigné avec elle & qui avoit été fait par l'avis de Meſſieurs le Maréchal d'Etrées, Colbert & le Pelletier Miniſtres d'Etat, que le Roi avoit commis pour nous régler. Ma ſœur vint loger au Luxembourg, & quelque tems après elle s'aviſa de vouloir ſe vendre à Monſieur le Prince le Luxembourg; il a toujours eu grande envie de l'avoir; & elle avoit oublié que par les termes de notre contrat elle n'en pouvoit diſpoſer que de mon conſentement. L'Evêque d'Autun, dont le ma-

nége & la bonne foi ſont aſſez connus, s'étoit mêlé de cette négociation, il l'avoit commencée par accommoder enſemble Madame & Mademoiſelle de Guiſe, & par les vouloir faire demeurer enſemble. Madame de Guiſe vendoit à Monſieur le Prince le Luxembourg, & prenoit pour une partie du prix l'Hôtel de Condé, où Madame & Mademoiſelle de Guiſe devoient loger enſemble. Je lui demandai s'il en avoit parlé au Roi : non, me répondit-il, j'attendois votre agrément, je lui dis, je crois que Madame de Guiſe ne le peut vendre, que le Roi a les droits de la Grande-Ducheſſe qui y avoit une part ; on vous amuſe d'une affaire qui ne ſe peut faire : je continuai de lui en parler en Normandie. Le ſoir je le dis au Roi, qui me parut ſurpris, & qui me dit que j'avois raiſon de n'y pas conſentir, que Monſieur le Prince ne lui en avoit jamais parlé. Je lui dis que j'irois le lendemain à Paris pour voir ſi Monſieur le Prince pouvoit l'acheter, que je croyois que Madame de Guiſe s'étoit embarquée mal à propos comme elle fai-

ſoit ſouvent avec ſon bon eſprit. Il y a apparence que le Roi leur témoigna ne les pas approuver : Monſieur le Prince vint le lendemain me voir, je revenois de la Meſſe des Carmes à pied, je le trouvai au bas du dégré dans ſa chaiſe qui avoit la goutte ; il me dit, en quelque état que je ſois j'ai voulu venir ici pour vous faire des excuſes de mon fils, & pour vous dire que je ne ſçavois rien de cette affaire, on ne peut pas mieux en uſer que vous avez fait ; & ſur cela il me fit mille honnêtetés. Je vis l'après-dînée Monſieur de Longueville qui me dit, c'eſt l'Evêque d'Autun & Gourville qui mettent cela dans la tête de Monſieur le Duc ; le Luxembourg eſt trop grand, il eſt ſi petit, & toute ſa famille, que feroit-il là ?

Quand Monſieur le Duc épouſa Mademoiſelle de Nantes, Madame de Guiſe crut qu'après ce mariage on pouvoit accabler tout le monde ; on crut la conjoncture d'autant plus favorable, que Monſieur le Prince & moi étions mal enſemble, il ſeroit bien-aiſe de faire voir de nouvelles

marques de ſa faveur, jamais Madame de Guiſe ne s'étoit tant empreſſée à me faire des amitiés, elle me rendit des ſoins. J'eus un petit abſcès derriére la tête, qu'il fallut faire ouvrir, elle y voulut être, elle ſe mit la tête contre la muraille, & pleura quand on y mit une tente : ces actions me furent ſuſpectes, & je dis en ce tems-là à Rollinde & à d'autres, Madame de Guiſe a machiné contre moi, elle me fait beaucoup d'amitié & je la connois. Un jour que je revenois de Verſailles : je dînai à Paris pour aller coucher à Choiſi, où je ne voulois être qu'un jour ; il y vint un de mes amis, un Officier des troupes qui me demanda ſi je ſçavois que le marché que Madame de Guiſe avoit fait du Luxembourg avec M. le Prince étoit rompu. Je lui dis, je ne ſçais ce que c'eſt, contez-moi ce que vous en ſçavez. Il dit qu'il venoit de voir un tel, qu'il me nomma, cet homme que je connois m'a dit, ſçavez-vous ce que c'eſt que l'affaire de Madame de Guiſe avec Monſieur le Prince, & Mademoiſelle le ſçait-elle ? Je lui répondis, il y a quel-

ques jours que je n'ai pas vu Mademoiſelle, je n'en ſçais rien, & peut-être ne le ſçait-elle pas auſſi. Vous lui pouvez dire que comme j'étois chez Monſieur de Gourville le matin, Monſieur de Charmont y eſt venu, & Gourville eſt allé à lui, & lui a dit, vous pouvez mander à Madame de Guiſe (elle étoit partie pour Alençon) que Monſieur le Prince lui eſt fort obligé de l'honneur qu'elle lui a fait, le Roi ne l'a pas trouvé à propos. Charmont s'en alla, & Gourville, à qui cet homme demanda ce que c'étoit, il lui répondit que Madame de Guiſe vouloit vendre ſa part du Luxembourg, & que le Roi ne l'a pas voulu. Je fus fort ſurpriſe de cela & fort obligée au Roi d'en avoir ſi bien uſé pour moi, ſans que je lui en aye parlé; je fus quaſi tentée de m'en retourner à Verſailles, mais cela auroit paru trop affecté. Je demeurai le Samedi à Choiſi, le Dimanche j'allai coucher à Verſailles, & n'en parlai à perſonne; le Lundi avant que le Roi vint, je me trouvai en tiers avec Madame la Dauphine & Madame, je leur dis comme

vous n'êtes pas dévotes non plus que moi, que nous ſommes de bonne foi & que nous ne voulons tromper perſonne, je m'en vais vous dire un tour que Madame de Guiſe m'a fait ; elles furent ſurpriſes & condamnérent ſon procédé. J'attendis le Roi dans le dernier cabinet, Monſieur qui alloit devant le Roi, me dit, que faites-vous là, voulez-vous parler au Roi ? Je lui répondis, paſſez votre chemin ; le Roi s'arrêta, & Monſieur de Duras qui étoit en quartier paſſa. Je commençai par rendre mes très-humbles graces au Roi de ce qu'il avoit eu la bonté de ne me pas laiſſer mettre ſur le carreau, & d'être obligée d'aller louer une chambre garnie dans la rue de la Huchette Qui vous a dit cela, me dit le Roi ? Je répondis, je n'en demande pas davantage ; je ſçais ce que c'eſt. Je vous aſſure qu'il n'en eſt rien, répliqua le Roi. Je ſuis charmée, Sire, des bontés de Votre Majeſté, on ne peut pas être plus reconnoiſſante que je ſuis, ni plus contente ; vous connoiſſez ma ſœur telle qu'elle eſt, pendant qu'elle fait la dévote. Vous devez être ſure de mon amitié, ma Couſine, cela

n'eſt point, je ſçais ce que j'en dois croire. Monſieur étoit en grande curioſité, lorſqu'il eut dîné il alla chez le Roi, je lui dis, j'irai chez vous vous dire ce que j'ai dit au Roi. J'y allai, il me dit qu'il avoit demandé au Roi ce que c'étoit, que le Roi lui avoit dit, je ſuis étonné que ma Couſine ſçache une affaire ſi ſecrette; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour qu'elle ne le ſçût pas, jugeant bien qu'elle ſe fâcheroit de ce que ſa ſœur de Guiſe a voulu faire, qui eſt de vendre encore ſa part du Luxembourg à Monſieur le Prince, à qui je dis lorſqu'il m'en parla; & ma couſine, comment ſerez-vous unis, vous n'êtes déja pas trop bien avec elle. Il me répondit, Madame de Guiſe m'a aſſuré qu'elle en ſeroit fort contente: & moi je vous aſſure du contraire, dit le Roi, & qu'elle n'y conſentira jamais. Si votre Majeſté ne veut pas, je n'y ſongerai point. Le Roi lui dit, ce n'eſt pas moi, je vous répons qu'elle n'y conſentira jamais, & que cette affaire vous fera de l'embarras, il eſt bon même qu'on ne ſçache rien. Monſieur m'ajouta, vous êtes

fort obligée au Roi, il m'en a parlé avec beaucoup de bonté. Je me plaignis à quelques amis & amies de Madame de Guiſe & de ſon procédé ; elle écrivit une lettre à l'Evêque de Dax, où elle déſavouoit l'affaire, & dit qu'elle n'en avoit pas entendu parler. Je répondis ſimplement, je la connois il y a long-tems, elle eſt fille de ſa mere, je la reconnois par-là. Quand elle revint, elle me fit auſſi bonne mine que ſi elle en avoit bien uſé avec moi. Monſieur le Prince fut honteux ; un jour chez Madame de Monteſpan il en parla à la Comteſſe de Fieſque, & lui dit, je n'en aurois jamais parlé au Roi ſans que Madame de Guiſe m'en preſſa fort, elle m'aſſuroit que Mademoiſelle en ſeroit ravie, à moins de cela, comment y ſonger, trouvez moyen de placer cela dans quelques converſations & que Mademoiſelle le ſçache. Il s'ennuyoit d'être mal avec moi, ſon humeur inquiéte ne lui permettoit pas de demeurer long-tems dans une même ſituation, & moi je ne lui faiſois pas mauvaiſe mine. Je voyois que j'avois eu tort

dans mon chagrin, je ne laiſſai pas dans les occaſions de voir Madame la Princeſſe. Madame la Princeſſe Palatine mourut. J'y allai & je trouvai Monſieur le Prince, à qui je fis mille amitiés. Il me dit, je ſuis ſenſible à tout ce que vous me faites de bien & de mal : je lui dis, j'ai toujours les mêmes ſentimens pour vous, & ſi j'ai agi d'une maniere qui vous ait déplu, les gens qui ſont promts doivent pardonner à ceux qui le ſont comme eux : je crois ne l'avoir pas vu depuis ce jour-là. Monſieur de Lauzun vivoit à ſon ordinaire toujours dans l'obſcurité, il faiſoit parler de lui, & ſouvent par des avantures qui me fâchoient. Quand je revins d'Eu en 1688. on habilla mes gens de neuf. Un jour comme je me promenois dans le Parc de Verſailles, je rencontrai le Roi, il s'arrêta pour me parler.

Fin du ſixiéme Tome.